



La techno-cité, devenir urbain de l'humanité

Xavier Bonnaud

► To cite this version:

Xavier Bonnaud. La techno-cité, devenir urbain de l'humanité. Environnement et Société. Université Paris 12, 2005. Français. <NNT : >. <tel-05002230>

HAL Id: tel-05002230

<https://hal.science/tel-05002230v1>

Submitted on 3 Apr 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Institut d'Urbanisme de Paris - Université Paris XII Créteil

Savoirs et pratiques de l'urbanisme
Thèse de Doctorat

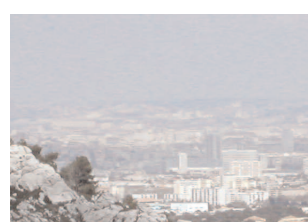
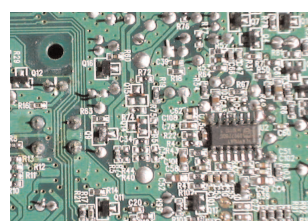
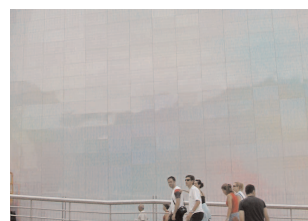
Xavier Bonnaud

La techno-cité

devenir urbain de l'humanité ?

Décembre 2005

Directeur d'études
Thierry Paquot



Institut d'Urbanisme de Paris – Université Paris XII Créteil

Savoirs et pratiques de l'urbanisme
Thèse de doctorat

Xavier Bonnaud

La techno-cité

devenir urbain de l'humanité ?

Membres du jury

Directeur de thèse : Thierry Paquot

Rapporteurs : Michel Lussault et Chris Younès

Examineurs : Françoise Choay et Dominique Bourg

Date de la soutenance : 5 Décembre 2005

Lieu : Institut d'urbanisme de Paris Université Paris XII Créteil

Photos de couverture. Ces neuf encarts sont des clins d'œil aux différents thèmes qui, dans la seconde partie, rythmeront nos parcours dans la technocité. On reconnaîtra de haut en bas : la superposition sur la fenêtre d'un TGV des phares d'une autoroute urbaine et des lueurs du wagon, la promotion pour de nouvelles opérations immobilières dans la banlieue de la ville nouvelle d'Evry (Essonne), quelques touristes qui abordent le Guggenheim museum de Bilbao accompagnés de leur halo dans la façade irisée du bâtiment mitoyen, l'effet de masse du quartier Bretagne au pont de Sèvres à Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine), un bâtiment porte-enseigne vu de nuit sur Rådhus-pladsen à Copenhague (Danemark), L'hôtel du département des Bouches-du-Rhône à travers le filtre des enceintes grillagées qui entourent son architecture bleutée (William Alsop, architecte), le tapis vert qui connecte les composants électroniques d'un téléphone portable, le ciel pollué de Marseille depuis les roches du col de Sormiou au sud de la ville, quelques chevaux de planches galopants dans l'espace central du Hollainhof Social Housing : opération d'habitat social situé au centre ville de Gand, (Neutelings Riedijk, W. J. Neutelings, M. Riedijk, architectes).

SOMMAIRE

Avant-propos	9
INTRODUCTION	11
Présentation générale	13
Evaluer le fait technique et mesurer nos expériences de la cité	19
Urbanisation massive, technocité et bidonville	30
Première partie	
DES REPRESENTATIONS DE LA TECHNIQUE	35
Introduction à une pluralité de points de vue	37
Urbanisation et technicisation des conditions d'environnement	37
Mettre en débat le fait technique	39
Positions de départ	39
Tentative d'évaluation	41
Urbanisme et philosophie.	44
Le système technicien et son autoaccroissement	47
Société technicienne, système technicien, milieu technique	47
Prévisibilité du progrès technique et déshumanisation	59
Pour un technicité stimulante et jubilatoire	63
Rationalisation et désenchantement	75
L'aventure technologique, un ouragan perpétuel de destruction créatrice.	76
La liberté d'expérimentation	80
Les limites de la rationalité	86
La rationalité et son destin suicidaire de puissance	86
L'illusion de l'omnipotence de la technique	89
La contre-productivité de l'emprise technologique	93
Le concept de contre-productivité, différentes qualités de l'outil	94
La ville, la société	97
Les communaux	100
Humanisme optimiste, intelligence collective et risque systémique	107
Virtualisation et hominisation	107
L'homme symbiotique et la complexité	110
Une nouvelle administration temporelle	117
L'impact ontologique, solitude et arraisonnement	121
L'arraisonnement de l'Etre	121
Ontologie versus anthropologie	124
La dépossession de la langue	125
L'avenir du progrès	128

L'apocalypse technologique	133
Introduction	133
Prise de contact	135
Interrogation sur les effets	137
La civilisation post-humaine et ses techno-prophètes.	141
Les affres de la mystique technicienne	146
L'appareillage de l'humanité	151
Révolution néolithique et tendance technique	151
Déspecialisation humaine et besoin technique	159
Constructivisme spatial ou destruction généralisée	161
Les différents statuts de la spatialité	161
Introduction historique	161
L'espace critique et les illusions morphologiques	168
Progrès et accident	172
Conclusion	177
 seconde partie	
DES EXPERIENCES DE LA CITE	185
Introduction	187
Des situations urbaines éprouvées par le corps	188
Une phénoménologie du milieu technique	191
Un cosmos anthropomorphe	195
Introduction	195
Les figures de la victime, ou l'impossible cohabitation	197
L'artificialisation comme solitude ou l'agonie du sentiment de nature	204
Le négationnisme soft face aux risques du dehors	211
Un royaume hors-sol	215
Introduction	215
Intimités malmenées	217
Assise physiologique et ancrage matériel	225
Sol, socle, paysannerie	231
Un environnement nomade	235
Introduction	235
Le ballet des RER	237
Jubilation sur deux roues	241
Aéro-transportés	245
A 86 : un étrange intervalle urbain	249
Féerie automobile	255
Une citadelle ségrégée et sécurisée	263
Introduction	263
Quartiers sous surveillance	264
Grands voyageurs	267
Le code des bonnes conduites	268
Un univers d'images	273
Introduction	273
Construire un regard	275

Un réel de synthèse et l'imaginaire communautaire du virtuel	278
La télé-réalité, le promeneur et l'urbaniste	282
Des images qui marchent au pas	286
Un grand Marché, permanent et fonctionnel	289
Introduction	289
Aura et atrophie de l'expérience	290
Renouvellement urbain	292
Le tapis roulant	295
Positiver en toute situation : qq. traits de la culture des architectes	297
Écoute, Petit homme, ou le technocrate épanoui	301
Un globe sans échelle	305
Introduction	305
Condition d'assise tridimensionnelle	307
Le miracle immobilier (croissance et plus-values foncières)	314
Modelage architectural (bigness /spécificité dimensionnelle)	318
Un écosystème toxique et incontournable	321
Introduction	321
Toxicités impalpables	323
Les effets et les idées : l'exemple de l'eau	326
La Terraformation de Mars	330
Champ de gravité	332
Vocabulaire de la terre et géographie intérieure	335
Un champ d'expériences inédites.	339
Introduction	339
Doutes	341
Exotourisme	342
Logique des lieux, logiques du lien	345
Saturation publicitaire, fermeture de l'être	346
Conclusion de la seconde partie	349
Les noces avec le monde d'Albert Camus	350
Les conditions urbaines génériques de Rem Koolhaas	357
CONCLUSION GENERALE	361
Techno-cité, Techno-dépendance	365
Lieux et corps dissociés, ou la maltraitance ontologique de la technocité	368
De l'urbain au technocosme	373
BIBLIOGRAPHIE	383
INDEX DES AUTEURS CITES	393

AVANT-PROPOS

Penser n'est pas sortir de la caverne, ni remplacer l'incertitude des ombres par les contours tranchés des choses mêmes, la lueur vacillante d'une flamme par la lumière du vrai Soleil. C'est entrer dans le Labyrinthe, plus exactement faire être et apparaître un Labyrinthe alors que l'on aurait pu rester « étendu parmi les fleurs, faisant face au ciel ». C'est se perdre dans des galeries qui n'existent que parce que nous les creusons inlassablement, tourner en rond au fond d'un cul-de-sac dont l'accès s'est refermé derrière nos pas- jusqu'à ce qu'une rotation ouvre inexplicablement, des fissures praticables dans la paroi.

Cornélius Castoriadis, Les carrefours du labyrinthe, éditions du Seuil, 1978, page 7

Cette thèse fait suite à deux DEA entrepris à la suite d'un diplôme d'architecte. L'un de Géographie et d'Aménagement du territoire en 1985¹, l'autre de Philosophie des Art et de la culture l'année suivante². Vingt ans séparent donc ces deux périodes de recherche pendant lesquelles l'auteur a travaillé essentiellement comme architecte maître d'œuvre. Ce n'est que depuis 5 années, soutenu et sollicité par une activité d'enseignant que s'est concrétisé la possibilité d'approfondir d'anciennes interrogations sur notre devenir urbain.

L'objet de cette thèse n'est pas de construire un nouveau modèle urbain mais de réfléchir à l'impact de la technicité croissante de nos conditions d'environnement.

¹ *Le rôle de constructeurs dans la dynamique du mouvement pavillonnaire : Réflexions sur l'habitat individuel*, Université Paris X Nanterre, Guy Burgel directeur d'études, Juin 1985

² *Quelques réflexions autour de la notion de fonctionnalité de l'espace dans ces rapports avec l'architecture*, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, Olivier Revault d'Allonnes directeur d'études. Septembre 1986

Soucieux de rester ouvert à la dynamique du sensible, nous n'avons pas bâti cette thèse avec un moteur de recherche. Nous sommes partis d'expériences issues de notre quotidien métropolitain et de lectures, et avons avancé par problématisations et objectivations progressives, au fil de visites comme de renvois d'un auteur vers un autre.

Les lieux et les thèmes abordés sont donc au départ subjectifs, retenus pour leur capacité de sollicitation. Nonobstant, nous les avons ordonné selon une logique démonstrative visant à rendre explicites les mutations qui émergent à l'horizon de la technocité ainsi que les risques d'une possible et glaciale utopie.

Il n'y a pas d'alternative au monde urbain : souhaitons qu'il soit viable et accompagne encore longtemps les hommes dans la construction de leurs espérances.

INTRODUCTION

*Il est au cœur du monde occidental un conflit sans
espoir, sous quelque forme que nous le découvrons.
Celui de l'homme et de ce qu'il a créé.*

*André Malraux, La tentation de l'Occident, Le livre de
poche, 1976*

PRESENTATION GENERALE

Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'on ne le croyait autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive ?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique moins parfaite et plus libre.

Nicolas Berdiaeff, cité par Aldous Huxley en épigraphe du roman *Le meilleur des mondes*

Le monde urbain dans lequel vit aujourd'hui plus de la moitié de l'humanité est un environnement créé par l'homme, au sein duquel il n'y a plus lieu de trouver les attributs qui fondaient précédemment notre relation aux lieux et aux choses. C'est un univers artificiel, à la fois dans sa nature technique, sa complexité, la dimension de ses aménagements et son impact sur l'écosystème. De nouveaux rapports à l'espace, au collectif, au temps s'y éprouvent. De nouvelles représentations et de nouvelles questions émergent de la transformation accélérée de l'habitat des hommes en un vaste archipel urbain mondialisé.

Nous sommes plongés dans un montage urbain dont la modernité met à nu notre expérience humaine, et nous confronte tous à un monde toujours plus aménagé selon les impératifs de la rationalité instrumentale.

Ce travail interrogera comment de telles redéfinitions de nos conditions urbaines enrichissent ou altèrent les liens entre l'environnement et les organismes vivants que nous sommes. Comment ce nouveau techno-tope urbain héberge-t-il les besoins et les attentes archaïques qui subsistent dans le mammifère humain que nous demeurons biologiquement ?

Dans l'artificialisation et la virtualisation de nos mœurs urbaines n'y a-t-il pas risque de dégradation de notre phénoménalité primitive, altération d'un

terreau qui serait aussi le socle de notre humanité et de sa prolongation ?

Cette urbanisation massive influe autant sur les territoires que sur les manières de vivre, et l'accélération de ce phénomène prend l'ampleur d'une globalisation économique et culturelle. La puissance de ce remodelage physique est inédite. Le degré d'enveloppement des nouveaux milieux urbains est en proportion des nouvelles capacités qu'offre à l'homme sa maîtrise technique croissante, obligeant des milliards de citoyens à demeurer dans une machinerie étrange et envoûtante.

Nous habitons désormais un monde renouvelé par ces nouvelles dimensions urbaines et techniques et souhaitons évaluer ce qui se perd et ce qui se gagne dans ces territoires au niveau d'artificialité inconnue.

Ce nouvel environnement est un assemblage de réseaux, de fonctions et de lieux qui équipent notre existence et servent notre quête de performance. En même temps s'exacerbent l'impact inégalitaire, toxique et désenchanté de l'activité humaine sur la planète et ses populations.

Paradoxalement, c'est cette capacité d'auto-construction de l'homme, sa maîtrise inouïe des sciences et des techniques qui est le moteur principal de l'émergence d'autant d'étrangetés dans son cadre de vie. Car nous sommes dorénavant responsables des formes que nous choisissons de donner à notre habitat. Celui-ci n'est plus la niche originelle qui géographiquement construisait diversité et particularisme. Articulé autour de la notion de progrès, (de ses rêves utopiques, de son imaginaire, de ses mythes, de sa raison économique), notre habitat se modifie de manière si conséquente que l'adhérence d'enveloppe entre corps et hébergement pose question. Elle semble parfois rompue. Qu'est-ce qui, alors, n'est plus abrité dans cette techno-cité globale dont nous observons le surgissement ?

Par cette édification urbaine, par les savoirs qu'elle convoque dans les champs de l'urbanisme et de l'architecture, le domaine du faire a atteint une merveilleuse et effrayante puissance. Mais par endroits notre être ne se sent plus accueilli. Ce que l'homme construit ne fait plus toujours écho à ses

aspirations intimes, à ses besoins tactiles, bref, à une attente d'accueil qui serait irréductible à notre condition spatiale d'être humain.

C'est ce paradoxe que nous étudierons. Comment, à travers son génie technique l'homme construit pour lui-même des cités qui lui paraissent soudain inhospitalières. ?

Nous utilisons le terme, *artificiel*, comme fil conducteur. Pour nommer le caractère des nouveaux aménagements, pour en évaluer la qualité, son *artificialité*, et pour en mesurer la dynamique, son *artificialisation*.

Ce génie de l'artificiel est constitutif de notre condition de citadin, complexe, changeant, hétéroclite. Nous ne savons pas a priori de quoi il en retournera : c'est une confrontation qui mélange doutes et affects, enthousiasme et inquiétude. Nous nous laisserons donc flotter dans la saveur étrange du nouveau et la nostalgie particulière qui l'accompagne.

Notre interrogation portera aussi sur la culture et les outils que la discipline urbanistique convoque pour penser une telle évolution et de tels enjeux. L'aménagement des territoires n'est pas uniquement la trace négligemment laissée au sol par d'obscures manières de vivre mais le résultat de savoirs, de manières de faire, de cultures et aussi d'une vaste et performante ingénierie. L'urbanisme est à la fois une discipline avec son corpus et ses problématiques théoriques et un métier avec des professionnels. Notre propos visera à interroger les représentations et les savoirs de la discipline.

Le monde urbanisé, comme assise territoriale de la globalisation mais aussi ensemble de réseaux et de flux sans territoires semble tout englober pour se suffire à lui-même, en rupture avec les situations précédentes où des villes éparses reposaient au cœur d'un océan primaire de ruralité.

Par les enjeux liés à la dissolution des distances, l'émergence des grands nombres, la densité des établissements humains, les questions spatiales prennent une intensité nouvelle. Cette période d'unification réorganise l'assise du monde. Un formidable appareillage technologique fait de la sphère terrestre une bulle monde dont la fine couche atmosphérique évoque

la fragilité d'une bulle de savon. Cet effet d'enveloppe illustre la réalité ambiguë de cette globalisation : la rencontre inédite de toute la surface dans une aventure commune, et l'enfermement commun dans cette mise en relation instantanée.

Notre époque maîtrise une des composante fondamentale de l'espace, la qualité d'espacement. Cette connectivité dominée ouvre une période nouvelle de l'organisation des établissements humains qui doit être accompagnée d'un élargissement du territoire des disciplines qui s'intéressent à l'espace des hommes. Les savoirs en jeu ne peuvent se limiter à l'imagination et aux savoirs d'action liés à la construction des métropoles, mais à des enquêtes tous azimuts sur ce que ces structures nouvelles portent de risques au regard de notre condition spatiale et corporelle comme composante irréductible de notre condition humaine.

Les mégapoles contemporaines apparaissent comme les lieux privilégiés pour évaluer cette confrontation entre aventure technique et aventure humaine.

Notre plongée dans la technocité visera à mettre en évidence les risques d'une telle distorsion.

Ce travail souhaite aussi confronter plus étroitement l'architecture et l'urbanisme avec les questions dites « de société ». Nous souhaitons que ces disciplines deviennent aussi performantes à mettre en mots la difficulté présente à habiter le monde qu'à mettre en forme les prétendues avancées de cette civilisation de l'ubiquité idéalisée. La culture critique que nous revendiquons s'inscrit dans un projet de rééquilibrage de ces disciplines.

Une pensée urbanistique surdominée par la performance opératoire et sans recul culturel critique porte, dans sa volonté de maîtrise du monde urbain, un danger spécifique. Sous les injonctions d'une mondialisation toujours plus inclusive, un urbanisme d'équipement des territoires à fondement technique, accélère objectivement la réalisation de la technocité.

La puissance de configuration de l'urbanisation doit donc être questionnée. Qu'est-ce qui se perd et se gagne dans ce formidable chantier planétaire ? Pour répondre à une telle question, nous nous intéressons aux effets

produits. Ce ne sont pas tant les œuvres architecturales et urbaines dans leurs particularismes formels, ou encore la performance de discours auto-référencés qui nous intéressent. Plus qu'à ce qu'ils sont, nous sommes attentifs à ce que ces nouveaux aménagements nous font. Pour cela il convient d'ouvrir un champ d'investigation phénoménologique, entre le construit et l'éprouvé.

Chaque territoire nouvellement aménagé nous confronte à la consistance du concret et questionne l'ancrage spatial de l'homme. Dans une société obsédée par la création de richesse, par la marchandisation de toute chose, habiter se paye. Une propagande sans précédent tente de nous faire croire que notre mode de développement crée mécaniquement les conditions matérielles d'une société plus riche et plus juste. Mais la spéculation sur les territoires se généralise et la précarisation des conditions d'existence touche une part croissante de la population. Le moindre arrimage spatial a un coût. Les mégapoles au PIB pharaonique, ces grosses machines modelées pour construire de la richesse accélèrent l'augmentation mondiale du coût des logements¹ et procurent à leurs habitants un sentiment de précarité et de ségrégation inégalée, un déchaussement du sentiment d'abri.

Nous souhaitons mettre en débat la modernisation des sociétés au regard de la sape quotidienne des conditions écologiques, culturelles, psychologiques ou morales de l'immense majorité des hommes qui ne souhaitent souvent pas autre chose qu'un monde décent et habitable. Cela nécessite le démontage de la théologie du progrès et la critique de cette utopie qui domine le monde occidental depuis le XVIII^e siècle sous le nom de capitalisme.

L'urbanisme et architecture actualisent quotidiennement notre environnement. La technocité comme modèle urbain nous permettra de questionner simultanément l'équipement technique, l'assise urbaine et l'arrimage ontologique de notre époque. Pour le dire autrement, nous constatons que l'accumulation des techniques transforme notre condition

¹ « Surenchère sur la planète immobilière », *Libération*, 1^{er} Août 2005,

urbaine et notre manière de penser l'urbanisme. Tout en exposant les modalités de réalisation d'une technocité, nous prendront la mesure des retombées sociales, culturelles, économiques, politiques, anthropologiques, voire métaphysique qui accompagne cette surdétermination technique de l'ordonnancement urbain.

EVALUER LE FAIT TECHNIQUE ET MESURER NOS EXPERIENCES DE LA CITE

La technique accompagne l'évolution de l'homme depuis ses origines préhistoriques et son accroissement récent accélère le remue-ménage planétaire de l'urbanisation. Au regard de notre anthropogenèse, quel est l'impact de cet immense chantier et de la progression technique qui l'accompagne ?

L'évolution précipitée des techniques accompagne-t-elle harmonieusement le processus d'hominisation au rythme de ces révolutions matérielles et physiques ?

Ou au contraire, ces transformations, bouleversant profondément notre assise environnementale et comportementale modifient-elles les conditions de notre existence de manière soudainement incompréhensible et irréversible ?

Mettre en débat des modèles urbains

La forme des cités, leurs architectures, reflètent symboliquement les grands systèmes de représentations, les grandes idéologies. Chaque forme urbaine incarne des idées, concrétise et pétrifie des rêves, les installe dans la durée, dans la pierre. D'un autre côté, l'instabilité urbaine constitue un gage de vitalité : sans cesse les villes bougent, le besoin et l'idée de cité se métamorphosent. La richesse des civilisations urbaines rythme l'histoire humaine, la diversité des formes et des contenus interroge le sens et la destinée de l'architecture comme de l'urbanisme. La techno-cité s'inscrit dans l'histoire des confrontations renouvelées entre l'homme et ses villes, à la fois fascination pour ces lieux d'espoir et de liberté et aussi défiance face à l'expression de pouvoirs forts et tyranniques.

La ville moyenâgeuse, par son plan circulaire hérissé de flèches verticales s'oppose à la ville antique issue de l'orthogonalité. La cité carbonifère décrite par Lewis Mumford¹ se construit sur des bases radicalement étrangères à celles qui avaient édifié la ville de l'ordre classique ou baroque. Dans la présentation de son ouvrage, *Espacements*, Françoise Choay associe les grandes étapes de l'histoire des villes avec ce qu'elle nomme des ruptures spatiales. Les trois grandes révolutions culturelles de l'Europe correspondent à trois types "d'espacements". La révolution à dominante épistémique de la Renaissance fait voler en éclats l'espace de contact de la cité du moyen-âge pour construire un espace de spectacles et de représentations. La révolution industrielle structure les cités autour de l'espace de circulation, et la plus récente « révolution électro-télématique » engendre l'espace de connexion contemporain. Françoise Choay interroge la disparition de l'espace de contact, dont l'effacement progressif paraît inéluctable. Elle voit dans l'hégémonie actuelle des réseaux techniques l'accentuation de cet effacement, se demandant si cette disparition doit être vécue comme une amputation ou comme une libération. À partir de l'étude de modèles spatiaux son interrogation anthropologique questionne "de l'intérieur" les évolutions urbaines.

Dans une autre approche, à partir d'une observation globale des villes, Jacques Lévy met en débat les organisations urbaines contemporaines à partir de deux modèles opposés : celui d'Amsterdam et celui de Johannesburg². Dans le modèle d'Amsterdam, la ville tend à maximaliser l'avantage de la concentration, c'est-à-dire la coprésence et l'interaction du plus grand nombre d'opérateurs sociaux, (seul l'individu possède par le logement, une intimité, un droit à l'écart). Au contraire, dans le modèle de Johannesburg, la séparation sous toutes ses formes structure l'espace urbain, qui a bien des égards, n'est qu'une mosaïque de quartier fonctionnellement, sociologiquement, ethniquement homogènes et partiellement enclavés.

¹ La cité à travers l'histoire, Seuil, 1964

² « Modèle urbain » in *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault, Belin, 2003, page 952 et suivantes.

Johannesburg avec les traces passées de la société d'apartheid symbolise toute une famille de ville dont la plupart des agglomérations du centre et de l'Ouest de l'Amérique du Nord. Une observation fine de la plupart des villes du monde laisse apparaître une certaine coexistence de ces deux modèles. Toutefois, la différence de ces deux organisations, entre une ville dense et une ville diffuse, entre des métriques piétonnes et des métriques automobiles, entre une valorisation de la co-présence ou de l'évitement mettent face à face deux modèles de ville qui sont des modèles d'urbanité symétrique et peut-être l'expression de choix différents de civilisation.

Notre travail de définition de la techno-cité procédera différemment, ni par mise en perspective historique, ni par classement typologique. Nous la définirons par ce qui la structure, par le caractère spécifique de la technique, rencontré dans son émergence théorique et dans sa consistance urbaine. Nous mènerons une réflexion sur la cité à partir des effets de l'accroissement des techniques, ainsi qu'une évaluation des techniques à partir des évolutions de notre condition urbaine. Nous irons découvrir ses capacités de transformation dans le miroir des évolutions de la cité.

Ouvrir des questionnements anthropologiques

Depuis la nuit des temps, les hommes ont domestiqué l'échelle non appréhendable de l'univers par le biais de représentations diverses et de cosmogonies qui permettaient, chacune à leur manière, des jeux d'emboîtements et d'ouvertures.

L'émergence d'une techno-cité à l'échelle de l'humanité met en débat ce couple homme/monde à l'ère de cette nouvelle intensité d'enveloppement urbain. Le besoin d'ouverture de l'homme, la figure du dehors comme spécificité de l'espèce trouvent-ils encore quelques possibilités d'existence ? Nous observerons comment se teintent d'universalité la connaissance et la puissance technique. S'agit-il d'une nouvelle cosmogonie qui donnerait du

relief à un monde appauvri ? Doit-on y voir le simple accompagnement d'un imaginaire moderne de l'habiter, entre redondance technique et vacuité ?

Nous nous laisserons guider par les problématiques que ces figures changeantes de l'habiter construisent entre :

- ~ le fondement organique de notre nature humaine et sa place dans le technocosme urbain,
- ~ l'ampleur et l'emprise des nouvelles virtualités face à notre vulnérabilité psychologique,
- ~ le repos, la gratuité et l'inutile au regard de l'agitation, du stress et de l'accélération des mobilités,
- ~ l'instrumentalisation technologique en face de notre instinctivité mammifère,
- ~ la fascination visuelle en relation avec l'ensemble des nourritures sensorielles dont nous avons besoin,
- ~ l'individualisation des destinées et la grégarisation croissante de pratiques sociales,
- ~ le marché économique comme lieu de rencontre global et l'évolution du sentiment de solitude,
- ~ les insécurités environnementales largement pensées et la perte du sentiment d'abri...

La création de nouvelles conditions de milieu, artificielles et technicisées, interroge ce qu'habiter veut dire sur une base culturelle, philosophique et anthropologique. Des évolutions techniques et des modifications sociales pointent dans le même sens. Nous réfléchirons à leurs articulations.

Affirmer le point de vue de l'habitant

Il y a depuis quelques décennies une fragmentation de plus en plus importante des populations, une ségrégation spatiale, sociale, culturelle qui pèse sur la cohérence de l'humanité. Bien qu'observant le phénomène urbain depuis une situation favorisée, à l'intérieur d'un pays riche, notre propos se fera l'écho de la souffrance de ceux à qui le prétendu progrès n'apporte pas ce que l'idéologie du marché semble promettre. Je pense à ceux qui subissent la complexification des choses sans pouvoir mettre en mots leurs colères, vaincus par la propagande culturelle des grands groupes de presse qui parviennent à contenir l'injustice par une occupation médiatique de tous les instants.

La puissance de manipulation cognitive prévaut parfois jusqu'à faire oublier des évidences. Les problèmes d'alimentation en eau et la bidonvillisation nous mettent toutefois en face de cette globalisation qui, observée depuis l'évolution des conditions d'environnement des populations, ressemble à une fragmentation de l'espèce humaine.

Pour ces raisons, nous adopterons un « radicalisme humaniste », scrutant sans limitation l'organisation sociale et les représentations qui la structure et entremêlant questionnements sur l'urbanisation et interrogation sur l'homme. L'ingénierie du développement urbain sera évaluée à partir de ses potentialités à faire émerger plus de qualité à "être humain", comme si l'homme était au cœur du système !

Parce que l'enveloppe artificielle de la technocité apparaît bien souvent étrangère à ses résidents, nous adopterons dans notre rencontre avec les lieux, le point de vue de l'habitant. En voici les raisons, éloignées de toute simplification abusive, de tout populisme.

Nous constatons combien la partie la plus fragile de nous-même est maltraitée par la violence des transformations. Nous partageons ce désarroi devant un tel en/déracinement culturel et existentiel avec ceux, nombreux, qui se sentent démunis par la logique des forts et des riches qui se satisfont

de la spéculation foncière et de l'exclusion urbaine.

Nous souhaitons participer à une mise en question sociale de ce trop de changement qu'accompagnent des restructurations urbaines qui ne disent pas le mépris des populations soumises au remodelage social. Les discours bien léchés sur le renouveau urbain sont trop souvent des discours d'experts, des discours si corrects politiquement qu'ils cherchent à nous faire croire, en voulant changer la ville qu'ils sont capables de changer la vie. Mais derrière de telles prédications de commerçants, les communicants de la conformité urbaine se fixent un objectif plus pernicieux : « *Changer l'image de la ville pour changer l'idée que les gens se font de la vie* »¹. Les effets d'annonce occupent le terrain quotidien, mais derrière cet écran de fumée grandissent les maux d'une citadelle à la puissance de ségrégation et d'exclusion renforcée.

Pour dépasser ces discours sur la construction du bonheur, nous irons nous promener en restant ouverts à la part de nous-même qui se révolte de se retrouver ainsi inadaptée dans l'emprise de la technocité. Elle flotte et se débat dans des souvenirs d'intimité au contact des arbres, des animaux, de la campagne, de la nature. Des mémoires ancestrales habitent encore en nous et remontent cycliquement. Quel désarroi de les découvrir inappropriées à une cité organisée autour d'une sensorialité restructurée et d'une complexification intellectuelle récurrente. Le constat de cette dépréciation organique et symbolique ouvre un désenchantement sans fond. Des savoirs environnementaux, des manières d'être et de faire se retrouvent impropres à des lieux techniquement et culturellement codifiés, à des environnements sans accroches sensorielles, sans possibilité d'empathie avec la terre, livrés à une fonctionnalité froide. Combien de fois notre corps et son langage organique se trouvent-ils sous un bombardement d'informations censées vendre à notre cerveau des mérites que nous n'éprouvons pas charnellement ? Combien de fois, nous reprenons-nous pour trouver des explications à des aménagements monstrueux, oubliant dans la tristesse la capacité d'émerveillement que retrouve pourtant

¹ Jean-Pierre Garnier, *Les barbares dans la cité*, 1997

facilement notre organisme dans le vocabulaire de la terre ?

Voilà les paroles d'habitants que nous laisserons suivre leurs chemins, pour ne pas se satisfaire d'un travail sur le discours des choses. Chaque culture professionnelle possède son langage technique pour élaborer des manières de s'accorder qui laissent souvent à l'arrière-plan ce qui est éprouvé en termes d'actes et de faits.

Interroger nos conditions d'environnement

La seconde partie de cette thèse sera construite à partir de "tableaux urbains", suite de promenades dans le quotidien de notre condition citadine. Ces esquisses constituent notre terrain. Elles décrivent et questionnent des situations urbaines à partir des émotions et des pensées qui les accompagnent.

Au détour d'un quai de RER, dans notre relation à la télévision, en voiture, sur les trottoirs de la métropole, à travers les vitres de bureaux standardisées nous nous plongerons dans le théâtre de nos opérations quotidiennes. Nous rencontrons des saveurs nouvelles, des sentiments inattendus qui nous poussent à comprendre comment s'enchevêtrent l'assemblage physique et les représentations culturelles et de ces territoires. C'est ce que nous appelons interroger nos conditions d'environnement.

Notre propos sera alors ordonné thématiquement et localement, en référence à des expériences précises. Nous souhaitons faire émerger les analyses du vécu apparemment le plus simple et le plus immédiat, entrechoquer le foisonnement de notre quotidien citadin avec l'unité et la continuité du corps. L'espace urbain propose une chorégraphie d'instant, de lieux, de coïncidences, d'éclats. La modernité offre des occasions insolites de rencontre avec soi-même, que nous accueillerons dans une posture d'équilibre entre la nostalgie du passé et l'espoir incertain de notre avenir, deux plages l'une comme l'autre tour à tour moquées ou idéalisées.

Neuf étapes constitueront cette radiographie de la technocité, rencontrée non pas dans la configuration absolue qu'elle ne possède pas actuellement, mais

dans ses apparitions fugaces et pesantes, dans ses bourgeonnements, dans la performance des réseaux qu'elle utilise dans sa construction rhizomatique.

Le terme de techno-cité ne vise pas ici à promouvoir un modèle urbain, mais plutôt à illustrer et interroger les relations de plus en plus étroites qui lient le déploiement technique et l'aventure urbaine. Il servira de guide et sera utilisé avec plusieurs acceptions. Parfois il désignera le caractère de métropoles déjà dotées d'un niveau élevé de technicité, parfois il signalera une tendance, voir un idéal type. Il donnera aussi l'occasion d'interroger des prises de position sur la technique, des doctrines d'urbaines technicistes et des expériences.

Il servira à qualifier un monde administré par la technique et à définir ses conditions de milieu spécifiques.

Une promenade en ville, la préparation d'un repas, l'observation d'un poste de travail, la visite de nos objets familiers, le décompte du temps passé devant différents écrans, l'évaluation de nos moyens de transport illustrent notre niveau d'appareillage et de dépendance technique.

À l'échelle institutionnelle, l'aménagement des territoires résulte d'un assemblage de procédures et de compétences de plus en plus pointues, soumises chacune à cette obligation de performance qui fait la spécificité comme la justification du discours technique. Des outils chaque année plus automatisés organisent entre eux des systèmes diversifiés et sophistiqués. Des réseaux d'eau potable à la gestion des transports collectifs, de la protection contre le bruit à la complexité réglementaire, du traitement des déchets à l'appréciation de la spéculation immobilière, des contraintes macro-économiques aux cartes scolaires, des réserves naturelles à la mesure de l'artificialisation des sols, la connaissance se complexifie, se fragmente en sous-disciplines possédant chacune ses experts, ses salons, sa presse spécialisée.

L'urbanisme opérationnel constitue l'administration de cet ensemble. Le brassage de ces contraintes fait appel à des techniques renforcées de management, de gestion automatisée, de réseaux de veille. Dans les nouvelles modalités de la gouvernance urbaine, les enjeux participatifs qui

émergent ponctuellement viennent à peine, en de rares endroits, construire un « impératif délibératif » dont l'efficacité reste marginale compte-tenu de la machinerie habituelle des procédures d'urbanisation et de renouvellement urbain. Progressisme et capitalisme s'associent pour entériner un principe de renouvellement obligé, qui nous impose une urbanité de plus en plus techniquement dépendante.

D'un point de vue méthodologique, nous nous méfions de l'effet déformant du travail de conceptualisation, de sa propension à la systématisation et à la généralisation comme de la complexification distinguée qui menace le travail intellectuel et

Même si nous utilisons un terme (technocité) qui résume un éventuel modèle urbain, celui-ci n'existe pas à l'état pur. Nulle part, nous séjournons dans un technocosme absolu, entièrement artificiel. Nous découvrons toujours des lieux soumis à des jeux relatifs d'artificialisation et transformés avec des rythmes et des temporalités spécifiques pour chaque point de la planète. La technicisation des mœurs n'est pas identique pour chacun. Des écarts existent, économiques, sociaux, géographiques et culturels. Engouement ou rejets, effets de génération, freinent ou accélèrent la diffusion de ce phénomène qui représente toutefois un fait déterminant de notre époque.

Nous nous méfions aussi des généralisations hâtives. L'urbain n'est pas un objet en face de nous dont on pourrait étudier les formes et les couleurs, comme on le ferait d'un caillou en laboratoire. C'est un fait qui est autour de nous, omniprésent. Il accueille des représentations du monde, pas mal de désirs et de craintes, ainsi qu'inévitablement des projections idéalisées, diabolisées, inconscientes. C'est pourquoi nous viserons plutôt à des objectivations progressives.

Dans le film *Brazil*, (Terry Gilliam, 1985), une voiture circule entre deux grands calicots aux évocations pastorales. Cette caricature d'un monde artificiel pose toutefois la question du reformatage progressif de nos

perceptions par régénération continue de nos environnements. Nos corps, nos rêves, notre imaginaire se recomposent continuellement en relation à un environnement qui change tout le temps. Progressivement s'opère un recapitonnage sensoriel majeur.

S'adapter au cadre urbain est un travail que chacun fait à sa manière. Pour la majorité de l'humanité, cette aventure est une plongée dans la modernité. Les corps portent la mémoire d'un autre rapport au monde, et nos représentations s'entrechoquent à propos de ce territoire tantôt désiré, tantôt subi. Mais qu'on la nomme générique ou historique, globale ou émergente, post-industrielle ou franchisée, se construit toujours une relation à forte affective avec notre lieu de résidence, avec notre ville.

Sauf que de nos jours, cette quête d'un environnement protecteur se confronte à une métaphysique de la transformation permanente. Elle érode pas mal d'aspirations humaines, démantèle les occasions de construire une sociabilité primaire, bienveillante à autrui, respectueuse de la nature et à l'écoute du sens intuitif de ce qui est dû à chacun. On mesurera l'absurdité du niveau de dépendance et de sur-équipement que la technocité impose à tous pour espérer vivre simplement.

L'urbain généralisé offre un horizon surexposé, ballet des hommes, des machines et des informations soumises à excitation permanente. Cette ère urbaine nouvelle sera mise en débat.

S'agit-il de la construction d'un monde enfin édifié selon les idéaux de la raison, dans lequel la domination de la nature et notre maturité technique soulagent enfin le sort de l'homme ?

Au contraire l'accroissement des techniques va-t-il transformer à ce point nos conditions d'environnement urbain que nous devons souffrir l'effacement de proportionnalités ancestrales et charnelles entre l'homme et le monde ?

Alors que nous avons définitivement quitté toute assise traditionnelle, l'enjeu de la modernité pourrait consister à faire de cette migration l'occasion d'un enracinement plus intime dans l'être. Nous chercherons à savoir comment les agencements fonctionnels et techniques des mégas-cités y concourent.

Si au contraire, une trop plein de transformation nous fragmente intérieurement et socialement dans l'a-topie généralisée d'une techno-cité, nous essaierons alors de comprendre où et comment nous avons délaissé nos rêves d'urbanité.

URBANISATION MASSIVE, TECHNOCITE ET BIDONVILLE

Les bidonvilles restent donc pour l'instant la seule solution éprouvée au problème du « stockage » de l'humanité excédentaire du XXI^e siècle(...). Pour les vieilles civilisations rurales, l'ultime seuil de tolérance avant l'explosion sociale était souvent lié à la famine. Mais, pour l'instant, personne ne sait à quelle température la nouvelle pauvreté urbaine est censée entrer en combustion.

Mike Davis, « La planète bidonville », in *Mouvement*, mai 2005, page 10-23

Le phénomène historique regroupé sous ce vocable d'urbanisation se compose de dimensions contrastées, apparemment contradictoires. Mais cette diversité ne permet-elle pas de mieux percevoir la nature du phénomène ? En 2050, plus de 70 % de la population mondiale vivra en ville. Le caractère massif de ce mouvement ne doit pas masquer pour autant la grande diversité des situations urbaines.

Dans les pays développés, les pratiques d'aménagement tentent de colmater les désordres issus du développement des sociétés. Elles se fondent sur une administration dite rationnelle des choses, à partir de diagnostics et de discours qui cherchent souvent de la légitimité dans un énoncé scientifique., Dominée par le libéralisme, notre époque construit la représentation d'une urbanisation sous-tendue par la main invisible du marché, dans une prétendue organicité qui laisse supposer à la fois son dynamisme et sa propre capacité de régulation.

Au-delà de ces distinctions entre continents, systèmes politiques et niveaux de développement, cette marée urbaine constitue un des traits les plus marquants de l'époque. Nous sommes les contemporains d'une étape de globalisation dans laquelle l'urbanisation opère à la fois de manière

extensive, (elle intervient partout et simultanément), et intensive, (elle nécessite une approche microscopique car le monde urbanisé éclaire d'une manière radicalement nouvelle nos moindres comportements).

Les images qui parviennent des pays à fort taux d'urbanisation, principalement localisés en Asie et en Afrique sont de deux natures.

D'un côté, comme actuellement en Chine, un mode de construction urbaine à l'occidentale, fondé sur les archétypes architecturaux et urbanistiques de la modernité (construction de béton, d'acier et de verre sur le principe de l'architecture internationale avec une place importante donnée à la tour comme symbole de modernisation).

Dans les pays du sud, les moyens humains et les structures administratives sont débordés par la vague d'urbanisation qui prend les proportions d'un big-bang urbain sous couvert de bidonvillisation renforcée.

Le *Rapport mondial sur les établissements humains 2003*, étude réalisée par le Programme des Nations Unies pour les établissements humains (ONU-HABITAT), a révélé que le nombre de personnes vivant dans des bidonvilles à travers le monde a progressé de 36% au cours des années 1990, en majorité du fait d'une forte migration des pauvres des campagnes vers les villes. Aujourd'hui, leur nombre atteint 923 millions de personnes. Un milliard d'êtres humains, soit plus d'un sixième de la population mondiale vit actuellement dans des zones insalubres, souvent sans eau, sans services d'assainissement ou sans sécurité.

Si le même rythme d'accroissement se poursuit, ce chiffre explosera d'ici 2030 pour s'élever à deux milliards de personnes, soit pas loin de la moitié de la population urbaine dans des bidonvilles.

L'Asie compte le plus grand nombre de personnes vivant dans ces quartiers de très grande pauvreté et dépourvus d'hygiène, avec 554 millions d'habitants entassés dans des taudis. Et en Afrique subsaharienne, 71% de la population urbaine y réside. En Ethiopie, au Tchad, en Afghanistan, plus de 95% de la population urbaine vit dans les bidonvilles. Et encore les statistiques ne révèlent qu'une partie de la réalité puisque dans bien des cas, la population des bidonvilles n'est pas recensée. Dans les cinq grandes

métropoles asiatiques (Mumbai, Delhi, Calcuta, Karachi et Dhaka), le rapport estime qu'il y a 15 000 bidonvilles avec plus de 20 millions d'habitants. Lagos se situe sur une bande de territoire densément peuplé qui va jusqu'à Abidjan et Ibadan, avec plus de 70 millions de personnes, dont au moins 80% habitent des bidonvilles.¹

Les auteurs du rapport définissent "le bidonville" comme un quartier très pauvre, surpeuplé, manquant des services de base et d'accès à l'eau potable, dont les constructions sont de piètre qualité. Dans les pays développés de nos latitudes, 54 millions de personnes vivent dans des conditions semblables. Derrière la croissance des villes se profile une immense tragédie d'appauvrissement. Les nouveaux urbanisés sont concentrés dans de vastes taudis car les installations urbaines ne sont pas en mesure d'accueillir des taux de croissance de 5-8% par année. Cette bidonvillisation dramatique propage chaque jour dans les villes du sud plus de pauvreté, de dégradation de l'environnement, de violence.

Cette fracture urbaine est concomitante au temps de la globalisation économique. Derrière l'icône bienveillante du globe bleu flottant dans l'espace interstellaire, la mondialisation livre un autre visage : une fragmentation des conditions d'habitat. Une inégalité croissante, autant des conditions d'environnement que des niveaux de vie. Sous l'image globale de cette fine couche d'atmosphère captant la lumière du soleil, l'urbanisation est majoritairement une bidonvillisation : offrant juste un changement d'échelle depuis qu'Engels décrivait la situation de la classe laborieuse en Angleterre au XIX siècle.

Malgré les discours sur le développement, énoncés depuis l'après-guerre, malgré le processus de progression technique, le formidable chantier planétaire de l'urbanisation voit plutôt se dégrader les conditions de vie d'une part croissante de l'humanité.

¹ *Alternatives pour un monde différent*, <http://www.alternatives.ca/article1399.html>

On pourrait se demander d'ailleurs si l'homme moderne venait à disparaître et que des extra-terrestres historiens s'intéressent à notre planète s'ils n'observeraient pas que les chasseurs-cueilleurs-pêcheurs ont vécu sur la terre pendant une longue durée et que brutalement, ils se sont rassemblés sur des territoires aux peuplements denses où ils ont développé d'étranges outils. Pour ces historiens extra-terrestres, la grande concentration urbaine serait pratiquement concomitante de la disparition de l'espèce !

Nous ne l'espérons pas, mais cette hypothèse fait mieux percevoir la nature ambiguë du processus actuel l'urbanisation : la déstabilisation accélérée de l'assise des sociétés.

D'un côté on observe la construction d'absurdes conditions d'artificialité qui édifient des métropoles en rupture avec leur substrat territorial. Leur opulence génère déchets de toute nature et déséquilibres climatiques qui corrodent les conditions environnementales de l'ensemble de la planète.

D'un autre côté on observe la bidonvillisation de millions de citadins réduit à l'indigence par la violence des ajustements structurels, véritable big-bang de la pauvreté urbaine planifiée qui constitue en retour un désarroi culturel insondable et des menaces politiques à l'échelle de tous.

La techno-cité que nous étudions ne peut pas être appréhendée hors de ce contexte global de misère urbaine. Mais d'ailleurs peut-elle être conçue sans cette production externalisée de pauvreté ? Bien qu'étudiant les effets d'une technicisation effrénée de la vie urbaine, nous n'oublions pas qu'à l'artificialisation des métropoles opulentes répond une bidonvillisation massive, comme un écho à la fragilité partagée de notre condition urbaine fragmentée et au sentiment d'incertitude généralisée.

PREMIERE PARTIE

DES REPRESENTATIONS DE LA TECHNIQUE

Nous sommes tous de jeunes barbares que nos jouets neufs émerveillent encore. Nos courses d'avion n'ont point d'autres sens. Celui-là monte plus haut, court plus vite. Nous oublions pourquoi nous le faisons courir. La course, provisoirement l'emporte sur son objet. Et il en est toujours de même. Pour le colonial qui fonde un empire, le sens de la vie est de conquérir. Le soldat méprise le colon. Mais le but de cette conquête n'était-il pas l'établissement de ce colon ? Ainsi dans l'exaltation de nos progrès, nous avons fait servir les hommes à l'établissement des voies ferrées, à l'érection des usines, au forage de puits de pétrole. Nous avons un peu oublié que nous dressions ces constructions pour servir les hommes. Notre morale fut, pendant la durée de la conquête, une morale de soldat(...). Il nous faut rendre vivante cette maison neuve qui n'a point encore de visage. La vérité, pour l'un, fut de bâtir, elle est, pour l'autre, d'habiter.

Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, 1939

INTRODUCTION A UNE PLURALITE DE POINTS DE VUE

Urbanisation et technicisation des conditions d'environnement

Partons à la découverte de compagnons de réflexion avec qui élaborer une pensée critique face à l'engouement quasi unanime que suscitent les miracles techno-scientifiques. Leurs travaux nous aideront à mettre en mots les causes de ce sentiment de dépossession et de dépersonnalisation qui hante les métropoles soumises à une technicisation accélérée. Nous souhaitons élargir notre questionnement à partir du sentiment de désincarnation qui imprègne notre condition urbaine et lançons l'hypothèse que l'accroissement de la technicité de nos conditions d'environnement y joue un rôle.

L'urbanisation recompose la croûte terrestre selon le principe d'une société de masse. Nous vivons sur un nouveau substrat, une plate-forme d'échanges globalisée chaque jour plus dépendante de son appareillage technique. La civilisation occidentale domine cette aventure mondiale par sa surpuissance à décomposer/recomposer le monde matériel grâce à sa maturité instrumentale.

L'évolution morpho-génétique d'une telle évolution est-elle nécessairement une technocité ? N'est-ce qu'une recomposition matérielle ?

Nous supposons qu'un mode d'être technique accompagne l'usage répété d'outils technologiques. Bien sûr ils surdéveloppent de l'extérieur, certaines de nos habiletés, mais aussi ils s'assemblent et s'imbriquent pour composer un nouveau milieu habité dont les qualités ne sont plus territoriales mais techniques. Comme l'écran de l'ordinateur, de nombreuses interfaces techniques s'interposent entre nous et le monde, offrant de nouvelles

capacités d'interventions, et en même temps, discréditant nos corps face à cette supériorité systématique des machines qui désincorporent des qualités précédemment hébergées dans notre chair. Notre point d'appui habituel, fondé sur la corporéité, se transporte alors en dehors de sa résidence organique.

Les promoteurs de la modernité industrielle et technique, qu'ils soient politiciens, industriels, journalistes, ingénieurs ou scientifiques présentent ces transformations comme le cours naturel de l'évolution. Bien que nous profitons des potentialités de cette maîtrise technique, mais souhaitons nonobstant nous arrêter sur les dépossessions qui accompagnent cette mise en phase de nos corps avec le jeu des machines.

Une technicisation des conditions d'environnement se diffuse avec l'urbanisation sans travail de planification ni réflexion urbaine particulière. Elle progresse sans ligne de front. Son avancée est multidimensionnelle, à la fois individuelle et collective, miniaturisée et globale. C'est un principe imbriqué dans les outils de réflexion, les procédures, les modes de fabrication de l'activité urbaine contemporaine. C'est un processus enquillé dans les représentations actuellement dominantes de l'avenir qui pensent toute amélioration comme dépendante d'un accroissement technique.

La techno-cité apparaît-elle alors comme l'aboutissement urbain d'une progression technique omniprésente, hypertrophiée et écophage ?

Pour aborder une telle question, nous enquêterons donc sur le fait technique à partir de ses aspects historiques et philosophiques. Nous souhaitons mieux comprendre où et comment s'originent les manières de penser et les stratégies d'intervention d'une modélisation urbaine aussi artificielle et si peu accueillante. Qu'en est-il finalement de l'avenir du monde urbain ?

Mettre en débat le fait technique

Positions de départ

La technique se définit de manière commune comme un ensemble de procédés employés pour produire quelque chose ou obtenir un résultat déterminé. Elle est organisée de manière méthodique, fondée sur des connaissances scientifiques, employée à l'investigation et à la transformation de la nature ainsi qu'à la production¹.

Du point de vue de l'utilisateur émerveillé, le processus technique exprime une relation toujours plus intime avec le réel, par des observations, des connaissances, des savoir-faire et des capacités d'action qui collent au plus près aux lois de fonctionnement de la matière, de l'énergie, de l'information.

L'émerveillement des enfants devant les constructions et les machines, leurs appréciations des mécanismes simples et des causalités expérimentées dans le jeu nous donne un aperçu de son pouvoir de captation.

L'intelligence concrète des travailleurs manuels (professionnels ou occasionnels), toujours à l'affût d'une l'amélioration de leur ouvrage par leur sens pratique affirmé nous laisse entrevoir une autre facette de son univers.

Les modélisations sophistiquées de l'ingénieur, avec leur substrat mathématique, leurs complexités technologiques et leurs résultats pratiques quasi magiques l'éventail inédit de nos possibilités de captation du réel. Elles ouvrent potentiellement le cosmos comme chantier.

L'acte technique est un acte constructif, une architecture d'intention qui cristallise une habileté humaine. Il pose au milieu de la nature étrangère à l'homme un acte qui joue le rôle d'une médiation entre l'intention et les matériaux de la nature assemblés dans le sens de leurs qualités physiques,

¹ *Le Petit Robert*, édition juin 1993

chimiques, mécaniques, électriques, biologiques...

Cette intervention sur l'environnement participe à la domestication de l'univers. Nous y recomposons le périmètre de notre monde.

La posture de l'amoureux des techniques, de l'utilisateur émerveillé, de l'admirateur enthousiaste est souvent la nôtre. Elle n'est toutefois pas suffisante pour construire une évaluation objective des effets de la technique.

L'équipement technique de nos existences offre des opportunités de confort qui deviennent très facilement familières et nous laissent croire à une amélioration du monde par accroissement technique. Nous mettons en doute cette concordance.

Si les lois de la nature, (physique, chimie, biologie, génétique, astrophysique...) ne sont pas corrélées à l'existence d'hommes et de femmes sur terre, par contre, ce que l'on fait des connaissances scientifiques et le sens qu'on leur attribue est éminemment dépendant de la manière dont ces données sont enchâssées dans des relations sociales et des cultures particulières. Nous actons au départ de ce travail que toute connaissance scientifique est médiée socialement, qu'elle n'existe que dans un substrat culturel et sous tendu par un imaginaire qui l'institue.

L'histoire des techniques nous montre qu'il n'est pas un seul outil qui ne se transforme en arme. Les attentats terroristes qui ont fait exploser plusieurs trains dans la gare d'Atocha, le 11 mars 2004 à Madrid, ont utilisé des téléphones portables, (instruments pourtant pacifiques), comme détonateurs.

Nous n'opposons pas l'homme à la technique, mais souhaitons interroger, à l'échelle urbaine comme à celle de nos environnements quotidiens, les conditions d'habitabilité de ce processus de technicisation accélérée.

Nous mettons en doute l'extension indéfinie de l'artificialisation comme instance d'évaluation ultime de l'évolution humaine. La technicité croissante de nos environnements n'est pas uniquement un degré d'équipement ou une quantité d'outils au kilomètre-carré : c'est aussi une

administration de fond, une nouvelle matrice dans laquelle toute cité est une techno-cité.

Tentative d'évaluation

Pour interroger le déploiement de modes de penser et d'action techniques en relation avec notre compétence d'édifier, et plus largement les relations que l'homme entretient avec le champ technique, nous aurons recours à des points de vue contrastés.

Cette première partie ne vise pas une à objectivité encyclopédique. Sur la base de rencontres, nous avons structuré notre questionnement autour des thèmes suivants :

- Le système technicien et son autoaccroissement
- Le désenchantement de la rationalisation
- La jubilation technique
- La contre-productivité de l'emprise technologique
- L'accompagnement instrumental de l'humanité et son risque cybernétique
- L'arraisonnement de la nature et son impact ontologique,
- La convergence des technologies : les désirs et risques d'un technocosme abouti
- L'appareillage progressif et incertain de l'humanité
- Le « destructivisme » spatial

Ces problématisations nous éloigneront parfois des échelles urbaines et de la matérialité de la ville, mais ces détours sont utiles pour élargir le champ de repérage des doctrines urbaines contemporaines et pour en dresser l'arrière-plan épistémologique.

Exemple :

Il existe une importante tradition urbanistique anglo-saxonne qui met au cœur de la ville l'interaction et non le lieu. La fin du localisme, prôné dès

1964 par Melvin Webber¹, voit dans l'histoire de la croissance des villes la recherche passionnée entreprise par les humains pour faciliter leurs interactions. La structure spatiale de l'urbain est constituée d'interactions humaines, d'installations physiques et de localisations d'activités.

Dorénavant, la distribution spatiale n'est plus le critère clé de la participation, mais l'interaction, qui peut exister sans base territoriale.

Cette tradition se prolonge dans les travaux William Mitchell sur l'âge numérique et son impact sur la vie urbaine². Il décrit de manière gourmande et précise, avec un sens aigu de l'anticipation, les cités modernes des pays riches en transformation au contact des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Il nous présente le rapport enthousiaste des classes aisées et de l'élite socioculturelle des Etats-Unis vis-à-vis de bouleversements dont ils sont acteurs et tirent bénéfice à titre professionnel et commercial. Ce nouveau monde offre un trésor de stimulations qui ouvrent au vent du large nos manières de vivre, équipées de nouveaux moyens d'ouverture aux autres. Tout semble vrai et beau : l'on regrette qu'il n'y ait pas de place pour toute la population mondiale sur le campus du MIT. Les mises en garde de Paul Virilio sur les accidents spécifiques liés à chaque révolution technologique n'entrent pas en débat avec ces descriptions qui ont la force des évidences simples. Avec William Mitchell, nous découvrons une infrastructure technique qui s'insinue sans risques sociaux dans le tissu urbain. La simplicité de ton accompagne le déroulement d'évidences, renforcée par la présentation des performances des artefacts qui donnent un caractère de réussite à toute construction technique. Bref, voilà comment le monde sera demain : "Çà décoiffe et c'est super ! c'est ce que je vis déjà entre collègues dans mon labo".

La lecture des ouvrages de William Mitchell laisse un sentiment étrange : celui du sous-développé, juste un peu bête, sous-équipé, pas assez riche, encore attaché à son cadre urbain, ses habitudes et son paysage. La première lecture nous laisse désorientés entre admiration et étrangeté, à la découverte

¹ *L'urbain sans lieu ni bornes*, Edition de l'aube, 1996 (première édition américaine en 1964)

² *City of bits*, MIT press, 1996 et *E-topia*, First MIT Press paperback edition, 2000

de cet avenir tout tracé. L'équipement présenté porte une valeur de libération, un potentiel d'épanouissement qui paraît neutre et sincère : on nous propose juste d'en apprécier l'usage et l'ivresse.

Nous sommes curieux de ce que le génie humain crée à partir de son désir d'amélioration et de communication et il nous paraît évident que l'évolution mondiale se prolongera avec des outils étonnants. Il est absurde de penser « désinventer » la ville, la roue, la radio, l'ordinateur. Par leurs cités et leurs outils, les hommes accèdent à un niveau d'interrelations sociales, symboliques, culturelles et politiques qui s'inscrit dans une histoire, dans un temps humain. L'élaboration technique est une création humaine dont nous défendons la liberté autant vis-à-vis de tentatives d'accaparement d'un management systémique du monde que face à des débordements catastrophistes et des positions réactionnaires.

Toutefois, la technicisation a priori de tous les lieux de la cité et de tous les instants de la vie porte ces propres risques, cognitifs, sociaux, écologiques. Nous ne voulons pas d'une dissolution de l'existence humaine sous les délires d'une rationalisation écophage. Voici les termes du débat.

Urbanisme et philosophie.

Si nous voulons être maîtres de notre futur, nous devons poser fondamentalement la question de l'aujourd'hui. C'est pourquoi, pour moi, la philosophie est une espèce de journalisme radical.

Michel Foucault, « Le monde est un grand asile », in *Dits et Ecrits*, tome 1, Gallimard, 2001

Nous ne traiterons pas ici des enrichissements qu'une approche et une sensibilité philosophique apportent aux savoirs de l'urbanisme. Nous souhaitons juste, eu égard aux risques de technicisation de la pensée, nous faire l'écho d'une tradition philosophique qui pensent le travail de l'esprit en dehors de l'application d'outils intellectuels à la fabrication du monde.

Ces courants nous intéressent comme contre-pied de la pensée utilitariste qui prévaut à l'édification de la technocité mais aussi pour faire face au risque de mécanisation de l'intellect liée à une proximité trop proche avec un outil de recherche aussi technique.

La pensée philosophique est autre chose qu'un travail intellectuel qui fournit des concepts aux pouvoirs en place, ou à venir. La dérive opérationnelle de la civilisation occidentale, avec ses engrenages instrumentaux spécifiques influence nos manières de penser, l'assujettit à l'entreprise de transformation et d'administration de la croûte terrestre.

Retraçant la généalogie de la pensée libertaire, Michel Onfray¹ oppose Diogène à Platon. Il interroge leurs oppositions idéologiques, métaphysiques et philosophiques, tant ils incarnent chacun une manière particulière d'appréhender le pouvoir, de le considérer et d'en user.

¹ « De part et d'autre de la barricade », in *Le magazine littéraire* n°436 novembre 2004

L'anecdote célèbre qui participe de l'iconographie philosophique traditionnelle met en scène Diogène assis au milieu des cyprès sur une colline de Corinthe. Alexandre, prince au pouvoir absolu, le visite et lui demande un souhait afin de jouir de l'exaucer. La réponse de Diogène « Otes toi de mon soleil » moque le faux pouvoir du prince sur les hommes, pouvoir d'opérette ou de fiction fondée sur l'obéissance par la crainte, dominant par la force et imposant la puissance par la contrainte. Diogène y oppose la construction de soi comme singularité souveraine, une tâche qu'il juge bien plus exaltante que l'empire des choses.

Cette posture philosophique n'a pas disparu. Elle est précieuse pour maintenir l'individu en contact avec sa possibilité de liberté face à toutes formes d'assujettissement aux pouvoirs, qu'il soit religieux, politique, économique ou technique.

Notre description de l'enveloppement sensoriel d'une cité envahie par la peur et administrée par les technologies de la guerre et de la surveillance, n'a pas pour but de décourager toute intervention. Nous gardons à l'esprit ce que Diogène nous permet de penser. Cette construction de soi comme singularité souveraine ne s'oppose nullement à la construction de la cité : elle y produit des effets au contact du réel, par une diversité de formes d'expression et de résistance, par la reconnaissance de la diversité des pensées minoritaires, par des engagements individuels ciblés, de l'action directe, de la désobéissance, du non-agir, et encore des stratégies locales de contre-pouvoir qui existent dans les interstices de l'urbain.

LE SYSTEME TECHNICIEN ET SON AUTOACCROISSEMENT

Société technicienne, système technicien, milieu technique

Le haut-Commissaire en avait toujours été persuadé : sur le tapis vert du casino de la vie et de l'évolution, trois joueurs étaient assis. L'être humain, la nature et la machine. Lui, il était du côté de la machine. Et ce que l'être humain ne savait pas, c'est que la nature aussi jouait la carte de la machine. La nature attendait la machine, comme un avenir radieux, un accomplissement ultime.

Il n'y avait que les faibles qui confondaient leur faiblesse avec un humanisme mortifère, comme ce jeune Kieffer qu'il faudrait surveiller de près, pour penser qu'Elle était un monstre alors qu'Elle était notre fin logique, notre rédemption, la garantie de notre survie.

Jérôme Leroy, *Big sister*, Librio, 2000

Le rouage est l'antithèse de la personne ; celle-ci est un univers tourné vers l'Univers, celui-là une pièce inerte que seule une force extérieure peut situer dans l'ensemble.

Bernard Charbonneau, *Le système et le chaos*, Economica, 1990

La techno-cité est en grande partie un système technicien et c'est pourquoi nous donnerons une place importante aux travaux de Jacques Ellul. Sensible à l'influence de la technique sur l'ensemble des activités humaines, il a méticuleusement défini ses différents caractères, puis les conditions de sa

progression, en conservant toujours au cœur de son propos la place de l'homme dans cette nouvelle organisation du monde.

Le système technicien qu'il dépeint est à la fois une organisation de la pensée et une suite très pratique de phénomènes.

Les métropoles qui nous questionnent possèdent-elles le systématisme de l'organisation énoncée par Ellul ? L'idéal collectif qui colle au terme de cité subsiste, au moins en Europe, dans une culture démocratique et politique. L'assise géographique émerge encore de temps à autre en dessous et à l'horizon des constructions humaines. L'identité individuelle s'accroche au moindre motif d'espérance, aidée en cela par des qualités d'intuition, de sensation, de sentiment fondées ailleurs que dans la rationalité et le systématisme.

Toutefois, les caractères de la technique et de son organisation comme système imprègnent profondément notre quotidien urbain.

Il semble que la technique possède des qualités qui accroissent la quantité de transformation possible. Elle est de fait intimement liée aux savoir-faire de l'homme à l'échelle de son habitat et de sa cité. L'homme constructeur est un technicien : d'où l'intérêt de ce détour par les différents caractères de la technique et de sa progression pour mieux comprendre ce qui peut constituer une des spécificités de la compétence d'édification occidentale.

La civilisation technicienne n'est pas le résultat simple de l'évolution des techniques. Elle est avant tout la conséquence de l'apparition de dispositions nouvelles à l'égard de procédés et méthodes de toutes sortes, caractérisée par la recherche résolue et raisonnée de l'efficacité maximale.

Dans *La technique ou l'enjeu du siècle*, Jacques Ellul définit le phénomène technique au-delà de ce que l'on peut entendre à travers la somme des appareils et opérations techniques, comme une réalité plus globale, l'apparition d'une disposition nouvelle à l'égard des procédés et des méthodes de toutes sortes qui se caractérisent par la recherche résolue et raisonnée de l'efficacité maximale.

Quelle que soit la multitude des techniques une réalité commune, voire universelle dépasse le seul domaine des machines et de la production

industrielle et ne se limite ni à une activité manuelle spécifique ni en terme économique à l'accroissement du rendement.

Il part de l'observation suivante. Si nous voulons approcher de près la définition de la technique, il nous faut en effet séparer l'opération technique du phénomène technique. L'opération technique recouvre tout travail fait avec une méthode pour atteindre un résultat, depuis l'approche élémentaire du travail d'éclatement des silex jusqu'à la mise au point complexe d'un cerveau électronique (page 17). Tout travail engage évidemment une part de technique : la cueillette de fruits chez les cueilleurs primitifs fait appel à des techniques pour monter à l'arbre, pour cueillir vite avec le moins de fatigue, pour discerner les fruits mûrs Mais la recherche d'une plus grande efficacité caractérise le phénomène technique. *« Sur ce champ très large de l'opération technique, nous assistons à une double intervention, celle de la conscience et celle de la raison. Cette double intervention fait passer dans le domaine des idées claires, volontaires et raisonnées ce qui était du domaine expérimental, inconscient et spontané. »*¹

La raison modifie les opérations techniques liées au travail en faisant entrevoir la possibilité d'une amélioration toujours possible des méthodes de travail en vue d'une efficacité toujours plus grande. À partir des avantages tirés dans un domaine particulier grâce à une technique plus performante, on cherche à ouvrir le même champ d'action dans des domaines où le travail est encore laissé au hasard. Cette prise de conscience produit une extension rapide et presque universelle de la technique. Le phénomène technique peut se résumer comme la recherche du meilleur moyen dans tous les domaines. Ce « meilleur moyen possible » donne par accumulation et généralisation une civilisation technique. Le phénomène technique est donc la préoccupation de l'immense majorité des hommes de notre temps à rechercher en toutes choses la méthode absolument la plus efficace (page 19). La performance conjuguée de la conscience et de la raison sur les opérations techniques du travail et sur l'activité des hommes est d'une telle intensité qu'elle a tendance à faire oublier toute relativité. Il ne s'agit plus

¹ *La technique et l'enjeu du siècle*, page 17

alors du meilleur moyen comparé à d'autres moyens également en action : le choix reste de moins en moins une affaire personnelle entre plusieurs moyens appliqués. Il s'agit de trouver le moyen supérieur dans l'absolu, c'est-à-dire en se fondant dans la plupart des cas sur le calcul.

Le formalisme de la recherche de cette supra-efficacité construit une relation abstraite aux actions et une méthode d'approche généralisable à tous les pans de l'activité humaine. Des techniques fleurirent à l'origine à partir de trois secteurs d'action privilégiés : la technique économique, la technique de l'organisation, la technique de l'homme.

Jacques Ellul détaille ensuite les caractères du phénomène technique : l'autonomie, l'unité, l'universalité, la totalisation

- **L'autonomie** s'exprime dans sa forme élémentaire par la relation de la machine avec son environnement. Elle semble acquérir une certaine indépendance, fonctionner en elle-même. On peut parler d'une interdépendance de la technique avec son environnement, mais par la machine, c'est quand même la technique qui domine maintenant son milieu. Cette autonomie s'exprime par exemple dans l'œuvre de Taylor. Il pense l'usine comme un organisme clos qui ne se soucie pas de la fonction de ce qui est fabriqué et de son but. Ces questions restent en dehors de la recherche de performance qui se veut une réorganisation des tâches de production autour d'une amélioration des outils, des process, des gestes, des lieux, des localisations, etc. Elle se définit comme un moyen qui doit atteindre mathématiquement son résultat avec pour objet d'éliminer la variabilité humaine, l'élasticité humaine¹. Cette autonomie s'observe aussi dans le remplacement de l'homme par des machines et machines-outils plus performantes, s'étendant en dehors des aléas de la présence humaine alors redéployée au pourtour pour les opérations de maintenance. Les possibilités de remplacement sont innombrables et attendues si l'on considère que

¹ *La technique et l'enjeu du siècle*, page 123

l'homme, si éduqué et si mécanisé, représente une source d'erreur et d'imprévision (page 125). L'imperfectibilité de l'homme milite donc pour l'exclusion progressive de l'homme et renforce l'autonomie des machines par les moyens de toutes sortes qui prolifèrent sans que nous soyons en mesure de leur assigner véritablement une fin et de contrôler leur essor. Jacques Ellul nomme cela « le poids spécifique » de la technique. « *Elle n'est pas une matière neutre, sans orientation, sans qualités, sans structure : elle est une puissance dotée de sa force propre. Elle infléchit, dans son sens spécifique, les volontés qui l'utilisent et les buts qu'on lui propose* ». Indépendant en effet des objectifs que l'homme peut assigner à tel moyen technique, voici que ce moyen recèle toujours en lui-même une finalité virtuelle dont on ne peut se détourner. S'il y a concurrence entre cette finalité extrinsèque au moyen, et une fin extrinsèque proposée par l'homme, c'est toujours la première qui l'emporte. L'époque moderne nous propose par cet engagement techniciste un débat réduit au tout ou rien dans lequel, utilisant la technique, il faut en accepter la spécificité et l'autonomie des fins.

Son autonomie se rencontre encore par la manière dont elle modifie de façon radicale les objets auxquels elle s'applique en étant elle-même très peu modifiée dans ses caractères sinon dans ces formes et dans ces modalités.

Elle s'observe aussi dans la manière dont elle dialogue avec l'Etat, l'économie, l'éthique. Sur ce dernier point, elle présente une grande autonomie par rapport à la morale et aux valeurs pour les raisons suivantes. Elle ne progresse pas en fonction d'un idéal, ne supporte aucune insertion dans son travail. Elle revendique la même indépendance que le chercheur, ne tolère pas d'être entravée ou arrêtée par des croyances ou la morale, définissant si besoin une morale de situation, légitimée par sa scientificité.

La technique est en soi suppression de limites. Il n'y a pour elle aucune opération ni impossible, ni interdite. Ce n'est pas un caractère accidentel, mais bien son essence même. Une limite n'est pour elle que ce que l'on ne peut pas actuellement réaliser du point de vue technique.

L'autonomie de la technique n'est pas pour autant une neutralité. D'ailleurs, les théories de la neutralité de la technique sont nées avec l'industrialisation, car dans aucune période précédente les formes productives n'avaient escompté cette forme prétendument indifférente aux individus.

Cette autonomie est mis en avant par Jacques Ellul pour bien définir l'enjeu et la mesure de cette orientation technique que l'on croit mobile et orientable, mais qui possède une importante indépendance à laquelle ne cesse de s'opposer la conviction rassurante de sa neutralité.

- L'unité de la technique se perçoit par la manière dont les différentes techniques sont étroitement interdépendantes et obéissent à une régularité commune. C'est l'expression concrète de sa dimension systémique. Les différentes parties sont reliées entre elles par des tensions qui les rendent dépendantes les unes des autres. Il n'est pas possible de retrancher ou de modifier une partie de l'édifice. Ces facteurs s'engendrent mutuellement, sur la base toujours similaire de la nécessité qui semble caractériser la construction de cet univers. Elles ont toutes une action réciproque les unes sur les autres, se compénètrent, s'associent, se conditionnent réciproquement. Si les transports rapides n'avaient pas existé, ni l'urbanisation ni la croissance industrielle ni la consommation de masse n'auraient été possibles.

La technique n'est plus comme autrefois un des facteurs parmi d'autres d'une société. Elle est devenue non seulement le fait déterminant mais « l'élément enveloppant » à l'intérieur duquel se développe la société. Ceci ne se produit pas par la suite de l'apparition de tel ou tel appareil ou de telle méthode, mais par la production d'un nouveau milieu, d'un nouveau système de référence, d'un nouveau complexe global de mode d'action, bref, d'un système qui tisse le cadre d'unité de notre société.

- L'universalité de la technique tient au fait que nous rencontrons maintenant la technique partout, que le système technique s'étend dans tous les domaines de l'activité humaine, sur l'ensemble de la géographie terrestre. La technocité fait la synthèse de ces deux paramètres, laissant voir

cet universalisme dans le recouvrement de la croûte terrestre sous un environnement technique où les parcelles de nature ne semblent plus que des phénomènes résiduels.

Dans un premier temps, cet universalisme s'observe dans le changement de disposition à l'égard du monde des objets. À l'appropriation manuelle ancienne du monde naturel, se substitue une appropriation mentale, par images et symboles adaptés, d'un monde technicien. Chaque activité a été soumise à une réflexion d'orientation technicienne, chaque activité a été dotée d'instruments et de manières de faire issus de la technique. Des tâches les plus humbles aux plus élevées, tout est recouvert par le processus technicien. Il existe des techniques dans tous les domaines, et chaque activité devient technicisée, technicisation des gestes et des comportements. L'équipement sous entend la meilleure manière possible d'agir dans telle ou telle circonstance pour obtenir tel ou tel résultat : à la fois consommation du produit technique et comportement spécifique. La compénétration de ces deux processus engendre l'universalisme technique.

L'invasion de la technique dans le domaine des comportements investit autant les activités relationnelles (force de vente, marketing direct), que les domaines intellectuel, technique de lecture rapide, de réunion, que les domaines artistiques ou spirituels.

Le second aspect de l'universalisme technique est géographique, par le fait qu'il se répand dans le monde entier quelle que soit la différence de race, d'économie, de régime politique. Cette universalisation ne veut pas pour autant dire fusion, car dans l'actuelle mondialisation, la technique provoque en même temps des ruptures et aggrave les scissions. Elle fragmente l'humanité et approfondit le fossé qui sépare des hommes selon leurs conditions matérielles alors qu'elle pousse à juger le degré de civilisation à son niveau d'élaboration technique.

- La totalisation est l'autre face de la spécialisation technicienne par la tendance à l'addition des opérations techniques qui sont toujours conservées, qui se cumulent sans jamais se perdre pour produire un ensemble qui tend vers la complétude. L'unité, comme désir de l'homme cesse d'être une construction personnelle ou métaphysique pour être

proposée par le système technicien. Elle réside dans sa totalisation, dans la constitution de la technique en système synthétique. La technique possède envers la société et l'existence humaine un double aspect : d'une part elle désintègre et tend à éliminer tout ce qui est technicisable, d'autre part elle tend à reconstituer un tout de cette société comme de cette existence à partir de la totalisation technicienne. Mais pour les hommes qui reçoivent leur unité de la technique totalisante, il reste une grande lacune : la totalité reconstituée est vide de signification.

Jacques Ellul conclut sa caractérologie de la technique en dénonçant ses cotés à la fois sacrilèges et sacrés. Sacrilège, dans la mesure où elle occulte ce qui depuis les origines de l'humanité occupe une place dans toutes les cultures humaines, la relation entretenue avec le non-conscient, l'encore mystérieux, l'irréductiblement non explicable. Pour Ellul, l'invasion technique désacralise le monde car elle n'accepte pas qu'il y ait des règles en dehors d'elle. Elle *« n'adore rien, ne respecte rien ; elle n'a qu'un rôle, dépouiller, mettre au clair, puis utiliser en rationalisant, transformant toute chose en moyen. Bien plus que la science qui se borne à expliquer des « comment », la technique est désacralisante, car elle montre, par l'évidence et non par la raison, par l'utilisation et non par les livres, que le mystère n'existe pas. La science perce à jour tout ce que l'homme avait cru sacré, la technique s'en empare et le fait servir »*¹. Ainsi tout ce qui n'est point encore technique doit le devenir.

Ces précisions sur le caractère de la technique sont autant d'écho à l'expérience de la technocité. Elle laisse apparaître les mêmes principes dans sa logique de transformation. Nous verrons dans la seconde partie que cette performance systémique de la techno-cité se conjugue avec une atrophie de son expérience concrète, une dépossession de toutes les formes d'expériences de la cité qui justement sont laissées à l'abandon devant la performance abstraite du système urbain artificiel.

¹ *La technique et l'enjeu du siècle*, page 131

La technique comme concept, milieu, facteur déterminant dans l'organisation sociale, se déploie comme système. Les technologies informatiques intègrent et interconnectent tous les sous-systèmes précédemment déployés (ferroviaire, postal, aérien, téléphonique, de production, ...) au sein de macro-systèmes techniques¹. Ces secteurs interconnectés réagissent les uns aux autres, se conditionnent mutuellement et permettent la croissance des organisations techniques et les outils précédents. Cette capacité spécifique de progression est constitutive du système technicien : Jacques Ellul analyse dans un second ouvrage² les caractères de cette progression : l'autoaccroissement, l'automatisme, la progression causale, l'absence de finalité et enfin l'accélération.

Une présentation de ces aspects va maintenant nous permettre de renouveler notre interrogation des dynamiques qui sous-tendent la logique d'urbanisation contemporaine. Sans construire une correspondance trop stricte entre le système technicien et l'urbanisation, cette caractérologie du système technicien aide à la compréhension des dynamiques urbaines.

- **L'autoaccroissement** signifie que la technique se nourrit de tout ce l'homme du XX et du XXI siècle peut vouloir, tenter, rêver. Elle représente un centre de polarisation. Elle transforme en facteurs techniques les actes humains, non pas sous la forme d'une autocréation, mais par l'insertion dans le système et à son profit des facteurs les plus diverses et les plus étrangers en apparence. Deux phénomènes participent à cet autoaccroissement. D'un côté la technique est arrivée à un tel point d'évolution qu'elle se transforme et progresse sans intervention décisive de l'homme, par une sorte de force interne qui la pousse à la croissance et l'entraîne par nécessité à un développement incessant. D'un autre côté, les hommes de notre époque sont tellement passionnés de technique, formés par elle et assurés de sa

¹ Alain Gras, *Les macro systèmes techniques*, PUF, 1997

² *Le système technicien*, édition Le cherche midi, 2004, (réédition)

supériorité qu'ils sont à une immense majorité, orientés vers le progrès technique.

- **L'automatisme** tient dans le fait que l'application des techniques nouvelles se fait selon des choix provoqués par des techniques antérieures et que cet enchaînement ne peut être que très difficilement détourné. Dans chaque situation nouvelle, pour chaque domaine nouveau, les techniques se combinent de telle façon qu'au final et de façon indépendante d'une décision humaine, c'est plutôt telle technique qui est appliquée, telle solution qui est apportée. Dans des situations simples au départ, l'automatisme n'aliène d'entrée les choix, mais trie dans les options celles qui sont conformes à l'impératif technique et celles qui ne le sont pas. Les situations échappent en réalité à l'homme car elles se structurent selon les jeux des techniques d'une façon qui pour être satisfaisante, doit devenir automatique.

- **La progression causale, l'absence de finalité** apparaissent comme deux caractères imbriqués qui caractérisent aussi la progression technique.

Nous pensons à première vue que la technique se développe parce les hommes, savants ou techniciens veulent atteindre certains buts, qu'il y a des fins à atteindre et que la technique en est l'agent idéal. Cette conviction transparaît dans l'idée de base selon laquelle celle-ci n'est qu'un moyen.

Jacques Ellul affirme une position opposée. La technique ne se développe pas en fonction des fins à poursuivre mais en fonction des possibilités déjà existantes de croissance, selon une logique interne bien distincte de la logique d'évolution de l'histoire socio-économique.

Alors que sa première fin assignée semble être le bonheur de l'humanité, elle ne s'accorde pas la moindre réflexion anthropologique quant au type d'homme que l'on veut-on fabriquer ? Elle est plutôt orientée en fonction d'une grandeur nationale, de sa subordination à un objectif politique. Les seuls buts étant souvent ceux que le technicien se propose dans ses expériences et son propre usage de la technique en transformant le problème de la finalité. En effet, la considération purement technique des finalités conduit en réalité à obéir de fait à un processus causal et à traduire simplement en termes de finalité ce qui est le mouvement propre et

l'aboutissement certain de ce processus. Mais le processus d'organisation technicienne exclut les autres finalités en les faisant apparaître comme inopérantes. La machine est extérieurement faite pour obtenir un certain résultat, mais plus l'objet technique se précise et s'individualise, plus cette finalité externe s'efface au profit de la cohérence interne du fonctionnement. Celui-ci est finalisé par rapport à lui-même, avant de l'être par rapport au monde extérieur. Dans ce fonctionnement autorégulé, toute causalité a un sens de finalité, toute finalité a un sens de causalité.

Le travail technique effectif s'opère où il est possible, avec les méthodes qui sont possibles. La technique ne progresse qu'en fonction de, et à cause des résultats techniques déjà acquis ultérieurement, provoquant des problèmes aussitôt qu'elle en résout, s'accroissant elle même par les nouveaux problèmes qu'elle soulève.

• **L'accélération** est le principe selon lequel la technique évolue de plus en plus rapidement. Ce phénomène s'observe par le constat des différences dans tous les domaines, entre la société de 500 avant J-C et celle de 1800, qu'entre celle de 1800 et celle de 2005. Un autre exemple de cette accélération nous est fourni par l'évolution des ordinateurs, et énoncé par Goldon More en 1965. Il prévoyait (et cette règle est jusqu'à aujourd'hui vérifiée), le doublement de la densité des composants électroniques des machines tous les 18 mois, et donc le doublement de leur puissance¹. Cette accélération appelle une expression particulière de la technique dans laquelle tout ralentissement équivaut à un recul, l'humanité étant condamnée au progrès à perpétuité, étalonné à l'aulne de la progression technique.

Toutefois cette accélération, liée au développement humain et social, ne possède pas un caractère certain. Jacques Ellul donne une place prépondérante à l'application et à la diffusion par rapport à l'invention : il évoque l'acceptabilité, le niveau de digestion possible des populations.

Toutefois, à considérer le phénomène de croissance causale énoncé précédemment on remarque qu'un accroissement existe par combinaison

¹ Jean Paul Colin, « La loi de Moore : quelles limites », in *Futuribles*, n° 278, septembre 2002

des éléments techniques antérieurs qui se recombinent entre eux, répercutant en quelque sorte sur tout le reste connaissances et applications qui entraînent à leurs tours répercussions et progrès dans d'autres branches. L'exemple du téléphone portable qui s'enrichit d'un appareil photo, de possibilités de diffusion télé et d'une liaison Internet est un exemple actuel de ce caractère. Pour Jacques Ellul, l'accélération du développement des techniques dépend de la possibilité matérielle de les mettre en application et de les supporter. Psychologiquement, idéologiquement, l'homme ne peut pas tout encaisser, et la malléabilité, la plasticité de l'organisme social n'est pas indéfinie. Il est inévitable de faire des choix entre des techniques, entre des innovations. Ellul met en évidence la variable humaine et sa capacité physiologique ou culturelle à assimiler plus de technique.

Nous avons ici découvert les éléments constitutifs du système technicien, dont on imagine qu'ils se concrétisent à l'échelle du système urbain de la techno-cité. Dans la seconde partie, nous retrouverons in situ, les effets de la technique sur notre nouvelle condition urbaine.

Prévisibilité du progrès technique et déshumanisation

Parce qu'un rôle décisif a été joué par les progrès de la science et des techniques dans le déploiement d'un processus catastrophique, la première guerre mondiale a donné lieu à des expressions nouvelles quant à l'interprétation philosophique du progrès technique. Depuis cette date, l'idée de la progression par étape de la civilisation se confronte au martyr de dix millions de tués.

Est-ce parce que les sociétés ont mobilisé la puissance de la science et de l'industrie au service de leurs projets politiques ?

Est-ce la résultante d'une autonomisation de la logique de la puissance industrialisée, d'un déchaînement de violence qui n'a plus rien à voir avec la politique et qui se déploie sans se soucier des mobiles initiaux et des coûts humains ?

La catastrophe de la grande guerre met en question la relation de la technique aux projets des hommes. Alors que jusque-là on avait entendu des discours louangeurs sur les bienfaits de l'évolution technique, celle-ci se déploie comme jamais dans un épisode dramatique. Était-ce ou non prévisible ? Comment se prémunir contre les risques de nouvelle catastrophe alors que les évolutions techniques n'ont cessé de croître au long de ce siècle ?

Jean Brun¹, (philosophe français, 1919-1994), met en évidence la prévisibilité du progrès technique en partant d'une réflexion sur les racines existentielles de notre rapport à la technique. Sans chercher à diaboliser ou à idéaliser la technique, il précise le lien qui se construit entre technique et déraison, et propose une critique de la déraison technique. Son raisonnement part du constat de la nudité de la condition de l'homme. Pour faire face à

¹ *La machine et le rêve*, Paris, La table ronde, 1992

une fragilité et un isolement difficilement supportable la science et la technique rendent possibles des stratégies par lesquelles l'humanité espère diminuer et abolir les séparations charnelles, spatiales et temporelles. Elle somme la connaissance humaine et ses œuvres de remporter des victoires définitives sur la séparation et de constituer des entreprises stables de franchissement¹. Les demandes qui pèsent sur elles sont si fortes, qu'allant toujours plus loin au service de leurs objectifs, elles dépassent aussi un peu plus à chaque étape le seuil de l'homme. Car ces machines ne sont pas attendues seulement comme servantes de l'homme mais aussi comme compagnes. Elles naissent de désirs et de phantasmes qui en sont autant les véritables causes du développement que les besoins et applications pratiques. À la fonction utilitaire correspond une part onirique née de l'imagination créatrice et qui restitue l'imaginaire de celui qui les crée en ouvrant des champs qu'il avait initialement à peine entrevus. L'idée onirique de la machine conduit l'homme à demander à celle-ci de lui permettre de se frayer un chemin au-delà de sa condition. Il en attend secrètement un salut l'arrachant à lui-même par l'ouverture de situations inattendues, par la création de nouvelles conditions d'existence.

Pour Jean Brun, l'homme qui refuse aveuglément la fragilité pourtant évidente de son destin ne peut qu'engendrer le même aveuglement dans sa quête intellectuelle. Une inévitable myopie entoure ce qu'il crée compulsivement, qu'il s'agisse d'outils ou de processus, allant jusqu'à refuser de voir que la vocation de l'outil est aussi de se retourner en arme, que toute machine devint tôt ou tard une machine de guerre.

À parts les premières machines de théâtre destinées à produire du merveilleux sur scène, on observe dans l'histoire, la production récurrente des machines de guerre construites pour donner au meurtre une portée et une amplitude dépassant de beaucoup les possibilités du combat à corps à corps. Pour Jean Brun, les drames qu'engendrent la technique et le monde des machines ne sont nullement des péripéties de croissance dues à des erreurs de parcours, mais elles relèvent intrinsèquement de l'épopée

¹ ibid, page 12

technique, tout comme le vieillissement et la mort appartiennent à l'existence humaine. Il démystifie l'aspect utilitairement rassurant de l'outil et de la machine pour les situer dans le contexte méta-scientifique où leurs naissances et leurs destinées prennent un sens existentiel pour l'homme. Les machines constituent une espèce de miroir magique auquel il est erroné de penser ne pas retrouver la complexité de notre image¹.

La technique fait partie de l'essence de la condition humaine et ne consiste pas seulement en un ensemble de moyens que celui-ci mettrait à sa disposition pour en user de telle ou telle manière : elle est inéluctablement à la fois la marque la plus palpable de sa liberté et une des signatures les plus précises de son côté le plus sombre. Il n'est pas plus utile de vouloir faire l'ange ou la bête vis-à-vis de celles-ci que de vouloir les diaboliser ou les fuir.

Contre une vision instrumentale qui laisserait à l'homme toute sa liberté (ce n'est pas la faute du marteau s'il sert à défoncer un crâne au lieu d'enfoncer un clou), Jean Brun met en évidence le lien profond qui existe entre technique et déraison.

Ce lien est trop souvent dissimulé sous la rationalité des procédures techniques qui dans leurs formalismes nous rendent aveugles à l'irrationalité substantielle des projets techniques. À la différence de bien d'autres analystes du fait technique, il ne pense pas que c'est du fait d'un manque de rationalité que la technique pose problème mais au contraire du fait de son hyper-rationalité. Son potentiel de déhumanisation n'est pas le fruit d'une compréhension trop pauvre du réel, mais plutôt du désir actif de celle-ci de rompre avec le réel les relations qui caractérisent l'existence humaine et circonscrivent sa finitude². L'investissement démesuré de ce désir de dépassement dans le champ particulier de la maîtrise opératoire du réel donne son sens à la dimension inhumaine de l'entreprise technicienne occidentale.

¹ ibid, page 345

² « Technique et désir chez Jean Brun », pages 217 à 230, in *Les philosophes et la technique*, Pascal Chabot et Gilbert Hottois, Librairie Philosophique Vrin, 2003,

La force et le désir de dépasser les cadres spatio-temporels de l'existence alimente le rapport de fascination que nous entretenons avec la puissance technique. Nous projetons sur elle le désir de faire apparaître de nouvelles formes d'être, et cette puissance « mythogène » nous fait oublier la prudence et nous rend difficilement sensibles à ces dégâts. Les transes techniques qui sont rendues possibles interrogent l'expérience d'un moi individualisé et séparé face à l'obsession du dépassement de nos limites ontologiques.

Ce n'est donc pas par accident, mais bien par essence que notre rapport à la technique recèle des risques de déhumanisation ; nos aspirations secrètes s'incarnent dans un dynamisme technicien qui est par nature indifférent aux valeurs humaines.

Si l'on regarde son déploiement comme synthèse de l'environnement dans la techno-cité, la critique de Jean Brun est un appel urgent à démystifier la technique qui rend possible l'éclatement des cadres spatio-temporels de l'existence.

Sous les atours rassurants de la poursuite de l'opérativité technoscientifique, se cache autre chose que la méditation pascalienne de l'homme cherchant à échapper à son destin.

L'avènement de la techno-cité cristallise une forme construite qui dresse le risque d'irrationalités déshumanisantes à une échelle urbaine globale,

POUR UN TECHNICITE STIMULANTE ET JUBILATOIRE

Il faut donner une chance à l'expérience informelle, aux pulsions créatrices, motrices et sensorielles de se manifester ; elles sont la trame du jeu. C'est sur la base du jeu que s'édifie toute l'existence expérientielle de l'homme. Nous ne sommes plus dès lors introvertis ou extravertis. Nous expérimentons la vie dans l'aire des phénomènes transitionnels, dans l'entrelacs excitant de la subjectivité et de l'observation objective, ainsi que dans l'aire intermédiaire qui se situe entre la réalité intérieure de l'individu et la réalité partagée du monde qui est extérieure. ”

D. W. Winnicott, « L'espace potentiel », in *Jeu et réalité*

Gilbert Simondon, (philosophe français, 1924-1989), publie en 1959 *Du mode d'existence des objets techniques* avec l'intention de susciter une prise de conscience du sens des objets techniques, et éviter que la culture ne se constitue en système de défense contre les techniques. Pour lui, l'opposition dressée entre la culture et la technique, entre l'homme et la machine est fautive, sans fondement, faite d'ignorance et ressentiment, “*se conduisant envers l'objet technique comme l'homme envers l'étranger quand il se laisse emporter par sa xénophobie primitive. Le misonéisme orienté contre les machines n'est pas tant haine du nouveau que refus de la réalité étrangère*”¹. Il argumente pour que la culture de son époque ne rejette pas le nouveau que présente la technique : son propos présente une véritable généalogie positive de la technicité qui éclaire l'intensité relationnelle que nous entretenons avec nos objets techniques.

¹ *Du mode d'existence des objets techniques*, page 9

L'évolution de la culture et de la technique en des directions et à des vitesses différentes crée selon lui un état de déséquilibre qui est source du renforcement de l'aliénation de l'homme. La culture dépassée par la réalité technique rencontre de la difficulté à assumer son rôle de médiateur et d'intégrateur entre l'homme et son milieu. Lorsque les techniques se modifient, certains phénomènes humains constitutifs de la culture, (institutions, langage, coutumes, rites religieux...), se modifient moins vite et moins radicalement que les projets techniques. Ces contenus culturels à évolutions lentes étaient précédemment en phase avec des formes techniques qui leur correspondaient, dans une totalité organique qui constituant un milieu appropriable et signifiant. Les éléments de cette culture se trouvent dorénavant comme des réalités-symboles partiellement en porte-à-faux face aux nouvelles conditions d'environnement techniques. Le mode d'évolution des réalités techniques, le déphasage entre le rythme humain et le rythme des machines engendre un phénomène d'aliénation. Simondon, soucieux de penser les racines de cette aliénation, ne l'impute ni au travail ni à l'organisation sociale et économique, mais aux conséquences d'un régime technique dont les énergies sont disproportionnées par rapport à l'humain. Tout progrès technique doit être encadré et régulé par une philosophie (MOET, page 14), et simultanément, chaque nouvelle construction technique donne l'occasion de repenser notre culture. Son œuvre inspire autant des penseurs "culturalistes"¹ de la technique que dans que l'univers professionnel de la robotique et de la vie artificielle². Sa pensée, percevant l'ouverture existentielle de l'homme au contact de la technicité détaille avec acuité comment s'entremêlent mode d'existence des objets techniques et mode d'être.

Gilbert Simondon demande à la culture de prendre conscience de la réalité humaine qui réside dans la réalité technique et cherche pour cela à construire une philosophie intégratrice. Il pense la portée philosophique de

¹ Pascal Chabot, *La philosophie de Simondon*, Vrin, 2003

² *Robotique, vie artificielle, réalité virtuelle* : La revue mensuelle n°1 Jean-Paul Baquiat et Christophe Jacquemin, <http://www.admiroutes.asso.fr/larevue/2002/2simondon.htm>

l'existence des objets techniques à partir d'une généalogie des rapports de l'homme au monde dans laquelle le mode technologique s'inscrit à la suite et en dialogue avec le mode magique, religieux, esthétique, la scientifique, éthique. La technique offre à l'homme un nouveau mode culturel de penser et d'être au monde. Explication.

La technicité résidait préalablement dans des éléments, dans des instruments, dans des machines qui possédaient le statut d'individus techniques mais, désormais la technicité tend à résider dans les ensembles. *« Elle peut alors devenir un fondement de la culture à laquelle elle apportera un pouvoir d'unité et de stabilité, en la rendant adéquate à la réalité qu'elle exprime et qu'elle règle. »*¹

L'objet technique est une unité en devenir, en construction à partir de plusieurs étapes. Comme dans une lignée phylogénétique, un stade particulier d'évolution contient en lui des structures et des schèmes dynamiques qui définissent une évolution de formes. Chaque objet technique évolue donc sous la double influence d'un processus de différenciation et de concrétisation. On trouve fréquemment sous sa plume le terme *d'être technique* pour désigner l'intimité de la technicité dont l'évolution nous relie à de nouveaux modes d'être, leur offrant les conditions d'une concrétisation et d'une médiation. *« L'objet qui sort de l'invention technique emporte avec lui quelque chose de l'être qui l'a produit, exprime de cet être ce qui est le moins attaché à un hic et nunc ; on pourrait dire qu'il y a de la nature humaine dans l'être technique, au sens où le mot de nature pourrait être employé pour désigner ce qui reste d'originel, d'antérieur même à l'humanité constituée en l'homme. »* (page 248). Par la technicité, l'homme médiatise ses rapports au monde et à lui-même ainsi que des convictions, des croyances, des valeurs. L'évolution technique rend concrètes, des potentialités qui accompagnent ainsi l'homme dans son individuation. Elle participe d'une reconnaissance et d'une prise de conscience des potentialités de la vie à partir de capacités de concrétisation

¹ Du mode d'existence des objets techniques, page 16

et de médiatisation captées par l'approche technique et réalisées dans les objets techniques.

Chaque forme technique qui émerge nous aide à prendre conscience d'une nouvelle réalité humaine. Elle manifeste des fonctions et des potentialités, apportant clarté et stabilité sur nous-mêmes par ce qu'elle objective. « *Lorsque l'objet technique est concrétisé, un mixte de nature et d'homme est constitué au niveau de cet objet.* » (page 242). Le savoir technique nécessite que l'on se représente le fonctionnement qui coïncide avec l'opération technique à accomplir, la fabrication de l'objet exige la disparition de toute zone obscure entre la forme et la matière. Elle est logique, s'assoit sur une vision claire des recherches humaines et de l'intériorité de la relation.

S'ouvre alors à une psychologie de la relation entre l'homme et l'objet technique, et peut-être une phénoménologie de l'objet technique. « *L'objet technique, pensé et construit par l'homme, ne se borne pas seulement à créer une médiation entre homme et nature ; il est un mixte stable d'humain et de naturel, il contient de l'humain et du naturel. Il donne à son contenu humain une structure semblable à celle des objets naturels, et permet l'insertion dans le monde de causes et d'effets naturels de cette réalité humaine. La relation à la nature, au lieu d'être vécue et pratiquée de manière obscure, prend un statut de stabilité, de consistance, qui fait d'elle une réalité ayant ses lois et sa permanence ordonnée.* » (page 245)

La relation à l'objet technique n'est ni du domaine social pur, ni du domaine physique pur : elle est un modèle de relation collective différente des précédentes, car elle condense une dimension collective. Elle relie à l'histoire de sa fabrication, elle concentre l'aventure et l'habileté humaine et en même temps les rend appropriables par son détachement de l'individu qui les pense et les produit. L'objet technique en tant qu'il a été inventé, pensé et voulu, assumé par un sujet humain, devient le support et le symbole d'une relation *transindividuelle*. L'objet technique, apprécié et connu selon sa spécificité, est tout entier pénétré de l'intelligibilité fonctionnelle humaine spécifique qui lui a donné naissance. De plus l'objet technique

diffuse à chacun l'invention et les trouvailles qui lui ont donné naissance. Au-delà de ces qualités émancipatrices, le partage des objets techniques par cette transdisciplinarité, possède aussi des qualités stabilisatrices dans la mesure où il incarne et encadre la nature des relations humaines dans le partage d'une technicité commune.

La troisième partie de son étude questionne l'essence de la technicité et propose une généalogie de notre mode de penser et d'être technique.

L'existence des objets techniques, les conditions de leur genèse et l'environnement qu'ils construisent pose à la pensée philosophique une question qu'elle ne peut résoudre par la simple considération des objets techniques en eux-mêmes.

Quel est le sens de la genèse des objets techniques par rapport à l'ensemble de la pensée, face à l'existence de l'homme et de sa manière d'être au monde ? La genèse de la technicité nous ramène à une première phase d'être au monde, originelle, qu'il nomme phase magique. Cette période pré-technique et pré-religieuse est riche en structurations implicites, mais la médiation entre l'homme et le monde n'y est pas concrétisée au moyen d'objets ou d'êtres spécialisés. Elle existe fonctionnellement, instinctivement, dans une première structuration élémentaire entre le vivant et son milieu (p. 156). De ce temps primitif, la technicité émerge par des interventions successives qui spécialisent les fonctions de figure, pendant que l'élaboration religieuse spécialise de son côté les fonctions de fond. L'univers magique originel se structure en se dédoublant. La technicité apparaît comme l'un des deux aspects d'une solution apportée au problème de la relation de l'homme au monde.

Simondon postule que la technicité est une des deux phases fondamentales du mode d'existence de l'ensemble constitué par l'homme et le monde. Il entend par phase non pas un moment temporel remplacé par un autre, mais un aspect résultant d'un dédoublement. Il s'intéresse à ce déphasage de l'unité magique primitive pour comprendre le rapport des techniques aux autres fonctions de la pensée humaine. La technicité ne se limite pas aux objets constitués. Ils apparaissent à certains moments dans une société qui

les précède et les dépasse, résultant d'une objectivation de la technicité. Ils sont produits par elle, sans que celle-ci ne s'épuise dans les objets et ne soit totalement contenue en eux (page 163). Le devenir de la relation de l'homme au monde se fonde sur cette séparation entre forme et fond. D'un côté elle s'objective en objet technique, et de l'autre se subjective en médiation religieuse.

Par ce détachement, la pensée technique gagne une disponibilité lui permettant de s'appliquer à tout élément du monde, avec toutefois la création d'un déficit. L'instrument technique n'a conservé de la configuration primitive, une et continue, que des caractères figuraux détachés du fond auquel il était directement attaché. Dans l'univers magique, la figure est figure d'un fond et le fond, fond d'une figure, l'unité de réel étant à la fois figure et fond. Le manque d'efficacité de la figure sur le fond ou d'influence du fond sur la figure ne se pose pas, puisqu'ils ne constituent qu'une seule unité d'être. Mais après la rupture, les caractères figuraux de l'objet technique rencontrent n'importe quel fond, anonyme, étranger. L'objet technique devenu porteur de forme cherche à appliquer cette forme à un fond maintenant détaché, ayant perdu sa relation intime d'appartenance. Fond et figure sont devenus étrangers et abstraits l'un par rapport à l'autre (page 171). L'adéquation implicite entre figure et fond est rompue par les techniques.

La technicité inévitablement déphase une unité primitive. Dans la présentation de Gilbert Simondon, la religion conserve les caractères de fond (homogénéité, nature qualitative, indistinction des éléments au sein d'un système d'influence mutuelle) et représente les fonctions de totalité, affirmant la phase subjective de ce dédoublement, tandis la technicité réalise la phase objective, contemporaine. Entendues séparément, elles sont chacune, plus pauvres que la magie d'où elles émergent.

Les objets techniques sont ainsi multiples et parcellaires, et la pensée technique ne peut progresser que par multiplication et amélioration de ses objets, sans pouvoir rattraper l'unité primitive (page 174). Même en propageant à l'infini les objets techniques, il est impossible de retrouver une absolue adéquation au monde parce que chacun des objets n'attaque le

monde qu'en un seul point : il est particularisé et ne permet pas de retrouver le contact avec le monde en son unité. La pensée technique représente par définition le point de vue d'un élément, elle adhère à une fonction élémentaire, s'introduit dans un domaine et le fragmente.

Dans cette organisation entre pensée technique et autres espèces de pensées, Gilbert Simondon donne une place particulière à la pensée esthétique. Elle apparaît du dédoublement de l'unité primitive, faisant écho à la rupture du mode d'être magique. Elle entretient l'émotion et la recherche toujours insatisfaite de l'unité. L'impression esthétique n'est pas relative à une œuvre artificielle, mais signale, dans l'exercice d'un mode de pensée postérieur au dédoublement, une perfection de l'achèvement qui rend l'ensemble des actes de pensée capable de dépasser les limites de son domaine pour évoquer l'achèvement de la pensée en d'autres domaines. Une œuvre techniquement parfaite équivaut alors à un acte religieux, une œuvre religieuse assez parfaite peut avoir la force organisatrice et opérante d'une activité technique et procurer le sentiment de la perfection (page 180).

Simondon présente l'aventure de l'homme au contact de la technique comme un modèle d'évolution tempéré. Des dimensions contraires mais ordonnées accompagnent l'homme dans son processus d'individuation. La technique possède un caractère objectivant qui permet de mieux appréhender les potentialités du réel. La médiation religieuse se charge des fonctions de fond et de totalité.

Comment alors expliquer le déséquilibre en faveur de la technicisation exagérée de la société ? L'hyper enthousiasme contemporain est-il un investissement symbolique hors de propos qui permet à la technique de migrer vers la figure du fond ? Vers l'administration de la totalité, vers un domaine que pourtant Simondon nous présente comme lui étant étranger ?

Sa thèse ne permet pas d'expliquer son trop grand succès, son envahissement, si ce n'est dans une dissociation brutale entre ces deux opposés, forme et fond, qu'un travail de la philosophie et un renouvellement de la culture technique devrait pouvoir à ses yeux rééquilibrer.

Il nous aide cependant à mieux cerner notre attirance magique pour les machines, notre technophilie se fondant sur l'attente enthousiaste des potentialités humaines que chaque nouvelle concrétisation technique révèle. Chaque nouveauté technique médiatise un rapport inédit de l'homme à la nature comme à lui-même. Apprivoiser une nouveauté fonctionnelle revient à éprouver une innovation existentielle. La pertinence de cette analyse se comprend bien par l'impossibilité à revenir en arrière, à désinventer, le crayon, le bol, l'avion. On sent de manière intuitive combien chaque nouvel outil porte des potentialités qui semblaient n'attendre qu'une médiation instrumentale pour se concrétiser.

Du mode d'existence des objets techniques, présente la technicité comme un support d'expériences entre l'individu et son environnement. L'intrication homme/machine qu'il suggère sur un plan philosophique fait écho à la richesse de la relation intérieur/extérieur que D. W. Winnicott pose de manière plus psychologique dans son propos sur l'espace potentiel. Posant la question du lieu de l'expérience à partir d'études sur le jeu et les objets transitionnels, celui-ci démontre qu'entre l'intérieur pensé comme réalité psychique ou personnelle et le monde existant objectivement perçu, se déploie une troisième aire. À partir des expériences des premiers mois via les objets transitionnels se construit, un espace potentiel entre l'individu et son environnement, seuil entre dedans et dehors dont la structuration adéquate définit le sentiment de confiance dans le facteur de l'environnement¹.

Selon Gilbert Simondon, l'opérativité technique construit un dialogue osmotique entre desseins humains intérieurs et monde matériel extérieur. Nos outils technologiques contemporains déploient de manière élargie un « espace potentiel », de jeu, de création, d'expériences culturelles et de réassurance vis-à-vis de l'environnement. À travers la myriade d'expériences personnelles, ces outils possèdent un caractère ludique, intuitif, immédiat et secret qui double leur utilisation fonctionnelle d'un

¹ D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975, Folio, page 190 et suivantes (La localisation de l'expérience culturelle).

espace de jeu aux arrière-plans psychologiques et symboliques. L'investissement est d'autant plus riche lorsqu'ils possèdent des qualités sensorielles et équipent des fonctions de relation autour de la voix et du toucher. Plongeant dans l'intimité de chacun, leur usage s'accompagne d'une intensité affective qui les rend proches et quasi indispensables. Le soir, dans les wagons des RERs, les téléphones portables ressemblent à des doudous technologiques, étrangement choyés et caressés.

Si la relation que nous construisons avec les objets techniques embrasse des réalités psychologiques paradoxales, elles permettent aussi d'accéder à l'objectivité d'une partie de plus en plus élargie du monde. Assemblages, capacités de mouvement, autonomie d'action, deviennent des qualités concrètes. Des régions hier inaccessibles de notre imaginaire s'objectivent par l'intermédiaire d'inventions mécaniques dont la puissance de la créativité technique nous offre l'expérience d'une démultiplication de nos potentialités. Une intensité existentielle, joyeuse et inattendue affleure dans cet élargissement de nos personnalités, comme un « patrimoine ontologique » immédiatement assimilable et compréhensible.

Toutefois, à côté des nombreuses occasions de nous émerveiller du génie technique de l'homme, nous constatons les distorsions entre le discours enthousiaste d'une technicité généreuse et esthétique circonscrite à des objets, à leur forme et leur usage, et les effets de masse qui construisent une drôle de relation à la totalité. Exemple :

On construit des voitures et en même temps un certain type de société, de ville, de paysage. L'automobile résume à merveille l'ambiguïté de la libération par l'outil. La diffusion massive d'instruments technologiques performants, individualisables se double d'une administration massive des populations.

La promesse d'individuation, cette opération transductive au contact de l'objet technique, semble alors concomitante d'un processus de massification, qui accompagne la généralisation actuelle de l'opérativité techno-scientifique. Le statut d'usager anonyme, de consommateur captif,

d'entité statistiquement administré semble indissociable des promesses d'augmentation existentielles que les nouveaux outils techniques nous laissent espérer.

Une économie en réseau, faite d'abonnements et de prélèvements automatiques met sous curatelle les possesseurs de tous ces outils de liberté dont les besoins ont été artificiellement créés, mais qui au bout de quelques semaines deviennent des éléments invisibles et indispensables. S'organise insidieusement la dépendance à la technicité de l'environnement. L'administration de tous ces « facilitateurs du quotidien » constitue une attelle qui altère leur puissance d'ouverture. Ces milieux hautement technicisés s'empâtent. La présence de cette figure du fond chère à Gilbert Simondon s'éloigne, disparaissant en deçà de nos seuils de perceptions. La techno-cité ressemble alors à un aquarium, éclairé en permanence, suréquipé en filtres et diffuseurs de toutes sortes, saturée de fausses déco hors d'échelles et de gadgets de toutes sortes. Elle n'a plus d'horizon autre que les ombres projetées de pacotilles sur une paroi de verre sale. De telles conditions de milieu nous séparent de l'écoumène mais aussi d'occasions éprouvées de liberté car l'idée même d'en-dehors semble s'être effacée.

À l'échelle de la cité, de ces autoroutes de l'information et de ces plateformes virtuelles d'échanges, le champ de communication se démultiplie, mais le cosmos semble se réduire par l'effacement de sa présence, remplacée dans le cœur des hommes par la surexposition de bonnes intentions commerciales et la production d'images jusqu'à plus soif.

La surproduction d'objets techniques est un des facteurs remarquables de la technocité. Leurs performances laissent entrevoir de nouvelles possibilités d'individuation. Leur surabondance encombre un quotidien agencé à partir de ces carcasses de plastiques comme autant de totems à qui rendre chaque jour les hommages dus à des divinités à qui sont déléguées nos conditions d'épanouissement.

Questionnons encore une fois l'optimisme de Gilbert Simondon.

Se représenter notre techno-réticence comme un trait psychologique qui fermerait la réalité humaine des machines ne revient-il pas à leur conférer

un statut ontologique ? Comment à partir d'une telle conception ne pas espérer leur véritable perfectionnement pour que, de simples automatismes elles deviennent sensibles aux informations extérieures et se transmutent en automates intelligents avec qui l'on partagerait une certaine marge d'indétermination.

Il n'y aurait plus de limites au processus d'autonomie et de concrétisation de l'objet technique, à la définition de plus en plus précise de sa forme d'individualité qui dialoguerait comme « humain cristallisé » avec ce que nous sommes et ce que nous y découvrons.

Nous doutons de la qualité de l'individuation conditionnée par les machines. Leur consommation produit beaucoup d'individualisme. De plus l'intimité de plus en plus étroite avec elles produit une urbanité de cyborg qui demande par leur mode d'emploi souvent solitaire de s'adapter à leurs procédures relationnelles. Cette intense proximité des machines ne renforce-t-elle pas la domination de critères infra-humains dans les activités humaines ?

À moins qu'elle défriche, de nouveaux territoires imaginaires, que la technocité viendrait offrir à la « promotion » technique de ces réseaux.

RATIONALISATION ET DESENCHANTEMENT

Pour l'individu, la domination incarne l'universel, la raison dans la réalité. Le pouvoir de tous les membres de la société qui en tant que tels n'ont pas d'autre issue, conflue, par la division du travail qui leur est imposée, dans la réalisation de la totalité, dont la rationalité se trouve du même coup multipliée.

Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, « Le concept d'«Aufklärung» », in *La dialectique de la raison*, Gallimard, page 38

L'intellectualisation et la rationalisation croissantes ne signifient donc nullement une connaissance générale croissante des conditions dans lesquelles nous vivons. Elles signifient bien plutôt que nous savons ou que nous croyons qu'à chaque instant nous pourrions si nous le voulions nous prouver qu'il existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie ; bref que nous pouvons maîtriser toute chose par la prévision. Mais cela revient à désenchanter le monde.

Max Weber, « Le métier et la vocation de savant », in *Le savant et le politique*, Editions 10/18, page 90

Nous rencontrons partout des formes cristallisées de rationalité et c'est pourquoi il nous semble nécessaire de mieux définir l'impact d'une telle pensée dans la définition de la techno-cité.

Pour mieux cerner de la technicisation accélérée du devenir urbain nous enquêterons donc à la racine de la pensée technique.

Dans un premier temps, nous en retracerons rapidement l'aventure depuis la Renaissance pour ensuite aborder les questions que pose son aboutissement actuel dans les techno-sciences.

Comment leurs potentialités mutationnelles confrontent-elles le champ de l'urbanisme ? Comment peut-on à l'échelle urbaine se saisir de ces questions et les mettre en débat ?

Dans ce dessein, nous retracerons les apports de certains courants philosophiques qui évaluent les caractères excessifs et nocifs de la rationalité, (la potentialité de puissance étudiée par Dominique Janicaud, la dimension mythique et dévorante mise en exergue par Adorno et Horkheimer, le désenchantement explicité Max Weber, l'enfermement et la dé-sublimation condamnée par Herbert Marcuse, ...)

Il s'agit de prendre la mesure de ce déploiement de la rationalité qui accompagne la culture occidentale depuis un demi-millénaire.

L'aventure technologique, un ouragan perpétuel de destruction créatrice.

L'aventure technologique prend sa source au XVI^e siècle, en Occident, lorsque se déploie la vision mécaniste de la nature. La science, conjuguée aux autres techniques peut alors agir sur elle pour la transformer. Francis Bacon (1561/1626) est un des premiers à rêver si clairement d'une société par et pour la science. C'est probablement vers 1623 qu'il rédige *La nouvelle Atlantide*, dans une forme littéraire imprégnée de *L'Utopie* de Thomas More. Il décrit une société dont le principe d'organisation a pour fin « *de connaître les causes, et le mouvement secret des choses ; de reculer les bornes de l'Empire humain en vue de réaliser toutes les choses possibles.* »¹. Bacon louera toute sa vie la connaissance qu'il perçoit comme le serviteur et l'interprète de la nature. Il s'engagera dans la réforme des savoirs et des institutions et plaidera pour la culture scientifique des artisans, l'ingéniosité des ingénieurs et des fabricants. Le voyage imaginaire qu'il propose dans *La nouvelle Atlantide* a valeur de métaphore : l'île découverte est avant tout celle de la connaissance scientifique et technique,

¹ *La nouvelle Atlantide*, Flammarion, 2e édition, 2000, page 119

continent merveilleux dont il dresse les contours en explorateur visionnaire et enthousiaste.

L'ambition intellectuelle de Descartes, d'imprégnation plus philosophique, n'est pas discordante. Il souhaite dépasser les débats scolastiques en vigueur à l'époque pour construire une philosophie tournée vers la pratique. Les connaissances seront utiles à la vie pour rendre les hommes « *comme maître et possesseurs de la nature* ». Dans la deuxième partie de son *Discours de la Méthode*, il exprime son désir de re-organisation des sciences en déplorant l'image désordonnée de villes bâties sans dessein, sans concertation. « *Les bâtiments qu'un seul architecte a entrepris et achevés, ont coutume d'être plus beau et mieux ordonnés, que ceux que plusieurs ont tâché de raccommoder, en faisant servir de vieilles murailles qui avaient été bâties pour d'autres fins. Ainsi ces anciennes cités, qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues par succession de temps, de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées (tracées), au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine.(...) Toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune (le hasard), que la volonté de quelques hommes usant de raison qui les a ainsi disposés.* »¹

Descartes cherche l'unité de l'ensemble, l'harmonie, la solidité et l'homogénéité comparée aux ordonnances arbitraires et aux hasards des circonstances. Il propose de s'appuyer sur la raison, d'assimiler l'ordre de la géométrie à la nature pour en permettre la saisie scientifique dans un modèle unique reformulé sur de nouvelles bases et avec de nouvelles articulations

Bacon et Descartes affichent une volonté commune de réconcilier la théorie et l'action, la science et les arts appliqués. Tous deux croient au pouvoir théorique de la raison, et chacun à leur manière introduisent la pensée technologique en associant à l'idée de progrès scientifique, l'utilité, le

¹ *Le discours de la méthode*, deuxième partie, édition Hatier, page 17

confort, le mieux-être.

La Renaissance, par l'art militaire, l'architecture, l'hydrologique, la mécanique, etc. ..., constitue le point de départ d'une mutation de la pensée. La technologie au sens moderne du terme s'esquisse petit à petit : ingénieurs et techniciens recourent aux mathématiques et aux théories scientifiques dans la solution des problèmes techniques.

Les bouleversements scientifiques du XVII^e siècle, et en particuliers la cosmogonie géocentrique de Galilée consacre cette rupture avec la conception antique de la science qui séparait théorie et pratique. La science expérimentale avec la tradition antique où le savoir était contemplation, vision purement intellectuelle de réalités qui demeurent au-delà du monde sensible. Elle postule l'application des lois de la géométrie et de la mécanique aux phénomènes naturels pour agir sur la nature. Elle fonde du même coup les arts mécaniques, comme élément de ce processus de transformation et de rationalisation, à un niveau de légitimité au moins aussi important que celui de la science proprement dite. La pensée technologique commence à partir du moment où la révolution de la science moderne appelle et bientôt impose le recours à la technique pour devenir opératoire.¹

L'encouragement de Francis Bacon à réunir les ressources des savants, des artisans, des fabricants et des commerçants pour la fabrication des choses utiles, prendra forme au fil des siècles suivants. La légitimité et le pouvoir accordés aux techniques nécessitent une reconnaissance de la part des sociétés : elle passera par de nouvelles institutions, par la création d'un corps de praticiens et de spécialistes. En France, ces projets se structurent par l'Académie, le travail des Encyclopédistes puis, avec la Révolution à travers la création du Conservatoire des Arts de métiers et des grandes écoles militaires qui accentuent la professionnalisation des compétences et permettent à l'univers technique de s'appuyer plus encore sur l'armature conceptuelle de la rationalité mathématique.

¹ Jean-Jacques Salomon, *Le destin technologique*, page 78

La révolution industrielle impose la technologie comme un fait sans retour, comme la science de l'application des connaissances rationnelles, c'est-à-dire des sciences et des techniques conjuguées à des fins utiles.

Cette technologie naissante représente plus et autre chose que la technique, elle suppose à la fois le laboratoire et l'usine. Elle ouvre un chapitre nouveau de l'histoire des techniques qui n'existerait pas sans l'environnement industriel qui la stimule et qu'elle transforme.

Elle apparaît comme l'utilisation de connaissances rationnelles, qu'elles soient scientifiques ou techniques, pour satisfaire des besoins, désirs, fantasmes, par la création, la diffusion, la gestion industrielles de biens et services.¹ Rapidement, en plus de biens physiques, elle proposera des objets immatériels, des langages, des programmes, des techniques de gestion, d'organisation ou de décision.

La seconde moitié du XX siècle marque le dépassement de l'âge du machinisme industriel, où les progrès avaient lieu sans le recours direct et systématique de la science, pour entrer dans l'ère d'une technologie définie par l'association étroite entre recherche scientifique et production industrielle.

L'expérimentation actuelle implique une étude de la réalité de plus en plus médiée par des instruments et des techniques. Cette technicisation croissante de la science moderne amène toute recherche même fondamentale à dépendre de la technique.

Gilbert Hottois a proposé le terme de techno-science pour exprimer cette interdépendance actuelle : la technique ne peut se passer de la science ni la science se conduire sans des dispositifs expérimentaux de plus en plus sophistiqués. L'outil est désormais un acteur privilégié dans l'avancement des sciences, à la fois conséquence et cause de découvertes techniques et de nouveaux concepts. Du fait de cette spécialisation extrême, de sa dématérialisation et son intellectualisation, l'évolution techno-scientifique renforce son autonomie. Du fait de leur impact financier, recherches et

¹ *Le destin technologique*, page 82

innovations constituent l'une des armes de la guerre économique.

Le projet ITER, mis en place pour dynamiser la recherche dans le domaine de la fusion nucléaire illustre cette logique. Les retombées pratiques ne sont pas éventuellement attendues avant la fin du siècle, le coût de construction de 4,2 milliards d'euros est une fierté pour le pays qui va accueillir de telles installations et qui s'engagera à y contribuer pour une bonne partie. Cette attribution, comme celle des Jeux olympiques participe d'un marketing national, voire continental, qui fait passer, sous couvert d'une saine compétition facilement médiatisable, des décisions dont on n'interroge ni la rationalité ni les enjeux puisqu'ils sont en dehors des termes de la compétition. Dans ces joutes, la novlangue se met rapidement en marche pour promouvoir l'avenir radieux construit scientifiquement par nos meilleurs ingénieurs, pour venter les emplois créés (à quels coûts), et le « rayonnement » de la France. Souhaitons qu'il ne soit pas trop radioactif alors que déjà une polémique s'ouvre sur la dangerosité des déchets créés par ce centre de recherche !

La liberté d'expérimentation

Il n'est toutefois pas question de limiter a priori la liberté expérimentale : Nous retraçons ici rapidement son histoire pour voir comment depuis son aspiration à l'émancipation, elle nous confronte à un horizon bien éloigné de l'humanisme qui à accompagner sa naissance.

La liberté d'expérimentation est indissociable de toute démarche scientifique et l'encouragement de Bacon à cette liberté apparaît à l'origine comme éminemment libérateur, constructif. Pour que l'humanité accède à un meilleur bien-être, elle doit s'affranchir des misères et des souffrances de sa condition naturelle, accroître sa connaissance et son pouvoir sur la nature.

Gilbert Hottois¹ précise comment l'exercice de la liberté scientifique commence dans un cadre progressiste et humaniste. Sous les aspects enthousiasmants et mobilisateurs de l'utopie à accomplir, elle propose une double perspective de désaliénation : par rapport aux dogmatismes métaphysico-théologiques et par rapport aux servitudes de la condition naturelle.

Le contexte d'apparition de la liberté de recherche scientifique se place donc sous le signe, très largement tenu, d'un humanisme progressiste. Il s'agit d'affronter les réponses métaphysiques et religieuses de l'époque qui fixent par un discours sur la souffrance l'aliénation symbolique comme expression d'une volonté divine qui nous dépasse.

Trois siècles plus tard, il semble nécessaire de réévaluer cet objectif de désaliénation à la lumière des risques et des nouveaux enjeux du développement techno-scientifique.

L'encouragement de Bacon selon lequel il faut faire tout ce qu'il est possible de faire, actualiser tous les possibles, développer toutes les puissances et toutes les potentialités de l'être, de la matière, du vivant, du pensant constitue un formidable impératif de liberté. Il ne connaît pas de limite en dehors de la résistance du réel car le registre de l'expérimentation s'inscrit justement en deçà des critères de la morale, qui précisément fixaient précédemment les limites.

Dans cette échappée ouverte par la liberté d'expérimentation, Gilbert Hottois décèle un nihilisme latent dans la mesure où, par principe, aucune valeur ne contient son développement. Ce nihilisme n'apparaissait pas lorsque dominait l'idée de l'émancipation de l'homme et du progrès de l'humanité. L'humanisme moralisait en quelque sorte la liberté techno-scientifique, en construisant une évaluation anthropocentriste des techniques qui reste encore largement répandue dans le monde commun et la communauté scientifique.

¹ « Aspects éthiques de la philosophie de la technique » page 85 à 96, in *Evaluer la technique*, Paris Vrin, 1988,

L'anthropocentrisme humaniste qui fait de l'homme, la mesure et la fin des sciences et des techniques, bien qu'il reste dominant en de très nombreux secteurs, ne semble plus régner sur le développement techno-scientifique contemporain.

Bien que les scientifiques dans leur immense majorité revendiquent la contribution, voir l'assimilation de la science au progrès, ils nourrissent leur propre contradiction à ne vouloir admettre cette vision positiviste tout en refusant d'admettre que la science à parti liée avec certains désastres. Chacun a pu observer le rôle qu'a joué la science dans le développement des technologies militaires et des totalitarismes du XX siècle.

Malgré ces observations, l'émancipation de la raison, en marche depuis le XVII siècle atteint avec l'idée de progrès une telle consistance philosophique et un tel degré d'attention publique qu'elle semble asseoir de manière indépassable une représentation de l'histoire sur le postulat d'une suprématie du futur sur le passé. Le progrès des sciences et techniques est intimement lié à la marche de l'homme vers la perfection dans un grand récit progressiste où au caractère indéfiniment cumulatif des connaissances se conjugue la perfectibilité de l'homme.

Ainsi des étapes progressives ont été franchies depuis Bacon et Descartes.

Le déplacement du jugement moral, de l'incidence sociale de la technique à la chose technique elle-même semble garant du sérieux des décisions.

Jacques Testar a souvent dénoncé la composition des structures compétentes pour autoriser les différentes recherches sur l'embryon comme des comités techno-administratifs (Commission nationale de médecine et de biologie de la reproduction) plutôt que des comités éthiques¹. Les recherches sont évaluées selon leurs aspects de scientificité, de faisabilité, sans appréciation des conséquences qu'on peut en attendre sur la vie des hommes. Toute réflexion éthique sur la liberté scientifique semble pour les tenants de l'innovation techno-scientifique, empreinte d'un obscurantisme d'avant les Lumières.

¹ Jacques Testar, « L'alibi de la technique », in *Le monde diplomatique*, manières de voir n° 38, mars-avril 1998

De surcroît, au-delà de ces réticences internes, l'essor de l'économie capitaliste ne peut pas se priver de nouvelles opportunités de croissance. Les grandes firmes se servent des innovations avant tout dans un esprit de profit. Assez évidemment toutes réflexions et toutes régulations sont combattues comme des entraves aux jeux du marché par un lobbying efficace. On assiste au laisser-innover, puis au devoir-innover selon les injonctions de la compétition économique.

L'exemple des techno-sciences du vivant, avec ses potentialités de procréation assistée, d'explosion des cadres de la reproduction comme des structures familiales, avec l'ingénierie biomédicale et sociale qu'elle insinue dans la reproduction de la vie humaine et dans sa définition, montre qu'il n'est plus possible de cantonner la technique à un ensemble d'outils au service de l'homme. La liberté d'expérimentation a quitté les éprouvettes et les laboratoires pour interroger la définition de l'homme et les fonctions de base de toute organisation sociale¹.

Dans le domaine de l'Internet, l'imaginaire cybernétique a fini de convaincre le personnel politique que la connexion, la communication apportent intrinsèquement un plus. Mais une société « communicante » n'est pas nécessairement « rencontrante » tant chacun peut devenir à lui-même son propre monde. La rencontre à distance des corps est aussi une séparation du corps et de l'esprit. Toutes ces nouvelles possibilités recèlent un potentiel de transformations sociale très lourd qui reste en dehors des préoccupations de la techno-science.

La techno-cité apparaît comme une architecture d'expérimentations technoscientifiques assise sur un niveau d'imprévisibilité inhérent à tout processus d'expérimentation : mais les populations en sont ici les cobayes, otages dans leur chair, leur quotidien et leur imaginaire.

La liberté d'expérimentation présente un horizon ouvert. Hypothèses, et

¹ Henri Atlan, *L'utérus artificiel*, édition du seuil, 2005

savoir-faire innovants profilent un idéal évolutionniste sans limites, capable de faire éclater les cadres de l'humanisme et de l'anthropocentrisme. Si l'humanisme est une perspective d'accomplissement de l'homme naturel-culturel et non de mutation de l'humanité¹, où nous emmènent cette suite d'expériences qui suscitent, traquent toutes les virtualités de la matière *homo* ? Petit à petit, puis à plus grand pas des mutations peu spectaculaires au départ, en apparence pour le bien de l'humanité, se cumulent pour nous conduire au seuil d'une logique mutationnelle.

Concernant nos conditions d'environnement, l'effet de seuil de cette mutation s'appelle la techno-cité.

Gilbert Hottois oppose terme à terme visée évolutionniste et perspective humaniste. Pour cette dernière, l'espèce humaine est une sorte de sommet naturel qui n'a plus à muter spécifiquement, à se transformer bio physiquement, mais à s'accomplir culturellement, symboliquement, spirituellement dans une durée historique.

Le modèle évolutionniste techno dépendant tend à situer l'histoire comme un moment, sans doute spécifiquement humain, extrêmement bref, précédé d'une préhistoire extraordinairement longue et éventuellement suivie d'une évolution « post-historique » dont nous ne pouvons rien anticiper car le futur est ouvert (l'indéfini du possible), et opaque (l'impénétrabilité de toute anticipation dès que l'on s'éloigne de plus de dix ans). Gilbert Hottois résume en trois phase cette temporalité évolutionniste : Une « bio-évolution », « une logo-évolution » et une « techno-évolution » qui ne fait que commencer. Il voit dans cet évolutionnisme renforcé par la puissance technicienne, une aliénation de l'espèce *homo* à elle même. Après rupture biophysique de l'espèce avec elle-même, il n'est plus possible de faire machine arrière. En rupture avec l'histoire humaine où des dominations pouvaient être défaits par des volontés humaines, ici du fait de la dimension mutationnelle, les éventuelles aliénations ne pourraient plus être remises en cause par des révolutions socioculturelles.

¹ Gilbert Hottois, « Aspects éthiques de la philosophie de la technique », in *Evaluer la technique*, Paris Vrin, 1988,

On rencontre aussi dans l'histoire de l'urbanisme cette confrontation entre une tendance techniciste et une tendance culturaliste. Dans la continuation des imaginaires urbains qui ont redessinés la ville du XX siècle en harmonie avec les fulgurances attendues d'une civilisation machinistes¹, la techno-cité apparaît comme la concrétisation urbaine de l'enthousiasme actuel pour la puissance techno-scientifique. On retrouve la même volonté d'accélérer de l'extérieur le destin de l'homme.

D'autres modèles sont pensables. Lewis Mumford termine la grande fresque de l'histoire urbaine² en dénonçant l'impossibilité, dans la mégapole, de mener une vie libre et active tant elle impose aux habitants de se conformer aux exigences de la machine. Il réaffirme une définition humaniste de la cité qui « *a pour fonction primordiale, en fin de compte d'aider l'homme à prendre conscience de son rôle historique et de la place qu'il occupe dans un ordre cosmique.* »³

Nous poursuivrons notre enquête sur les dimensions de la technique en ayant en tête ses deux modèles de développement : d'une part un évolutionnisme techno-dépendant à tendance mutationnelle dont la techno-cité serait le cadre construit, et d'autre part une anthropogenèse issue de la tradition humaniste.

¹ Le Corbusier, *Manière de penser l'urbanisme*, 1946, Chapitre 6 « Création d'un outillage d'urbanisme à l'usage de la ville machiniste ».

² *La cité à travers l'histoire*, Edition du Seuil, 1964, (Le mythe de la mégapole)

³ *ibid*, page 720.

Les limites de la rationalité

Les hommes paient l'accroissement de leurs pouvoirs en devenant étranger à ce sur quoi ils l'exercent. La Raison se comporte à l'égard des choses comme un dictateur à l'égard des hommes. Il les connaît dans la mesure où il peut les manipuler. L'homme de science connaît les choses dans la mesure où il sait les faire. Il utilise ainsi leur en-soi pour lui-même. Dans cette métamorphose, la nature des choses se révèle toujours la même : le substrat de la domination. C'est cette identité qui constitue l'unité de la nature. Celle-ci n'était pas davantage présumée par l'invocation magique que l'unité du sujet.

Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, « Le concept d' "Aufklärung" », in *La dialectique de la raison*, page 27

On a pris connaissance du faisceau de représentations et de l'assise imaginaire de la techno-cité, constituée autour des vertus supposées de la scientificité et de la rationalité. Arrêtons nous maintenant sur certaines critiques, déviations et excès de cette rationalité.

Dans la mutation philosophique de l'Occident depuis la Renaissance, la rationalité apparaît comme processus et comme destin.

Dans la techno-cité, elle se présente comme chantier et comme horizon.

La rationalité et son destin suicidaire de puissance

Pour comprendre un peu mieux les enjeux d'une telle pensée sur le devenir humain, Dominique Janicaud confronte la rationalité à son destin de

puissance¹.

La pensée rationaliste est une pensée qui effectue des opérations conformes aux règles logiques. Simultanément à son intervention formelle et pratique elle considère la raison comme un modèle universel, extensible à l'ensemble du réel. Le rationalisme classique procédait à cette valorisation a priori de la raison, sans considérer ses effets. Face au déploiement de la puissance du rationnel, cette attitude est aujourd'hui plus difficile à tenir dans son intégralité, mais l'idéalisation de la rationalité existe toujours comme parti intégrante de sa constitution épistémique.

Le rationnel n'est évidemment pas un contenu ordinaire. On n'en trouve pas qui attend au coin de la rue, si ce n'est alors sous la forme d'un prêt à porter intellectuel issu d'une élaboration socio-linguistico-historique considérable. Définir la rationalité du rationnel implique une théorie du jugement. Ce n'est pas un objet de l'expérience immédiate. Elle ne peut être définie sans qu'elle soit elle-même partie prenante en tant que forme et non simplement comme contenu (page 13). D'où sa circularité, et l'auto-anticipation d'un concept qui déborde tous les concepts puisqu'il en propose la norme.

La définition du rationnel est auto-référée et relève d'une théorie transcendantale du jugement qui affirme des hiérarchies entre différents degrés de connaissance.

L'intensification de son champ de puissance se déploie à travers la mobilisation méthodologique et la diversification. Par les multiples allées et venues entre la science et les techniques se potentialisent non pas l'univers immense et vague des possibles mais de nouvelles possibilités techniques et pratiques. Le possible n'est plus pensé pour lui-même mais au travers de la potentialisation scientifique qui apparaît comme un processus d'engendrement de la puissance et va son cours en s'exemplifiant (page 58). La science fait ainsi franchir à la potentialisation humaine un seuil absolument décisif qui rend effectivement possible et virtuellement réalisable des opérations qui eussent été inimaginables, inconcevables avant la pensée épistémique (page 159). Chaque potentialisation épistémique se

¹ Dominique Janicaud, *La puissance du rationnel*, Gallimard

dynamise en potentialité opératoire, permettant en retour à la science d'intégrer cet accroissement de puissance à son propre projet, comme un objectif stratégique.

Sans pouvoir nous livrer à une étude historique de la rationalité, essayons de mieux comprendre sa puissance de fascination.

Le déploiement du rationnel amplifie le possible au point d'entrevoir dans les processus rationnels les plus rigoureux et les plus efficaces, une rémanence de la tendance de la raison à passer à l'absolu. D'où sa propension à l'autonomisation par projection du cercle où elle se présume et sa tendance à se désirer sous sa forme suprême.

À la question posée par le caractère assez impalpable de sa définition, correspond sa consistance comme notion opératoire. À sa relativité philosophique fait écho l'extrême puissance de son caractère opératoire. Paradoxe qui conduit à ce que, moins elle est interrogée en ses fondements et en ses limites, plus elle est prônée et pratiquée sans limites (page 19).

C'est d'ailleurs cette puissance que l'on reconnaît et utilise pour mieux intensifier son idéalisation, par un étrange jeu de sublimation rationaliste. L'esprit contemporain constate le produit du travail rationnel nous laissant deviner sa potentialité sans limites.

Les charges affectives et les investissements quasi religieux du rationalisme lui font oublier une vérité d'expérience : à trop raisonner on verse dans l'absurde ou le paranoïaque. Les procédures de la science et de la technique, fortement construites sur une rationalité se pensant à l'abri de toute irrationalité sont comme tout à chacun soumises au risque de la dynamique de la sur-rationalité qui peut la conduire à son renversement, son contraire, sa caricature. Cette tendance de la raison à basculer dans l'absolu se joue à la fois dans le domaine de la transcendance mais aussi à l'échelle de l'ensemble du domaine pratique-technique.

Il ne semble donc pas possible de dissocier la puissance et l'opérativité du rationnel. Mieux vaut-il admettre qu'une certaine faiblesse du rationalisme est donc inscrite dans la structure de la rationalité. Il faut lui appliquer cette

prudence car elle n'offre en soi aucune limite et aucune autre garantie qu'elle même, revendiquant plutôt l'équivalence à la totalité du réel et se donnant, comme chez Hegel, une certaine idée de l'absolu, exclusive dans sa présupposition inconditionnée.

Bien qu'elle se présente dans la continuité ou la réactualisation de la modestie méthodologique de Bacon, (obéir aux lois de la nature pour commander), sa capacité d'emprise intégrale fait partie des possibles et ouvre au vertige. « *Quelle que soit la puissance du rationnel, et précisément en raison directe de sa puissance, une pensée lucide (encore rationnelle) peut et doit proclamer que la rationalisation intégrale de la vie est le projet le plus démentiel de l'Histoire. Inversant le signe de tous les bienfaits rationnels, elle précipite la ruine de ce qu'elle voulait sauver. De positive, elle devient suicidaire.* »¹

L'illusion de l'omnipotence de la technique

Max Weber a montré comment le phénomène de rationalisation s'est substitué, par l'organisation de la société et de l'Etat et par l'exploitation capitaliste des possibilités de travail et d'échanges, aux archétypes religieux des sociétés traditionnelles dont le Moyen-Age a été, en Occident, le dernier support.

La rationalisation apparaît comme une mutation philosophique. Le désenchantement semble en présenter l'autre face, car aucune signification supérieure n'oriente cet immense processus, cette civilisation du progrès toujours tournée vers de nouvelles réalisations, comme aspirée par le futur. Le paradoxe de cette rationalisation effective est qu'elle ne cesse de se fixer des fins, alors qu'elle manque de fins suprêmes puisqu'elle ne reconnaît plus aucune valeur hors de la science et la technique. Ainsi l'homme occidental est-il contraint à vouloir cette absence de sens par objectivation

¹ ibid, page 44

du sens. Le désenchantement n'a rien d'un sentiment subjectif et contingent. C'est l'inévitable revers du processus de rationalisation qui fait que ni les choses, ni les êtres ne présentent plus de puissance en eux-mêmes.

Max Weber précise qu'ainsi à maîtriser toute chose par la prévision, « *nous pourrions, pourvu seulement que nous le voulions, nous prouver qu'il n'existe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie.* »¹ Il met en évidence ce trait spécifique de la puissance du rationnel selon lequel toute autre puissance se voit éradiquée. Weber montre que la rationalisation est bien plus que la somme des découvertes et inventions survenant le long de la route de l'humanité, qu'elle met en jeu l'unité sociale et spirituelle de l'Occident et permet une mutation fondatrice. Il montre son engendrement dans les mentalités et les institutions, dans les conceptions scientifiques et dans les dispositifs techniques. Il met l'accent sur la conduite rationnelle de la vie dans la constitution de la société technicienne. La rationalité devient notre destinée, la techno-cité notre horizon.

Mais la critique de sa vie quotidienne, et les désastres écologiques qu'elle provoque devraient pourtant nous faire sentir ce que Cornélius Castoriadis nomme le caractère ambigu de la puissance, « *dont le pouvoir-faire technique unilatéral exercé sur les choses, s'il a réussi à dégrader à grande échelle, et peut-être irréversiblement, le milieu naturel, n'a en rien diminué l'impuissance des hommes face aux problèmes de leur organisation collective, aux déchirements de la société nationale ou mondiale, à la misère physique des deux tiers de l'humanité et psychique du troisième.* »²

Faut-il alors dé-techniciser l'avenir comme le suppose Dominique Janicaud en conclusion de son ouvrage. « *Pour réaffirmer la possibilité d'un libre accès à l'avenir, la possibilité d'autodétermination (ou de respect de celle d'autrui) redevenant le préalable absolu de toute rationalisation*

¹ *Le savant et la politique*, 10/18 page 90

² Cornélius Castoriadis, « Science Moderne et interrogation philosophique », page 147 et suivantes, in *Les carrefours du labyrinthe*, Editions du Seuil, 1978

technicienne, maintenant une possibilité radicale de suspension du fonctionnement de cette rationalité. »¹

¹ *La puissance du rationnel*, page 374

LA CONTRE-PRODUCTIVITE DE L'EMPRISE TECHNOLOGIQUE

« Cette chaumière incarne les jouissances que rend possible le fait d'être à égalité dans la société. La note dominante ici, c'est l'autosuffisance. Nous devons saisir que les produits de consommation et les biens superflus que possède un être humain réduisent sa capacité de tirer joie de son environnement. »

Ivan Illich, « Le message de la chaumière de Bapu », in *Dans le miroir du passé*, Descartes et Cie, page 79

La pensée d'Ivan Illich occupe une place importante dans l'élaboration de cette thèse parce que les idées qu'il a énoncées nous semblent particulièrement judicieuses pour évaluer l'impact de la technique sur notre organisation sociale.

Nous partirons de la présentation des outils intellectuels qu'il a élaboré, la "contre-productivité", "la convivialité de l'outil", "la disvaleur", "la multi-dimensionnalité de l'homme" pour mettre en évidence ces prises de positions vis-à-vis de l'environnement et de l'art d'habiter.

En conclusion de la première partie, lorsqu'il sera question d'évaluer les perspectives d'évolution, nous reviendrons sur sa critique du développement. Dans la seconde partie, nous traiterons de la proportionnalité de nos conditions d'existence à partir de certaines situations urbaines.

Le concept de contre-productivité, différentes qualités de l'outil

Ivan Illich élabore une critique de la société industrielle à partir de l'observation des effets secondaires qui apparaissent derrière l'évidence apparemment flatteuse du progrès technique.

Passée certains seuils de développement, la croissance des grandes institutions de nos sociétés industrielles devient un obstacle à la réalisation des objectifs même qu'elles sont censées servir. Au-delà des effets négatifs de la recherche du moindre coût et de l'industrialisation systématique, une forme de déception naît de l'usage même du bien dont on a fait l'acquisition. Cette frustration, constante pour la majorité la plus pauvre des acquéreurs se manifeste comme un des éléments inévitables des institutions modernes dans leur quête de la performance.

Ainsi, la scolarité transforme les différences génétiques et sociales en dégradation certifiée, la médicalisation augmente la dépendance bien au-delà du possible et de l'utile, les transports automobiles sollicités majoritairement aux heures de pointe allongent le temps perdu dans la sujétion à la circulation, l'élevage contre-nature et l'agriculture industrielle dégradent la qualité nutritionnelle des aliments voire les transforment en poison, l'omniprésence des flux médiatiques amoindrit le sens.

Cette logique de développement mène à la recomposition de notre environnement en un milieu stérile où officient les professionnels : un territoire urbain générique, équipé d'hôpitaux qui crachent les nouveau-nés et régurgitent les mourants, d'écoles qui manufacturent des chômeurs, de grands ensembles et de quartiers standardisés où les gens sont entreposés devant la télévision entre deux incursions au supermarché, d'autoroutes qui relient un parking à un autre.

La mécanique de cette contre-productivité repose sur le fait que la valeur d'usage est produite de deux façons différentes : soit par un mode de production autonome, soit par une logique hétéronome. Le mode autonome regroupe les activités domestiques, production alimentaire, cuisine, santé, éducation, échanges culturels, modes de transports et plus largement la

production de biens et de service qui se construisent sans structuration monétaire sur la base des modes de vie vernaculaires des populations. Ce que produit le mode autonome ne peut être mesuré ou comparé à d'autres valeurs ; il n'est pas a priori supérieur au mode hétéronome de production qui peut d'ailleurs dynamiser les capacités autonomes de production.

Ivan Illich pose la question de l'articulation entre ces deux modes hétéronome et autonome. L'hétéronomie doit rester un détour au service d'une fin qu'il ne faut pas perdre de vue, l'autonomie. Celle-ci dépend de conditions précises basées sur un équilibre entre ces deux modes de production. Passée certains seuils critiques, la production hétéronome engendre une réorganisation du milieu physique, institutionnel et symbolique qui paralyse les capacités autonomes dans le cercle vicieux de la contre-productivité.

Au lieu de rester serviteur, l'outil devient despote, et l'esclavage humain que l'on croyait aboli par la machine se retrouve sous des formes déguisées, métamorphosé en un implacable processus d'asservissement du producteur et d'intoxication du consommateur¹. La prise de l'homme sur l'outil se transforme en emprise de l'outil sur l'homme au détriment de qualités conviviales qui consistent à chercher des possibilités d'efficience sans dégradation de l'autonomie personnelle. Exemple.

Dans le journal *Le Monde* daté du 20 Avril 2005, Olivier Ertzscheid détaille comment les moteurs de recherche tel que le logiciel gratuit Google desktop permettent d'indexer la totalité des documents contenus sur un disque dur personnel pour les retrouver à égalité avec d'autres données lors d'une consultation documentaire classique sur le Net. À partir de ce point, Google propose de franchir une nouvelle étape en mettant à disposition deux Gigaoctets de stockage on line aux usagers de son G-mail, avec entre autres objectifs, d'offrir à terme une économie sur le prix des machines par la disparition des disques durs de nos ordinateurs personnels du fait de l'externalisation complète de leurs mémoires.

¹ Ivan Illich, *La convivialité*, édition du seuil, page 26

Ces moteurs de recherche permettent l'indexation de l'ensemble de nos informations personnelles stockées via l'Internet : l'affichage de publicités en relation avec le contenu de nos données privées viendra se substituer aux frais d'achat d'un disque dur. Cette utilisation innovante de l'Internet rend possible l'étroite interpénétration entre les sphères publiques, privées et commerciales avec l'occasion pour les trois géants du secteur (Microsoft/MSN, Google et Yahoo!) de supporter, gérer et faciliter l'organisation de l'information à l'échelle de la planète. Ils se retrouvent en situation d'arbitres entre logique commerciale et intention culturelle. L'externalisation sur le web de la mémoire de nos ordinateurs nous rapproche du fantasme de connexion à toute la connaissance du monde, au désir de l'omniscience de l'esprit attelé à la puissance rationnelle des moteurs de recherche et au systématisme sur-conscient de leurs machineries électroniques.

Cette connexion quasi irréversible existe déjà par le branchement permanent des ordinateurs via les abonnements illimités à haut débit. Demain, par la disparition des disques durs, elle pourrait rendre encore plus dépendants les citoyens-internautes en compensation d'un coût réduit des appareils. Ce type de nouveauté prépare un dessaisissement des machines personnelles (Personnel Computer) au profit d'une mégamachine globale munie de terminaux personnalisés selon les convenances du marché. Le centre de gravité d'un tel outil sombre du côté du réseau au détriment d'un usage plus limité mais plus autonome. Après des décennies d'argumentaires commerciaux autour de la convivialité des ordinateurs et de leurs interfaces graphiques, après l'engouement pour l'ouverture à toutes des connaissances les plus larges, cet encouragement à la fusion dans le réseau des mémoires informationnelles personnelles de nos ordinateurs résonne comme une fable menaçante.

La pensée n'est pas réductible à la connexion préméditée à partir de mots-clés. C'est une des assises de l'homme, une des irréductibles conditions de sa liberté qui émerge aussi de son monde intérieur, de la capacité pour chacun d'éprouver son unicité et son autonomie. Quelle architecture

sociétale malmène ainsi la consistance de notre identité, notre droit à l'intimité, notre besoin de secret ?

Gageons qu'il ne s'agisse pas de l'avenir informationnel du citoyen de la techno-cité. Quelle place resterait-il alors aux individus pour conjuguer autonomie et liberté ?

La ville, la société

La critique Illichienne de la ville s'articule à partir de sa réflexion sur les outils. Leur utilisation sur-efficiente crée une domination inhabituelle qui détruit l'équilibre entre l'homme et la nature et transforme qualités et dimensions de nos milieux. Ivan Illich dresse une évaluation des dégradations de l'environnement tant la performance des instruments et leur possibilité d'assemblage rend possible de nouveaux assemblages urbains et de nouvelles manières de vivre. La société devient une sphère recomposée par les injonctions des outils avec, pour chaque domaine d'intervention, un type spécifique de dégradation.

Prenons un exemple dans le domaine du transport.

Les voitures façonnent les villes. Jacques Lévy montre clairement comment le modèle urbain dit de Johannesburg repose sur l'accès à la multiplicité des services de la ville, sur l'utilisation exclusive des voitures personnelles qui permettent d'éviter la co-présence comme la rencontre de l'altérité. Dans de tels environnements urbains aujourd'hui dominants au niveau planétaire, le droit à la marche se trouve restreint et les populations, obligées de se faire transporter, sont impuissantes à circuler sans moteur, soumises au monopole radical de la circulation accélérée, l'outil effaçant l'autonomie de l'individu.

« Le monopole des transports, comme une bête monstrueuse, dévore l'espace. Même si les avions et les autobus fonctionnaient comme services publics sans polluer l'air et le silence et sans épuiser les ressources en énergie, leur vitesse inhumaine n'en dégraderait pas moins la mobilité

naturelle de l'homme, et le contraindrait à donner toujours plus de temps à la circulation mécanique. »¹

Le modèle urbain dominant de la ville diffuse oblige les ménages qui “choisissent” souvent pour des raisons financières leurs logements à la périphérie des agglomérations à des taux de motorisation importants (deux voir trois voitures par famille) souvent difficilement compatibles avec leurs niveaux de ressource.

Écartelées par des systèmes techniques contradictoires, les conditions d'un savoir autonome (qui se construit dans la relation créative entre l'homme et son milieu), s'effacent devant les modes d'emploi de l'homme agi par son milieu outillé.

La ville contemporaine offre un ensemble complexe de systèmes dont les habitants occupent les extrémités. Chacun se sert du téléphone, de la télévision, sans savoir comment ça fonctionne, devenant de moins en moins à l'aise pour faire par lui-même face à ces outils personnels qui déterminent le milieu comme autant de mécaniques d'ajustement d'un confort massifié (La convivialité, page 90).

Par l'effet cumulé de ces recompositions, “l'art d'habiter” s'efface devant un nouveau statut de “logé”, la consommation encadrée d'un certain nombre de mètres carrés d'espace construit : *« le logé vit dans un monde qui a été fabriqué, et dont l'environnement est redéfini comme une réserve pour la production de garages abritant des êtres humains, des biens de consommation et des véhicules. Le logement assigne aux gens des casiers de résidence. Il est planifié, construit, équipé pour eux. »²*

On attend de la logique productiviste qu'elle réponde par des produits manufacturés aux questions d'usage, dans un idéal ergonomique approprié à une certaine catégorie de ménages-consommateurs. On mesure le taux de pénétration des micro-ordinateurs, micro-ondes, sèche-linge ou DVD.

S'il ne fait pas écho à ce qui pourrait s'entendre intimement et culturellement sous le terme d'habiter, l'urbanisme participe alors à la

¹ *ibid*, page 84.

² *L'art d'habiter*, page 67

généralisation d'un discours d'experts, autoritaire et technique. Il répand un imaginaire moderniste fondé sur une inclusion renforcée de la sphère domestique dans le marché. Malgré l'incantation permanente des discours économiques qui tentent de corréler croissance économique et réduction des inégalités sociales, cet état de fait amplifie les ségrégations jusqu'à faire oublier à un nombre d'individus de plus en plus large qu'il est possible de vivre autrement, sans pour cela se sentir sous-équipé. L'idéologie du progrès économique jette une ombre de «disvaleur» sur presque toutes les activités qui sont façonnées culturellement à l'écart des flux monétaires¹. La propagande publicitaire prend part à ce mouvement : elle exalte outre mesure le désir de posséder et tente d'identifier l'existence sociale et l'acte de consommation. Elle attaque et tente de réduire à néant les économies de subsistance précédemment assises sur les ressources des populations.

Ivan Illich dénonce cette Némésis du développement en montrant que ces facteurs cumulés construisent une dépossession culturelle intime et une inquiétude anthropologique.

La critique de l'urbanisation libérale contemporaine doit en prendre la mesure : notre monde possède déjà tout ce qu'il faut pour devenir inhabitable. Dans l'érosion de notre relation quotidienne aux lieux ainsi remodelés, on observe combien il est possible de se trouver démuné, ontologiquement déraciné.

¹ Ivan Illich, « Disvaleur », in *Dans le miroir du passé, conférences et discours, 1978-1990*, Descartes et Cie, 1994.

Les communaux

Le diagnostic de telles dégradations pousse Ivan Illich à présenter un art d'habiter vernaculaire fondé sur les compétences d'autosuffisance et d'autonomie des populations. Il articule son propos sur la notion de communauté, et sur son assise territoriale dans les communaux.

L'insatiable besoin de croissance économique provoque une profonde réorganisation du milieu physique, s'oppose à toute capacité vernaculaire de survie et appauvrit les liens multidimensionnels qui depuis longtemps unissaient l'homme à lui-même, aux autres et à son environnement.

La disparition de l'habitat vernaculaire oblige à chercher un logement comme une denrée introuvable. « *Dans le monde, de puissants moyens ont été mis en œuvre pour violer l'art d'habiter des communautés locales et créer de la sorte le sentiment de plus en plus aigu que l'espace vital est rare.* (L'art d'habiter p.74)

Ivan Illich remet en lumière la valeur de ces terrains communaux, portions de l'environnement qui n'appartenaient pas aux villageois, mais sur lesquels ils avaient un droit d'utilisation reconnu, non pour produire des biens marchands, mais pour assurer la subsistance de leurs familles sans devoir recourir au marché (Le silence fait partie des communaux, page 71).

La transformation industrielle a produit une nouvelle attitude de la société envers son environnement dont une partie des droits était précédemment liée à la survie de la communauté. Le nouvel ordre industriel instaure un nouvel ordre écologique dans lequel l'environnement devient essentiellement une ressource au service d'entreprises qui organisent le travail salarié et transforment la nature en biens et services (idem, page 59).

Le "closage" des communaux a dénié au peuple le droit à un genre d'environnement qui avait permis pendant une longue période historique la mise en place d'une économie de survie. Il sape l'autonomie locale dans

l'intérêt des professionnels et des fonctionnaires, des capitalistes. Les populations deviennent des individus économiques qui dépendent entièrement des biens de consommation produits à leur intention en dehors de toute assise territoriale.

Mais sa critique dépasse la perte de l'autosubsistance alimentaire et dénonce les effets d'imposition culturelle, les pouvoirs inédits d'administration et la domination insidieuse qu'induisent de nouveaux outils et leurs formes d'organisation.

Il utilise un exemple lié à l'arrivée des hauts-parleurs dans les lieux publics, pour mettre en évidence la manière dont l'instrument, au-delà de sa fonction, peut transformer la consistance même du milieu.

« Jusqu'à-là, hommes et femmes s'étaient exprimés d'une voix plus ou moins forte. Cela allait changer. Désormais l'accès au microphone déterminerait quelle voix serait amplifiée. Le silence cessait de faire partie des communaux. Il devenait une ressource que se disputent les hauts parleurs. De ce fait le langage lui-même fut transformé. (...) De même que le closage par les seigneurs augmenta la productivité nationale et interdit au paysan d'élever quelques moutons, l'empiètement du haut-parleur détruisit le silence qui avant cela, avait permis à tout homme et à toute femme d'user de sa voix de façon appropriée et égalitaire. À moins d'avoir accès au haut-parleur, vous êtes réduit au silence » (Le silence fait partie des communaux, page 62)

Par sa puissance, l'outil génère potentiellement une inégalité, une infériorité dont Ivan Illich nous aide à mesurer les ravages sociaux lorsque sont perdus de vue les objectifs premiers qui ont conduit à sa création et son utilisation. Il transforme les modes d'appréciation du milieu et les compétences initiales d'appropriation, engendre une spécialisation, entérine une complexification et une sophistication des modes de vie qui ne sont pas discutés et dont la réversibilité n'est pas a priori envisageable ni intellectuellement ni politiquement.

Les dégâts collatéraux causés aux conditions de milieu sont facilement observables. Dans les bars et cafés de toutes sortes, on se désaltère aujourd'hui en présences d'écrans. Dans certains cafés de Paris ou du Val-de-Marne, on peut observer jusqu'à 4 écrans dont souvent plusieurs fonctionnent simultanément (Chaîne d'information ou programmes sportifs en continu, loteries de diverses sortes, PMU pour certains, jeux vidéo...). Ils occupent l'étendue sonore et visuelle et se sur-impriment souvent à la musique d'une radio allumée derrière le bar.

Les espaces partagés de la techno-cité sont dévorés par les vomissements cancéreux des "télécrans" qui prennent en otage nos perceptions, nous réduisent à leur capacités physiologiques de réception, bref, nous rapetissent face à la puissance d'émission ininterrompue de machines de toutes sortes. Ils sont devenus les coéquipiers imposés de notre sociabilité, dominant les milieux, les recomposent en fonction de leur langage, de leur mode d'action et de leur mode d'emploi.

La position d'Ivan Illich sur l'autosuffisance des communautés peut paraître archaïque au regard de l'édification urbaine qui depuis l'origine se fonde sur une accentuation de la spécialisation des tâches ; l'attrait de la ville réside aussi dans une socialisation plus ouverte, moins dépendante des cultures locales, plus libre et plus anonyme.

Il revendique une société construite par le bas, par les communautés plutôt que par une logique hétéronome souveraine dictée par les impositions du marché ou de l'administration. Une techno-cité construite sur un foisonnement de réglementations, d'institutions, de normalisations et de certifications de toutes sortes interdit de fait le droit d'une communauté à se constituer selon ses capacités par un libre accès et un usage partagé d'une partie notable de son environnement.

Toutefois, la position qu'il défend donne sa juste reconnaissance aux compétences d'organisation et d'appropriation des populations, à leur valeur d'autonomie. Elle prend à contre-pied les discours qui idéalisent de manière excessive l'ouverture des marchés et la performance hétéronome de l'économie. On voit bien avec les discours politico-économiques que la

surenchère technique qui prétend abolir le hasard ne cesse d'engendrer des effets non prévisibles (chômage, accroissement des inégalités...), qu'elle s'accompagne inmanquablement d'une augmentation de l'inconnu.

Face à la formidable capacité actuelle d'instantanéité, sa puissance horizontale, il réaffirme la viabilité économique et culturelle de communautés de tailles limitées, et leurs compétences d'autonomie dans la satisfaction d'un certain nombre de besoins et d'usages. Les savoirs ancestraux des populations et leurs transmissions vivantes constituent des sédiments anthropologiques et culturels qui permettent une assise renouvelée dans la longue durée. L'homme possède une habileté à produire les éléments les plus immédiats de son confort par une performance instinctive au confort et à la survie et que des centaines de générations ont édifié progressivement en culture. Et, bien que de nouvelles pratiques émergent autour des problématiques de la démocratie participative dans certains pays d'Europe, la création de leurs conditions de survie et d'environnement échappe aux prérogatives des populations. Elles doivent participer à la machinerie mondiale de la production des biens et marchandises en espérant les retombées de leur impitoyable soumission. Elles demeurent dépossédées de possibilité d'appropriation des territoires dont on recompose la présence par une série de discours sur la nature en ville, ce qui dans la bouche de la majorité des aménageurs se limite à une logique de verdissement normalisé.

L'évocation des communaux nous permet de mieux discerner l'incroyable désertification organique de nos environnements urbains. Ces milieux desséchés, vidés de leurs capacités de fertilité végétale, de leur diversité animale, nous privent d'occasion de ressentir notre statut de vivant selon ce qu'Yvan Illich nomme la création d'un monopole radical.

La techno-cité répand l'industrialisation du manque à l'échelle planétaire. À l'impossibilité d'appropriation des communaux succède l'appauvrissement drastique de la biodiversité qui nous prive non seulement à l'échelle de notre quotidien urbain, mais aussi à l'échelle de notre planète, de l'assise physiologique et végétative avec un milieu dont la richesse organique

constitue un moyen de survie et un seuil merveilleux à la nature plus lointaine de l'univers.

Nous sommes privés des occasions de sentir la qualité de portance ancestrale de la terre, dépossédés de la mémoire de notre émergence commune à cette biodiversité construite au fil d'une histoire longue. Dans cette instrumentalisation désespérante disparaissent les conditions entremêlées et symboliques de notre lien étrange aux végétaux et animaux. Leur capacité de croissance est réduite à une capacité de produire du rendement sous perfusion technique.

À l'épreuve d'un environnement organiquement stérile correspond l'enjeu d'une déforestation de l'imaginaire, d'une perte d'assise charnelle, d'une désincarnation. Nos capacités de contemplation sont décomposées par le déferlement de propagande autour de l'édification de la techno-cité.

Dans tous cela, nos actions quotidiennes présentent un niveau d'étrangeté de complexité, d'abstraction, d'intellectualisation, bref, d'absurdité d'un réel rendu opératoire, ouvert comme un corps éventré et désarticulé sous la violence des injonctions extérieures mais vidé de toute appréciation simple, de toute possibilité d'appropriation à l'échelle de nos potentialités, étranger même à nos rêves.

L'approche d'Ivan Illich n'est pas anti-technique en soi, mais promeut une certaine limitation instrumentale pour éviter à l'homme de se voir entraîné vers quelque chose d'étranger à son projet de départ et à lui-même. Chaque outil reste toutefois une invention magnifique qu'il convient de mesurer : que perd-on à ne plus utiliser son corps pour se déplacer ? à ne plus être entouré de silence ? à ne plus pouvoir se sentir accueilli, engagé, et responsable de l'espace partagé des communaux ?

Sa retenue technique propose une liberté plus grande pour les individus qui acceptent de se confronter plus immédiatement à leur propre humanité. Elle est plus engageante en termes d'assise sensorielle et de présence physique. Elle propose une immédiateté de l'homme au monde qui ne découle pas de

notre niveau d'équipement technique mais plutôt d'un imaginaire de développement qu'il désire moins séparé de notre condition humaine.

À l'aulne de cette espérance, le quotidien de la techno-cité résonne comme une aventure humaine atrophiée.

HUMANISME OPTIMISTE, INTELLIGENCE COLLECTIVE ET RISQUE SYSTEMIQUE

Ce qui est essentiel à notre avis, c'est de comprendre que cette technique n'est ni bonne ni mauvaise, mais insuffisante tant qu'elle n'aura pas ajouté à la connaissance et au contrôle de l'environnement inanimé, la connaissance et le contrôle du système nerveux humain ? La techniquement, à ce niveau prend le nom de « neurobiologie » doit remplacer les philosophies, les idéologies et les discours. Ces derniers ont toujours fourni une interprétation et une excuse logique à tous les comportements, d'autant plus qu'ils en ignorent les mécanismes inconscients.

Henri Laborit, *L'homme et la ville*, page 103

Virtualisation et hominisation

Chaque jour de nouvelles activités quotidiennes se recomposent dans des pratiques artificielles assises sur des capacités de virtualisation, à tel point qu'il ne restera sous peu que quelques fonctions végétatives enfouies pour rester encore à l'écart de cette dynamique.

Pierre Lévy tente de démontrer que cette virtualisation¹ s'inscrit dans le mouvement même d'hominisation. Notre espèce s'est constituée dans et par la virtualisation et les accélérations contemporaines ne sont que la marque d'une nouvelle étape d'hominisation, dans le prolongement de l'autocréation de l'humanité.

Trois précédents temps de virtualisation ont fait émerger l'espèce humaine : le développement du langage, le foisonnement des techniques et la

¹ Pierre Lévy. (1998), *Qu'est-ce que le virtuel ?*, La découverte, Paris

complexification des institutions. Trois nouvelles vagues vont l'installer dans la technocité : la virtualisation des corps, des messages et de l'économie. Détaillons rapidement son point de vue.

- Le langage virtualise un temps réel qui tient le vivant prisonnier de l'ici et maintenant. Ce faisant il ouvre le passé sous forme du partage des souvenirs, le présent dans l'énoncé de l'instant et de l'action et le futur dans la prospection. Le temps se déploie comme une étendue pourvue de sa propre consistance. La virtualisation dénoue ce qui n'était qu'ici et maintenant en ouvrant d'autres espaces, d'autres vitesses. Ainsi les langages humains virtualisent le temps réel, les choses matérielles, les événements actuels et de cette désintégration surgissent comme plusieurs faces d'une même création qui ajoutent au monde une dimension nouvelle.

- La technique permet la virtualisation de l'action par un processus simple. D'abord on identifie quelques actions physiques ou mentales, puis on les détache d'un assemblage particulier d'os, de chair ou de neurones, comme de leur statut d'expérience intérieure subjective. Ensuite cette action devient cette fonction abstraite matérialisée sous d'autres formes que le geste habituel. Au corps se substituent d'autres formes, le marteau pour la frappe, la roue pour la marche, le boulier ou la calculette pour les opérations mathématiques. Grâce à cette matérialisation, ce qui était indissociable d'une intériorité organique est désormais passé tout ou partie à l'extérieur, dans un objet. Ce qui était individuel et privé peut devenir public, partagé. Par une sorte de spirale dialectique, l'extériorité technique prend son efficacité en étant à son tour internalisée. Les forgerons, les conducteurs d'automobile modifient leurs muscles pour intégrer leurs instruments dans une sorte de corps élargi, modifié, virtualisé. À partir de ces mécanismes simples, la dynamique technique tend par combinaisons transversales vers des arrangements complexes qui peuvent alors l'emmener fort loin des premières fonctions.

Plus qu'une extension du corps, un outil est donc une virtualisation de l'action. On voit bien que la roue n'est pas le prolongement de la jambe mais une virtualisation de la marche.

De surcroît, la technique ne virtualise pas uniquement les actions, mais aussi les choses : le feu est virtuel partout où il y a des allumettes.

- Le contrat permet la virtualisation de la violence. Les rituels, les religions, les morales, les lois, les règles économiques et politiques sont des dispositifs sociaux pour virtualiser les relations fondées sur les rapports de force, les pulsions. Une loi s'applique à un nombre indéfini de personnes et l'on peut ainsi organiser la déterritorialisation de relations virtualisées ; un titre de propriété peut se transmettre.

Par ces définitions, Pierre Lévy présente la dynamique du virtuel, sa virtualisation, comme le mouvement inverse de l'actualisation. Elle consiste en un passage de l'actuel au virtuel, en « une élévation à la puissance » de l'entité considérée. La virtualisation n'est donc pas une déréalisation mais une mutation d'identité de l'objet considéré qui au lieu de se définir principalement par son actualité trouve sa consistance dans un champ problématique plus vaste. Virtualiser une entité consiste à découvrir une question générale à laquelle elle se rapporte et la faire muter en direction de cette interrogation comme réponse potentielle.

Par exemple la virtualisation des entreprises consiste à faire des coordonnées spatio-temporelles du travail un problème toujours posé plutôt qu'une solution unique et stable. La virtualisation permet le « hors-là », la déterritorialisation en vue d'une autre actualisation.

Pierre Lévy défend l'idée qu'une virtualisation est une mise en commun qui ouvre des puits de sens à partir de la présence physique immédiate et partagée d'un monde commun. Elle propose un décrochage à l'égard d'un milieu particulier, une dématérialisation qui rend possible l'actualisation de l'hyper corps de l'humanité.

La virtualisation n'est donc pas une désincarnation mais une réinvention, une hétérogenèse de l'humain.

La transformation des pratiques sociales sous l'effet de l'accumulation des techniques est ici présentée sans profondeur de champ critique. Cette manière de faire n'est pas sans rappeler l'approche de William Mitchell

lorsqu'il décrit les recombinaisons urbaines liées à la révolution informatique. Ces auteurs, simultanément, expliquent et valident le réel: ils font immédiatement correspondre description du monde et théorisation. Sous leur plume, les constructions humaines sont rendues neutres, dépourvues d'intentions, baignées dans une apesanteur qui laisse imaginer un détachement plein objectivité. Il y a une manière de faire toujours harmonieuse. Le monde apparaît comme un champ fonctionnel de certitudes organisées.

Au-delà de cet engouement théorique et parce que ces pratiques virtuelles font partie du quotidien de la technocité, certains récits de la seconde partie reviendront sur ces questions. Comment se construit la limite entre la multiplication de nos potentialités et les risques d'aliénation, de réification marchande en face de cet énorme hyper corps hybride, social et technologique ?

L'homme symbiotique et la complexité

Nombreux sont ceux qui abordent la question technique en pensant que la raison humaine saura se préserver des risques d'utilisation des outils qui, bien que dangereux, s'en tiendront à un statut ancillaire et un rôle d'appareillage. Ils resteront les instruments d'un projet social, politique, historique, démocratique dominé par la tempérance.

Il s'agit à l'évidence d'une approche optimiste. La technique nous lie à la nature en même temps qu'elle nous en éloigne, mais ce double mouvement est à la mesure de l'homme car il en est l'instigateur. Il lui revient d'en prendre conscience et d'envisager avec intelligence les adaptations culturelles et sociales nécessaires pour vivre correctement l'aventure humaine de la technosphère. Les représentants de cette hypothèse non catastrophiste ne cachent pas les risques de l'époque, mais sont confiants dans l'homme, qui jusqu'ici a surmonté avec succès les enjeux que lui

posait le devenir de son hominisation. Il saura le moment venu, trouver les solutions pour prolonger encore son autocréation.

Joël de Rosnay est un de ceux-là. Chacun de ses ouvrages présente de nouvelles connaissances scientifiques et techniques accompagnés des raisons d'être rassuré face à l'avenir. Son travail prospectif laisse apparaître un recul particulier, lié à l'évolution du vivant, à la dynamique biologique, sa puissance d'organisation et sa perfectibilité.

Par le jeu des mutations et de la sélection naturelle, depuis les premières organisations cellulaires, le vivant se perfectionne en un prodigieux foisonnement et en une infinie richesse de formes et de fonctions., Protéines, ADN et cellules se retrouvent chez tous les organismes biologiques, constituant une logique du vivant à partir de laquelle l'évolution se déploie. Le mouvement est une caractéristique fondamentale de la vie. La permanence de ses constituants n'empêche pas la création et la complexification progressive selon une architecture de systèmes. Les théories systémiques abordent tous les éléments du réel, la ville, les individus, les cellules, les sociétés à partir de modèles. La notion d'évolution est un terme neutre, une fonction sans à priori négatif ou positif. Dans ce grand jeu des emboîtements, l'échelle humaine est « neutralisée ». On ne lui affecte pas de valeur particulière.

Ces approches paraissent à première vue apaisantes par leur maturité méthodologique et le ton détaché qu'elles utilisent. Les cellules, les végétaux et animaux, les galaxies et le cerveau, et bien sûr l'urbanisation, tout passe sans difficulté à l'éprouvette. Quelles que soient les questions qui se posent, une construction intellectuelle adaptée réordonne les données dans un nouveau système à la manière d'une équation dont on réduit méthodiquement le nombre d'inconnues. Rien d'étonnant alors que la machine monde soit sans inquiétude : après une analyse poussée, elle est réorientable avec de l'énergie de commande et de l'information aux bons endroits.

Dans cette lecture systémique, du fait du partage de la même logique du vivant, les métaphores, le vocabulaire et les références biologiques prennent

une place importante. Peut-être l'interdépendance organique, l'associativité symbiotique¹ est-elle dans le discours des chercheurs, appelée pour compenser l'absence de solidarité à d'autres échelles !

Il y a risque de simplification dans l'ardeur intellectuelle qui accompagne ces constructions synthétiques et dans les similitudes qu'elles laissent croire entre les différents systèmes. Peut-on réduire au microscope une partie d'un système pour le transposer à une autre échelle ? Les différents niveaux de l'organisation n'ont-ils pas une organisation spécifique ? À l'échelle des sociétés et donc de l'urbanisation le maillon de base soumis à la pression complexifiante étant l'homme, est-il possible et souhaitable de s'extraire de ce champ de référence pour modéliser son passage à un ordre supérieur d'organisation en prenant pour modèle les étages inférieurs ?

Laissons de côté ce scepticisme et reprenons la description que propose Joël de Rosnay pour la prochaine étape de l'évolution biologique et sociotechnique. « *Aujourd'hui, nous construisons déjà de l'intérieur une nouvelle vie hybride. Nous sommes les acteurs d'une pièce encore inédite : les nouvelles origines de la vie. Enzymes d'une protocellule aux dimensions de la planète, nous travaillons sans plan d'ensemble, sans intention réelle, de manière chaotique, à la construction d'un édifice qui nous dépasse.* »²

Joël de Rosnay propose de baptiser cet organisme planétaire cybionte : il en imagine la maturité vers 2500. Construit à partir de « cybernétique » et de « biologie », ce terme définit un modèle d'évolution de la matière, de la vie et de la société humaine sur notre planète. Son objectif est « rétroprospectif ». Il présente, à partir principes systémiques généraux mis en lumière par les sciences de la complexité, un modèle hypothétique qui permet d'éclairer le présent immédiat et d'ouvrir la construction des sociétés de l'avenir.

Les conditions de la symbiose entre l'homme et le macro-organisme sociétal sont maintenant réunies. Trois évolutions déterminantes, le cerveau

¹ Jean-Marie Pelt, (1996), *De l'univers à l'être réflexions sur l'évolution*, Fayard,

² Joël de Rosnay, *L'homme symbiotique*, page 23

planétaire (Internet), les interfaces biotiques et le cyber-espace donnent naissance à cet homme symbiotique. Parallèlement et progressivement, par l'intermédiaire des muscles des hommes, de leurs machines, de leurs cerveaux, prend corps et s'anime cet immense être planétaire : le cybionte.

Mais pour y parvenir il est nécessaire d'accélérer la vitesse de l'évolution de l'homme parce que sa biologie le limite au regard de la rapidité de transformation de la technosphère. Joël de Rosnay n'envisage pas la généralisation d'hommes cybernétiques (cyborgs), mais prévoit plutôt une accélération des coévolutions créatrices entre l'homme, la biosphère, la technosphère, l'écosphère et la noosphère, à la manière dont la coévolution de l'homme avec la biosphère s'est effectuée jusqu'à maintenant par l'intermédiaire de l'agriculture et des biotechnologies.

La rencontre avec la technosphère et la noosphère en est encore à ses premiers balbutiements : le développement de la biotique (mariage de la biologie et de l'informatique) laisse augurer des interfaces encore plus performantes entre l'homme et les machines, les ordinateurs et des grands réseaux de communication, conduisant notamment à la création de nouveaux organes et de nouveaux sens.

Le mariage de la réalité virtuelle et de la biotique conduira à l'interface ultime entre le cerveau de l'homme et celui du cybionte. Il accèdera à un nouvel univers intérieur. À la relation entre réel et imaginaire viendra s'ajouter la relation entre réel, imaginaire et virtuel. Un univers intérieur partagé, constituant l'embryon d'une co-conscience planétaire dotée de fait d'une indépendance dans la poursuite sa propre vie à partir de l'existence des consciences symbiotiques mais plus limitées qui la constituent.

Ce nouveau partenaire pour l'homme, le cybionte, est un macro-organisme planétaire déjà en voie d'émergence. Il existe à l'état primitif déjà doté de sa dynamique propre. Les organisations sociétales dans leurs diversités, les villes, les communautés humaines, concentrées ou dispersées, les populations de machines, les réseaux de communication et de transports sont des macrostructures visibles constituant les organes ou tissus vitaux du cybionte. Progressivement, ce tissu humain hybride s'étale à la surface de la

planète en se différenciant et en se reproduisant d'une manière analogue à celle des cellules embryonnaires au cours de la formation d'un organisme vivant. (page 173). Comme tout organisme vivant, le cybionte assure par l'intermédiaire des hommes et des machines ces grandes fonctions de base, autocorrection, autorégulation, et autoréparation.

Le système digestif du cybionte fonctionnera dans le cadre d'une association symbiotique avec Gaïa. Les systèmes de communication planétaire liés aux ordinateurs formeront l'ébauche du système nerveux et du cerveau du cybionte par lequel s'interconnecteront des hommes-neurones.

L'avènement du cybionte représente une intégration technicisée de l'humanité. Elle exige que les hommes abandonnent une partie de la souveraineté et du contrôle qu'ils exerçaient sur les niveaux inférieurs d'organisation par leurs instances traditionnelles. C'est le prix à payer pour obtenir des pouvoirs supplémentaires et des moyens accrus. Il s'agit d'un principe de « subsomption généralisée » propre à toute organisation par niveaux hiérarchiques, tel qu'on le rencontre en biologie ou en écologie.

Ce modèle se reconnaît comme un humaniste techno-dépendant, dont l'objectif recherché est une symbiose toujours en progrès entre deux faces ; une face industrielle et une face culturelle. Joël de Rosnay espère l'émergence de valeurs positives de la genèse d'un tel macro-organisme planétaire. La convergence de la politique, de la religion et de la science dans la vision et la construction d'une nouvelle forme de vie lui semble être le prochain objectif de l'évolution de l'humanité

Il voit dans l'avènement de ce cybionte et dans la révolution symbiotique, un nouveau paradigme.

La révolution copernicienne permis à l'homme de s'échapper du géocentrisme. La révolution cartésienne a rendu l'univers accessible par la raison. La révolution darwinienne a restitué l'homme au cœur de la nature. La révolution systémique a su réintégrer les connaissances dans un tout cohérent. Le cinquième paradigme en train de naître, la révolution symbiotique, sur la base de la théorie générale de l'auto-organisation et de

la dynamique des systèmes complexes, permet l'évolution des sociétés humaines vers la naissance du cybionte et de l'homme symbiotique. Un des plus grands défis que l'espèce humaine ait eu à maîtriser au cours de son évolution. Une étape aussi déterminante que le passage de la vie unicellulaire à la vie multicellulaire d'organismes intégrés dans leurs structures et fonctionnalités (page 223).

Après une description détaillée des mécanismes de co-évolution et de co-organisation entre l'homme démultiplié et ce super organisme planétaire, le livre fait une double promotion de cet avenir désirable. D'un côté sont présentées de nouvelles trouvailles techniques, de l'autre un catalogue de bonnes intentions politiques et culturelles. En humaniste convaincu, Joël de Rosnay finit son exposé en ces termes « *Mais le grand défi de l'avenir ne sera pas technique, il sera humain.* » (page 380). La logique systémique permet évidemment de nouvelles interfécondations entre systèmes hier encore séparés, mais elle laisse de côté la question spécifique de l'être, c'est-à-dire l'approfondissement du sens et l'épanouissement partagé, sur la base de notre condition humaine, indépendamment d'un niveau supérieur d'équipement technique.

L'engouement pour ce futur nous paraît étrange. Pourquoi cette aventure hyper sophistiquée nous apporterait-elle forcément plus de bonheur ? L'homme est-il à ce point dépendant de cette hypertrophie irréversible de ces fonctions cérébrales qui produisent, sans pouvoir se limiter, une complexification continue de son assise au monde. La maestria intellectuelle de Joël de Rosnay apparaît au détour des pages comme une mécanisation de l'esprit et, malgré l'énoncé de bonnes intentions, ce cybionte n'est autre chose que le déploiement conscient, virtuose et assumé du système technicien décrit par Jacques Ellul. Sa description définit *in fine*, avec moult détails, les conditions de construction de la techno-cité.

Il se fonde sur un paradigme artificialiste qui considère qu'un investissement sans retenue dans la transformation des conditions matérielles existantes est la seule voie possible. Ce n'est plus la technique qui est utile, mais sa progression qui apparaît indispensable à la réalisation

de l'évolution de l'homme. Ce cybionte illustre un paroxysme de l'agitation humaine : la performance technique à remodeler l'environnement s'accompagne chez les humains d'une surexcitation comportementale. Sa logique constructiviste apparaît comme une sorte de compulsion matérialiste par laquelle l'homme donne l'impression de courir après le monde de la vie.

Cette accélération de l'avenir, cette quête d'organisation par un système supérieur, sur-humain, laisse transparaître un manque d'intérêt pour l'échelle de l'homme, dont on résume souvent le fonctionnement en l'illustrant avec des simplifications issues de niveaux inférieurs de l'organisation du vivant.

Voyons maintenant comment cette définition futurocentrique du temps modifient nos représentations de la durée.

Une nouvelle administration temporelle

Je n'aime pas cette attitude sentimentale envers le passé, de même que je n'aime pas cette attitude sentimentale technocratique tournée vers l'avenir. Toutes deux sont fondées sur [...] une conception horlogère du temps.

Aldo Van Eyck, 1967, cité par William J. R. Curtis, in *L'architecture moderne depuis 1900*, Phaidon, 2004

Les sociétés traditionnelles n'ignoraient pas le changement technique, mais elles innovaient dans une durée plus que centenaire et pour certaines d'entres-elles millénaires. Elles connaissaient ainsi un état d'équilibre que seule venaient rompre les pressions et les agressions venues de l'extérieur (guerres, invasions, épidémies ou catastrophes naturelles). Jusqu'à la révolution industrielle, l'histoire technique de l'humanité est passée par des transformations successives qui n'ont jamais été ni brutales ni rapides. L'innovation entraînait, de la part des individus comme des sociétés, une adaptation vécue dans le long terme, sans à coup.

Les sociétés industrielles sont structurées différemment et ajoutent à ces causes externes des causes internes de déstabilisation qui les confrontent au choc toujours renouvelé du changement.

La technologie est l'un de ces plus importants facteurs qui intervient non pas indépendamment d'autres aspects (évolution des mœurs et l'urbanisation) mais qui semble les précéder.

Sa diffusion se joue de l'espace et du temps en fonction du progrès des échanges et entraîne les sociétés dans « un ouragan perpétuel de destruction créatrice »¹ qui n'épargne plus personne aujourd'hui. L'assujettissement des

¹ Jean-Jacques Salomon, *Le destin technologique*, page 91

hommes aux rouages d'un monde orchestré par d'autres rythmes que ceux de la nature affecte la représentation de la durée, l'échelle du temps. On rencontre une altération spécifique du milieu technique par sa nouvelle consistance temporelle.

Depuis la révolution industrielle, le temps a cessé de flotter et s'est rué vers le renouvellement des structures et institutions sociales, attisé par la succession des mutations techniques.

Jean-Jacques Salomon¹ fait remarquer comment chaque génération depuis le XIX siècle a le sentiment d'avoir vécu plus de changement que toutes les générations précédentes : chacun se trouve exposé au choc constant des ruptures et des discontinuités. La grande industrie et la vie urbaine ont affronté pendant des générations des difficultés psychologiques et physiologiques de la main d'œuvre et des populations à se plier à la régularité des horaires et des rythmes, au respect de ce nouvel ordre temporel, à l'économie du temps et à la discipline des cadences. La nouvelle vie urbaine industrialisée ne fut pas sans traumatisme pour l'espèce humaine arrachée à une existence assise sur les rythmes naturels.

L'organisation moderne a recomposé les perceptives temporaires de plusieurs manières.

- Le temps chronométrique s'est transformé sous l'impact de l'organisation rationnelle du temps productif et de sa rythmique mécaniste. L'horloge, omniprésente, que Lewis Mumford voit comme le symbole de la machine de l'âge industriel moderne, assoit la mesure du temps abstrait et impose un nouvel horizon temporel qui tourne le dos au temps flottant du Moyen Age. Ce mètre étalon des disponibilités et des rentabilités devient le pouls mécanisé d'un monde mis en marche et en ordre, Il construit son équipement invisible comme son administration perpétuelle.
- Le temps linéaire aussi, s'est trouvé réorienté selon une ligne droite passé-présent-avenir, à partir d'une origine et d'une fin supposée, dans une dramatisation simplificatrice qui oppose le révolu (tradition), au futur

¹ *ibid*,

(modernité) au sein d'une dialectique qui lui est spécifique. Une réalité temporelle nouvelle se partage, mesure culturelle nouvelle de la durée, mais aussi nouvelle structure formelle qui prend forme théoriquement et concrètement et affirme son caractère systématique autant que son omniprésence.

- Le temps historique enfin s'est recomposé tant l'histoire apparaît comme l'instance dominatrice, à la recherche de son accomplissement final, irréversible. La temporalité du XX siècle porte cette particularité de se vouloir toujours contemporaine. Simultanée et mondiale, sa mesure du temps ne reconnaît plus l'éternité, mais se confond de plus en plus avec l'immédiateté, l'actualité du jour, la quotidienneté sans recul, construisant de manière paradoxale une sorte d'envers pur et simple de la durée historique qu'elle valorise pour autant.

Les infrastructures médiatiques et techniques s'emploient à fragmenter le temps, à l'accélérer, à l'aplatir quitte à délaisser des temporalités plus étendues et perdre ainsi des mémoires significatives. Appréhender les durées qu'exige la vie, la formation du cosmos et de la terre paraît difficile à une époque qui regarde obsessionnellement le décompte des minutes

La conjonction toujours plus subtile des systèmes automatisés fonctionne grâce à une gestion encore plus fine de cette impalpable donnée dont tout repos semble banni. L'ère du comptage donne son rythme, celui de la coordination en temps réel des actions humaines et des automatismes.

Un éternel instantané, dramatisé sur fond d'allongement de l'espérance de vie.

L'IMPACT ONTOLOGIQUE, SOLITUDE ET ARRAISONNEMENT

Ainsi la technique moderne, en tant que dévoilement qui commet n'est-elle pas un acte purement humain. C'est pourquoi il nous faut prendre telle qu'elle se montre cette pro-vocation qui met l'homme en demeure de commettre le réel comme fonds.

Martin Heidegger, *La question de la technique*, page 25

L'arraisonnement de l'Être

Par sa formule “*L'essence de la technique n'est absolument rien de technique*”¹, Martin Heidegger offre une méditation entre la technique et son essence. Il propose une pensée bien différente de celles qui étudient les techniques comme instrument social.

Depuis Descartes, la montée en puissance des techniques modernes débouche sur la philosophie moderne du sujet et en même temps, paradoxalement déploie les conditions de l'anéantissement de cette même philosophie tant l'avènement d'une maîtrise scientifique de l'être entraîne la destruction de la subjectivité. Les techniques confèrent à la pensée occidentale autant son unité que son achèvement, tout comme elle confronte nécessairement celle-ci à la possibilité de son éventuel dépassement

Quelle est alors la position de cette philosophie de l'être en face du déploiement des techniques ?

Il n'est pas ici question de synthétiser une pensée ardue et complexe. De manière simple, il nous semble que pour Heidegger, l'essence de la

¹ *La question de la technique*, TEL, page 9

technique réside dans sa vérité et se tient en deçà de son instrumentalité, qui nous permet d'agir avec exactitude sur le monde. À la différence de cette instrumentalité qui apparaît comme un moyen humain, l'essence de la technique porte un dévoilement, un type de manifestation, l'accès à une certaine présence. Le produire humain ne s'oppose pas à la nature, mais par le mode de dévoilement qui lui correspond révèle une puissance qui "oblige" l'homme. C'est en ce sens un destin, une instance autonome non humaine.

Heidegger note qu'à l'échelle du XX siècle, la production devient une provocation explicite qui demande à la nature de livrer son énergie. La technique arraisonne la nature, c'est-à-dire la met à la raison, exige de toute chose qu'elle rende raison, qu'elle donne sa raison. Les énergies mobilisées, le nombre croissant d'artefacts, l'accélération actuelle du progrès nous montre qu'il n'y aurait plus aucun sens à parler de contrôle humain. Au-delà de cet effet d'échelle, l'autonomie de la technique s'inscrit dans son mode de dévoilement, antérieur à toute décision, à toute action humaine.

La pensée technique apparaît comme fondamentale par rapport aux sciences naturelles car le travail de la technique dévoile le réel comme dépôt. Il ouvre ainsi l'homme à son destin. Dilemme : ou bien il croit posséder la maîtrise du monde tandis que de ce fait il se perd dans ces propres œuvres, ses propres constructions techniques, ou bien il trouve dans l'essence de la technique la croissance de ce qui sauve¹.

Martin Heidegger construit son essai sur la question de la technique autour de ce vers d'Hölderlin « *Mais, là où il y a danger, là aussi croît ce qui sauve.* » Il livre cette assertion comme une objectivité suprême au milieu de paradoxes fructueux de son développement. L'homme semble alors entièrement libre « *La technique n'est pas ce qui est dangereux. Il y a rien de démoniaque dans la technique, mais il y a le mystère de son essence* » (page 37). L'énoncé construit une dramatisation de la menace qui se déplace

¹ Peter Kemp, « la question de la technique selon Heidegger », in *Les philosophes et la technique*, Pascal Chabot et Gilbert Hottois, Librairie Philosophique Vrin, 2003

au gré de la parole exploratoire et de sa capacité de mise en abîme. « *La menace qui pèse sur l'homme ne provient pas en premier lieu des machines et appareils de la technique, dont l'action peut éventuellement être mortelle. La menace véritable a déjà atteint l'homme dans son être* » (page 37).

Cette réflexion philosophique a la richesse d'une méditation flottante et équivoque. Nous lui accordons toute la pertinence d'un chemin intellectuel florissant, à visiter plutôt dans un recueillement sur l'approfondissement de la pensée que dans la constitution d'un débat public autour des risques d'effacement insidieux des libertés publiques dans l'administration technique de la cité-monde.

Toutefois, cette lecture nous propose de tenir le travail de la pensée le plus longtemps possible et de garder à l'esprit que le sens des choses est donné par la relation que les hommes construisent avec elles. Mais le foisonnement lexical et les déplacements de définitions au cours de l'énoncé construisent un chemin voilé qui n'aide pas à aborder les enjeux de la modélisation technique contemporaine.

La cité qui nous interroge est-elle absente des fulgurances ontologiques de Heidegger ? Son exigence philosophique s'épanouit dans l'entrechoquement de concepts qui semblent nous éloigner de l'assise sociale et politique de notre questionnement.

Nous retiendrons la force avec laquelle il martèle l'irréductibilité de l'être et ouvre au dégagement de la pensée. Celle-ci se construit différemment de toute mécanisation de l'intellect. Il ne s'agit pas d'instrumentaliser l'esprit humain mais de construire un itinéraire imprévisible à travers la méditation et la construction du sens. Un espace de liberté, individuel et indomptable, que l'on opposera à la performance fonctionnelle des agencements cérébraux qui offrent leurs compétences intellectuelles à la construction de la techno-cité.

Ontologie versus anthropologie

Dans *L'homme artificiel*¹, Dominique Bourg juge les conceptions de Heidegger sur la technique d'instrumentalité cynique, à partir d'une critique de l'exclusive de sa quête ontologique. Pour lui, Heidegger pense l'Humanité depuis l'indépendance de l'Etre sur la base d'une approche méthanthropologique, essentiellement négatrice de toute espèce d'appartenance de l'humanité à elle même. La radicalité de la quête ontologique heideggerienne éloigne l'homme de son inclusion dans l'histoire, semblant dénier à l'ego tout socle anthropologique, au bénéfice d'une ouverture radicale à l'Etre².

Pour Dominique Bourg, les affirmations heideggeriennes sur l'être se voient attribuer diverses aptitudes relationnelles autrefois conférées à des instances divines, (appel adressé à l'homme, capacité à donner la pensée et dispenser le sens, ...), et que l'on retrouve aussi dans les figures mythologiques et dans certaines positions de la théologie catholique. La critique est la suivante : seul un devin, outrepassant les pouvoirs du langage commun, pourrait en effet nous entretenir de la sorte à propos de cette tout autre dimension à laquelle l'humanité en tant que telle n'aurait qu'un accès infime. Préoccupé avant tout par l'ouverture de l'homme au dévoilement de l'Etre, Martin Heidegger refuse de faire de la technique, avec toutes les questions anthropologiques et historiques qui y sont liées, un instrument éventuel au service de l'homme, préférant la décrire le dépassant et le menant au rythme de ses contraintes.

Pour Dominique Bourg sous l'apparat de la quête ontologique de l'Etre, et par ce désintérêt pour la réalité pratique du fait technique, Heidegger décrit une position par dépit, une conception assez élémentaire de la technique : celle de d'instrumentalité cynique.

¹ *L'homme artificiel*, page 58 à 73, (Heidegger ou le cynisme de l'être)

² *ibid*, page 71

La dépossession de la langue

Dans une conférence énoncée en 1962 devant un public d'ingénieurs¹, Heidegger traite des risques que fait peser l'univocité du langage technique sur la relation de l'homme à la langue. L'impératif technique d'une langue informationnelle, soumise au codage des ordinateurs et à l'ingénierie cybernétique du traitement de l'information n'engendre-t-il pas un appauvrissement du sens, un éloignement de la réalité, une perte de prise existentielle sur le monde. Bref, autant de bouleversements qui se diffuseraient ensuite vers la pensée, le bâtir, l'habiter ?

Il part du constat selon lequel la représentation anthropologico-instrumentale de la technique ne s'attache pas de mettre en évidence le caractère propre de la technique moderne. L'analyse des moyens inventés et produits par les hommes ne met en relief aucune différence essentielle entre la hache de pierre et le satellite de télécommunication. Tous deux sont des instruments, des moyens produits pour des fins déterminés. La représentation instrumentale de la technique construit une vue d'ensemble de l'histoire de la technique qui ne permet, ni de repenser la conception courante de la technique moderne, ni d'aborder la spécificité contemporaine. Une telle approche laisse en dehors une question qui lui paraît essentielle. « *Est-ce que la culture technique et par sa suite la technique elle-même contribue en général, et si oui en quel sens, à la culture humaine, ou est-ce qu'elle menace et ruine cette dernière ?* »²

Repartant de la racine grecque du terme, Martin Heidegger redéfinit *techné*, non pas comme un concept du faire, mais du savoir. *Techné*, puis technique veut dire que « *quelque chose est posé dans le manifeste, l'accessible et le disponible, porté en tant que présent à sa position* ». (page 23). Ce principe du savoir règne dans la technique et s'auto-organise sous une forme particulière aussitôt que se développe une science qui lui correspond. Cet événement unique dans l'histoire marque à l'intérieur de l'Occident le début de l'époque des Temps modernes. La technique est donc co-déterminante

¹ *Langue de tradition et langue technique*, éditions Lebeerr Hossmann, 1989

² *ibid*, page 19

dans le « connaître » (page 25) : la complexification des expérimentations et le vocable contemporain de techno-science illustre clairement cela. La nature est sommée de se manifester dans une objectivité calculable et vérifiable.

Quand est-il alors de l'impact de cette évolution sur la langue ?

Comment la domination de la technique moderne sur la langue transforme-t-elle le parler de l'homme ? Qu'en est-il de l'expression d'un dedans de l'homme, par un dehors, la voix ou l'écriture ? Heidegger précise que l'homme ne peut véritablement dire, c'est-à-dire montrer et faire paraître, que ce qui se montre à lui de soi-même, que ce qui de soit-même apparaît se manifeste et s'adresse à lui-même.(page38).

De son côté, la technique aborde le langage comme l'organisation de signes qui chacun se définisse de manière univoque en un énoncé déterminé. Les principes techno-calculateurs de cette transformation assurent la possibilité d'une communication certaine et rapide et en même temps détermine le mode de la langue. Heidegger voit dans cette entremise la domination de la technique s'accroître en puissance pour recouvrir une latitude très vaste. Se développent des systèmes de messages et de signalisations formelles qui selon lui altèrent le dire comme « montrer » et « faire apparaître le présent et l'absent, c'est-à-dire la réalité au sens large » (page40). La relation de l'homme à lui-même, à ce qui l'entoure et aux autres, repose sur ce « faire paraître », sur le dire parlé et non parlé. Heidegger voit l'agression de la langue technique comme une menace contre le caractère propre de la langue (page 41). L'univocité, la sacralisation de l'information, la sûreté et la rapidité de communication qui assoient la domination de la langue technique, véhiculent une conception correspondante de l'être-homme et de la vie humaine, car la langue seule préserve l'excès de la présence sur le présent.

Heidegger oppose ici la langue naturelle comme « dire » et la langue technique comme production de messages clairs et univoques, strictement réglés sur le modèle de la théorie de l'information.

Par sa domination informative, cette agression de la technique contre la langue traditionnelle sépare l'homme de ce qui fait le « dire », de cette

relation d'ouverture à l'être qui constitue son essence. Cette aliénation, plus intense à ces yeux que toutes les oppressions économiques ou sociales assoit le règne de l'homme unidimensionnel, la fin du « secret de la langue », ce qu'elle peut dire et n'a pas encore dit.

L'avenir du progrès

« Quelle espèce de Monde le Progrès des Lumières, l'avancement des sciences, la lutte universelle contre le Fanatisme et la Superstition nous donneront-ils demain ? » aucun des concurrents n'aurait certainement songé à prévoir rien qui ressemblât, fût-ce de très loin, à la civilisation des Machines s'exterminant elle-même, au risque, dans sa rage croissante, de détruire la planète avec elle.

Georges Bernanos, *La France contre les robots*, page 104

“Nous avons poussé si loin la manie malsaine de tout vouloir changer, que les hommes ne peuvent plus supporter près d'eux quelque chose de durable. Mondo ! Racontez donc l'histoire de ce professeur suédois !

- Sans doute voulez-vous parler du professeur Gustafson ? Celui qui pense que les céréales ont vieilli. L'orge, par exemple, n'a varié qu'à peine depuis cinq cent mille ans ! C'est pourquoi la recherche scientifique moderne s'est crue obligée de modifier et de moderniser différents genres de céréales à l'aide de radio-isotopes.

Le patron ricana :

- C'est un exemple type de démente scientifique. Il faut que ce qui a fait ses preuves pendant cinq cent mille ans soit modifié à tout prix ! Avez-vous quelque chose à ajouter, Mondo ?

Le démon du « Progrès » s'inclina légèrement devant son maître et seigneur.

Permettez-moi quelques mots rapides pour en finir, Patron ! Du fait que, en toutes circonstances, un véritable progrès ne peut être que de nature psychique et spirituelle, nous sommes obligés de conclure que, dans l'ensemble, il n'existe pas de progrès véritable dans le monde des hommes. C'est ainsi que malgré une civilisation hautement policée, l'humanité en est restée à peu près au niveau des cannibales ; Inconscient, dénaturé, immoral et insouciant, l'homme porte une main sacrilège sur les fondements mêmes du monde et de la Vie. Lentement, au cours des siècles, j'ai travaillé en silence et dans le secret à préparer et à permettre la possibilité d'une destruction totale. Et

l'humanité, enivrée de son prétendu « Progrès », ne l'a pas remarqué ! Aujourd'Hui, avec fierté et satisfaction, je puis affirmer que nous touchons au chaos final. ¹»

Günther Schwab livre ici un propos apocalyptique : il commence d'ailleurs son ouvrage par une apostrophe issue du Livre de l'Apocalypse : *“Et ta colère est venue, et le temps est venu (...) de détruire ceux qui détruisent la terre.”* Il décrit le principe d'une intentionnalité diabolique du progrès qu'il dramatise sous la forme d'un dialogue entre le diable et ses sbires. On les voit se réjouir page après page de la suite prévisible des mauvaises nouvelles qui chacune renforce celui-ci dans la satisfaction de son ouvrage de destruction de l'humanité face à des hommes inconscients, crédules et avides. La figure du diable personnifie cette pensée insupportable, son caractère implacable et prémédité. Mais une telle mécanique intellectuelle s'asphyxie face à un système d'argumentation dont on fini par ne plus savoir s'il est dû à la supériorité du diable ou à l'empathie parfaite de la pensée de l'auteur à la pensée d'un diable.

Caché dans la puissance de l'élaboration intellectuelle si à l'aise dans le besoin convulsif de progrès, apparaît un accident de la raison incarné ici dans la figure du diable. Nous voyons bien les menaces liées au déferlement des catastrophes technologiques, mais ne donnons pas un crédit absolu à une mécanisation de la pensée selon laquelle, par principe, le pire serait nécessairement certain. Sans vouloir se rassurer à peu de frais, nous ne trouvons pas dans l'automatisme d'un tel raisonnement, ni la richesse des élaborations parfois contradictoires et imprévisibles de l'organisation du vivant, ni la modestie et la relativité que demande notre inclusion complète dans un objet d'étude aussi vaste que le monde urbain ni le jeu toujours probable du hasard.

Nous souhaitons plutôt penser les insécurités contemporaines dans la clarté même tamisée des Lumières, pour construire une attitude raisonnable vis-à-vis de ce que nous créons.

Nous ne participons pas à une critique qui épouserait une conception

¹ Günther Schwab., *La danse avec le diable*, Le courrier du livre, Paris

globalisante du monde prédéterminé par sa fin. Tout cela correspond trop à l'air du temps, à la mise en question de l'adhérence individuelle et collective au monde dans un réseau de significations floues engluée dans une administration de la peur.

Quel que soit l'impact de main invisible du marché sur les territoires, nous sommes présents à ses effets, soucieux d'en interroger les conséquences humaines plutôt que de tenter d'en défier intellectuellement la prétendue intentionnalité ou espérer construire une ligne Maginot idéologique pour et se mettre à l'abri. Cette toute puissance présumée de l'esprit, même dans sa dimension critique, entretiendrait d'ailleurs les erreurs que nous souhaitons dénoncer d'une pensée intrumentalisée, rigide et unidimensionnelle.

Cette féerie technique de l'urbain semble correspondre à minima à ce "temps de la fin des conceptions du monde", mi-fantasmagorie généralisée, mi-nudité et précarisation des liaisons sociales, mi-schizophrénie apocalyptique et en même temps dans les plis du réel, résident d'illimitées possibilités de rencontres.

Les discours sur le progrès sont fidèles aux équations du modèle industriel : progrès technologique = croissance économique = progrès social = meilleure organisation de la société = bonheur des hommes. Ils sous-tendent les appels au développement économique, comme seul horizon réaliste. Le monde structuré comme une vaste chaîne de montage construit forcément une techno-cité. Mais pourtant :

"Par moments, je suis comme répandu dans le paysage et dans les choses et je vis moi-même dans chaque arbre, dans le clapotis des vagues, dans les nuages, dans les animaux qui vont et viennent et dans les objets. Il n'y a rien dans la tour qui ne soit devenu et qui n'ait grandi au cours des décennies et à quoi je ne sois pas rattaché. Tout a son histoire qui est aussi mon histoire et ici il y a place pour les domaines des arrières-plans, situés hors de l'espace.

J'ai renoncé à l'électricité et j'allume moi-même le foyer et le poêle. Le soir, j'allume les vieilles lampes. Il n'y a pas non plus d'eau courante ; il me faut aller à la pompe moi-même. Je casse le bois et fais la cuisine. Ces travaux simples rendent l'homme simple et il est bien difficile d'être simple.

À Bollingen, je suis plongé dans le silence et l'on y vit in modest harmony with nature.

*Des idées émergent, qui remontent au fond des siècles et qui par conséquent anticipent un lointain avenir.*¹

Ces évocations relativisent la notion de progrès au regard du temps long qu'il nous a fallu pour bricoler un certain confort dans notre niche écologique. Ils nous mettent en relation avec les d'approfondissements successifs par lesquels nos fonctions vitales ont lentement enrichi ce lien d'hospitalité originelle avec la terre.

Ce lien est ici présenté comme une qualité humaine qui ne semble dépendre historiquement, ni d'une civilisation particulière, ni d'un niveau de développement technique ni encore d'une accumulation de marchandises. C'est plutôt une qualité, celle de notre accord avec le monde, une énigme ontologique nourrie des événements de notre quotidien, du lien avec les autres, humains, animaux, végétaux, géographie, cosmos.

De telles évocations auront-elles encore lieu dans la techno-cité ?

¹ Carl G. Jung, *Ma vie*, Gallimard, page 263

L'APOCALYPSE TECHNOLOGIQUE

Introduction

Nous allons maintenant interroger les immenses possibilités d'innovation qu'ouvre la convergence possible de trois ensembles de technologies (les nanotechnologies, les biotechnologies et les technologies de l'information) avec les sciences cognitives. Leur regroupement aborde une phase industrielle pendant que se poursuivent de vastes programmes de recherches, financés par différents Etats dans l'objectif d'accélérer ce processus. Voyons comment cette intégration de différentes technologies constitue autant d'opportunités dans la mise en œuvre accélérée de la techno-cité.

Nous nous appuyerons sur les travaux de Jean-Pierre Dupuy pour découvrir les potentialités et les enjeux de ces nouveautés. Ses nombreux articles présentent à la fois des aspects pratiques de ces innovations et les réflexions que pose à l'homme l'accélération vertigineuse de ces ingénieries.

À partir de la nature et de son génie technique, l'homme est sur le point de construire un technocosme dont la techno-cité serait l'incarnation à l'échelle de ce que l'on nomme "ville".

Comme discipline, l'urbanisme n'appréhende qu'une partie du "spectre perceptible" de technologies qui se déploient ici à des échelles et à des niveaux d'imbrication difficilement imaginables. Mais étudier ces nouvelles technologies avec l'œil de l'urbaniste, c'est observer la manière dont elles architecturent le réel. Prenant l'habitat de l'homme comme échelle de référence, nous serons plus proches de leurs effets.

Il s'agit d'évaluer l'habitabilité de ce technocosme.

Le chantier ouvert par ces convergences technologiques est d'une telle

puissance de réorganisation qu'il déstabilise autant notre environnement physique, (étudié ici sous la forme urbaine), que notre ontologie, nos réflexions éthiques, le statut de notre connaissance, voir nos catégories métaphysiques. Voici les enjeux que nous présentent Jean-Pierre Dupuy ; prendre la mesure de ce formidable déploiement de puissance qui investit toutes les dimensions du réel et ouvre la possibilité d'une recreation magistrale de l'environnement et de la vie dans la techno-cité.

À la compétence d'édifier que Françoise Choay énonçait comme une donnée anthropologique, nous voyons succéder une puissance de constructibilité omnidirectionnelle, asymptotique, merveilleuse et terrifiante.

Pour commencer, intéressons-nous à quelques résultats pratiques. Nous détaillerons ensuite les effets de nouveauté d'un monde dont les technologies de l'information et de la computation dépassent les capacités d'imagination et d'intelligence de l'homme.

À partir de quand ces changements traduisent-ils des ruptures qualitatives, des seuils de mutations irréversibles ?

Certains, comme William Mitchell, voient avant tout dans l'aventure technologique, la re-formalisation de données immuables comme la présence, la relation, le commerce, la sociabilité. Leur approche décrit méthodiquement l'ampleur des transformations sur notre quotidien. Elle détaille les transformations de la vie, explicite puis rendent crédibles des effets dont on pourrait douter, dont on pourrait affabuler les conséquences, dont on pourrait exagérer les impacts. Mais le ton apaisé et rassurant de ces descriptions nous met à l'abri d'une amplification alarmiste car la critique y est étrangère. Nous entrevoyons les métamorphoses de notre environnement sous le regard optimiste de celui qui se laisse délicieusement emporté par le courant. Notre guide présente le ton patelin de celui qui semble maîtriser le flux d'innovation. Jean-Pierre Dupuy livre pour sa part un propos acéré. Son inquiétude philosophique nous semble pleine d'acuité. Elle sollicite une accélération de la réflexion pour accompagner, en temps réel, les futures transformations en essayant de les penser le plus profondément et le plus

largement possible : difficile lucidité.

Ce chapitre nous conduira à interroger le faisceau de représentations, le programme métaphysique de recherche et l'idéologie qui fonde un tel engouement technique en regardant les idéaux des mouvements d'opinions qui attendent de cette maturité technologique d'immenses ouvertures existentielles. Si d'un côté on observe une levée en masse des discours qui tendent d'ébranler l'optimisme progressiste à partir de ces effets, de l'autre coté on remarque une accélération quasi exponentielle des technologies arrivant sur le marché et des philosophies qui les sous-tendent.

Dans les plis de l'époque de convergence technologique émerge encore notre consistance corporelle sur laquelle se retrouve encore notre individualité de sujet. Mais comment notre être, avec la relativité organique de son mode d'existence charnelle s'apprête-il à vivre ce basculement vers le tout artificiel ?

L'avènement d'un technocosme effectif présente plus qu'une nouvelle étape de réorganisation historique de nos conditions d'existence ; il engage sans point de repère la question de la définition de l'humain c'est-à-dire l'évolution que nous souhaitons pour l'homme.

La technocité, écosystème futur pour un peuplement hybride issu des hommes, offre les conditions matérielles et imaginaires de ce basculement dans un environnement entièrement et définitivement transformé.

Prise de contact

Les nanotechnologies permettent de manipuler la matière à l'échelle du nanomètre, c'est-à-dire du milliardième de mètre (échelle intermédiaire entre l'atome et les molécules). Quelques exemples :

Au Japon, des nanotubes sensibles sont mis au point pour renforcer l'efficacité de panneaux solaires. Ils sont incorporés comme nanotiges dans des feuilles de plastique pour créer une sorte de papier peint solaire, voir

des peintures solaires qui peuvent être appliquées sur n'importe quelles surfaces, transformant routes ou façades d'immeubles en vastes générateurs d'énergies.

On prépare aussi des nanoparticules réactives afin de dépolluer, plus particulièrement l'eau. La maîtrise de cette échelle d'organisation de la matière laisse aussi entrevoir une accélération inouïe des ordinateurs. Des services web dix mille fois plus rapides, une mise en réseau planétaire des informations relatives aux personnes et aux choses, des capacités énormes de traitement de l'information seront disponibles dans des dispositifs de très faibles volumes comme la monture d'une paire de lunette. L'ubiquité des techniques de l'information permettra à tous les objets de notre environnement, y compris les parties de notre corps, d'échanger en permanence des informations avec tous les autres.

D'innombrables exemples existent dans des domaines aussi variés que l'alimentation, l'agriculture, la médecine, l'armement. Cette mise en mouvement de notre génie technologique permet de manipuler comme jamais la matière à des fins humaines.

Les effets destructeurs sont évidemment à la mesure des potentialités incommensurables de ces automates miniaturisés, programmables et potentiellement auto-reproductibles. Le plus reconnu, l'écophagie, tient au risque d'évolution et de duplication imprévisible de nano-robots capables de grignoter le carbone de l'ensemble de notre écosystème en quelques jours. D'autres ont trait à la spécificité de la miniaturisation qui permettra par exemple de modifier le génome d'insectes volants pour en faire des machines utiles à des fins guerrières. D'autres encore à la disponibilité aisée de ces procédures techniques pour toutes sortes de techno-pirateries et, en miroir, les restrictions de liberté individuelles qui les accompagneraient.

Bref, l'ouverture de l'échelle nanométrique ouvre, non sans dangers, des possibilités encore inédites de transformation de nos conditions d'environnement. Cette emprise sur l'échelle fondamentale d'assemblage de la matière permet à l'homme de rivaliser avec la nature dans la création de créatures, de robots. S'ouvre une étape nouvelle d'opérationnalisation du

réel, à la mesure de cette intimité de connaissance. L'homme peut imaginer accélérer et « parfaire » l'évolution biologique que la nature effectue pour sa part au fil du temps, au hasard, en bricolant.

Le champ d'innovation des nanobiotechnologies met à son profit les compétences d'auto-organisation, d'auto-réplication et d'auto-complexification de la vie. La création de nano-puces, de nano-robots, de nano-assembleurs, de nano-machines de toutes sortes, comme la conception d'ordinateurs biologiques ou de machineries biomécaniques hybrides, seront à même d'utiliser la biologie plutôt que la mécanique pour se reproduire. Des bio-capteurs pourront tester la présence de gènes mutants, des globules rouges artificiels plus efficaces remplaceront ceux dont la nature nous a dotés pour l'approvisionnement de nos tissus en oxygène. Bref, ces bio-nanotechnologies démultiplient les capacités d'arraisonnement de la vie aux fins de l'homme.

Interrogation sur les effets

Une telle connaissance, couplée avec une performance opératoire, renvoie à l'homme une image gratifiante. Il s'insinue dans les règles de fonctionnement de la matière, de l'énergie et de l'information. Les promoteurs des nanotechnologies, sans savoir s'ils seront négatifs ou positifs, assimilent ces nouveaux horizons à un changement de civilisation. Regardons en les effets à partir de classifications proposées par Jean-Pierre Dupuy.

1 - Le premier effet prévisible est un effet de domination.

Gageons qu'il ne s'agisse pas d'un mauvais présage quant à l'exercice de la démocratie dans la techno-cité, mais il ne semble pas qu'un débat préliminaire soit possible. La communication sur le sujet se résume en un simple énoncé des conditions d'acceptabilité. Leur mise en place semble inévitable, leurs promoteurs sont nombreux. Les scientifiques et ingénieurs bien sûr, enthousiasmés par la perspective d'aventures fabuleuses, les

industriels attirés par l'espoir de marchés gigantesques, les gouvernements, voire des régions entières du globe terrorisées à l'idée de perdre une course économique et militaire, mais aussi les représentants de ce vaste sujet collectif et anonyme regroupés autour de la fuite en avant technologique où la technique apparaît seule capable de contenir les effets indésirables de la technique¹. Le discours sur les nanotechnologies, comme tout discours technologique recompose l'universalité des besoins humains selon l'ouverture de ces propres prophéties. À l'échelle institutionnelle et économique, elle nécessite et accélère la configuration d'entités de grandes échelles, en très petits nombres, qui imposent leur domination au plus grand nombre relégué à une dépendance technologique accrue². Malgré la fracture entre un discours optimiste et des choix effectués sous la pression de la peur, quelques firmes et un nombre extrêmement limité d'acteurs sont en mesure de décider d'orientations aptes à reconfigurer notre milieu et nos manières de vivre. Par ailleurs, le déploiement de ces programmes est concomitant d'une aggravation des inégalités mondiales (pénurie de l'eau, bidonvillisation, écart de richesse ...).

2 - Le second effet concerne le rapport à la nature.

Nous retrouvons ici les interrogations de Gilbert Hottois sur le projet humaniste, défini à l'origine comme extraction de l'homme de ces conditions de nature, mais qui aujourd'hui se trouve confronté à une métamorphose. Cette extraction est effective en Occident depuis plusieurs siècles. Bien que la maîtrise technique se présente comme assise sur les lois de la nature, qu'il faut respecter pour s'en servir, le résultat de cette maîtrise des lois naturelles se révèle comme une mécanisation et une artificialisation de la matière, de la vie et de l'esprit.

Les nanotechnologies ne sont pas uniquement pensées dans un rôle ancillaire d'équipement de la vie. Leurs promoteurs portent l'ambition de

¹ Jean-Pierre Dupuy, « Quand les technologies convergeront », in *Futuribles*, n° 300, septembre 2004

² Le monde daté du 17 juin 2005 fait état du travail d'un groupe d'activiste grenoblois contre ces « nérotechnologies ». S'opposant à la construction de trois pôles Minatoc, Biopolis et Nanobio, ils revendiquent un statut de simple citoyen et refusent de se faire connaître au motif que seules comptent leurs idées, préférant donner des interviews par le truchement d'Internet.

les voir en prendre le relais. Intelligence artificielle puis vie artificielle sont au programme. L'homme pense et organise une "nature artificielle" avec le risque de se trouver enfermé dans un monde entièrement à l'image de ses propres créations artificielles. En science, l'expérimentation et la modélisation sont à la base de la connaissance. Mais ici il n'est plus question d'effectuer des expériences sur la nature mais de la refaire. Progressivement, se produit un référentiel inédit qui fait glisser l'homme dans un univers sans données extérieures à lui-même. La recomposition du réel et le travail des connaissances sont confondus en un environnement techno-scientifique qui officialise l'indistinction entre le savant et l'ingénieur tant la nature comme donnée extérieure apparaît dépassée.

Mais une telle colonisation technique agit comme un retournement : ce que l'homme pensait porter de plus essentiellement humain, sa compétence à construire, se trouve sur-amplifiée. Elle acquiert une telle autonomie, une telle capacité d'auto-engendrement, une telle performance qu'elle s'éloigne des échelles d'appréciation humaine et détermine un caractère nouveau d'étrangeté et de domination.

Notre compétence d'édifier, assise sur le corps comme condition de l'arrimage des humains dans le monde¹, ne semble plus à la mesure d'une telle révolution. L'échelle de fabrication de notre environnement s'écarte de notre échelle organique nous propulsant dans monde structuré à partir d'une ingénierie insaisissable depuis notre dimension humaine.

Depuis l'invention de l'agriculture (la domestication des plantes et des animaux), la technique, comme déploiement de rationalité a médiatisé notre rapport au monde. Au fil des différentes époques historiques, une culture s'est construite par un ensemble de représentations spécifiques issues des résistances elles-mêmes spécifiques des milieux et de la levée progressive de ces résistances. Comment stabiliser la culture de nouvelles conditions de milieu lorsque plus rien ne résiste ? Lorsque la constructibilité humaine apparaît comme l'éloignement progressif de toutes les résistances du milieu ? Les conditions de disparition de toute résistance du milieu ne sont

¹ Françoise Choay, La compétence d'édifier, in *L'allégorie du patrimoine*, page 180 à 199

elles pas aussi conditions de disparition de toute culture ?

Jacques Ellul interroge les modalités d'existence d'une culture technicienne et affirme que la création d'une culture repose sur la spécificité d'un langage. En même temps, il mentionne l'ambition de la technique à « algébriser » le monde. Comment réagit l'homme dans un univers dont le langage est, qu'on le veuille ou non, algébrique ?

Cette universalisation d'un codage aussi stricte au cœur de la communication ne limite t-elle pas l'expressivité de l'homme dans ce qui fait sa culture, sa localité, son histoire, son activité particulière ?

Une telle technicisation de l'environnement déstabilise notre assise culturelle par l'écart qui se creuse entre le « construire » et « l'habiter ». Françoise Choay, lorsqu'elle précise ce qu'elle entend par compétence d'édifier, nomme précisément « *la capacité d'articuler entre eux et avec leur contexte, par le truchement du corps humain des éléments pleins et vides, solidaires et jamais autonomes dont le déploiement à la surface de la terre et dans la durée fait sens, simultanément pour celui qui édifie et pour celui qui habite, comme le déploiement des signes du langage dans l'espace sonore et dans la durée signifient ensemble et indissociablement pour celui qui parle et pour celui qui écoute.* » ¹

Dans la techno-cité, les modes de construction du monde s'éloignent de ce langage commun porteur de culture. La totalisation artificielle du technocosme affirme la prééminence des procédures sur les informations, des informations sur les connaissances et des connaissances sur la pensée. La techno-cité s'accompagne de modes d'emplois qui collent les individus au concret sans beaucoup d'autres capacités intellectuelles autres qu'opérationnelles. L'accumulation de connaissances est dominée par son efficacité agissante au-delà des dimensions poétiques, intuitives, réflexives ou critiques, étrangères au strict fonctionnalisme des machines.

La somme de ces transformations s'accumule pour éroder insidieusement l'aventure ontologique de l'homme. La technocité est-elle encore une villégiature de l'être ?

¹ *L'allégorie du patrimoine*, page 191)

3 - L'avènement d'un technocosme effectif produirait aussi des perturbations sur nos catégories de pensée.

La puissance de modélisation technologique engendre un brouillage des distinctions catégorielles au moyen desquelles l'humanité depuis qu'elle existe s'est toujours repérée dans le monde. Avec la convergence technologique actuelle, le naturel non vivant, le vivant, l'humain, l'artéfact sont en voie de s'entremêler, voire de fusionner. Cette complication quasi inextricable dans les catégories tombe sur l'homme à la vitesse de l'éclair au regard de son évolution, avec le risque de mécanisation et de technicisation de la pensée pour affronter un tel rythme. Dans un univers de présences hybrides, virtuelles, biologiques et mécaniques, intelligentes et volontairement incertaines, comment la pensée humaine structurée à partir de la non-divisibilité de l'in-dividu peut-elle encore se repérer et intervenir dans une telle diffraction du réel ?

À partir de quand, la présence des robots, leurs capacités d'intervention, leurs marges d'autonomie et d'indétermination, leurs possibilités de connexion aux réseaux, leur impact physique dans l'environnement fait-elle éclater nos cadres de représentation d'un monde humain ?

Une telle désorientation est lourde de conséquences, de remise en cause métaphysiques. C'est nonobstant ce à quoi aspirent les tenants les plus acharnés de cet évolutionnisme techno-dépendant : l'effacement de toute référence humaine.

La civilisation post-humaine et ses techno-prophètes.

Dans *L'immatériel*¹, André Gorz, ouvre une interrogation sur l'avenir de l'évolution : nous dirigeons-nous vers une société de l'intelligence ou vers une société post-humaine ?

¹ édition Galilée, 2003

Le recouvrement du monde sensible par la science est un processus actif qui laisse apparaître certaines marques de progression du déshumain. Les apports d'Husserl quant à l'appréciation du monde sensible (perçu à même le corps et vécu par lui) ont expliqué cet ensemble de savoirs pré-cognitifs et informes qui constituent la trame de notre conscience, base sur laquelle s'accomplira le développement sensoriel, affectif et intellectuel de toute personne, ou faute de laquelle il ne s'accomplira pas. Partant de ces assemblages individuels, la qualité d'une culture et d'une civilisation réside dans l'équilibre dynamique qu'elle réussit à créer entre ces savoirs intuitifs issus du monde vécu et le déploiement des connaissances : elle dépend de la capacité qu'aura le développement des connaissances à augmenter la qualité du monde vécu, "la qualité de la vie".

Le monde vécu présente un bien commun dont la destruction s'observe de mille et une manières, à différentes échelles, autant dans la logique de la spéculation foncière, dans les diverses pollutions, dans le bétonnage des territoires, dans la raréfaction des richesses naturelles. Le type de croissance des sociétés industrielles détruit les bases naturelles de la vie sur terre et conduit à vivre de plus en plus mal pour un coût de plus en plus élevé. Cette mégamachine techno-scientifique qui domine la nature contraint l'humanité à se mettre au service de cette domination. Ce monde construit contrarie le corps humain par les conduites qu'il en exige, par l'accélération des réactions qu'il sollicite. Une contradiction apparaît entre les savoirs, les besoins corporels et les besoins de cette 'mégamachine techno-économique' : ce premier devenant un obstacle à la reproduction des machines.

Edmund Husserl dénonçait déjà en 1936 dans *La crise de la science Européenne* les risques de cette radicale autonomisation de la connaissance qui cherche par la mathématisation de la nature à libérer la pensée de la "prison du corps".

Mais à présent ne devons nous pas faire le constat que ce "*penser mathématisant engendre le triomphe des machines sur l'esprit qui a choisi*

de fonctionner comme une machine”.¹ Une pensée ainsi désincarnée ne nous livre-elle pas sa haine de la factualité naturelle de la vie ? Cette hostilité au hasard et à la nature souhaite autant asservir la nature extérieure que notre « nature intérieure », pour mettre au centre du système des hommes-machines, machines humaines au sein d'une machine monde préprogrammée et autorégulée.

De plus, plusieurs siècles d'affinité entre l'esprit du capital et celui de la science radicalise encore cet idéal en lui conférant plus de puissance dans la poursuite de son autonomisation.

L'imaginaire techno-scientifique valorise tous les avantages de la réalisation d'un milieu indifférent au hasard, délibérément créé. L'homme qu'ils désirent, bien qu'en rupture avec l'évolution organique, se situe malgré tout à leurs yeux, dans la véritable tradition d'une poursuite de l'évolution.

Les travaux que développent les pionniers de l'intelligence artificielle sont importants. Détaillons les intentions sur lesquelles se base leur projet d'une nouvelle architecture du vivant. ?

Intimement lié aux milieux libéraux, l'univers de l'intelligence artificielle renforce sa crédibilité par l'évidence avec laquelle elle répond et devance les besoins du marché, par la mise à disposition de matériel de meilleure qualité : deux univers intellectuels (chercheurs et politiciens), se servent l'un de l'autre dans la seule poursuite de leurs buts respectifs, recherche de puissance et refus d'un retour réflexif sur soi.

Le projet de réaliser une intelligence artificielle, puis une vie artificielle nécessite que l'on “industrialise” la reproduction des êtres humains de la même façon que la biotechnologie industrialise la reproduction des espèces animales et végétales, pour finir par substituer des espèces artificielles, créées par l'ingénierie génétique, aux espèces naturelles. Le projet démiurgique de l'abolition de la nature se conjugue ainsi intimement avec le projet du capital de substituer aux richesses premières, que la nature offre

¹ *ibid.*, page 115

gratuitement et qui sont accessibles à tous, des richesses artificielles et marchandes.

Les contours de l'humanité seraient bien sur redessinés par la réalisation de tels projets ; une élite scientifique se dotera de corps mécanisés et parviendra à conserver sa suprématie sur des machines devenues de fait bien supérieures en capacité. L'intelligence de l'être biologique n'évolue que très lentement alors que l'intelligence des machines croît exponentiellement : les hommes pour ne pas être dominés par celles-ci devront incorporer à leurs systèmes nerveux des quantités croissantes de neurones artificiels. Pour pouvoir contrôler des robots dotés d'une intelligence très supérieure, les hommes seront obligés de se transformer eux-mêmes en robot, atténuant ainsi la différence entre robots humains et humains robots.

André Gorz cite abondamment les travaux de Ray Kurzweil (un des pionniers de l'intelligence artificielle) pour montrer comment les humains seront amenés à abandonner tout le pouvoir de décision et d'initiative aux machines, petit à petit, sans s'en rendre compte. Un monde dans lequel les grands systèmes de machines intelligentes assument des fonctions de plus en plus étendues deviendra si complexe que seules des machines seront capables de le gérer, mais le contrôle de ces machines intelligentes, détentrices du pouvoir de coordination, de gestion, de régulation des flux matériels et immatériels sera-t-il encore possible ? Par une minuscule élite seulement, laquelle aura alors le pouvoir d'exterminer ou de réduire à l'état d'animaux domestiques, la masse des humains devenu un fardeau inutile pour le système.

De telles logiques aboutissent à la disparition des espèces biologiques qui ne peuvent pas survivre de leur rencontre avec des concurrents supérieurs. D'une manière ou d'une autre, la fin du genre humain est programmée car ce type de "développement", sa haine de la nature et de la vie, voue l'homme à fabriquer des contre-hommes qui le condamnent.

La techno-science associée au capital vise à construire un monde invivable pour l'homme ; il convient donc de changer l'homme.

André Gorz distingue alors deux manières différentes d'évoluer :

D'une part celle que nous venons de décrire où chacun devient consommateur et acheteur de l'augmentation de ses facultés, acte "hétéro-technique" sans que le bénéficiaire ait à fournir un travail d'expérimentation ou d'apprentissage, car il s'opère par l'implantation extérieure de milliards de neurones artificiels.

D'un autre côté, un parcours à partir de techniques d'apprentissage, d'exercices de mémorisation, de la poursuite de la pratique d'un art ou d'une discipline : travail sur soi mais aussi travail de production de soi par "auto-technique" : processus dans lequel on ne considère ni soi-même ni le monde comme des matériaux extérieurs qu'il s'agirait de soumettre à des fins étrangères.

La techno-science fabrique un univers machinisé, techno-cité dont nous nous demandons comment elle peut encore être expérimentée et vécue comme un habitat. L'accélération des transformations accentue la dépossession du travail d'auto-amélioration individuel et collectif.

A partir de quand n'y a-t-il plus continuité de l'aventure humaine ? Est-ce lorsque les conditions de milieux et le processus d'humanisation se dissocient ?

Dans l'aventure technicienne contemporaine, de nouveaux degrés de sophistication et d'équipement se répandent sans qu'il soit même possible d'en débattre. Pour André Gorz, les critères qui dominent ne sont plus liés à une attitude réflexive de l'homme vis-à-vis de lui-même, mais au libre cours donné à des machines intelligentes, à la vie artificielle pour prolonger le processus d'évolution à la place de l'homme. Télécharger une très grande partie de l'esprit dans un réseau neuronal artificiel sera chose banale compte tenu de la formidable accélération de l'Internet et des progrès des neurosciences.

La techno-cité apparaît comme l'espace construit de cette équipée technologique, exaltante pour certain, incertaine pour d'autres. Nous pensons qu'elle porte les risques d'une capitulation insidieuse de l'humain

compte tenu de conditions de milieu de plus en plus incompatibles avec notre expérience de sujet organiquement limitée et physiquement déterminée par une existence de chair. Nous pensons que les liens que nous entretenons avec les lieux et les choses ne peuvent pas sans altérations profondes faire fi de toutes contraintes corporelles. Une ingénierie nanométrique sur performante, tenant lieu de technocosme, nous installerait, dans un niveau d'étrangeté qui apparaîtrait hostile à nos organismes privés de toute capacité d'empathie avec l'environnement. Nous sommes topologiquement poreux et cette porosité est aussi un immense bonheur qui s'enracine dans notre consistance corporelle, définit notre individualité, notre existence de sujet, et finalement participe de notre liberté.

Les affres de la mystique technicienne

*Le fou se tut ; Le maître, prenant appui sur un coude, se dressa et ne vit qu'il pleurerait.
Le maître s'assit alors tout à fait et attirant le fou, l'obligea à s'adosser sur sa poitrine, la tête du fou au creux de son épaule. De sa main nue, il essuya les larmes de l'homme, puis doucement, se mit à le bercer.
- Maître, je voudrais prier avec toi, pour repousser le surgissement. De nouveau le chaos obscène est dans le monde et nous défie.*

Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë*, Julliard, 1961

Tel n'est cependant pas l'avis de ceux pour qui cette évolution, en gestation, depuis la nuit des temps n'est que la prolongation de l'hominisation par de nouveaux moyens. Bacon, listant à la fin de *La nouvelle Atlantide* les premières prises de la raison investissant le monde, n'annonçait-il pas déjà que les hommes pourraient un jour permettre « *la métamorphose d'un corps dans un autre, fabriquer de nouvelles espèces, transplanter une espèce dans*

*une autre.*¹ » ?

Aujourd'hui, ces horizons sont accessibles et leur faisabilité pratique s'accompagne de l'émergence de constructions philosophiques nouvelles autour des potentialités civilisatrices de la technologie.

Les transhumanistes, qu'une visite rapide sur Internet nous permet de découvrir, sont particulièrement emblématiques de ces nouveaux courants de pensée, à la fois par l'intrication de leurs réflexions avec la performance technologique et les nanotechnologies, mais aussi par l'impact de leur argumentaire.

Ce courant vise à accompagner intellectuellement la transformation progressive de la condition humaine à partir de moyens technologiques. Du premier outil de pierre et de la construction du langage, l'humanité n'a, à leurs dires, pas cessé d'élargir ses capacités aux moyens d'outils. Ceux-ci par leur puissance interagissent avec notre nature profonde, permettent une super-accélération de ce processus, un changement d'échelle dans l'ampleur de nos potentialités. Par l'entremise technique, le transhumanisme souhaite transcender les barrières de l'immuable nature humaine pour ouvrir un processus d'auto-transformation accélérée. La technologie nous permet d'outrepasser les barrières physiques et biologiques qui nous limitent, autant d'anciennes d'entraves accrochées à notre conditionnement génétique. L'humanité accède à la possibilité de ne plus rester esclave de son histoire culturelle et de son évolutionnisme. Le développement d'outils qui explorent et manipulent les éléments fondamentaux de la matière et de la conscience nous permet aussi d'ouvrir un nouveau champ de conscience et de complexité. Les transhumanistes souhaitent construire une nouvelle philosophie des Lumières et s'inscrivent dans la continuité de l'aventure de la raison *"Seeing and embracing this new challenge, the transhumanist world view is a redemption, a deeper understanding of consciousness as an integral part of natural evolution."*².

La technique apparaît à leurs yeux indissociable de ce que l'évolution

¹ *La nouvelle Atlantide*, page 133

² *An introduction to Transhumanism* <http://users.aol.com/gburch3/thext.html>,

historique a pu avoir de meilleur, c'est un outil dont la potentialité de libération est liée à la puissance de transformation matérielle. C'est aussi un eugénisme, revendiqué face à l'incapacité de l'homme de se réformer lui-même, face à la barbarie qui accompagne de manière récurrente le cours de son histoire. La technologie du vivant peut permettre d'améliorer l'espèce humaine.

De tels propos nous aident à nous interroger sur notre spécificité humaine et sur la valeur qu'on lui donne. Mais en même temps, émane de ce courant de pensée un pessimisme profond vis-à-vis du vivant. Leur imaginaire de la nature semble emprunt d'un défaitisme face au monde de la vie, sans plus aucune capacité d'admiration, de contemplation, de rapport de réciprocité entre l'homme et celle-ci.

L'instrumentalité technique est ici sur-investie : détentrice de tous les possibles, elle n'est plus soumise à une évaluation des conséquences de son déploiement. Un sophisme artificialisant légitime la course en avant au-delà de toute prise de conscience du caractère idéologique de ces représentations. Karl Popper, Michael Polanyi, par leurs travaux ont montré qu'il n'existe pas de connaissances affranchies des jugements de valeurs et que celles-ci sont fondées sur des croyances, des programmes métaphysiques de recherches et des idéologies. Toute proposition explicite, en apparence objective, acquiert un sens en fonction d'une conception du monde implicite et chargée de sens, se construisant à partir d'une charpente cognitive, d'un paradigme. C'est d'ailleurs son aptitude à s'accorder à cette conception du monde qui valide une proposition.

Dans sa participation à la construction d'une vision écologique du monde, Edouard Goldsmith met en opposition une éthique naturaliste et une éthique artificialiste fondée chacune sur différentes manières de légitimer ce que l'on doit faire selon que l'on parte de ce qui « est » ou de ce qui « n'est pas ».¹

Pendant des milliers d'années, le caractère essentiel de la vision du monde des premières sociétés vernaculaires est fondé sur deux principes

¹ Edouard Goldsmith, *Le défi du XXI siècle, une vision écologique du monde*, édition du Rocher, 1994

fondamentaux. Le premier est que le monde vivant, ou écosphère est la source originelle de tous les bienfaits et de toutes les richesses et qu'il ne nous dispensera ces bienfaits qu'à condition que nous préservions son ordre spécifique. Le second est que le but de ces sociétés est de maintenir l'ordre du monde naturel ou du cosmos. Ces deux principes ont désertés la morale artificialiste. Pour l'homme moderne, le passage de ce qui « est » à ce que l'on « doit faire » s'apparente à la construction du paradis terrestre et s'entrevoit à partir des sciences, des techniques, de l'industrie qui doivent se substituer progressivement et systématiquement au monde naturel. Celui-ci est le résultat des trois mille millions d'années d'évolution précédentes auquel il faut substituer l'organisation totalement différente du monde artificiel des produits humains. C'est à partir de là que toute l'orientation techno-scientifique contemporaine acquiert un sens.

Les transhumanistes déploient la radicalité d'une telle éthique artificialiste. Elle entérine le fait que nous vivons dans un environnement radicalement nouveau, de notre propre chef, et selon notre propre création. Elle établit une admonestation généralisée à nous adapter à ce monde meilleur (meilleur des mondes) que la science, la technologie et l'industrie aspirent à créer pour nous, même s'il faut pour cela nous comporter d'une manière opposée à ce que, notre histoire ancestrale et la nature nous ont légué. Légitimer a priori ce qui « devrait être » à partir de ce qui « n'est pas » plutôt qu'à partir de ce qui « est », construit un déséquilibre fondateur en direction des outils techniques. L'éthique « éco-centrée », argumentant pour la préservation du substrat naturel comme accompagnement de l'amélioration des hommes, s'inscrit à l'opposé à cette aspiration créationniste.

La technocité, modèle urbain artificiel et totalisant incarne les excès de cet engagement créationniste.

La puissance prophétique de la technologie a besoin d'un imaginaire moderne de la cité, d'une propagande utopiste sans pesanteur sociale. L'individualisme est sur-valorisé, pas seulement comme épanouissement des individus mais aussi comme éventration du corps social, dissociation de

l'organisation sociale, de l'humanité constituée par l'effet de rencontre toujours renouvelé des humains sur terre. Les potentialités symboliques et constituantes de la ville sont dissoutes et réifiées comme simple résultante d'un technocosme prétendument libérateur. Mais soit par oubli, soit par volonté délibérée, ces techno-prophètes oublient que jamais une technique n'est abstraitement neutre, que jamais aucune science n'offre ses équations à une société intemporelle, que jamais aucune technologie ne produit des instruments ancillaires et indifférents. Telle qu'elle est attendue par les transhumanistes, la volonté de domination de l'organisation sociale, par la technique, participe d'une métaphysique de la fragmentation. Elle soumet individus et sociétés aux modélisations issues des environnements dominants, avant-hier mécaniques, hier énergétiques, aujourd'hui informationnels.

Cette fuite en avant dans la technologie est sacralisée. Les transhumanistes se réjouissent du vide mécanisé et computationnel d'un monde entièrement cybernétisé, mais n'est-ce pas un globe déserté de toutes les traces historiques et culturelles qui environnaient les hommes dans des cités construites aussi avec leurs cœurs ? La sur domination des conditions d'environnement sous le diktat d'une intelligence exclusivement technique est une simplification de l'idée de cité en un simple ordonnancement automatisé. C'est une réduction de tout idéal urbain. L'effacement de toute porosité entre les hommes et les lieux de leurs cités résonne comme un « uricide intérieur » où se détruit toute sédimentation culturelle de la ville. Un tel enrôlement techniciste, avec le besoin compulsif de dépasser le champ historique, tue la ville en nous, celle de la pensée où chacun rêve à la fois son épanouissement de sujet et la rencontre d'autrui.

Nous reviendrons plus en détail dans la conclusion de la seconde partie sur les relations étroites entre le modèle de ville générique mis en exergue par Rem Koolhaas et le technocosme espéré par ces prophètes technophiles.

L'APPAREILLAGE DE L'HUMANITE

Dans une perspective qui va du poisson de l'ère primaire à l'homme de l'ère quaternaire, on croit assister à une série de libérations successives : celle du corps entier par rapport à l'élément liquide, celle de la tête par rapport au sol, celle de la main par rapport à la locomotion et finalement celle du cerveau par rapport au masque facial. Que ce sentiment soit artificiel n'est guère douteux car on crée, en isolant des fossiles privilégiés, une image très incomplète de l'évolution, mais s'il est une évidence qu'aucune démonstration convaincante n'est parvenue à entamer, c'est que le monde vivant mûrit d'âge en âge et qu'en faisant le choix de formes pertinentes on met en lumière une longue piste régulièrement ascendante sur laquelle chaque « libération » marque une accélération de plus en plus considérable.

André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, page 41

Révolution néolithique et tendance technique

L'accélération du déploiement technique nous interroge sur son origine. L'émergence d'une techno-cité questionne le temps long de notre passé terrestre comme la géométrie saillante des villes interroge l'intimité des grottes. Hominiens, nous y avons résidé plus longtemps que dans nos métropoles sophistiquées.

Que nous apprend l'histoire de l'évolution sur l'actuel processus technique ?

André Leroi-Gourhan, préhistorien et ethnologue, publie sous un titre commun, *Evolutions et techniques*, deux ouvrages¹ qui rassemblent une

¹ *L'homme et la matière* et *Milieu et techniques*

somme considérable de connaissances et de réflexions sur les différentes techniques (moyens d'actions sur la matière, transports, techniques de fabrication, d'acquisition, de consommation de diffusion) des temps préhistoriques. Dans une autre série d'ouvrages, deux tomes regroupés sous le titre commun *Le geste et la parole*, il élargira à la paléontologie et à la zoologie ses questionnements sur l'évolution technique¹.

Portons-nous, indépendamment de toutes conditions de cultures et d'histoire, une pulsion de création technique qui chercherait à se réaliser ?

Au contraire, le progrès technique n'est-il qu'un épiphénomène occidental, étranger à toutes les autres civilisations humaines, mais qui, engendrant de la puissance, règne sur les autres au point de s'autojustifier par cette domination et d'apparaître comme constitutif de notre devenir, irrémédiablement lié à l'évolution humaine comme l'accroissement du volume de notre boîte crânienne ?

Le développement technique est souvent ressenti comme la simple continuation de l'évolution naturelle de l'hominisation. La nature est alors mise en avant comme vecteur d'innovation et dans ce cas-là, on ne peut rien contre elle. Ce genre de raisonnement est largement partagé dans l'opinion publique comme dans les discours politiques qui vantent la modernisation au quotidien. Il est aussi relayé par les médias et utilisé dans la promotion des nouveautés les plus diverses.

Un détour par « l'histoire ancienne » nous permet de réexaminer une telle position.

La découverte de la Préhistoire entremêle souvent connaissance et évocations. La contemplation des fresques, planches et schémas présentant les différents outils, tout cela réveille chez le lecteur une sensibilité ancestrale. Cette ingéniosité au service de la vie domestique et du confort paraît immédiatement familière. La simplicité apparente des paysages,

¹ Le geste et la parole : Tome 1 : *La technique et le langage*, Tome 2 : *La mémoire et les rythmes*.

l'immersion sans intermédiaire dans la nature éveille une nostalgie pour ces temps reculés.

Etudiant la structure technique des sociétés humaines à partir de l'évolution des outils, André Leroi-Gourhan reconstitue leur enchaînement dans une sorte de généalogie formelle où chaque forme se dévoile dans la suite évidente de la précédente, s'enchaînant de manière chronologique dans l'échelle du temps sous les effets conjugués de deux déterminations majeures : une tendance technique d'un côté, des faits de l'autre.

« *La tendance technique possède un caractère indubitable, prévisible, rectiligne. Elle pousse le silex tenu à la main à acquérir un manche, le ballot traîné sur deux perches à se munir de roues.* »¹ À l'inverse, le fait est imprévisible et particulier, il s'établit entre la tendance et le milieu. Bien que l'inertie technique de certains peuples l'étonne, André Leroi-Gourhan maintient que l'aventure technique s'étend progressivement du silex taillé au poste de télévision. Cette tendance technique se comporte comme la somme des virtualités qui deviennent réalité dans des conditions de milieu favorables, elle symbolise la pente que suivent dans tout le monde vivant les besoins d'une survie aux modalités de plus en plus complexes (p. 323). La conclusion de *Milieu et technique* précise les particularités de cette progression.

1 -Il y a corrélation entre progrès technique et extension des groupes. Les acquisitions techniques se répandent de proche en proche sur des zones de plus en plus étendues.

2 -Le progrès technique est apparu harmonieusement lié aux proportions du milieu intérieur. « *L'évolution technique a montré la même attitude que celle des êtres vivants, la même modération, la même incapacité à créer de toutes pièces, instantanément, ou en empruntant hors des proportions acquises* » p.437. L'évolution s'opère de manière lente, quasi insensible, par de faibles dépassements. L'amélioration progressive des différents outils rend l'homme moins tributaire des contraintes externes et des mutations. La transmission héréditaire des caractères acquis est une des caractéristiques du

¹ *L'homme et la matière*, page 27

fait technique. Le rouet, par exemple, s'enrichit de génération en génération de détails plus adéquats, l'homme se construisant par imprégnation à cette constante technique. Des mutations rapides apparaissent toutefois et l'on observe des groupes changer d'état en une génération, passant du néolithique à l'ère des métaux, de l'élevage à l'agriculture, du nomadisme au sédentarisme....

L'histoire du progrès technique aux temps préhistoriques d'André Leroi-Gourhan se fonde sur plus de mille croquis et figures qui étayent le propos, mais aussi l'enveloppe dans la relation affective forte, construite au fil des pages avec cette préhistoire bienheureuse. La rusticité des outils, le corps à corps avec la matière, les assemblages rudimentaires sont redécouverts depuis nos conditions d'environnement contemporaines. L'évolution technique, suite de réussites progressive au fil d'un âge d'or, apparaît comme le résumé d'une époque longue de plusieurs dizaines de milliers d'années. L'immédiateté entre moyens et fins et l'autonomie de l'outil colore cette étape technique d'un caractère positif.

André Leroi-Gourhan précise dès son introduction ne pas chercher l'établissement d'un tableau historique, mais une restitution dont la très haute vraisemblance équivaldrait pratiquement à une généalogie réelle. Toujours est-il que son histoire du progrès technique livre l'enthousiasme d'inventions progressivement issues d'associations nouvelles entre éléments techniques préexistants. Des successions de trouvailles enrichissent le milieu intérieur de l'homme qui se livre en retour à des associations de plus en plus en plus nombreuses et fécondes : elles accentuent à leur tour le rythme général d'évolution. L'acquis technique possède la qualité de ne pas se perdre et de facilement se transmettre hors des événements. Cette possible sédimentation des améliorations oppose l'activité technique à tous les autres domaines de l'activité humaine. *« Pour le technicien, infiniment plus que pour tout autre, le passé s'additionne fructueusement au présent. Les morales, les religions, les sociétés survivent dans une longue décadence. Il n'en est absolument pas de même des aptitudes techniques. »* (page 439). L'édification technique par sa facilité de transmission apporte des éléments de stabilité au processus d'évolution.

Dans *Le geste et la parole*, André Leroi-Gourhan poursuivra cette interrogation sur la place des techniques dans l'évolution en élargissant l'échelle de temps à la longue durée de la paléontologie.

L'emploi simultané de la main et de la face mûrit dans le comportement d'un nombre important d'espèces depuis les origines. En effet, les différents stades de l'évolution biologique sont présentés, du poisson de l'ère primaire à l'homme de l'ère quaternaire, comme des libérations successives. D'abord celle du corps entier par rapport à l'élément liquide, puis celle de la tête par rapport au sol, celle de la main par rapport à la locomotion et finalement celle du cerveau par rapport au masque facial. L'évolution du progrès technique trouvant son fondement physiologique dans le déverrouillage des territoires préfrontaux du corps de *l'Homo Habilis* en train de se redresser. L'action de l'anthropoïde sur la nature le conduit à prendre une posture de plus en plus droite. Du fait qu'il avance la main pour utiliser l'outil, sa colonne vertébrale se tend vers le haut et libère le versant occipital. Le cerveau se développe alors dans la cavité ainsi formée, les os pariétaux et frontaux se relèvent. Le larynx se dégage et la parole articulée devient du même coup possible.

« Pour l'homme, la stabilisation puis le dépassement du cerveau technique ont revêtu une signification capitale car, si l'évolution s'était poursuivie vers une corticalisation de plus en plus poussée du système neuro-moteur, l'évolution pour lui, se serait fermée sur un être comparable au plus évolué des insectes. Bien au contraire, les territoires moteurs ont été surpassés par des zones d'association de caractères très différents, qui au lieu d'orienter le cerveau vers une spécialité technique de plus en plus poussée, l'ont ouvert à des possibilités de généralisations illimitées, du moins par rapport à celle de l'évolution zoologique. Tout au long de son évolution, depuis les reptiles, l'homme apparaît comme l'héritier de celles d'entre les créatures qui ont échappé à la spécialisation anatomique. Ni ses dents, ni son pied, ni finalement son cerveau n'ont atteint le haut degré de perfection de la dent du mammoth, de la main et du pied du cheval, du cerveau de certains oiseaux, de sorte qu'il est resté capable d'à peu près toutes les actions possibles, qu'il peut manger pratiquement n'importe quoi, courir grimper et utiliser l'organe

incroyablement archaïque qu'est dans son squelette la main pour des opérations dirigées par un cerveau surspécialisé dans la généralisation¹. »

Cette suite de libérations, cette non-détermination anatomique tout au long de l'évolution humaine nous fait savourer la place particulière que nous occupons dans l'univers. Mais peut-on inclure l'inventivité technique contemporaine à cette merveilleuse élaboration ?

Relisant les travaux d'André Leroi-Gourhan, Alain Gras² revient sur la relation entre l'histoire de techniques et l'évolution humaine. Bien que le changement de l'homme dans le temps soit perçu hors de tout déterminisme, le discours dominant sur l'évolution technique se fonde sur un modèle en contradiction avec cet esprit. Dans *Fragilité de la puissance*, il réfute cette vision mécaniste, empreinte de finalisme qui imprègne selon lui les conclusions d'André Leroi-Gourhan. Revenant sur l'histoire des outils, il refuse de prolonger aussi simplement dans les temps historiques, l'efficacité évolutive des temps néolithiques. L'évolution naturelle des silex taillés conduit-elle naturellement au couteau emmanché ? La suite trop évidente de la fameuse planche (de la pierre taillée au couteau fait la part belle à des successions d'étapes dont chaque concrétisation semble soumise d'avance à la loi de son achèvement selon un hégémonisme évolutionniste (page 189) qui s'oppose à la non-spécialisation qui définit l'évolution comme l'acquisition de degrés de liberté.

Le devenir des systèmes techniques ne peut pas être enfermé dans une philosophie continuiste de l'histoire ou la fin présumée pèse sur l'histoire de l'objet depuis son origine. L'efficacité trop simple des figures induit des effets pervers systématiques dans la considération de l'évolution technologique (p. 185). C'est une approche empreinte de trop d'idéalisme philosophique³ en ce sens qu'elle isole l'objet technique de son mode opératoire, des savoirs faire qui lui sont associés, de son contexte, des

¹*Technique et langage*, page 168

²*Fragilité de la puissance*, Fayard, 2003

³Alain Gras, « Anthropologie et philosophie des techniques, le passé d'une illusion », in *Socio-anthropologie* n° 3, Techniques

confrontations et des bifurcations qu'il engendre, des événements aléatoires qu'il crée.

Une telle construction intellectuelle valorise le "toujours plus". Dans une telle comparaison, si la performance de l'objet est appréciée extérieurement à leur milieu, faisant fi de toute co-émergence des hommes, des instruments, des environnements, de la nature au long du processus partagé de changement, la supériorité de la tronçonneuse par rapport à l'herminette semble évidente, et une technique quantitativement plus puissante chasse inévitablement la précédente.

L'évolution technique a accompagné et structuré le développement de l'*Homo Habilis* dans les temps préhistoriques. Il n'est pas possible de conclure, à partir des effets structurants de cette première étape d'évolution technique, que l'alliance homme-technique se déploie à toutes les époques sans altération, sur une ligne droite, structurante et positive. Cela reviendrait à naturaliser outre mesure l'accroissement technique en lui donnant un statut indispensable à la prolongation de l'aventure humaine. Cela reviendrait à rendre le progrès de l'homme dépendant de l'élaboration technique et de la croissance de ses outils alors que d'autres civilisations ont eu une histoire aussi longue que la civilisation occidentale sans recourir, dans une même mesure, à la performance technique.

Plus de 99 % de l'expérience humaine s'est déroulée dans des communautés dédiées au maintien de la stabilité¹, en dehors de l'imposition au changement et au recours à l'évolution des techniques. Il n'y a donc pas de fatalité historique qui mène au modèle techno-scientifique de l'Occident.

L'agencement d'une techno-cité n'est donc pas en germe depuis le premier silex taillé.

La technique appartient sans aucun doute à l'essence de l'homme : comment pourrait-il en être autrement puisqu'il en est le créateur. Plusieurs attitudes sont toutefois possibles.

¹ Teddy Goldsmith, « Avant le développement », in *L'écologiste* n° 6, 2001

Soit on pense l'outil comme une médiation de caractère objectif avec cette nature, liée exclusivement à des questions de survie individuelle et collective et cette proposition renforce la thèse de l'autonomie des techniques par une vision du temps strictement orienté vers une utilité supposée.

Soit on pense que l'outil exprime aussi un rapport imaginaire de l'homme avec la nature, comme le fait l'œuvre d'art, qu'il intervient alors aussi dans l'institution imaginaire de certaines sociétés.

Dans le premier cas, l'idée d'une progression inéluctable, cumulative et linéaire de la puissance technique apparaît aussi avéré que le déroulement continu des secondes. L'imprégnation théorique de la pensée évolutionniste interprétée en dehors de son cadre renforce encore cette domination.

Evolution technique et discours anthropologique sur l'évolution sociale sont intimement liés. Il convient nonobstant de ne pas entremêler abusivement évolution darwinienne et modèle du progrès car de tels assemblages théoriques, même s'ils paraissent simples, construisent la figure d'un homme privé de sa liberté de choisir et comme déterminé par un futur prévisible. Si une représentation s'impose au-delà de ce qu'elle explique, cela peut être précisément dû au fait qu'elle renforce un courant dominant.

L'accompagnement de l'évolution physiologique sur des millions d'années ne peut être comparé à la transformation du milieu extérieur observé en Occident depuis 300 ans. On voit bien que la relation qu'André Leroi-Gourhan notait entre invention et milieu intérieur n'est plus à l'échelle. L'évolution biologique n'est pas assez rapide comparée à la transformation de notre écosystème technique. Le déracinement qui émerge des injonctions à l'adaptation prend plutôt la figure d'un éloignement de notre milieu intérieur et d'une séparation des relations environnementales spécifiques qui ont accompagné notre lente évolution.

Dans nos réflexions sur le devenir urbain, nous gardons autant en mémoire les millions d'années de tâtonnement maladroit et désordonné qui ont constituées les imprégnations archaïques de notre mémoire phylogénétique, que les quelques siècles de l'accélération technique et du monde urbain

artificiel qui lui correspond. Surtout lorsque l'on voit le harcèlement des injonctions à s'adapter à un monde qui se transforme toujours plus vite. Sous couvert d'évidences économiques, elles apparaissent comme les caches-sexes d'une mobilisation guerrière qui entraîne la perte de tout repère vis-à-vis de notre formidable histoire humaine et de l'appréciation de sa saveur.

Désécialisation humaine et besoin technique

Dans un de ces ouvrages¹ Michel Serres prolonge la réflexion d'André Leroi-Gourhan sur cette désécialisation qui marque la spécificité de l'évolution humaine à une échelle paléontologique.

Qu'en est-il ? La main, par exemple, ne possède pas de fonction, ni de prédétermination anatomique. La pince du crabe, le sabot du cheval, le tentacule de la pieuvre paraissent bien mieux adaptés à leur spécificité fonctionnelle. À la comparer, notre main paraît désécialisée. Dans le schéma darwinien, l'évolution se développe comme un arbre dont les rameaux s'adaptent toujours mieux à l'environnement, générant des espèces de plus en plus spécialisées. Chacune découvre une niche qui favorise en retour la fonction spécifique qui s'y adapte et l'exploite au mieux. Au maximum possible de la ramification, la spécialisation arrive-t-elle à une évolution en impasse ?

Peut-être saurons-nous un jour pourquoi humains, nous sommes nous dégagés de ce schéma. Une évolution paraît jaillir en sens inverse, nous désécialise, nous « dédifférencie ». Ainsi en perdant d'innombrables spécificités, ces appauvrissements nous désadaptent à toute niche locale pour nous laisser sans limites ni limitation. Indéfini, champion de l'inadaptation, l'homme devient une sorte de contre-espèce sans spécificité, comme cette main désécialisée. La nature humaine peut alors se

¹ *L'incandescent*, 2003

débrouiller sans définition, à l'écart de tendances trop précises, comme déprogrammée. Si adaptées toutes les espèces remplissent leurs niches à la perfection, « *nous quittâmes donc cette perfection dans la définition, cette exacte finitude. Non finis, nous devînmes infinis. Sans niche ni berceau, sans maison ni chemin, sans bord ni limites. Mal finis, certes, imparfaits, assurément, mais lancés dans un espace et un temps imprévisibles, dans un univers ouvert.(...) Bref, sans borne depuis notre propre aurore, nous voilà imprévisibles dans un environnement dont l'étrangeté ne s'adapte jamais à notre ouverture.* »¹

Cette déspecialisation ouvre une histoire imprédictible et improbable. De cette généralité se définit alors une évolution par un processus d'appareillage, d'exo-darwinisme, par externalisation, outils et cultures. Cette « dédifférence » organique laisse possible les différences techniques, linguistiques et culturelles qui devinrent ainsi en quelques sortes nos espèces propres. « *Quand nous accédons à la technique, nous inventons une intention qui remplace l'absence de causes finale. Qu'est-ce que la technique ? L'advenue de la finalité dans une évolution qui ne la connaît pas.* »(page 73)

Ici encore, la technique est intimement liée à toute interrogation sur notre évolution. Elle révèle certaines de nos spécificités les plus anciennes et accompagne cette séparation d'avec le reste des espèces vivantes. Savoir cela devrait nous permettre de ne pas être dupes, et de ne pas nous emmurer dans une surspecialisation technique qui définirait alors l'axe de spécialisation de l'homme, celui dans lequel il va s'enfermer. La prolongation de l'aventure humaine nécessite le maintien de cette déspecialisation de l'homme, cet équilibre multidirectionnel de nos conditions d'existence qui ouvre notre devenir à la liberté.

L'hypertrophie de notre dépendance à la technique nous pare d'un exosquelette qui dissout notre déprogrammation initiale, celle qui nous maintenait jusqu'à présent dans une indistinction libératrice.

¹ *ibid*, page 68

CONSTRUCTIVISME SPATIAL OU DESTRUCTION GENERALISEE

De fait, dès que ces prouesses, ces performances techniques, scientifiques, industrielles, sont intégralement conditionnées par l'accélération du réel, on peut tout aussi bien sur-construire que sur détruire...

Paul Virilio, *L'accident originel*, Galilée, page 140

Les différents statuts de la spatialité

Introduction historique

Nous nous intéresserons ici à la manière dont l'accumulation des techniques modifie notre relation à l'espace, c'est-à-dire à ses usages et ses représentations. Nous verrons comment se transforme notre rapport à l'espace. Dans la présentation de la deuxième édition de son ouvrage *Espacements*¹, Françoise Choay résume la manière dont les trois grandes révolutions culturelles de l'Europe occidentale ont produit chacune une manière particulière de concevoir l'espace et un certain type de modèle urbain.

- Le Moyen Age construit un espace clos, délimité à l'intérieur d'une enceinte qui contribue à créer chez les habitants un sentiment d'appartenance, de communauté. La muraille matérialise la singularité et l'unité de la ville qu'elle oppose à la campagne environnante. Cette ville s'ouvre sur des faubourgs, des routes menant vers d'autres cités avec

¹ Françoise Choay (2003), *Espacements*, Skira, Milan, (première édition Paris 1969)

lesquelles elle commerce. Cette muraille rythmée de portes signifie à la fois défense et limite du droit urbain spécifique en opposition au siège du château et de l'église.

- La révolution à dominante épistémique de la Renaissance permettra la formalisation d'un nouveau type d'espace. Celui n'influencera qu'à partir du XVII^e siècle l'espace urbain français qui pratiquement échappe à l'empreinte de la Renaissance. Dans la France du XVI^e siècle, ce nouveau cadre de pensée influence surtout les châteaux et leurs parcs tandis que les villes conservaient leurs trames médiévales toutefois marquées ponctuellement par l'émergence d'édifices et d'ornements qui traduisaient les préoccupations nouvelles d'embellissement.

La mutation urbaine s'effectuera suite au triomphe de l'Etat national et sa forme politique caractéristique de monarchie absolue. Des programmes ambitieux destinés à glorifier ce pouvoir donneront sa trame particulière à l'Europe des capitales. Une conception abstraite de l'espace assoit l'ordre et la régularité d'un espace structuré sur ces qualités objectives plus que sur des propriétés magiques présentes précédemment. Les façades identiques et de même hauteur de ces nouvelles cités expriment dans une théâtralité nouvelle l'universalité de l'homme et sa raison. Places rigoureuses, mises en scène des statues, carroyage des sols, naissance des trottoirs. La rue se fait aussi avenue et boulevard, offrant au regard ses grilles majestueuses et ses arcs de triomphe. Le caractère monumental et la rhétorique des ordres participent à une mise en scène esthétique et politique. En rupture avec la ville du Moyen-Age, l'espace urbain cesse d'être lié à la totalité des occupations quotidiennes pour participer à l'idéologie des pouvoirs, à l'ambition des cultures, à l'expression d'une certaine maîtrise du monde.

- La révolution industrielle par l'ampleur des concentrations démographiques ouvre une autre mutation de l'espace urbain. L'époque des mégapoles commence. Les transformations n'affectent plus telles ou telles places, ne visent pas l'embellissement particulier de tel ou tel ordonnancement. C'est la ville dans son ensemble qui se dote de nouvelles armatures de circulation.

À Paris, les nouvelles liaisons mises en œuvre par le baron Haussmann, s'accompagnent d'une multiplication du nombre de réverbères, de l'invention puis de l'utilisation de l'asphalte afin d'uniformiser le sol des chaussées, de l'apparition du mobilier urbain. Les places prennent alors un nouveau statut de nœuds de distribution. L'espace de circulation s'approprie les cités à travers une configuration nouvelle. La circulation devient le sens premier de l'espace urbain.

Le connexionisme et l'espace des flux

Paul Bairoch explique comment la naissance des premières villes est liée à celle de l'agriculture¹. Dépendant de la fertilité des régions, la forte augmentation de la production alimentaire permet la sédentarisation, la création de surplus échangeables et l'accroissement de la densité de population. Ces facteurs cumulés offrent les conditions d'émergence de foyers urbains autonomes.

La croissance urbaine actuelle ne dépend plus de la performance de la campagne avoisinante à créer du surplus. Dans les pays à urbanisation accomplie elle se déploie par extension et densification des limites extérieures des périphéries selon une logique démographique qui dépend plus de leur recomposition interne que de l'accueil de nouveaux migrants venus des zones rurales alentours. Leur dynamique économique tient à leur capacité d'être relié à un réseau de villes qui n'entretiennent plus de rapports alimentaires spécifiques avec un quelconque bassin de maraîchage mitoyen. La grande distribution augmente encore la valse des denrées alimentaires, (une étude allemande montrait comment les ingrédients d'un pot de yaourts aux fruits parcouraient 3000 km avant d'atterrir au supermarché).

¹ *De Jéricho à Mexico*, 1985, Gallimard

Toutes ces arabesques de mouvements en apparence désordonnés distendent la perception que l'on peut avoir du fonctionnement des zones urbaines. Leur organisation est fortement déterminée par des facteurs externes (coûts des transports, accès aux réseaux de communication et de distribution, stratégie d'implantation de grands groupes, compétitivité dans une économie globalisée...). Par exemple, la performance logistique de la grande distribution permet la vente d'une gamme standardisée de produits alimentaires à partir des voies d'accès sans plus aucune détermination due aux particularités agronomiques des sols. Une croissance de l'urbain à partir de lui-même se déploie dématérialisant le rapport à l'espace issu de l'origine agricole des territoires.

Dans la société en réseau¹, technologies, espaces et sociétés articulent de nouvelles configurations urbaines : à la différence des théories sociales classiques qui postulaient la domination de l'espace par le temps, c'est au contraire l'espace qui organise le temps. L'espace des flux s'oppose à l'organisation spatiale sur laquelle est fondée l'expérience commune traditionnelle de l'espace des lieux.

Selon Manuel Castells, cet espace des flux présente un nouveau processus dans la manifestation spatiale du pouvoir et des fonctions dominantes de la société.

L'économie informationnelle globale est organisée autour de centre de commandement et de contrôle qui innovent, coordonnent et gèrent les activités des réseaux. Ils sont assis sur les principales métropoles du monde, ces villes globales modélisées par Saskia Sassen, tout en se répandant progressivement à des foyers nodaux, bien au-delà des villes constituant le sommet de cette hiérarchie. C'est un processus qui relie les services avancés, les centres de production et les marchés au sein d'un agencement topologique global avec une importance relative des activités de chaque région par rapport au réseau global. Dans chaque pays, l'architecture de la mise en réseau se reproduit en centres régionaux et locaux si bien que le

¹ *La société en réseau*, 1998, Fayard, pour la traduction française

système tout entier s'interconnecte au niveau global. La faculté d'adaptation semble particulièrement spécifique à cette logique spatiale nouvelle du réseau.

Ainsi la cité globale qui en émerge n'est pas tant un lieu qu'un processus (page 435), par lequel les centres de production et de consommation des services avancés, ainsi que les sociétés locales qui en dépendent, sont reliées au sein d'un réseau global tandis que leurs relations avec l'arrière-pays se réduisent simultanément.

Le développement de ces systèmes de communication et d'information électroniques permet de dissocier de plus en plus la proximité spatiale et l'accomplissement des fonctions quotidiennes. On n'observe pas tant la fin des bureaux que la diversification des temps et lieux de travail.

Une configuration spatiale fondée sur la simultanéité de la dispersion et de la concentration spatiale se réalise. « *Plus le temps devient flexible, et plus les gens circulent aisément dans le temps et dans l'espace.* » (page 438). La cité informationnelle n'est donc pas une forme, mais bien un processus caractérisé par la domination structurelle de l'espace des flux assise sur l'extraordinaire diversité des contextes culturels et physiques.

Nouvelle économie globale et société informationnelle présentent une nouvelle forme spatiale qui se développe dans différents contextes sociaux et géographiques.

Les mégacités, ces très vastes concentrations humaines de plus de 10 millions d'habitants regroupent les fonctions planétaires de direction, de production, de gestion. Elles dominent les médias, la puissance politique réelle et la capacité symbolique de créer et de diffuser des messages.

Globalement connectées et localement déconnectées physiquement et socialement, telles sont ces mégacités, constellations discontinues de fragments spatiaux, d'éléments fonctionnels et de segments sociaux. L'espace des flux offre une nouvelle forme et un nouveau processus spatial, fruit d'une dynamique de la structure sociale globale (page 462). L'espace ainsi recomposé est du temps cristallisé.

L'espace, comme support matériel des pratiques sociales du temps partagé (pratiques simultanées) était traditionnellement assimilé à la contiguïté.

Dans la société articulée en flux, ceux-ci expriment les processus qui dominent notre vie économique, politique et symbolique, séries significatives, répétitives et programmables d'échange et d'interactions entre les positions géographiques séparées occupées par différents acteurs.

Comme logique spatiale dominante de nos sociétés, l'espace des flux brouille la relation signifiante entre architecture et société. Le déracinement de l'expérience vécue, de l'histoire et de la culture spécifique comme arrière plan du sens conduit à une architecture en dehors de l'histoire et du temps, coupant tout lien avec un environnement social spécifique. Une certaine post-modernité ludique et a-historique se revendique d'ailleurs comme l'architecture de l'espace des flux. Ces « architecture de la nudité » dont les formes sont neutres et diaphanes, ne prétendant à rien d'autre que de confronter l'expérience vécue à la solitude de l'espace des flux.

Au-delà de la recherche d'une expression esthétique adaptée, il convient de ne pas passer sous silence les relations brutes entre globalisation et localisation. Alors que les flux occupent une place croissante de l'espace et du temps, les gens vivent encore dans les lieux dont l'expérience vécue se retrouve alors coupée des canaux du pouvoir, et dont le sens se trouve séparé des instruments du savoir (480). Une schizophrénie structurelle entre deux logiques spatiales menace de rompre la communication sociale, par la construction d'univers parallèles dont les temps ne pourront se rencontrer parce qu'ils s'infléchissent différemment dans l'hyperespace social et dans le continuum intemporel. Une nouvelle morphologie sociale remplace les formes précédentes de sociabilité.

Le réseau comme ensemble de nœuds interconnectés doit ici nous livrer quelques vérités sur sa constitution topologique.

La distance (ou intensité et fréquentation de l'interaction) entre deux points est plus courte, plus fréquente, plus intense entre eux nœuds d'un même réseau qu'entre les nœuds de réseau différents. Les fonctions dominantes s'organisant en réseau relient les uns aux autres ces espaces des flux autour

de la planète entière tout en fragmentant les fonctions et les acteurs subalternes dans l'espace fractionné des lieux de plus en plus isolés et coupés les uns des autres (page 533).

Un "temps intemporel" apparaît pour Manuel Castells comme le produit du réseau de l'espace des flux, alors que le temps de l'horloge continu de caractériser les fonctions subordonnées et les lieux particuliers. La construction sociale des nouvelles formes dominantes de l'espace et du temps développe un méta-réseau qui déconnecte les fonctions secondaires, les groupes sociaux subalternes et les territoires dévalorisés. Une distance sociale infinie s'établit entre ce méta-réseau et la plupart des individus, des activités et des lieux. Leur signification structurelle s'abolit par cette absorption/séparation de la logique du méta-réseau où se produisent les valeurs, où se créent les codes culturels et où s'exerce le pouvoir.

Le nouvel ordre social, la société en réseau apparaît à la plupart des gens comme un désordre méta-social, série d'événements aléatoires dérivés de la logique incontrôlable des marchés, de l'ordre géopolitique, de la technologie.

Cette société en réseau modifie en profondeur l'expérience humaine.

Les flux de messages et d'images constituent aujourd'hui la trame première de notre structure sociale, loin du joug incontrôlable de la Nature des temps anciens, ou encore de la domination d'une nature encore présente aux premiers siècles de l'ère moderne. Un temps principalement social s'ouvre, offrant une autonomie inédite par rapport aux fondements matériels de l'existence.

Un imaginaire connexionniste et une nouvelle philosophie de l'organisation accompagnent ces bouleversements. Une organisation plus souple que celle des systèmes, des organisations en listes, arbres ou pyramides est mise en valeur. La multiplicité des relations et de la circulation, la diffusion fractale de la connectivité, la célérité, l'homogénéité interne, la circulation, l'accessibilité, l'immédiateté, la transaction ouvrent de nouveaux champs d'expériences sociales. Liberté enfin acquise ou dissolution de repère qui nous laissent désorientés et fragilisés ?

L'espace critique et les illusions morphologiques

À la révolution technologique de la mécanique et de l'énergie a succédé la révolution de l'information, avec sa facilité de connexion. Ces nouvelles capacités de transmission des informations, la vitesse de propagation des événements et des risques transformèrent à leur tour nos manières d'utiliser l'espace pour penser l'aménagement.

Paul Virilio propose une critique des illusions morphologiques du monde dues à l'intrusion de la vitesse dans notre environnement. Il explique comment l'équipement technique met en contact avec n'importe quel point du globe simultanément, dépliant les lieux de vie aux messages du monde, au-delà des barrières physiques de la maison, des frontières culturelles des populations et des spécificités territoriales.

Ces nouveaux outils proposent des configurations superposées et simultanées. Notre repérage territorial se recompose, transforme notre rapport à l'espace, modifie le statut de la spatialité. L'effacement de la notion de lieu se construit par un affaiblissement de l'intérêt de la proximité.

Cette nouvelle conception de l'espace, transformée par la mise en mouvement de l'observateur, fait rupture avec le regard créé en Occident depuis la Renaissance suite à la découverte de la perspective. L'espace comme véhicule de la représentation artistique ne peut plus désormais se fonder sur une vision mono-oculaire, mono-focalisée et cadrée par l'arcade sourcilière et le nez. La vitesse produit, révèle, fait apparaître un vide, celui du "vite". Elle érode les qualités de localité au profit d'un investissement du temps comme accélération, c'est-à-dire comme capacité de disparition, de valorisation de l'effacement de la durée subie. Le temps comme enjeu fait surface et apparaît comme donnée première.

La vitesse multiplie les apparences, et la somme des apparences n'est plus un lieu si l'on entend celui-ci en relation à une dimension physique. L'illusion d'optique de la lunette consistait à approcher le lointain pour l'examiner : celle de l'automobile consiste à mélanger sans discernement le proche et le lointain, l'animé et l'inanimé.

La traversée des apparences s'apparente à quelques troubles de perception, la course de la voiture serait un emboîtement (abusif) du lointain dans le proche, *“l'office du véhicule automobile consistant moins à transporter le passager qu'à faire, en quelque sorte coulisser la réalité physique, à modifier comme n'importe quelle lentille, n'importe quel instrument d'optique, les différents plans de l'expérience visuelle”*¹.

L'expérience du lieu, définie par des dimensions physiques et fondée sur un état géométrique archaïque, se trouve remplacée par de nouvelles expériences visuelles engageant des recompositions perceptives, car cette importance du visible affecte le fondement de notre crédulité : notre relation au monde, à sa représentation devient trouble, faisant appel à la nécessité de réévaluer nos conceptions figuratives.

S'organisent ainsi l'effacement, voire la perte de nos référents sensibles, la désintégration de nos étalons précédents de perception. Une distorsion de la mesure affecte notre interprétation des phénomènes dépendants des interfaces avec les machines et les instruments.

Ces étrangetés de nos perceptions ne constituent pas uniquement des expériences externes, elles transforment nos prédispositions à se repérer dans un environnement modifié dans sa consistance. Ce monde nous apparaît différemment, à chacun comme à tous, lorsque nous sommes dans l'instantanéité du temps réel des communications. Chaque écran allumé nous transporte dans l'éternel présent de l'ubiquité.

Un temps nouveau accompagne le brassage de données visuelles, d'informations, de codages émotionnels. Un sentiment d'immédiateté nous ballote : le malaxage des images d'une démocratie d'émotion nous fait passer en un instant du ludique au tragique, de l'insouciance des publicités au dramatique des catastrophes mondiales. Celle-ci s'apparente à un individualisme de masse, individualisme de traque dont les bombardements médiatiques entérinent comme partage public *« les troubles de perceptions stroboscopiques de l'information. »*²

¹ Paul Virilio, *L'espace critique*, page 81

² Paul Virilio, *Ville panique* [page 51](#)

Le drame de cette globalisation accélérée tient autant à sa dimension hystérique qu'à la création d'un vide sidéral. L'infrastructure technologique construit un retournement topologique qui nous donne à voir et à sentir le global comme l'intérieur d'un monde fini. Nous résidons dans la réalité de synthèse d'un monde urbain permanent. Cette concentration métropolitaine ouvre au partage numérique d'une méta-cité sans limites, omnisciente de nulle part, nouveau monde omnipolitain. (Ville panique, page 84).

Résultant de ces vastes programmes de transformation des perceptions et des mesures, cette nouvelle refiguration urbaine dépasse en dimensions la consistance de notre habitat sur la croûte terrestre pour ouvrir à la création d'un monde de représentation, à un bouquet d'images. Ces « *villes-panique signalent mieux que toutes les théories urbaines sur le chaos le fait que la plus grande catastrophe du XX siècle a été la ville, la métropole contemporaine des désastres du progrès.* »(Ville panique, page 94) qui nous apparaît dans la forclusion globalitaire, cette figure de l'enfermement issue d'une cybernétisation accélérée de la société.

S'agit-il d'une hallucination collective, d'une accélération de la réalité ? de la recomposition de l'espace géostratégique des affaires et de la guerre selon une logique libérale, non territoriale ? La vitesse de libération a aboli le territoire et les métropoles atrophiées se retrouvent en apesanteur dans l'angoisse du grand accident, de la soudaine globalisation du chaos sous le terrorisme de masse.

En attendant, chaque jour entérine la progression culturelle de la vitesse dont la mise en ordre technique assoit la décomposition progressive de la grandeur nature. Nous éprouvons ce crépuscule des lieux par la lente miniaturisation des proportions de l'habitat terrestre qui engendre une forme insidieuse de désertification du monde. (Ville panique, page 115)

L'espace n'a plus cette qualité géophysique qui empêche que tout soit à la même place. Il propose aujourd'hui à l'homme-planète un champ ouvert à la vastitude, discrédité dans sa consistance et son immensité définitivement polluées quant à la grandeur nature des distances. L'inertie existentielle de

notre corporéité, son résidu charnel de sujet affronte la désintégration concentrationnaire du corps social dans la cité et du corps territorial réduit à rien par la vitesse d'émission des ondes.

L'âge de la disparition de la grandeur nature est celui de la dégradation des substances vitales et de l'intimité renouvelée entre le microcosme et le macrocosme. Comme le présageait Paul Valéry dans son propos sur le progrès¹, la différence n'est pas dans les proportions. « *Dans le monde physique, on ne peut agrandir quelque chose sans qu'elle se transforme bientôt jusque dans sa qualité ; ce n'est que dans la géométrie pure qu'il existe des figures semblables.* »

Ce monde omnipolitain est pour Paul Virilio celui du désastre des apparences sensibles de la réalité virtuelle. L'effacement des distances terrestres et des apparences concrètes laisse croître un désert de sens par la désertification de la présence réelle. À mesure que ce monde concret se rétrécit, des effets imaginaires captent et recomposent de nouvelles plateformes virtuelles qui fonctionnent comme autant de simulateur de sol à notre interactivité « omnipolitaine ».

Voici rapidement résumé, la présentation que Paul Virilio donne d'Omnipolis, ville panique issue des potentialités contemporaines. Repérant les mêmes évolutions techniques, William Mitchell décrit pour sa part une Global Polis merveilleusement innovante et stimulante. Deux lectures opposées qui participent magistralement à notre cartographie de la technocité.

¹ *Regard sur le monde actuel et autres essais*, Folio essais, page 144

Progrès et accident

Dans l'exposition qu'il a proposé fin 2002 à la fondation Cartier puis dans ces récents ouvrages, *Ville Panique* et *L'accident originel*, Paul Virilio prolonge son investigation philosophique des risques liés au déploiement technologique. Il propose à la fois une critique du progrès et un décryptage des territoires urbains.

Le vingtième siècle est le siècle des grands exploits techniques, dont le débarquement lunaire est l'événement historique. Cette période a vu naître des automatismes de plus en plus sophistiqués qui aident à conduire ces nouveaux outils. Leur intermédiaire tend à faire disparaître de la conscience le rôle, la place, l'impact de l'instrument, s'il n'était l'accident pour en réveiller la substance habituellement cachée.

Ainsi le naufrage est-il l'œuvre inconsciente du bateau, son invention dans le sens où se révèle par cette entremise une réalité qui n'apparaît pas sans cet événement.

La reproduction sérielle des catastrophes les plus diverses nous donne à découvrir l'ombre portée des grandes découvertes et des grandes inventions techniques. En ce sens, le XX siècle se déploie entre 1912 (le naufrage du Titanic) et 1986 (la catastrophe de Tchernobyl) et s'illustre autant dans les crashes aériens (l'invention de l'avion) que dans les effondrements boursiers (accident des sciences économiques et des techniques de cotations automatiques).

Observant cette succession d'apparitions accidentelles, Paul Virilio enquête sur cette "*folie de l'aveuglement volontaire aux conséquences fatales de nos actions et de nos actes*"¹, et tente de créer une distance critique face à l'inconscient génie des savants et aux drames provoqués par l'idéologie positive du progrès. Les accidents artificiels prennent aujourd'hui le pas sur

¹ *Ce qui arrive*, 2002, Acte Sud

les accidents naturels. Certains sont liés à la substance, d'autres à la génétique, à l'informatique, ou encore à la connaissance. Compte tenu de la corrélation entre la puissance de l'invention et l'aspect dramatique de l'accident, le regroupement des différents pôles techniques, l'imbrication des données et l'interdépendance des éléments ouvrent la possibilité d'une "accident général". La prise de conscience écologique doit en ce sens être entendue comme un éveil face à la menace de cet accident majeur compris dans le cadre de l'environnement géophysique de la planète.

Paul Virilio fait appel à une intelligence préventive face aux ravages de cette "*philo-folie des grandeurs*" qui semble succéder à la philosophie des Lumières.

Les dégâts du progrès ne se cantonnent plus aux risques d'un accident des substances, d'un accident local, car cette catastrophe imminente doit être appréhendée à la mesure des crises de dimensions du monde à l'ère des télécommunications électroniques. "*Si la fenêtre cathodique et l'écran matriciel remplacent à la fois les portes et les moyens de communication physique, c'est parce que la représentation cinématique tend elle même à remplacer la réalité de la présence effective, (la présence réelle de personnes et des choses), et que « l'accident » des machines de transfert instantané remplace la « substance » de l'espace-temps, au profit d'une réduction énergétique, d'un réductionnisme hyper-cinématique qui atteint l'urbanisme, l'architecture, mais d'abord la géométrie, les dimensions de l'espace physique.*"¹ .Se construit donc à côté d'un accident matériel ou énergétique, un accident des dimensions et des connaissances, catastrophe intégrale, pollutions des distances, des mesures, des grandeurs, de l'épaisseur de la vie quotidienne que le temps réel des échanges instantanés vient abolir.

La probabilité d'une telle catastrophe transparaît dans le sentiment d'insécurité grandissant. Ce nouvel horizon d'attente, catastrophique et non plus géographique, diffuse une impression générale d'impuissance et d'incohérence, répandant une anxiété qui finit par dominer les esprits.

¹ *L'espace critique*, page 124

Comment évaluer la négativité spécifique de ces techniques d'information et de médiatisation ?

Reprenant l'idée selon laquelle "*le dispositif télé remplace l'espace public par l'image publique*"¹, on mesure plus distinctement l'emprise progressive du médiatique sur le politique, jeu par lequel cette puissance de gestion (de suggestion) de l'information s'apprête à envahir l'imaginaire des populations submergées par la multiplication des écrans, par cette soudaine synchronisation des émotions collectives qui favorisent grandement l'administration de la peur. N'est-il pas urgent de s'inquiéter de cette surenchère constante en matière de diffusion de l'effroi, de ce risque d'intoxication de l'opinion, de pollution de l'émotion publique basée sur la course à l'audience et qui fait de l'accident catastrophique un scoop, spectacle unanimement recherché laissant souvent bien en arrière la réalité des faits ?

Cette administration sournoise des émotions avec ses répercussions psychopolitiques ne fonctionne-t-elle pas déjà comme un accident de la connaissance ? La recomposition médiatique des faits et sa surpuissance de pénétration affective, la concordance des perceptions individuelles orchestrée par les images publiques synchronisées ouvrent un espace virtuel, compression du monde qui laisse possible un Tchernobyl de l'information et de la raison.

Cette technocité concentre le risque de recomposition global de nos perceptions, construit le piège d'une perte de contact du corps propre au profit du corps spectral, du monde concret au profit d'un monde virtuel.

Telle est pour l'ampleur de la recomposition du monde. Avec la globalisation économique et la globalisation urbaine, il nous faut penser la globalisation de l'accident qui suit l'accroissement de la prise en main technique, d'abord sur la matière par la mécanique, puis sur l'énergie par la thermos-dynamique, et enfin sur l'information par la cybernétique.

¹ *Cybermonde ou la politique du pire*, édition Textuel, page 45

Par la maîtrise technique, les hommes accélèrent leur désir d'auto-engendrement par le biais externe de nouvelles conditions d'environnement. À la manipulation de l'atome et à son risque d'accident, correspond à l'échelle de notre habitat, les risques liés à notre intrusion soudaine dans un environnement virtuel, insaisissable, holographique.

Pour Paul Virilio, le désastre du progrès apparaît comme dommage collatéral de l'accélération intempestive de l'histoire de l'humanité et nous précipite, à moins d'un vif sursaut, soit vers le système totalisant de la technocité, soit vers le chaos de l'accident.

CONCLUSION

Consciemment ou non, nous ressentons tous les secousses de cette rupture en train de se faire. Qui d'entre nous pense, par exemple, aujourd'hui encore que « le meilleur est à venir » ? Dans le sens commun, un des signes les plus évidents paraît cette nouvelle perception du futur, qui a soudain changé de signe, passant presque sans transition du positif au négatif, de pure promesse à pure menace. L'attente impatiente et joyeuse des lendemains qui chantent est devenue l'angoisse d'un horizon forcément plus noir. Or l'avenir, c'est aussi l'autre façon de nommer les raisons d'agir, de vivre ; et l'effacement de cette dimension produit tous les jours cette sorte de tristesse diffuse.

Florence Aubenas et Miguel Benasayag, 2002, *Résister, c'est créer*, La découverte, page 38

Quels sont les constats possibles à la fin de cette première partie ?

Tout d'abord nous avons pris pied dans un panorama contrasté. Par sa caractérologie comme par les différentes représentations qu'il suscite, le phénomène technique apparaît dans toute son importance.

Ensuite, enrichie par cette diversité de point de vue nous pouvons affirmer qu'aucun maléfice spécifique n'habite la technique et ne cherche à anéantir l'homme de l'extérieur. Par contre, bien au fait de son efficience nous comprenons l'urgence qu'il y a à évaluer ses retombées et à analyser finement son impact sur nos conditions d'environnement et donc nos conditions d'existence.

Voilà donc, avant de partir à sa découverte, une première définition de la techno-cité. Ce terme nomme les conditions d'environnement d'un monde urbain transformé (ou réifié), par l'accroissement des techniques.

Nous ne pensons pas que l'homme puisse se passer de techniques. Ce serait l'amputer de son ingéniosité pratique, l'obliger à l'immobilisme et à

l'inaction, le priver de la possibilité d'imaginer et de créer, ainsi que du plaisir renouvelé de rencontrer la nature par la connaissance et l'utilisation pratique de ces règles d'organisation.

Mais l'humanité se trouve confrontée aux risques d'un emballement et à la nécessité de limiter l'usage d'un certain nombre de techniques. Pour reprendre la terminologie en vigueur dans le domaine nucléaire, il faut éviter la prolifération de nocivité qui accompagne son accroissement. Cette limitation n'est pas une obligation de principe, mais un choix éventuel, qui devrait résulter d'une confrontation la plus large possible et de décisions individuelles, collectives, politiques.

Les éléments rencontrés dans cette première partie nous ont permis d'entrevoir la relation très étroite que la technique et ses acteurs entretiennent avec l'avenir. Elle est assise sur la maîtrise d'une certaine prédictibilité qui l'imprègne d'une orientation futurocentrique. L'organisation du futur, la futurologie, ne sont-ils pas d'ailleurs des domaines de prédilection des technophiles ?

C'est pourquoi il nous semble que l'évaluation des effets des techniques doivent se faire sur des bases théoriques, au-delà des discours d'anticipation, souvent accaparés par les intérêts de leurs prédicateurs.

Ces par la mise en débat de deux modèles d'évolutions que nous concluons cette première partie.

*Deux modèles d'avenir
Evolutionnisme techno-dépendant versus approfondissement
anthropologique éco-centré*

But for us artificially intelligent cyborgs, the ability to navigate through the streets and gain access to a city's resources isn't all in our heads. Increasingly, we rely on our electronic extensions to orient us in the urban fabrique, to capture and process knowledge of our surroundings, and to get us to where we want to go.

William Mitchell, *City of bits*, MIT Press, paperback edition, page 43

*Il est revenu le grand printemps.
Le sud s'est ouvert comme une bouche. Ça a soufflé une
longue haleine, humide et tiède, et les fleurs ont
tressailli dans les graines, et la terre toute ronde s'est
mise à mûrir comme un fruit.
L'escadre des nuages a largué les amarres. Ça a fait un
grand et long charroi de nues qui montaient vers le
nord. Ça a duré ; à mesure on sentait la terre qui se
gonflait de toutes ces pluies et de la vie réveillée de
l'herbe. Enfin, une belle fois, on a vu bouillonner le ciel
libre sous la poupe du dernier nuage.*

Jean Giono, *Regain*, Grasset, page 229

Mesurer ce qui se transforme quand les référentiels bougent interdit de se contenter d'une dialectique trop franche. C'est sans doute pourquoi l'époque fait appel à de nombreux termes pour détailler les variations de ses transformations. Modernité, progrès, évolution, nouveauté, création, développement, mutation, métamorphose, perfectionnement, croissance sont autant de termes qui possèdent une histoire, une culture, une spécificité. Ce

foisonnement lexical marque ainsi une des caractéristiques principales de notre monde : sa transformation.

L'urbanisme a mis en débat son évolution dans la confrontation entre des postures technicistes et culturalistes¹. Voyons comment cet antagoniste se recompose eu égard à la puissance de transformation actuelle. Il n'est plus sûr que les évolutions engagées soient réversibles. Plus qu'un modèle de cité, c'est à un modèle d'avenir que nous sommes confrontés. Au temps des révolutions succède le temps des mutations.

- Le modèle techniciste se présente désormais comme un évolutionnisme techno-dépendant. Il présente les potentialités mutationnelles que Gilbert Hottois et Jean-Pierre Dupuy ont mises en évidence. Cet évolutionnisme volontariste est tourné vers l'extérieur de la condition humaine dans un mouvement d'extraction revendiquée par ses détracteurs les plus engagés et assumé comme mal nécessaire et subi avec fatalisme comme horizon d'avenir par l'opinion publique. Ce modèle techniciste influence de manière déterminante notre actuel mode de développement. C'est un hégémonisme évolutionniste fondé sur le déploiement des techno-sciences. Il assume et accentue l'asymétrie science/société, c'est-à-dire qui désocialise encore un peu plus la science et scientifie toujours plus la société.

L'apport de la cybernétique est révélateur de cette tendance.

Mise en circulation dans sa signification actuelle par Robert Wiener en 1948 à partir de la synthèse de recherches dans le domaine des mathématiques, de la technologie, de la biologie et de la psychologie, elle jette les bases d'une science nouvelle à support mathématique destinée à couvrir tous les phénomènes qui d'une manière ou d'une autre, mettent en jeu des mécanismes de traitement de l'information. Dans la période qui suit des désastres de la seconde guerre mondiale, elle se propose de réorganiser positivement la société autour de la communication.

¹ Françoise Choay, *L'urbanisme, Utopies et réalité, une anthologie*, Seuil, 1965

La connaissance cybernétique permet d'automatiser un grand nombre d'opérations : de fait elle interroge les fonctions cérébrales. Si les machines calculatrices réalisent des opérations qui apparaissent comme typiques de la pensée, certains scientifiques en viennent à conclure que la pensée est de nature cybernétique. La perte de confiance dans l'homme liée au traumatisme de la guerre encourage à confier la gestion des affaires humaines à un système informationnel global, structuré par une rationalité opérante. Les potentialités immenses offertes par le traitement de l'information vont ainsi se déployer dans de nouvelles technologies de l'information et de la communication, entraînant implicitement l'effacement de toute forme de barrière et de hiérarchie entre l'homme et la machine ou entre l'homme et son œuvre artificielle communicante. Cécile Lafontaine¹ met en cause l'enthousiasme excessif d'une culture cybernétique qui dotent les machines d'un hyper-investissement utopique. Celui-ci modèle en retour des imaginaires conformes aux impératifs de cette nouvelle technique, renforçant la tendance à penser l'homme à partir de la machine. Sur la base des modèles de circulation et d'organisation de l'information, l'aspect intuitif de la pensée est progressivement réduit, voir éliminé au profit du seul aspect opératif². De plus, la rationalisation de l'organisation sociale met les expertises techniques sur le devant de la scène. Leur prétendue dimension objective leur confère une légitimité supérieure au débat public ou politique. La culture scientifique domine ainsi la société avec le risque d'une régulation exclusive sous la juridiction de l'opérateur et des possibles. Les individus, ramenés au rang de centre de traitement des informations, apparaissent comme les maillons d'un immense système communicationnel global qu'elle dénonce comme un panoptique utilitariste et informationnel. Occupés à gérer les terminaux du réseau plutôt que le monde, les hommes ne perçoivent pas la disparition progressive de la réalité derrière la multiplication des messages et des écrans auto-régulés.

¹ Cécile Lafontaine, *L'empire cybernétique*, Seuil, 2004

² Jean Ladrière, « Cybernétique », in *Encyclopédie Universalis*

Les désillusions et les menaces de l'aventure cybernétique illustrent le propos de Gilbert Hottois quant au détournement de l'humanisme par l'emprise difficilement contrôlable des techno-sciences. L'idéal d'émancipation initial est abandonné chemin faisant.

La pensée évolutionniste pro-technologique refuse d'évaluer le potentiel de transformations sociales des innovations qu'elle promeut. Sa fougue créationniste s'apparente à un optimisme de circonstance, une propagande. Sa vision futurocentrique ne donne pas de valeur à ce qui se perd en route, tant l'innovation technique fait l'objet d'un investissement utopique. C'est la dimension dont Nicolas Berdiaeff et surtout Aldous Huxley avaient identifié la dérive.

- L'autre modèle se présente sous la forme d'un approfondissement anthropologique eco-centré. Nous n'ouvrons pas ici le chantier théorique que représente son énoncé détaillé. Nous en baliserons quelques référents. Il s'agit de montrer qu'un vis-à-vis existe à l'accaparement des outils théoriques de présentation de l'avenir auquel se livre le modèle techniciste. Le préfixe « éco » n'est pas ici réduit à l'échelle de la maison ou de la planète, mais à toutes les échelles de notre présence. C'est l'effet de corps : corps biologique, corps humain, corps familial, corps social, corps des bâtiments, densité des villes, pesanteur géographique... Le corps, consistance organique mais aussi « enceinte du sujet » selon le terme de David Le Breton, prend dans ce nouveau paradigme environnementaliste une consistance visant à rééquilibrer les prouesses virtualisantes de la technicité. Maurice Merleau-Ponty exprime cette irréductible immédiateté du corps dans son approche phénoménologique et sa remise en cause d'une spatialité trop abstraite.

Ce paradigme appréhende différemment l'espèce humaine, qui ne cherche ici, ni à se transformer bio-physiquement, ni à muter mais à s'accomplir culturellement, symboliquement, spirituellement dans la durée historique.

Concernant le devenir urbain, philosophie de l'environnement¹ et phénoménologie participe à un approfondissement anthropologique plus orienté sur la concrétude de notre condition terrestre que sur les performances d'une opérativité surdéveloppée et artificialisante.

Richard Sommer² alimente ce champ de réflexions par ces travaux sur nos conditions de milieu, Augustin Berque y participe en énonçant toutes les qualités de l'œcoumène, Kenneth White nous en livre la saveur affective dans sa géopoétique. Dans son roman, *Le docteur Jivago*, Boris Pasternak énonce la force de ce modèle face à la promesse éternellement entretenue d'améliorations à venir. « *L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre.* »³

On voit aisément les différents modèles de cités qui accompagnent chacune de ces visions de l'homme et de son avenir.

D'un côté un paradigme évolutionniste avec l'isolement qu'il crée dans l'exacerbation de l'autonomie attendue de l'humain cherchant dans la technique un meilleur sort. De l'autre une philosophie de l'appartenance se représentant l'homme moins séparé de la nature, comme projet ontologique et aboutissement historique.

Chaque terme de cette opposition porte ses dérives, ses risques et ses performances. Cette thèse enquête sur les dangers qui pèsent actuellement sur nos conditions d'environnement du fait de la domination excessive du modèle techniciste.

Partons à l'épreuve des lieux pour en évaluer concrètement les menaces et la transcendance.

¹ Catherine Larrère et Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature : pour une philosophie de l'environnement*, Aubier, 1997.

² Milieux et modes de vie, In folio édition, 2003

³ Cité par Pierre-André Taguieff dans son ouvrage *Le sens du progrès, une approche historique et philosophique*, Flammarion, 2004

SECONDE PARTIE

DES EXPERIENCES DE LA CITE

*Nous n'admettons un monde pré-constitué, une logique,
que pour les avoir vus surgir de notre expérience de
l'être brut, qui est comme le cordon ombilical de notre
savoir et la source du sens pour nous.*

Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*,
Gallimard, page 207

INTRODUCTION

La première partie a traqué les rouages d'une systémique du monde. Nous allons maintenant plonger dans l'épaisseur de la techno-cité, dans sa réalisation progressive, dans sa mise en scène. Elle apparaît de manière inattendue par sa poésie, sa sauvagerie, son éclat. Elle parle à nos sens et à nos émotions.

À l'approche analytique succède une approche plus narrative, ouverte à l'observation, à l'étonnement, à la contemplation ou au dégoût. Les réflexions que nous mènerons ne sont pas des propositions d'aménagement, elles interrogent le présent et le devenir technique de notre condition urbaine et plus largement la signification des formes de l'espace social et de l'usage des territoires.

Des textes aux formats libres, regroupés par thème, construiront autant de voies possibles d'interrogation.

L'expérience ne peut pas être une tribune, elle est ambiguë, pleine d'étonnement face aux données contradictoires du réel, qui entremêlent doutes et affects sans à priori ni préméditation.

Le travail de la pensée émergera de notre condition urbaine dans sa réalité spatiale. À l'échelle des grands équipements de la métropole comme à celle plus réduite de nos usages quotidiens, l'aménagement des territoires offre un grand champ d'exposition et d'observation des créations et des intentions humaines. Toute cette présence est signifiante. Dans leurs consistances physiques et leurs agencements, les choses nous parlent, questionnant d'une manière toujours renouvelée l'énigme de notre présence et de notre lien au monde.

De la même façon que la réception du texte littéraire appelle l'épreuve d'une lecture plurielle, habiter, comme réplique à construire, exige une lecture attentive de l'environnement urbain.

Paul Ricœur nomme "refiguration" cette étape du processus narratif où "*en ce qui concerne le construit, nous rencontrons la possibilité de lire et de*

relire nos lieux de vie à partir de notre manière d'habiter"¹.

Repris et assumé dans l'acte de lire, le texte déploie sa capacité d'éclairer ou d'éclaircir la vie du lecteur ; il a le pouvoir de découvrir, il révèle le caché. Le récit n'achève pas son trajet dans l'enceinte du texte mais dans son vis-à-vis : le lecteur, dans une dialectique entre l'écriture et la lecture, qui porte le texte en dehors de lui-même. De manière similaire, dans notre relation aux lieux, s'ouvre un dialogue entre nos manières d'être et l'inextricable « configuration » de nos environnements. Il ne suffit pas qu'un projet architectural ou urbain soit bien pensé pour qu'il soit compris et accepté. Un abîme, que les planificateurs devraient mieux mesurer, sépare les règles de rationalité utiles à la projection et la construction, des modalités de recevabilité de ces nouveaux environnements par un public.

La recevabilité de nos territoires quotidiens, le questionnement perceptif et culturel du construit fait partie de cette refiguration mise en évidence par Paul Ricœur. Nommer des situations et tenter d'en évaluer les enjeux, voilà notre objectif.

Des situations urbaines éprouvées par le corps

Chaque expérience repose sur un substrat de perception brute comme point d'émergence du sens et point d'engagement dans le monde selon les termes de Maurice Merleau-Ponty. Son propos met en évidence la couche d'expérience vivante à travers laquelle autrui et les choses nous sont d'abord donnés. Le sol perceptif préexiste comme un irréfléchi. Le corps, véhicule de notre être au monde, nous y met en situation, proposant un mélange de monde et de nous. Il n'est ni un objet ni un assemblage de fonction et "*la conscience que j'en ai n'est pas une pensée mais quelque chose comme un sujet naturel, esquisse provisoire de mon être total*"².

Chaque machine, par son mode d'emploi, diffuse une préméditation

¹ « Architecture et narrativité », in *Urbanisme* n° 303, nov.-déc. 1998, page 44 à 51

² *ibid*, page 231

objective sur son environnement. Ce que l'on vient y chercher est codé, nos gestes sont organisés, pré-assemblés, rationalisés. Les outils technologiques démultiplient certaines fonctions, en externalisent d'autres et se faisant distendent notre organisme des imprégnations pré-objectives qui trouvaient précédemment un hébergement immédiat. Malgré la proximité permanente avec ces différents engins et leur impersonnalité, nous garderons le contact avec ce que notre corps laisse apparaître de pré-objectif. Nous ne souhaitons, dans la lumière vive de l'objectivité, débusquer un ennemi caché, mais plutôt protéger un ami intérieur en observant comment le lien à notre identité organique pré-cognitive est un des points d'origine de notre hébergement et cartographier le travail d'assimilation qu'il permet.

“C'est de l'intérieur du monde que l'on voit le monde”. Nous chercherons ainsi dans les rues, dans les réseaux, dans les outils qui nous environnent les conditions et les variations de cette ré-émergence continue du monde dans l'assise mystérieuse du vécu.

Maurice Merleau-Ponty assoit philosophiquement l'importance et l'attention au corps, la conscience située et concrète. Dans son enchevêtrement physiologique et psychologique, la vie procure contrastes, ouvrant au cœur de notre domesticité urbaine comme ailleurs, des mélanges de clairs et d'obscur.

Ainsi, quels que soient les outils conceptuels convoqués pour entrevoir une cohérence soi-disant établie du réel, nous retenons le lien intime que la phénoménologie construit avec les choses. Nous ne croyons pas en la transparence de la conscience à elle même, et c'est pourquoi, repartant de l'énigme de chaque nouvelle situation urbaine il nous faut remettre en contact les conditions externes de la réalité avec une foule de représentations et un imaginaire. Nous savourons avec optimisme la leçon de Merleau-Ponty selon laquelle le vécu déborde le connu. Nous retenons l'attention éternellement recommencée qu'elle sous-tend à la source de l'expérience perceptive et à la pensée interrogative. La connaissance n'est ici ni une suite de données pré-ordonnées, ni une succession de certitudes, ni encore les matériaux d'une rationalité en soi du monde, mais plutôt un

principe progressif d'objectivation par la nomination et l'échange afin de penser sans caricaturer la coexistence des nombreuses données contradictoires dont l'époque nous impose l'organisation intellectuelle.

Il n'est pas question pour autant de fétichiser, de naturaliser outre mesure notre présence au monde, mais plutôt par l'ancrage de notre corps d'interroger une époque artificielle et technologique.

Il ne s'agit pas non plus de rechercher l'essence des choses au risque que d'immuables positions ne mènent à des définitions trop arrêtées. Nous resterons soucieux de la plasticité substantielle du vivant auquel nous sommes intellectuellement et organiquement convié.

Les visites que nous rapportons sont des expériences simples qui portent la nécessité d'une interrogation sur les sensations et les perceptions, sur la richesse et l'ambiguïté de ces premiers capteurs orientés vers l'extérieur.

Si la littérature questionne notre difficulté à habiter le monde, nous resterons ici dans un format d'investigation plus court et plus circonscrit, en retissant continuellement les liens avec le champ de l'urbanisme.

Nous nous inscrivons ici dans cette tradition intellectuelle qui fait émerger de la connaissance à partir de l'expérience. Walter Benjamin est un exemple emblématique de cette sensibilité philosophique, où à la suite de Charles Baudelaire, il met en évidence le caractère de la modernité qu'il rencontre à Paris de manière particulièrement intense.

À notre échelle, à travers l'observation de nos mouvements quotidiens, si techniquement équipés et administrés, mais aussi dans le bruit de fond de notre condition urbaine contemporaine, nous cherchons à dire notre relation aux lieux de la techno-cité, au-delà du fonctionnalisme spatial et de la mécanisation de l'esprit qui lui correspond.

Une phénoménologie du milieu technique

Ces descriptions s'inscrivent dans le cadre d'une phénoménologie du milieu technique que rend urgent le désenchantement de nos métropoles. Le réel n'est pas totalement recouvert par le technocosme et voilà la rencontre que nous voulons mettre en situation : le modelage de nos conditions d'intériorité par les conditions d'extériorité comme enjeu de la puissance d'édifier contemporaine.

Neuf étapes nous permettront de parcourir les modalités physiques principales de la technocité. L'urbanisation n'est pas uniquement la disparition des terres arables sous une croûte de béton et d'asphalte, mais aussi un phénomène d'intensification et de recomposition continu par lequel l'aménagement fonctionnel et technique des territoires se perfectionne, recomposant une scénographie sur-moderne, dans un recapitonnage sensoriel qui ordonne de nouvelles manières de faire corps avec le monde.

Ces différentes stations constituent de brèves visites dans des secteurs en travaux de la technocité. Ces visites de chantier nous feront découvrir une cité qui, en s'édifiant sur des bases techniques démesurées, construit l'absolu d'un principe, c'est-à-dire un sentiment de « totalité renforcée », et d'enfermement qu'il n'est jamais agréable de rencontrer. Ainsi, pour marquer la violence de cette volonté trop absolue de construction et le bannissement progressif de toute proportionnalité qui l'accompagne, nous avons désigné chaque station à partir d'un terme « qui fait monde ».

Chaque chapitre permet d'enquêter plus précisément sur une thématique dont les bouleversements concrets participent chacun d'un chambardement de notre condition humaine. Tour à tour nous découvrirons :

- Un cosmos appauvri dans sa diversité, tristement anthropocentré, écrin nombriliste d'un homme amoindri dans ces possibilités de questionnement métaphysique et dans son libre accès aux figures du dehors.
- Un royaume hors-sol qui impose de nouvelles conditions de territorialité et de matérialité et dissout la consistance de notre assise corporelle.

- Un environnement nomade, où se généralisent de nouvelles conditions de localité. La mobilité l'emporte sur l'adhérence des sociétés à leur espace et à leur époque. La dynamique de l'onde balaye la présence statique de la masse, faisant éclater la structure physique des cités et la cohésion des corpus culturels des populations.
- Une citadelle ségrégée et sécurisée dans laquelle la force de dissociation intellectuelle de la rationalité, la problématisation sèche des questions et leurs réponses par des instruments et des procédures techniques font disparaître toute condition d'empathie et de fraternité en dehors des clubs définis par l'ordre dominant.
- Un univers d'images fonctionnant comme une refiguration holographique du réel et produisant un envahissement de toutes nos précédentes conditions de spatialité, d'intimité, de représentations.
- Un marché permanent, pratique et fonctionnel, qui répand dans les lieux les excès du capitalisme et la juridiction de l'opérateur. C'est une plateforme d'échange fonctionnaliste qui apparaît ici avec le risque de réduire nos faits et gestes dans le domaine de l'utilitarisme, d'atrophier nos expériences.
- Un globe sans échelle, où la figure sphérique de la globalisation et l'imaginaire de la croissance font disparaître les conditions pratiques d'une proportionnalité entre l'homme et le monde.
- Un écosystème toxique et incontournable où augmentent pour tous toxicités impalpables et substances nocives et où se raréfie pour beaucoup une substance aussi vitales que l'eau. Nous y rencontrons aussi fragilisée mais toujours présente et renouvelée dans sa consistance, le vocabulaire de la terre et son immense potentialité poétique.
- Un champ inédit d'expériences où se partagent diverses découvertes autour du sensible et du travail de symbolisation de l'humain que l'ordonnance technique affaiblit jusqu'à le rendre étranger.

Ces récits collecteront les éléments d'une éthologie de l'homme en milieu technique. Au-delà de la cité de pierre, notre niche n'est plus écologique

mais technologique. Au préfixe « éco » dont l'étymologie nous signifie la fonction d'accueil de la maison, se substitue le préfixe « techno », qui illustre notre habileté à construire et son immense capacité de transformation.

Bonne visite.

UN COSMOS ANTHROPOMORPHE

Introduction

Les figures de la victime •

L'artificialisation comme solitude et l'agonie du sentiment de nature •

Un négationnisme soft face aux risques du dehors •

Introduction

“Mentalement et physiquement, l'homme est ainsi l'habitant, pendant la majeure partie de sa vie, d'un univers purement humain, et en quelque sorte « fabriqué-maison », creusé par lui-même dans le cosmos immense et non humain qui l'entoure, et sans lequel ni cet univers, ni lui-même ne pourraient exister. À l'intérieur de cette catacombe privée, nous édifions pour nous-mêmes un petit monde à nous, construit avec un assortiment étrange de matériaux – des intérêts et des « idéals », des mots et des technologies, des désirs et des rêveries en plein jour, des produits ouverts et des institutions, des dieux et des démons imaginaires. Là, parmi les projections agrandies de notre personnalité, nous exécutons nos bouffonneries curieuses et perpétons nos crimes et nos démences, nous pensons les pensées et ressentons les émotions appropriées à notre milieu fabriqué par l'homme, nous chérissons nos folles ambitions qui seules donnent une signification à une maison de fous. Mais pendant tout ce temps, en dépit des bruits de la radio et des tubes à néon, la nuit et les étoiles sont là - juste au-delà du dernier arrêt des autobus, juste au-dessus du dais de fumée illuminée. C'est là un fait que les habitants de la catacombe humaine trouvent trop facile, hélas, d'oublier ; mais, qu'ils oublient ou se souviennent, cela demeure toujours un fait. La nuit et les étoiles sont toujours là. »¹

¹ Aldous Huxley, « Les portes de la perception », in *L'homme et la réalité*, édition 10/18, page 145-
suite :

Nous présentons ici les réductions que la technocité génère à la rencontre des grandeurs libres qui subsistent dans cosmos mais que l'enveloppement d'un monde fait maison efface.

- Le premier texte, « les figures de la victime », évoque la disparition des grands singes libres comme l'emblème d'un enfermement dans un champ humain appauvri. Nous nous trouvons cloîtré dans un imaginaire atrophié, orphelin des imprégnations animales, végétales et géographiques qui s'éteignent avec la liberté de ces cousins.
- Le second texte, « L'artificialisation comme solitude et l'agonie du sentiment de nature » raconte la soumission aux rythmes artificiels de la technocité et la disparition de la nature sous le mirage de ses recompositions fantasmées ou sanctuarisées.
- Le troisième texte, « Un négationnisme soft face aux risques du dehors », fait état des représentations commerciales qui accompagnent le bonheur urbain et de la difficulté de construire une juste appréciation des risques au vue des images produites par les groupes de pression scientifiques.

Les figures de la victime, ou l'impossible cohabitation

Tes perspectives sont infiniment trop petites, petit homme, tu ne vois pas plus loin que du petit-déjeuner au déjeuner. Tu devras apprendre à embrasser par ta pensée de vastes espaces, les siècles passés comme les millénaires à venir. Tu devras apprendre à penser en fonction de la vie à considérer ton évolution depuis la première molécule de protoplasme jusqu'à l'animal humain qui sait marcher en position verticale, mais qui ne sait pas encore penser correctement.

Wilhelm Reich, *Ecoute petit homme*, Petite bibliothèque Payot, 1972, page 121

On peut lire dans le journal Libération daté du 21 Mai 2003 que malgré la crise et la colère des actionnaires, les PDG des grands groupes français s'arrangent pour accroître leurs rémunérations. Deux pages détaillent les modalités par lesquelles les plus riches patrons s'octroient des avantages exorbitants : stock-options à prix réduits, indemnités de départs calculées en millions d'euros, jetons de présence pour participations à des conseils d'administration, auto-congratulation à la prise de fonction d'un nouveau poste (comme les 856 000 Euros bruts que Jean-Charles Corbet s'est attribué pour son arrivée à la présidence d'Air Liberté).

Cette évolution des rémunérations vers des niveaux pharaoniques officialise, au-delà des gestions hasardeuses et des erreurs stratégiques, l'appât du gain dans les pratiques de management. L'abstraction comptable permet de bâtir des plans sécurisés. À son arrivée à la tête du groupe AXA, Henri de Castrie s'est octroyé 800 000 options, Jean-Louis Beffa de Saint-Gobain 240 000 et Gérard Mestrallet de Suez 350 000. Lorsque le cours desdites options s'est mis à baisser, ils se sont adaptés à cette situation en faisant baisser le prix d'exercice des stocks-options (c'est-à-dire le prix d'achat fixé à l'avance

des futures options), construisant ainsi des rémunérations totalement détachées de leurs résultats. Pendant ce temps-là, le MEDEF peaufine en direction des médias son discours sur le travail, la production et le courage d'entreprendre.

Les patrons français souhaitent depuis longtemps calquer leurs revenus sur ceux de leurs collègues américains : ils n'ont plus aujourd'hui d'yeux que pour les résultats financiers à court terme de leurs entreprises, incapables, dans leurs réflexions et dans leurs pratiques professionnelles, d'appréhender une échelle du temps longue, de réfléchir aux conséquences probables des aventures industrielles qu'ils dirigent.

Le même jour, la page « Sciences » de ce journal rapporte les conclusions de la plus vaste enquête jamais menée sur l'état des populations de gorilles des plaines et des chimpanzés. Les résultats, hélas prévisibles, sont tristes : *“si nous n'agissons pas de façon décisive, nos enfants vivront dans un monde sans grands singes sauvages”*. Les gorilles et les chimpanzés, déjà classés « espèces menacées » par l'union internationale pour la conservation de la nature doivent être aujourd'hui mis au rang des « espèces en danger critique d'extinction ». En moins de 20 ans, entre 1983 et 2002, les effectifs de ces deux espèces ont chuté de 56 % au Gabon, (pays qui abrite, avec le Congo voisin, 80 % des gorilles et des chimpanzés de la planète).

Le sort des primates est partagé par bien d'autres animaux, tant le taux d'extinction des espèces s'est accéléré pendant les cent dernières années. On estime qu'entre 1 et 10 % des espèces sont éliminées à chaque décennie, soit environ 27 000 chaque année¹. Il n'est pas irréaliste de prévoir que nous aurons exterminé la moitié de toutes les espèces vivantes au milieu du siècle. Selon le programme des nations unies pour l'environnement, près de 25 % des mammifères (1130 espèces) et 12 % des oiseaux sont menacés d'extinction : le taux de disparition est mille fois plus rapide aujourd'hui qu'avant l'ère industrielle.

¹ Hubert Reeves, *Mal de terre*, Edition du Seuil, 2003

Comment admettre chaque année la disparition d'espèces de plus en plus nombreuses ? Quels sont les risques liés à de telles disparitions ? Comment imaginer notre humanité comme un univers privé de ses richesses zoologiques et biologiques ? Comment habiter un tel cosmos, totalement anthropomorphe, où l'homme règnerait sur un désert ?

Notre évolution est imprégnée d'une phylogenèse partagée ; notre aventure conjointe de mammifère est plus longue que le temps d'insularité de l'espèce humaine. Notre imaginaire est constitué de ce fond commun, de ces porosités ancestrales liées à nos manières associées d'habiter la terre, au fil d'une histoire collective. Notre parenté est à la fois anatomique, physiologique et génétique. Nous savons aujourd'hui que la lignée des hominiens dont on interroge continuellement l'origine est issue d'une région voisine de celle qu'habitent encore ces grands singes, restés pour leur part fidèles à la forêt tropicale africaine dans une singulière adaptabilité qui les a conduits jusqu'à aujourd'hui. Notre mémoire conjointe est intense. Le rameau des primates arboricoles, bipèdes capables de former des outils et des abris nous relie directement à eux et à notre passé commun. Gorilles et chimpanzés ne sont pas nos ancêtres, dont la disparition chronologiquement marquerait l'avancée de l'histoire, ce sont nos cousins. Nous avons quitté ces territoires communs il y a environ 7 millions d'années, suite à une modification climatique entraînant le recul de la forêt tropicale et la progression de la savane en Afrique australe. Des conditions nouvelles et singulières de l'histoire terrestre nous ont éloigné de cette niche commune, nous poussant à développer la bipédisation, la chasse, à utiliser systématiquement un outillage, à nous construire hominiens, super-primates.

Nous ressentons une nostalgie tenace à la fin de cette aventure commune, à la disparition de cette cohabitation qui entretenait vivant le lien avec cette mémoire historique et phylogénétique. Cette destruction délabre la reconnaissance de notre enracinement dans l'intimité partagée d'un rapport chaud, intime et mammifère, avec la terre.

Comment notre imaginaire ne se sentirait-il pas atrophié par cette extinction, mutilé de constater que le foisonnement créatif de la vie est aujourd'hui sans avenir, amputé de ne plus sentir l'immense ressourcement qu'offre l'opulence débridée des variétés animales.

Comment ne pas être spirituellement asphyxié par de telles disparitions ! Et que dire de l'univers des enfants, de leurs aptitudes spontanées d'empathie à l'égard des animaux, de cette liaison vivifiante et forte entre phylogenèse et ontogenèse qui habite leur univers quotidien et fortifie leurs rêves au cœur de ce bestiaire merveilleux. S'il ne résonnent plus de la joie d'un avenir commun, avec le sentiment de liberté qui s'inscrit dans le partage de la planète avec des animaux sauvages, il apparaît, immensément terne, comme la recomposition abâtardie de figurines disneylandisées.

L'humain possède la planète, architecture, forme, déforme, transforme son cadre physique au gré de ses pulsions et de sa rage de construire, de son imagination.

De la croûte terrestre, l'or des ruisseaux et des carrières s'est transformé en feuilles et en bijoux pour célébrer les noces de l'homme et de la richesse à l'origine de l'histoire, l'encre et le papier du voisinage végétal en signes et expressions. Le charbon et le fer, arrachés dans une lutte âpre avec le sous-sol, ont outillé notre existence, la mettant en mouvement, associée au pétrole des nappes souterraines. Au XX siècle, des différents sous-sols, on a ôté les agrégats pour construire sur les ruines de deux guerres mondiales, la nouvelle forme urbaine de notre humanité : plus récemment le silicium de cristaux se parcellise en microprocesseurs pour augmenter notre intelligence et notre communication et demain les nanotechnologies ouvriront encore d'autres possibilités d'assemblages.

Une histoire, une géographie et une économie de l'aménagement se dessinent dont on se demande comment mesurer l'efficacité. Notre pensée occidentale détruit et réinvente éperdument un univers nouveau, transformant les paysages, les fleuves et les plaines, les montagnes et les littoraux comme si nous étions perpétuellement condamnés à réorganiser l'adaptation pourtant millionnaire à notre planète.

Jusqu'où peut aller cette logique ? Tous ces mouvements désordonnés sont le socle de l'activité des grands groupes industriels et financiers dont nous avons mentionné précédemment la culture des dirigeants, leur logique de gestion. Mais cette dynamique de développement est-elle indispensable à notre évolution ou bien engendre-t-elle le risque d'une apocalypse industrielle, technologique, cognitive et écologique ? N'est-il pas possible de vivre de manière plus économe, sans s'agiter autant à fabriquer et à inventer, sans cesse, une terre prétendument mieux adaptée ?

Les grands singes dans leur hécatombe nous renvoient notre incapacité à mesurer et à maîtriser nos modes d'aménagement, collectivement occupés que nous sommes à édifier un biotope artificiel, bientôt épuré de son terreau phylogénétique, de ses fraternités animales ancestrales.

Abrité dans leur ordre, le dénuement du mode de vie de ces primates et la fragilité de leur condition devrait nous être encore familier. Sans conscience de ce qui se trouve au-delà de leur écosystème, ils subissent les transformations trop rapides de leur environnement, incapables des évolutions que nécessiteraient les modifications de leurs habitats. La soumission à leur instinctivité en fait des victimes, mais des victimes à la face presque humaine.

Nous sentons qu'une part importante de notre mémoire phylogénétique de l'habiter pourrait accompagner ces grands singes dans leur disparition : ce qu'ils nous rapportent comme manière d'aborder la vie dans son animalité joyeuse, avec insouciance et frugalité, par le jeu et la gratuité ou encore la viabilité de leur organisation en groupes réduits.

Nous sommes tristes de cette disparition prochaine, sans recours d'aucune sorte devant cette primitivité décimée. Cette primitivité dont nous parlons n'est que l'idée que l'homme moderne se fait d'une naïveté qu'il a perdue¹. L'occasion d'interroger les contours de cet imaginaire moderne de l'habiter. Le type de croissance des sociétés industrielles tend à détruire les bases naturelles de la vie sur terre, et nous conduit à résider au sein d'une sorte de

¹ Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone*, Editions de l'encyclopédie des nuisances, Paris, 2002

méga machine techno-scientifique qui non seulement domine la nature mais vante les mérites de la réalisation d'un milieu indifférent au hasard, délibérément créé. Lorsque l'homme est ainsi mu par la raison technique, pour peu que l'identification devienne totale, c'est-à-dire qu'une part de plus en plus grande de ces rapports avec le monde et avec les autres hommes est médiatisée par la catégorie du faire, la volonté de puissance apparaît comme le seul horizon. De nouvelles contraintes se lèvent un peu plus chaque jour et cette domination exclut alors bien naturellement les espèces qui ne peuvent pas survivre à leur rencontre avec des concurrents supérieurs.

On voit bien que cet imaginaire techno-scientifique apparaît incapable d'une sensibilité en acte qui accepte la compassion envers les animaux comme constitutive de l'humanisation de l'être humain. La disparition des grands singes, et d'une manière plus large la diminution importante de la biodiversité, modèle notre environnement et notre imaginaire, au moins autant que les réalisations architecturales récentes, toutes doctrines confondues. Cet appauvrissement de notre biosphère est la réalisation effective, physique, concrète d'une évolution dominée par la puissance débridée de la rationalité instrumentale. La disparition d'une part importante des animaux et des végétaux est concomitante au déploiement de l'intelligence artificielle qui souhaite pouvoir reprogrammer l'être humain pour que le développement de son intelligence suive l'accroissement exponentiel des capacités des machines. Certains appellent de leurs vœux une civilisation post-humaine, l'aboutissement du projet d'abolition de la nature. On se demande, face aux dispositifs surpuissants issus du mariage entre le génie génétique, l'intelligence artificielle, quelles seront les prochaines espèces à succomber.

Aujourd'hui les statures presque humaines des chimpanzés et des gorilles qui disparaissent éveillent en nous un étrange sentiment de nature. *“Ce sentiment de nature n'est pas une veine nostalgie : nul ne l'a inventé, il est né des profondeurs même de l'homme, signal d'alerte qui nous est adressé à la fois par notre corps et notre esprit ; Il nous prévient que l'élémentaire et*

l'essentiel est en cause. Il se rappelle, à l'instant même où nous sommes en train de rompre notre lien avec le cosmos.”¹

Il semble que dans un tel monde, il n'y ait pas de place pour de grands singes libres.

¹ ibid, page 249

L'artificialisation comme solitude ou l'agonie du sentiment de nature

“Le citadin vit dans le rythme artificiel d'un univers purement humain, le paysan est englobé dans la pulsation du cosmos. L'immensité du ciel le colle à la terre ; de toute part une vie surabondante entoure et l'écrase : ces plantes et ces bêtes qu'il lui faut à chaque instant défendre ou combattre. Cette vie qui nous manque à nous citadin, lui en est parfois submergé”

Bernard Charbonneau, *Le jardin de Babylone*, Editions de l'encyclopédie des nuisances, Paris, 2002

Le port est dominé par les jeux de cubes blancs de la Kasbah. Quand on est au niveau de l'eau, sur le fond blanc cru de la ville arabe, les corps déroulent une frise cuivrée. Et, à mesure qu'on avance dans le mois d'août et que le soleil grandit, le blanc des maisons se fait plus aveuglant et les peaux prennent une chaleur plus sombre. Comment alors ne pas s'identifier à ce dialogue de la pierre et de la chair à la mesure du soleil et des maisons ?

Albert Camus, *Noces*, page 37

En ville, au-dessus des toits, dans des perceptives et échancrures dans le bâti, le ciel apparaît parfois, naturel et encore imprévisible. Ses variations font l'objet de savants calculs. Les prévisionnistes abordent avec une rigueur statistique la part d'inconnu avec laquelle il nous faut composer.

Le sol pour sa part est pris sous le béton sans aucune possibilité de germination : il ruisselle de crasse et surchauffe l'été.

L'horizon est rehaussé, ouvert au besoin sur des perspectives triomphantes. Chaque soir l'allumage irrévocable des lampadaires nous prive des variations de lumière liées aux jeux du couchant. Une bouillie jaunâtre et

homogène de photons traquent ombres et arrières plans.

Le mot de nature n'éveille-t-il en nous qu'une irrépressible nostalgie ? Comme si l'homme n'avait finalement réussi à définitivement dominer son vieil ennemi qu'en l'anéantissant. L'avenir d'une existence entièrement « socialisée » éveille étrangement ce besoin de nature alors que celle-ci nous apparaît étrangère et vaincue ?

La ville a toujours placé l'homme dans un univers clos, mais les villes anciennes, moins nombreuses, plus petites, concentrées et abritées dans leurs murs n'en étaient pas moins assiégées par le cosmos. Ce sont dorénavant les villes qui maîtrisent l'espace environnant.

Perdues dans la nature, les cités anciennes formaient des entités à la vie propre, souveraines parfois, comme les villes libres ou les communes médiévales. Avec le progrès de l'industrie, ces villes explosèrent, projetant au loin le semis des bâtisses et des foules dans la répartition informe d'une nébuleuse en expansion.

Les villes actuelles, bien que regroupant la majorité de la population mondiale sur moins de 5 % des terres immergées, recomposent l'espace du monde. Centres administratifs et économiques, elles ordonnent les mailles d'un filet de routes et de voies ferrées, de relations financières et de lois qui dominent l'œcoumène. La campagne est à son tour assiégée par la ville. Comme elle ne possède ni mur, ni moyen pour se défendre, la montée de la marée urbaine est en passe de la submerger. Pour Bernard Charbonneau, elles ne sont plus l'expression matérialisée dans la pierre d'un fait humain, mais une sorte de débâcle géologique et sociale totale que la pensée et l'action humaine n'arrivent plus à dominer. La ville apparaît comme l'habit que les hommes taillent à leur mesure, faubourgs chaotiques ou cités idéales. Dans cette matrice de la vie moderne qu'est la techno-cité, il nous arrive souvent d'oublier l'existence d'un en-dehors, d'oublier qu'il est encore possible d'ouvrir la porte pour retrouver le ciel, de quitter le rythme artificiel d'un univers purement humain et se retrouver englobé dans les pulsations du cosmos. Rares sont les parages où les pollutions lumineuses des agglomérations n'ont pas vaincu la nuit, où le quadrillage des rocade laisse encore un peu d'air à la faune et à la flore, à l'espace et au silence. En

de tels lieux, le ciel de nuit ouvre l'espace et le regard et offre une intrusion dans l'universel. Recomposé par la profondeur de la nuit notre environnement ne se propose plus à nos sens comme dans l'éclairement solaire. Il se présente sans limites, dans immédiateté insondable de l'espace par laquelle l'observateur et le cosmos perdent leur différenciation pour se mélanger et s'interroger. Le ciel de nuit est peuplé de grandeurs qui dépassent la raison. *“Je viens de me dresser de ma table et d'aller me mettre tout près de la nuit. Je vois les Pléiades et Pégase, le taureau à l'œil rouge, les poissons couchés sur l'horizon ; la voie lactée me couvre ; le sable infini des étoiles m'entoure. Des alignements qui parlent tout de suite à ma simplicité organisent des formes que j'identifie facilement à l'aide des formes de notre géométrie plane. Mais dès que mon appétit de connaître demande à ma raison d'expliquer l'existence de ces formes, je comprends le subjectif qui les ordonne dans le miroir de mon œil et je vois l'espace et le temps que cet univers gonfle. Je le vois intérieurement à moi-même. Ce n'est pas un reflet extérieur que la matière impressionnable de mon œil peut me traduire ; cette traduction, je la reconnais tout de suite fausse, et c'est la conscience intérieure de ma participation à ce gouffre qui le creuse brusquement autour de moi dans toute sa vérité. La vérité qui m'est accessible. Les mesures n'ajouteront rien. Elles ne parleront jamais. L'univers seul exprime l'univers¹”*. L'invisibilité du ciel de nuit nous confronte à des grandeurs extra humaines et nos cœurs s'abandonnent sans barrière au bord d'un gouffre qui nous ressemble et nous accueille. L'effleurement du lointain, l'intimité nocturne de ces minuscules caresses lumineuses qui scintillent à la surface de nos rétines nous transportent bien au-delà d'une techno-cité retenue dans des parois qui se ferment à la présence plus vaste du cosmos.

Méfions-nous cependant des messages bucoliques. Ils s'accommodent de la disparition d'un ancien monde rural et composent des images permettant

¹ ibid, page 146

aux citadins de fuir dans la fiction la question que lui pose la fin de la campagne. Toutefois, n'oublions pas la valeur de la nostalgie, le mal de nature qu'elle porte en écho à la stérilité des espaces de la techno-cité.

Il ne s'agit pas de jouer au primitif de chercher abri dans une mythologie imprégnée de paysans immuables vivant au grand air sous les étoiles, mais de réfléchir à la naïveté que nous avons perdue. La dimension fictionnelle, le lyrisme solaire, l'emphase prophétique et panthéiste si bien exprimée entre autres par Jean Giono éveillent chez nous une modestie désenchantée ; l'expérience de la nature est désormais inséparable de celle de sa destruction. Aimer la campagne et les paysans, comme le notait déjà Bernard Charbonneau en 1967, ce n'est plus participer à la fête cosmique, mais être le spectateur de leur agonie¹.

Notons simplement que la techno-cité est le lieu d'un quotidien sans fondement organique, où le technique remplace le vivant. Exemple à partir des animaux.

La post-modernité occidentale a « hyper-anthropomorphisé » les animaux de compagnie pour rejeter dans le déni ces millions de bêtes asexuées et débaptisées qui empruntent la vie par nécessité le temps minimum de revenir à cette mort qui les rendra enfin utile, c'est-à-dire consommable². Dans une économie domestique paysanne, les troupeaux et les animaux de basse-cours sont autant d'occasion, par les soins simples du nourrissage, du nettoyage des litières, des menus bricolages qu'ils réclament au fil des saisons, de construire des instants à forte valeur affective. Par cette entremise, l'homme se relit à d'autres étages de la vie et aux multiples ramifications de sa condition de mammifères : il se retrouve animal parmi les animaux plutôt que machine parmi les machines.

L'évolution anthropologique et culturelle qui coïncide à l'effacement de plus de cent générations d'assise paysanne commune ne se fait pas automatiquement, en respirant l'air pollué de la métropole. Nous portons

¹ ibid, page 156

² Pascal Lardellier, « Métamorphose de la viande à l'ère de la mondialisation », in *Le monde diplomatique*, novembre 2003

des traces mnésiques profondes dans lesquelles animaux et végétaux nous accompagnent. La multiplicité et l'enchevêtrement organique des activités liées à la terre construisent un faisceau de représentation dans lequel autonomie, vitalité, autarcie se font écho. Cultiver pour nourrir, faire confiance à l'assemblage des règnes, entretenir un micro-écosystème où les activités se répondent et s'enrichissent mutuellement dans une imbrication des destins végétaux, animaux et humains, offrent une base évidente d'appartenance aux règnes du vivant.

Nous ne pouvons oublier la saveur de cette présence archaïque en se plongeant dans l'urbain comme on plongerait un vêtement crasseux dans un lave-linge avec le programme adéquat. Les milliers d'années passées centrées sur le vivant, les mains dans la matière ont donné nécessairement corps à une culture qui ne s'efface pas spontanément sous le bombardement électromagnétique de la techno-cité. D'autant que le travail des champs nous a confrontés, plus qu'à des outils et des matériaux, à des éléments primordiaux, à des fonctions essentielles ; le foin, le bois, la terre, l'eau, l'aliment, l'abri... Les matières travaillées sont vivantes et réagissent aux mêmes facteurs que nous (vent, climat, affection, qualité de l'alimentation), existant sensoriellement et relationnellement.

En écho à ces évocations, observons la tristesse culturelle de ces supermarchés où le soir après le travail, les enfants épuisés se prennent des claques déplacées pendant que leur mère exténuée remplit un caddie de promotions. Ce désarroi illustre malheureusement l'erreur qu'il y a à considérer l'urbanisation des mœurs comme mode d'épanouissement des populations. Cette triste observation est hélas très courante. On observe tous les jours, dans toutes les villes, quelle que soit la marque du supermarché, des scènes identiques où grande consommation rime avec petite culture, où le désarroi et le stress urbain donnent à voir une population exténuée, soumise aux incantations d'un urbain arrogant qui croit pouvoir faire plier les gens par son ingénierie des comportements.

Est-ce une question d'urbanisme ? Oui dans la mesure où ces boîtes artificielles que sont les supermarchés sont le résultat d'une ingénierie

urbaine de l'approvisionnement. La déambulation entre gondoles n'est pas un épiphénomène, mais résulte d'une logique du gigantisme, du fonctionnalisme, de la rationalité commerciale chez les acteurs de l'aménagement du territoire. Ces nouveaux lieux post-modernes de « l'être-ensemble »¹, îles urbaines aux noms abusifs (comme Val d'Europe à Serris dans la ville nouvelle de Marne la vallée qui se veut la suite logique de la matinée passée à Euro-disney !), donnent à voir une urbanité grégaire construite sciemment sur la logique des grands nombres et des grands bénéfiques. L'enfermement y est de mise pour célébrer la marchandise, la mondialisation des mœurs et l'idéal de la vie moderne climatisée.

Mettre ainsi en relation nos mémoires paysannes et cette trans-nationalité technologique de la consommation dirigée ne vise pas un retour à la vie à l'ancienne comme le fond les marchands de moutarde. Nous voulons simplement mettre en évidence la pauvreté de l'écosystème urbain contemporain qui ferme toujours plus nombreuses les portes qui s'ouvraient précédemment plus « naturellement » sur le cosmos.

Les populations urbaines sont soumises à un immense travail d'évolution accélérée, un auto-façonnement anthropologique sans précédent. Nous dénonçons cette industrie du dressage qui utilise la fragilité culturelle de ces populations pour les asservir à des logiques de racket économique.

L'urbain est victorieux de la nature bien au-delà de l'emprise construite des villes et disparaît dans cette conquête absolue les représentations de la nature qui portaient un imaginaire de l'abri, qui évoquaient pour chacun, sans condition de revenu ou de culture, la possibilité d'une relation accueillante avec le « non construit par l'homme ». Cette nature disparaît comme émergence première de la surface de la planète et comme entité métaphysique et ontologique. Nous résidons sans préparation, autant dans l'enfermement d'environnements techniques prémédités dont les performances nous dominent, que dans la violence et la castration d'une

¹ Ricardo Ferreira Freitas, *Centres commerciaux : Îles urbaines de la post-modernité*, L'Harmattan, Paris, 1996

pensée instrumentale. Sans l'expérience palpable de la nature, sa réalité sensorielle, disparaît l'idée de nature¹, les intuitions et les sentiments qu'elle procure et la présence d'une ouverture qui participe de notre régénération psychique.

Il est nécessaire de penser le terme de "renaturation" en même temps que l'on pense le terme d'urbanisation parce-que qu'il nous faut réfléchir à de nouvelles interfaces avec ce fond commun dont chacun a besoin pour habiter. Parce qu'il faut aussi laisser respirer les populations plutôt que d'utiliser les capacités de modelage des nouvelles ingénieries de l'urbain comme des capacités de dressage de nos imaginaires. Sinon s'accroît encore la dissociation entre notre nature humaine et ses aspirations et une civilisation urbaine étriquée, organisée autour de la préméditation des comportements sociaux et de ses objectifs de rentabilité.

¹ Robert Lenoble, *Histoire de l'idée de nature*, Albin Michel, 1969

Le négationnisme soft face aux risques du dehors

Croire, ou le feindre, que les temps d'épreuve ont fini dans les ruines des grands totalitarismes, c'est refuser d'admettre leur possible retour sous d'autres formes, leurs métamorphoses.

Georges Balandier, *Le grand système*, Fayard, 2001

Selon les observations que Georg Simmel, la vie urbaine ne participait pas à l'éveil des sens, mais plutôt à la vie de l'esprit¹.

Sans doute avait-il raison, mais ce travail de l'esprit laisse entrevoir quelques invraisemblances. Exemple : Les diverses agressions spécifiques aux milieux urbains, (pollution atmosphérique, surchauffe d'été, bruit, surpopulation...), engendrent des réactions paradoxales. Malgré des formes de pollutions toujours plus spectaculaires, les menaces qui pèsent sur l'environnement paraissent plus abstraites. Est-ce par fatalisme ou par cynisme, est-ce du fait de l'effacement du lien direct avec la nature, mais les populations semblent s'accommoder des effets, voir modifier leurs seuls de tolérance. Les habitants des villes construisent ainsi face aux problèmes environnementaux une sorte de négationnisme, conscient ou inconscient. Ils ont du mal à croire ce que les scientifiques décrivent ou prédisent et les cris d'alerte les laissent sceptiques.

En même temps beaucoup construisent une relation quasi hystérique à la nature, raffolant des animaux de compagnie, de W-E éclairs au grand air, de semaines de repos dans l'exotisme de régions sauvages. Obsédées d'elles mêmes, les populations riches n'éprouvent pas la réalité des conséquences

¹ « Les grandes villes et la vie de l'esprit », in *Philosophie et modernité*, page 233 et suivantes, en particuliers page 239, « Le caractère blasé des citadins »

des modes de vie qu'elle pratiquent, et réagissent comme un organisme à l'égard d'une intoxication insidieuse. Elles s'accommodent à leur poison. L'accroissement du nombre de véhicules 4X4 en ville est l'expression de cette attitude. L'isolement dans un intérieur cuir, rafraîchit, avec pour l'extérieur les rejets de gaz toxiques et de calories et l'image dominante d'une carrosserie adaptée à la jungle urbaine. Mais cette icône de la société de loisir rassure ses occupants en les installant en hauteur, dans un habitacle renforcée, plus long, plus gros, plus lourd. En France, les ventes ont quintuplé en 10 ans et le profil sociologique des acheteurs est étonnement féminisé, largement urbain malgré la vocation utilitaire et campagnarde de ces engins¹. Rouler avec une telle voiture XXL, occupant facilement deux places de parking pour stationner, contribue trois fois plus au réchauffement climatique que l'utilisation d'une petite berline. Cet engouement pour l'extra large traduit d'ailleurs de manière caricaturale une américanisation de nos modes de consommation. Pour ce qui est de la circulation, la masse des véhicules et la situation de domination des conducteurs ont des effets dissuasifs : les petites autos renoncent à exercer leur droit prioritaire tant il est facile d'abuser du rapport de force, primaire, provoqué par deux tonnes d'acier montées sur quatre grosses roues. Pour leurs partisans, ces véhicules rassurants constituent un parfait antidote au sentiment d'insécurité routière, ou sociale. Conçue pour les grands espaces, elle offre un remède au sentiment de claustrophobie de *l'homo mobilis*.

Comment expliqué un achat aussi irrationnel ? Les conditions d'enveloppement de la techno-cité dissipent ainsi toute une série de repères vis-à-vis de la biosphère, conditionnant un imaginaire autiste et climatisé qui pousse le citoyen à des comportements incohérents compte-tenu de ce qu'il sait de l'impact environnemental de ses pratiques de consommation. Nicolas Hulot identifie cette attitude comme le syndrome du Titanic², cette capacité à se vouloir coûte que coûte insubmersible. L'homme organise un milieu technique qui engage un processus de dégradation de la biodiversité,

¹ *Le Monde*, 30 Juillet 2005, « 4X4 : une affaire politique »

² Nicolas Hulot, *Le syndrome du Titanic*, 2004

se préparant à remplacer la richesse initiale de son écosystème par une profusion de produits industriels. Sans s'inquiéter des éventuels effets, se construit autour de nous un isolement d'espèce prédatrice. Mais la puissance du phénomène d'urbanisation, par son assise utopique et son modernisme assourdissant croit encore trouver à l'intérieur de ce propre processus la grandeur de son devenir.

De la dissociation des représentations dans la techno-cité.

L'espace interplanétaire, sa conquête et ses images, nous permet de flotter entre l'œcoumène et le cosmos. Des images fortes comme la photo de notre planète depuis la lune marquent la finitude de notre biosphère, l'extrême finesse de notre couche atmosphérique et le caractère somme toute magique de notre aventure terrestre. De telles images sont ravissantes en grand écran sur le home-vidéo de notre communauté fermée, dans l'air filtré et climatisé de notre résidence. Elles occupent aussi le discours scientifique et produisent une nouvelle conscience spatiale, à partir d'un émerveillement partagé.

Par le biais de divers films et publicités, la communication scientifique médiatise une relation épurée avec la nature et la vie. Y domine une culture de l'image où l'on s'émerveille de la présence visuelle des éléments de nature comme autant d'icônes de pureté qui accompagnent, au moins dans sa dimension promotionnelle, le nouveau regard scientifique. Mais le discours réel est celui du renforcement de la relation à la nature par le biais de son instrumentalisation.

Dans les spots de promotion à forte teneur en technicité, étrangement, il semble que plus le danger soit invisible plus le besoin de construire des images rassurantes soit fort. Exemple en est donnée par le lobby du nucléaire qui est maître dans l'art des illustrations rassurantes. Les experts en acceptabilité forment un discours promotionnel modeste, timide, neutre, insaisissable pendant qu'un lobbying agressif rafle les budgets de recherche et influence au plus haut niveau les décisions politiques.

Le naufrage du Titanic nous enseigne une modestie à l'échelle de la fragilité de nos constructions. L'explosion du réacteur de la centrale nucléaire de Tchernobyl nous impose une acuité élargie aux risques à la mesure de l'invisibilité des toxicités contemporaines.

Malgré ce que l'on sait, les pratiques de consommation et de construction sociales continuent à entretenir une dissociation entre connaissance et consommation. L'édification de la techno-cité incarne évidemment cette même fracture.

Faudrait-il encore plus intensément se soumettre à la pédagogie de la catastrophe ?

UN ROYAUME HORS-SOL

Introduction

Intimités malmenées •

Assise physiologique et ancrage corporel •

Sol, socle, paysannerie •

Introduction

L'ère gothique, dressée d'un seul élan vers le ciel, reposait sur une base géographique et une conception du monde étroitement circonscrite. À travers la gestation du matérialisme scientifique se déploie une expansion horizontale de la conscience moderne non plus en hauteur mais en largeur, géographiquement et intellectuellement, par les grandes découvertes et l'élargissement empirique de nos notions du monde. Cet accroissement horizontal apparaît comme une libération de l'exclusive verticale du Moyen-âge et se structure en système économique, politique, s'incarne dans la modernité, avec ses représentations de l'homme imbriqué dans un système d'objets, un champ de relations structuré selon le principe de la circulation, des marchandises, des idées des capitaux, dans la démultiplication des contacts à la surface du globe enfin perçu à plat sur les cartes et les écrans.

La stature de l'homme debout, verticalité de notre édification hominienne, participe toutefois à la dimension du locatif, là où l'homme découvre qu'il a lieu d'être, dans une posture qui le ramène aussi vers son intériorité, sa corporéité, son instinctivité.

Un premier texte, « Intimités malmenées », traitera à partir des lieux et des conditions de la naissance (la carte des maternités et l'emprise technique du

corps médical) comment la technocité accueille ses nouveaux venus et nous y rencontrerons des conditions d'instinctivité durement éprouvées.

Un second texte, « Assise physiologique et ancrage corporel », se demandera si dans la technocité, le corps, comme nécessité anthropologique, a encore une place et une utilité.

Intimités malmenées

Qu'en est-il de l'intimité ? Comment cette notion est-elle présente dans les procédures de réflexion et d'action qui structurent l'aménagement des territoires ? Les hectares urbanisés chaque année répondent-ils à nos attentes ? Ils laisseraient plutôt voir la difficulté de la culture scientifique et des logiques de management à intégrer cette qualité, souvent absente des espaces modernisés de nos métropoles.

Mais à partir de quand peut-on desceller les premières traces d'un bannissement de l'intime ?

“Un être humain vient de naître au troisième étage d'un immeuble en béton. Ce pourrait être à Lyon, à Hambourg ou à Los Angeles. La moitié inférieure du corps maternel a été insensibilisé par l'anesthésie péridurale. L'accouchement par les voies naturelles a été possible. Sans ressentir les contractions utérines, mais guidé par l'équipe obstétricale et l'appareil enregistreur, la mère a pu fournir quelques efforts « expulsifs ». Pendant l'accouchement, l'état du fœtus a été constamment évalué grâce à l'électrode fichée dans son cuir chevelu et relié à une machine électronique.

L'obstétricien a simplement aidé la fin de l'expulsion par une prise de forceps, favorisé par une « épisiotomie » agrandissant la fente vulvaire. L'équipe pédiatrique s'est jointe au moment propice à l'équipe d'anesthésie-réanimation et à l'équipe obstétricale.

Les bavettes, les calottes, les gants, les bottes ont été des protecteurs dignes de confiance vis-à-vis de toute agression microbienne. Dès la naissance, après la section immédiate du cordon, le nouveau-né a été transporté sur une table de réanimation. Son cerveau ne souffrira pas pendant cette période critique d'adaptation au milieu aérien. L'aspiration des voies respiratoires est systématiquement complétée par une brève oxygénation au masque. Toute inquiétude résiduelle est rapidement éliminée : une sonde a vérifié la perméabilité de l'œsophage. Les résultats de l'examen neurologique sont satisfaisants ; aucune malformation n'est décelée. La mère, parfaitement surveillée par l'équipe anesthésiologique, est tenue au courant de l'enquête.

Grâce à une injection d'ocytocine synthétique dans le tuyau de la tubulure de perfusion, elle n'attend pas très longtemps l'expulsion du placenta. Des milliers de fois chaque jour, cette scène se repère dans le monde occidental¹.

Toute naissance est rencontre entre des phénomènes instinctifs et des pratiques culturelles. Sans être notre toute première expérience sensible (la vie intra-utérine n'a pas livré tous ses secrets), c'est une première rencontre avec l'air, la lumière, les autres, le monde. Dans cette enquête sur les conditions d'environnement de la société contemporaine, prêtons une écoute attentive de ces premières minutes à habiter la terre.

Lewis Mumford partageait aussi cette sensibilité aux premiers instants de la vie. Dans *Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, il s'arrête sur l'accueil des bébés et dénonce les conditions sur-stérilisées et délibérément anti-organiques de naissances qui "privent mère et enfant d'une expérience fondamentale, physique et spirituelle, celle qui doit servir à toutes les formes de coopération et d'association à venir².

Pour commencer nous décrirons l'évolution de l'implantation et de la dimension des maternités, puis mettrons en relation appareillage technologique et vitalité instinctive à l'occasion de la naissance.

La carte des maternités

Depuis 1987 la moitié des maternités de France ont disparu. 133 maternités effectuant moins de 500 accouchements/an ont été fermées depuis 1989. Il en reste encore 74 ouvertes début 2004, principalement localisées en zone rurale. Pourtant un réseau adéquat d'hôpitaux, de maternités de proximité a desservi efficacement la France pendant 20 ans.

¹ Michel Odent, *Genèse de l'homme écologique*, Epi 1979, page 15-16

² Lewis Mumford, *Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, Edition France Empire, 1970, page 40, (1956 pour la première édition anglaise)

Huit départements ne disposent plus de maternité qu'au chef-lieu (Haute-Corse, Creuse, Gers, Haute-Loire, Lozère, Pyrénées-Orientales, Tarn et Garonne, Haute-Saône). Dans quinze autres départements, outre le chef-lieu, il n'existe qu'une autre ville possédant une maternité (Alpes de Haute Provence, Hautes-Alpes, Ariège, Aube, Charente, Corse du Sud, Indre, Indre et Loire, Landes, Meuse, Sarthe, Deux-Sèvres, Vienne, Haute-Vienne, Yonne).

Les techno-bureaucrates du Ministère de la Santé semblent surdéterminés par une idéologie concentrationnaire pourtant en opposition avec la réalité géographique française. En effet, voulant comparer la situation française à celles des pays limitrophes, ils oublient que la plupart d'entre eux ont une densité de population très supérieure à la nôtre. Nous comptons 108 habitants par km². Il y en a : 191 en Italie, 231 en Allemagne, 243 au Royaume-Uni, 340 en Belgique, 480 aux Pays-Bas. Ainsi chez nos voisins, on trouve tous les 40 à 50 kilomètres une ville de plus de 50 000 habitants disposant d'un grand hôpital avec une maternité.

En France, sur les deux tiers du territoire, la densité moyenne est de 35 habitants au km² et varie de 10 à 60 selon les départements. Nos villes importantes sont distantes de 100 à 150 km d'où l'utilité d'un réseau intermédiaire de structures de proximité dans les petites villes de moins de 20 000 habitants, afin que chacun soit à moins de 30 km d'un hôpital ou d'une maternité. C'est ce réseau performant qui existait mais qu'on s'acharne à détruire depuis quinze ans.

La suppression des petites maternités a eu pour conséquence de créer de vastes zones très éloignées de structures hospitalières et qu'on peut qualifier de désert sanitaire, car suite à la fermeture d'une maternité, d'autres services médicaux ferment le plus souvent (chirurgie/urgences/réanimation).
Exemple :

Les femmes enceintes de Font-Romeu, depuis la fermeture de Prades, sont à 100 km de la maternité de Foix ou de Perpignan, et vont souvent accoucher en Espagne. Depuis la fermeture de la maternité de Moûtiers (Haute-Savoie) les habitants des hautes vallées (Val-Thorens) sont à une heure et demie

d'Albertville quand les routes ne sont pas bloquées par la neige ou les embouteillages.

Sur les 1369 maternités en fonctionnement en 1975, il en reste 694 en 2001. en 2001, il y a eu 771 000 naissances pour une moyenne de 1111 naissances par maternité. En Allemagne, on compte 1071 maternités soit 54 % de plus qu'en France pour un chiffre de naissances un peu inférieur (734 000 en 2001, soit moins de 700 naissances par maternité). En termes d'espace, l'Allemagne compte une maternité tous les 330 km², comparée à une pour 800 km² en France.

Le 16 janvier 2003, la télévision montrait l'embouteillage et le fonctionnement à la limite de la rupture d'une grande maternité lyonnaise réalisant 2800 accouchements par an. Dans de telles conditions, nombre de prématurés sont éloignés de leur mère et orientés vers d'autres structures, faute de place. On a signalé le placement de jumeaux sur deux sites différents et éloignés de 200 km ! Dans les grandes villes, les femmes enceintes doivent s'inscrire au début de leur grossesse. Ces restructurations ne sont peut-être pas étrangères à l'augmentation de la mortalité périnatale constatée par l'INSEE : 6,5 pour 1000 naissances en 1999 et 6,9 pour 1000 naissances en 2001. L'accroissement de prématurés, des petits poids de naissance, l'éloignement du lieu de naissance augmentent le risque vital pour la maman et le bébé.

Sans une mobilisation de l'opinion publique, les structures de proximité sont condamnées. Le schéma régional et interrégional d'organisation des maternités (SRIOMAT) définit les «territoires sanitaires» à l'échelle nationale.

Comme pour l'école dans les zones rurales, des revendications pour de petites maternités délocalisées commencent à se faire entendre¹. Populations et élus locaux souhaitent habiter des territoires vivants. Ils refusent les logiques de pseudo-modernisation des agents ministériels qui pensent le pays en termes de gestion de flux et d'économie d'échelles dans l'expulsion

¹ Comme la manifestation qui a regroupé plus de 2000 personnes à Guéret le 7 Mars 2003, pour dénoncer le démantèlement des services publics de proximité (postes, gares SNCF, écoles, etc.)

programmée de viande humaine.

La relation mère-enfant , homme-terre.

La naissance porte une irréductible part de mystère sur laquelle se sont cristallisés habitudes et rituels. Dans ces instants, individus et sociétés rencontrent une histoire qui dilate nos représentations logiques. Profitons-en pour réfléchir au lien que nous construisons avec ce qui se tient aux limites de notre appréhension rationnelle du monde et de son aménagement et par l'observation de ce qui se trame autour de la naissance, interrogeons les racines de la relation homme-environnement.

La sensibilité organique évoquée par Lewis Mumford en 1956, que l'on nommerait aujourd'hui écologique, émerge autant dans la prise de conscience des toxicités liés à l'action humaine sur notre biosphère que de la manière dont nous reconnaissons les liens instinctifs qui fondent notre relation à notre terre. Un mode de connaissance instinctif inspire l'animal, l'enfant, le rêveur, l'homme primitif, mais ce pouvoir n'existe plus qu'à l'état rudimentaire chez l'homme civilisé. Il cherche d'ailleurs à compenser la faiblesse de cette capacité de connaissance empathique par instrumentalisation de la connaissance.

L'occident oppose démarche sensible et approche rationnelle et ne cultive pas la capacité de connaissance par fusion affective. Les conditions d'environnement de la naissance sont empreintes de domination rationaliste alors que la relation à l'environnement est ici autant une question d'éthologie qu'une affaire de niveau technologique.

À partir d'une revalorisation des compétences du cerveau instinctif, Frédéric Leboyer¹ a démontré les avantages qu'il y a pour les nouveaux-nés à naître sans violence. Dans les pays industrialisés, l'influence du lobby médical renforce de manière inconsiderée l'approche techno-instrumentale : les pratiques dominantes traquent plus le dérèglement qu'elles ne cherchent

¹ *Pour une naissance sans violence*, Seuil, 1980

à construire du lien, opposant l'assurance des actes normalisés à une posture sensible, jugée irresponsable. Bien que la naissance ne soit pas une maladie, le pouvoir médical et l'administration s'associent pour privilégier l'intellectualisme sec. Ils construisent un univers cognitif hors de proportions et valorisent des outils en rupture avec ce qui se joue humainement dans ces instants.

Dans les maternités du monde industrialisé, il est habituel que les nouveaux-nés et la mère ne restent pas intimement en contact pendant l'heure qui suit la naissance, rendant difficile la rencontre peau à peau et l'expression de l'attachement. Il semble y avoir toujours mieux à faire que de protéger l'intimité du couple mère-bébé et de respecter les fonctions sensorielles du nouveau-né, le réflexe de foussement ou la première tétée. Cependant, le moment de la naissance est baigné dans un paysage aux arrières-plans qui dépassent ce que mesurent les appareils médicaux et s'ouvrent aux traces laissées par le passé à notre cerveau conscient. L'ontogenèse répète la phylogenèse et l'embryon franchit successivement, en raccourci, les différentes phases que les espèces animales ont connues au cours de l'évolution. Il garde aussi des traces périgénétiques qui se rapportent à l'histoire des modifications du milieu.

Toutefois les attitudes négatives à l'égard de cette première tétée comme à la construction d'une relation intime mère enfant se retrouvent dans de très nombreuses cultures, bien en dehors des pratiques occidentales. L'éthologue Margaret Mead a émis l'hypothèse que la privation puisse avoir un effet de sélection génétique, seuls les plus aptes pouvant survivre à cet état de privation périnatale. L'obstétricien Michel Odent¹ propose une autre interprétation. La longue émergence de l'être humain sur plusieurs millions d'années a vu des tribus éliminer d'autres tribus, des civilisations éliminer d'autres civilisations. Il constate que les seuls groupes humains qui ont encore des descendants sur cette planète sont ceux qui ont su cultiver avec le maximum d'efficacité le potentiel d'agressivité dont disposait l'être

¹ *Votre bébé est le plus beau des mammifères*, Albin Michel, 1990

humain, ceux qui ont disposé des artifices les plus efficaces pour atteindre ce but. La privation de la première tétée, l'intrusion intime entre les mères et leurs enfants ne constituerait qu'un exemple parmi d'autres des artifices cruels dont dispose l'homme envers le nouveau né dans sa volonté de le formater. De très rares civilisations ont pu survivre sans adopter ces stratégies habituelles. On remarque qu'elles sont isolées sur des territoires peu accessibles ou peu convoités et qu'elles ont su s'intégrer particulièrement bien à leurs écosystèmes, (Huichols au nord-est du Mexique, Pygmées des épaisses forêts équatoriales, Maoris de Nouvelle-Zélande).

L'étude comparative des cultures permet d'établir un parallèle entre la relation du nouveau-né à sa mère, et la relation du groupe à la terre. Certains groupes ont explicitement mis en pratique des règles qui devaient permettre de produire l'homme idéal, le guerrier courageux plein d'agressivité, en empêchant le contact intime du nouveau-né avec sa mère.

Si ce rituel avait sens tant que le mot d'ordre était pour chaque groupe humain de dominer les autres groupes humains, les autres espèces vivantes, le milieu : c'est cette capacité de domination qui est aujourd'hui plutôt inquiétante.

Ces rituels agressifs, rencontrés dans presque toutes les civilisations et transmis de génération en génération, apparaissent comme des comportements profondément enracinés. L'obstétrique occidentale, qu'il est toujours possible de rationaliser secondairement, semble imprégnée de ces habitudes ancestrales. Le phénomène originel qui a conduit à la multiplication des rituels et des pratiques médicales agressives semble la négation du besoin d'intimité, la négation de notre condition de mammifère.

Certains travaillent à construire une approche moins technique, à « renaturer » la naissance. Ces nouvelles expériences prennent en compte le seuil au-delà duquel l'envahissement par la machine, par l'institution, par le médecin sera plus néfaste qu'utile : elles offrent des exemples de pratique « dé-technicisées », incitent les mères à se laisser glisser dans un état d'être instinctif propice à une naissance satisfaisante. Le cerveau émotionnel, dans

sa relation avec le corps, participe à la construction de nos conditions d'assise et concentre une certaine envie de vivre. Ces travaux permettent un déchiffrement plus fin de l'instinctif, du physiologique et du naturel comme ils dénoncent cette iatrogénèse de l'angoisse, de la douleur, de l'invalidité, de l'inadaptation dont parlait Ivan Illich dans *Némésis Médicale*.

La performance technique est souvent une substitution opératoire qui prend la place de la reconnaissance de nos instincts. On observe que la pose d'un monitoring sur le ventre d'une femme augmente la probabilité d'une naissance par césarienne¹. Le regard technique appelle l'intervention, la subordination à la pensée analytique conduit à la mise en œuvre de procédures technologiquement virtuoses mais coupées des relations affectives avec l'environnement qui devraient servir de socle à toute édification ultérieure.

Par de telles procédures, nous entrons un peu plus dans une nature technicisée que l'on charge de nous rassurer parce que nous croyons entretenir avec elle des relations réduites à une suite d'apprentissages logiques. L'instrument technique utilisé sans culture critique adéquate dissout les autres modes de connaissance et d'action. Par la compétence qu'il a à s'insinuer dans tous les instants de l'existence comme dans les moments charnières de la vie, se construit une amputation cognitive de nos conditions d'instinctivité.

À l'échelle d'une techno-cité, toute assise organique se trouverait alors refoulée, hors du quotidien, hors de portée. Pour prolonger le refus exprimé par Lewis Mumford d'une anti-cité dont les citoyens auraient perdu toute fondation territoriale, nous dénonçons une imposition technique si intime que nos conditions d'assises instinctuelles en seraient dégradées.

Pour donner suite à l'organicité adaptée des communautés qu'il suggérerait, nous évoquons ici l'imaginaire d'une éco-cité, moins soumis à la modélisation et la géométrisation mais plus accueillant à notre fond instinctif.

¹ Michel Odent, *Bien naître*, Seuil, 1976

Assise physiologique et ancrage matériel

Le monde de l'électronique ne se lasse pas de proposer de nouveaux appareils qui s'imposent sur les marchés par leurs aspects ludiques, esthétiques et parfois artistiques. Ces nouvelles interfaces ouvrent des aventures sensorielles inédites. Les tenants de cet engouement technophile rêvent déjà au quotidien épanoui dans la techno-cité.

Exemple :

L'apprentissage de la maintenance des TGV se fait au moyen d'une interface haptique. L'apprenti visualise les objets en 3D sur son écran et les manipule avec la sensation virtuelle du toucher et le ressenti des tensions mises en jeu. Un bras articulé à retour d'effort sert de vecteur entre les mouvements des doigts et la représentation.¹

Des chercheurs en marketing souhaitent révolutionner le commerce en ligne en rendant possible la manipulation sur le Web des articles à la vente. À partir de rayons virtuels, il sera possible de manipuler les marchandises, de sentir la texture des tissus, de tester l'ouverture des capsules de boissons...

La technologie des claviers tactiles, des gants sensoriels, des bras manipulateurs robotisés permettra d'élargir la palette des possibles.

Depuis la naissance des premiers ordinateurs pour d'abstraites calculs, les machines n'ont cessé de développer leur convivialité, proposant une techno-sensorialité plus intime et plus enveloppante. Une cybersexualité se développe d'ailleurs à partir de combinaisons à stimulations sensorielles, dotées de capteurs pouvant envoyer des décharges électriques différemment modulées sur l'ensemble du corps².

Ces évolutions bouleversent le statut du corps, sa place, son investissement. Les représentations et symbolisations qu'il loge sont fragmentées par ces outils, par les désirs et les peurs qu'ils suscitent. Une avant-garde radicale se forme autour d'une « cyborg attitude » qui promeut les greffes de puces et autres implants sous-cutanés dans l'attente d'une démultiplication des

¹ www.haption.com

² David Le Breton, « Vers la fin du corps : cyberculture et identité », in *Du corps virtuel à la réalité du corps*, sous la direction de Claude Fintz, L'Harmattan, 2002

sens et de la possibilité de faire du corps une interface ouverte et offerte au cyberspace. Ces pratiques extrêmes sont emblématiques d'une tendance de l'affranchissement du corps.

La ville, naturellement ouverte à toutes les nouveautés, ne cesse de recomposer la liaison entre corps et lieu. De même que la cité antique incarnait par la nudité des corps, l'idéal de l'homme fier de son destin, la techno-cité appelle l'émergence d'une nouvelle corporéité. Pour Richard Sennett, la forme des espaces urbains s'inspire en grande partie de l'expérience que les gens ont de leurs propres corps¹. On s'intéressera donc ici aux représentations du corps qui émergent de la civilisation technicienne. Le corps incarne-t-il une spécificité de l'aventure humaine ou n'est-il que pure potentialité ouverte à toutes les transformations ?

Comment réagit-il face à des machines toujours plus efficaces. Écoutons de plus près ceux qui parlent de risques de désincarnation, de dépersonnalisation technicienne.

Le cyberspace est un espace reconstitué qui propose un mode d'existence à part entière. C'est un monde où les frontières se brouillent, où le corps s'efface, où l'autre existe dans l'interface de la communication, mais sans corps, sans visage, sans autre toucher que celui de l'ordinateur, sans autre regard que celui de l'écran. Le voyageur virtuel se trouve face à un monde simplifié. Libéré des contraintes corporelles, il découvre la possibilité de vivre mille activités inédites sans le risque de l'épreuve du monde. La plénitude sensorielle, offerte sans mobilité, s'opère dans un univers reconstitué. « *En dissociant le corps et l'expérience, en déréalisant le rapport au monde et en le transformant en rapport à des données, le virtuel légitime aux yeux de mains internautes l'opposition entre esprit et corps, aboutissant au phantasme de la toute puissance de l'esprit.* »²

Le corps comme nécessité anthropologique aurait-il vécu ?

¹ *La chair et la pierre, le corps et la ville dans la civilisation occidentale*, édition de la passion 2002 pour la tradition française.

² *ibid*, page 175

L'imaginaire de la délivrance du corps par la technique est largement partagé et nous avons déjà découvert (cf. première partie) la haine du corps qui sous tend les tenants de l'intelligence artificielle. Un corps déprécié, relégué au statut de viande en attente d'une transplantation des informations du cerveau dans un corps robotique, qui libérerait enfin l'homme de ces entraves physiques.

À partir d'une relecture des travaux d'Ivan Illich et de Jacques Ellul, Daniel Cérézuelle interroge cette dépersonnalisation technicienne, par la notion d'incarnation telle qu'elle se présente dans la tradition chrétienne¹.

L'un comme l'autre ont dénoncé les attaques faites aux corps par la société technicienne, mais en le traitant de manière apophatique, c'est-à-dire que dans leur approche de la technique moderne, ils nomment les conditions d'obsolescence du corps, la dégradation de ces représentations, mais laissent en creux toute définition précise. Ils dénoncent des représentations conceptualisées et rationalisées qui tendent à opérationnaliser le réel et à insérer le corps dans un mode d'être au monde technique.

Daniel Cérézuelle présente ce qui dans la tradition chrétienne assoit la croyance dans l'unité charnelle de la vie et dans l'importance du symbolique comme mode d'être au monde humain par une imbrication valorisée du corps et de l'expérience sensible.

La vocation techniciste de l'Occident forte du rejet de ce moi de chair accrédié la rupture entre l'esprit et le corps. Inévitablement, définissant son projet avec toujours plus d'acuité, la modernité progresse en procédant à une désincarnation croissante qui apparaît sous deux formes : une désincarnation historique de la pensée et une pseudo-incarnation technogène d'entité intrinsèquement dépourvue de chair. D'où cette instrumentalisation du corps subordonnée aux modèles abstraits de connaissance et d'opérativité techniques, qu'Ivan Illich nomme d'humiliation de la chair.

¹ La technique et la chair, article rédigé en vue du colloque Jacques Ellul des 21 et 22 octobre 2004.
<http://1libertaire.free.fr/JEllul08.html>

La technique à toutes ces échelles se trouve investie de l'aspiration à la perfection offrant l'attente et la valorisation d'une transcendance désincarnée qui favorise aussi une profonde indifférence de la pensée à l'égard des dimensions sensibles de la vie quotidienne.

Les espoirs d'amélioration se construisent par diverses formes de déliaison visant à annuler les liens qui font obstacles à la réalisation d'aspirations de l'esprit. La raison technique, la raison économique, l'institution rationnelle de la société se déploient en ignorant l'unité charnelle de la vie et l'importance du symbolique.

Illich, Ellul, mais aussi Charbonneau proposent a contrario une civilisation à hauteur d'homme en reconnaissant cette incarnation comme manière indissociable d'habiter la matière, comme une dimension centrale de l'existence humaine, propice à la définition de l'individualité. Ils prônent une philosophie qui assume sa condition humaine, et plutôt que de se soumettre aux moyens qui doivent assurer « le bonheur de l'abstraction homme », ils valorisent une approche globale, spirituelle, physique et sensible de la personne humaine. Ils donnent de l'importance à ce qui touche les dimensions charnelles et sensibles du monde matériel investi dans la qualité de sa présence et de sa consistance. Les techniques et les conditions matérielles de l'existence qu'elles engendrent ne peuvent pas être spirituellement indifférentes car elles mettent en scène, positivement ou négativement, l'histoire de l'union du corps et de l'esprit. L'homme étant chair, l'action qu'il exerce sur les choses ainsi que le type d'environnement qu'il façonne affecte sa sensibilité et résonne sur les qualités de sa vie intérieure. Ainsi faut-il constamment se demander en quoi les techniques et les conditions matérielles que nous produisons vont retentir non seulement sur la satisfaction de nos besoins, mais aussi sur les diverses dimensions de l'existence humaine prise dans sa globalité sensible, intellectuelle, spirituelle, et quels effets vont-ils produire sur la qualité du rapport charnel que nous entretenons quotidiennement avec les autres ou avec le monde.

Cette réflexion sur l'incarnation éclaire les effets de désincarnation d'une pensée techniciste pour qui la nature doit être recréée, parce qu'elle s'y

offre et qu'il faut s'atteler à l'hominisation totale de la réalité physique. Mais l'action technicienne peut-elle être simplement pensée comme action de la raison sur une matière qui nous serait extérieure ? L'homme par son corps n'habite-t-il pas cette matière, se trouvant ainsi privé d'une objectivité totale sur ce qu'elle est, et devant, par réalisme, s'en tenir à un travail d'objectivation plus modeste et plus précis ?

La culture techniciste pense l'action de l'esprit sur la matière comme une domination, imposant au corps des projets et des modèles de l'esprit, mais le spleen du quotidien artificiel révèle aussi ce que sa propre puissance fait à l'homme de chair. Les désenchantements de la technocité font émerger en creux notre consistance charnelle, nous encourageant sans doute à refuser cette relation de domination de l'esprit sur le corps pour imaginer une tension entre deux réalités opposées sans domination de l'une sur l'autre.

Mais plutôt que de vouloir reconnaître la différence entre l'ordre du corps et celui de l'esprit et tenter de les maintenir mutuellement en chantier les techno-prophètes préfèrent supprimer un des termes en l'absorbant dans l'autre.

Dans le miroir techno-scientifique, le corps se résume à une vision insolite du mécanique, de l'énergétique et de l'informationnel pour devenir une présence accessoire, dissocié du sujet, promu à un règne intermédiaire entre l'animal, la machine et l'homme¹. Mais alors toute dimension symbolique est retirée corps, nous confrontant à l'impossibilité anthropologique de concevoir l'homme comme une machine, sauf à considérer précisément ce corps comme la part maudite de la condition humaine.

Une critique philosophique du technicisme émerge à partir du constat de l'unité charnelle des deux opposés que sont l'esprit et le corps de l'homme.

À partir de représentations de l'homme comme être de chair, elle fait appel à un rapport au monde qui n'est pas seulement intellectuel ou opératoire, mais aussi sensible et symbolique. Ainsi, parce qu'elles engagent la totalité de la personne, et qu'elles participent à l'édification d'un monde, les conditions matérielles et spatiales dans lesquels vit l'homme ne sont pas

¹ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, 2003 page 230 et suivantes

neutres. L'entremêlement entre esprit et matière est une sorte de paradoxe fécond.

Notre rapport au corps exprime la considération que nous portons à notre assise matérielle qui se déclinent ensuite à l'échelle plus large de l'urbain, soit sous la forme désincarnée d'une techno-cité soit dans les conditions d'accueil plus tangibles d'une ville pleine d'aménités.

Sol, socle, paysannerie

Revenons encore une fois sur le monde rural et à la consistance d'un sol et à la présence d'une nature qui renvoie au citadin une image changeante et inattendue de lui-même. Mais gardons nous des caricatures d'une ruralité accueillante, touristique et recomposée. La ruralité recours apparaît comme une utopie : une alternative nostalgique, un renoncement, une fuite dans le désuet d'un folklore local souvent réducteur et parfois réactionnaire. Elle se conjugue au passé, reconstruction imaginaire d'un sentiment de sécurité où les limites sont des limites émotionnelles qui rejettent ce qu'il y a de réel dans le temps qui passe. Les enracinements auxquels il est souvent fait appel vantent les mérites d'un retour en arrière qui sonne aussi faux que l'exotisme des magazines touristiques.

Jean-Paul Curnier voit dans cette figure de la ruralité, dans cet attrait pour la campagne abandonnée, l'image en négatif de l'extension industrielle et urbaine¹. La création d'images de la ruralité révèle notre désir collectif d'immuabilité, (page 38) notre besoin de retrouver la permanence de notre attachement au mythe de la nature comme référent d'origine de l'histoire humaine.

Nous ne sommes jamais parvenus à être quitte de notre séparation d'avec la nature (c'est-à-dire d'avec notre condition animale primitive, d'avec le temps archaïque ou l'homme ne pensait pas). Sans doute parce que notre conscience est le produit de cette séparation. Ainsi fort de cette hypothèse, Jean-Paul Curnier précise comment le paysage rural occupe la place de la nature originelle, de l'intimité perdue avec les origines, de cette séparation d'avec la mère Nature (page 59). La vulnérabilité et le désarroi causé par cette séparation sont alors réactivés au fur et à mesure que s'éprouvent les modifications de l'environnement.

¹ Jean-Paul Curnier, *La tentation du paysage*, Sens & Tonka éditeur, 2002

L'extension de l'urbain remonte toutes les filières économiques, toutes les vallées. De cet intérêt pour la paysannerie, de son effacement progressif, nous ne souhaitons pas construire une nostalgie envers des formes traditionnelles d'habiter que nous n'avons pas connues mais souhaitons interroger les manques, d'une cité déjà technique.

La soumission à l'ordre de l'urbain est aussi une dépossession de manières de vivre plus tournées vers la subsistance, articulées autour de la chaîne alimentaire, au contact des végétaux et des animaux, où s'enchevêtrent le temps qu'il fait et les saisons. La transformation permanente de nos conditions d'existence est un puissant déstabilisateur existentiel. Il n'est pas facile de tordre le coup ni à notre besoin d'immuabilité ni à cette mémoire paysanne qui vit encore en nous et nous assoit dans une certaine matérialité du monde. La conversion à des mœurs urbaines doit être évaluée comme risque d'exil. À la violence de la modernité à nous arracher à cet hébergement ancestral correspond la violence de la tradition à nous interdire tout accès à la modernité. Soyons libres des avants-garde, prophètes et bonimenteurs politiques qui s'accaparent un avenir à nous vendre, que des arrières gardes et de leur vénération absolue à un passé qu'ils voudraient nous voir tous vénérer.

Dans une série d'ouvrages qu'il livre sur l'œuvre de George Orwell, Jean-Claude Michéa nous aide à penser la mesure du bouleversement produit par l'actuelle puissance du capitalisme. *“Comment le capitalisme peut-il passer, aux yeux de ceux qui sont supposés le contester pour un système foncièrement conservateur, alors que jamais, dans l'histoire de l'humanité, un régime social n'a fait du bouleversement radical de toutes les conditions existantes, le seul fondement de sa légitimité”*¹. Le progressisme du XIX^e siècle avait le mérite d'instiller un air frais et vivifiant dans l'espace confiné du monde ancien, et les combats contre les injustices et les dogmes constituaient une histoire de l'émancipation. Mais Orwell nous montre qu'à partir du moment où l'expansion généralisée de la société marchande parvient à détruire tous les obstacles traditionnels à son développement

¹ Jean-Claude Michéa, *Orwell, anarchiste tory*, Editions Climat, 2000, page 98

illimité, le programme porté par la gauche moderniste, c'est-à-dire l'émancipation de toutes les tutelles du passé doit être repensée. Ainsi notre évaluation de la tradition doit aussi se faire sur la critique du catéchisme progressiste qui dans sa candeur ethnocentrique présuppose que l'histoire européenne des trois derniers siècles constitue la clé de voûte de l'histoire millénaire du genre humain¹. Cette mythologie que des technologies toujours plus efficaces instaurent, nie la complexité anthropologique des innombrables univers culturels qui ont précédé le monde moderne.

Jean-Claude Michéa nous informe des dimensions conservatrices du projet socialiste originel qui voyait d'ailleurs dans l'Angleterre des années 1830, des militants toriers combattre au côté des premiers ouvriers. Il est utile de garder en mémoire l'horreur instinctive devant la mécanisation de la vie dont parle Orwell et le partage du refus du monde absurde où l'innovation tendrait à devenir son propre but. Sachant que cette sensibilité, légitimement définie comme conservatrice, a rendu possible dès le début du XIX siècle les premières révoltes des ouvriers anglais et français contre le nouvel ordre industriel et marchand², George Orwell nous pousse à garder en tête les questions communes au socialisme primitif et à la dimension conceptrice, voire « réactionnaire » de toute critique sociale.

¹ Jean-Claude Michéa, *Orwell éducateur*, éditions climats, 2003, page 84

² *ibid*, page 66

UN ENVIRONNEMENT NOMADE

Introduction

Le ballet des RER •

Jubilation sur deux roues •

Aéro-transportés •

A 86 : un étrange intervalle urbain •

Féerie automobile •

Introduction

L'ancrage dans le lieu a été pendant très longtemps la condition de l'ancrage en soi-même, constitutive de son identité par l'appartenance à un groupe, un terroir, un paysage, une culture, une niche écologique. Mais l'ajustement de son identité à celle d'une communauté fut aussi un phénomène pesant, si l'on considère le caractère normatif voir répressif de celle-ci. Bon nombre de départs pour la ville, de voyages vers l'ailleurs réalisent ce besoin de bouger à la recherche de meilleures conditions d'épanouissement et de respect de ses opinions. Mais la figure de la roue doit-elle pour autant effacer la figure de l'arbre dans nos représentations de l'habiter ?

La théorie du libéralisme historique équilibrait commerce et propriété. La notion de capital était liée à celle de patrimoine, ce que de nos jours, la performance économique semble dénier aux travailleurs et aux laisser-pour-compte. Ils doivent épouser les valeurs du nomadisme, en permanence, à toutes les étapes de leur vie, que ce soit pour les longs déplacements quotidiens, ou selon les exigences du marché et des délocalisations.

Un imaginaire de la souplesse et de l'adaptabilité se construit avec la

mobilité comme valeur suprême. L'ailleurs comme figure surinvestie envahit l'ici et donc dissout les qualités spécifiques de l'immobilité. La mobilité « l'emporte » sans ménagement sur l'attachement des humains et des sociétés à leurs espaces et à leur époque. La dynamique de l'onde balaye la présence statique de la masse, faisant éclater la densité des cités et la cohésion culturelle des populations.

La technocité transforme le statut de la spatialité à partir de ses réseaux. Elle rend omniprésent le transport des corps, des images, des idées dans une ambiance féerique, sur-éclairée. C'est à partir de différents moyens de transport que nous visiterons cette piste d'envol permanente qu'est la techno-cité. Nous y rencontrerons des situations bien contrastées.

Le ballet des RER

L'hiver, la nuit enveloppe d'une féerie particulière les heures de pointe du soir. À la Station Saint-Michel, sur la ligne C, lorsque les trains énormes pénètrent dans la gare minuscule, nous sommes quelques secondes, bouleversés, envahis par la chorégraphie urbaine de la mobilité.

L'immobilité des voyageurs, leur attente, puis soudain tous ces mouvements précis lorsqu'à l'heure dite et l'endroit précis, les wagons s'immobilisent. Trains et voyageurs se connaissent et se répondent. Lorsque l'intelligence des réseaux, l'adéquation des comportements et la fonctionnalité des lieux se répondent, nous savourons une urbanité épanouie. Dans de tels instants, par ses rouages les plus quotidiens, la ville nous renvoie une performance dont nous sommes indistinctement participants et spectateurs.

La rythmique de cette émotion urbaine, repose sur une conjugaison de mouvements, sur l'emboîtement de plusieurs réalités qui laissent chacune entrevoir son énigme, son autonomie et son adéquation à l'ensemble.

D'abord, l'univers impalpable mais omniprésent de l'environnement mental de chaque voyageur, le secret des pensées que la proximité et l'anonymat rendent palpables, les confidences retenues des cœurs qui s'entrevoient dans la sociabilité distendue et respectueuse des transports publics.

Ensuite, la gare, son événement soumis aux trains, monuments contenus et contenant.

Enfin, la ville, dont la gare n'est qu'une pièce mais intense, centrale et ouverte sur l'en-dehors par ses trous au bout des quais, par la trace mnésiques des trajets précédents, par le basculement de la journée, du travail vers le domicile que le temps de transport accompagne.

À la station Saint-Michel, chaque élément est particulièrement intense.

Il ne s'agit pas d'une gare terminus qui bute sur la ville. Elle est

traversante : au centre, les voies concentrent le vide et magnifient l'apparition des trains. Le vacarme de chaque entrée est une catharsis jubilatoire tant les trains paraissent plus gros que la gare. Les faux plafonds crasseux des quais coupent en deux les fenêtres d'étage des wagons en duplex. Les trains ventrus, éclairés et colorés de l'intérieur, pénètrent sans manière dans cet intérieur sombre. L'échelle de ce qui contient semble inférieure à la stature de ce qui est mobile.

Cette gare est usée, elle déborde de voyageurs et cet état de fait préserve notre regard de l'arrogance d'un design institutionnel trop conquérant. Les quais bas de plafond interdisent le grand format publicitaire et l'éclairage est étranger à cette sur-abondance lumineuse que les grandes affiches réclament. Le vis-à-vis avec la publicité ne manque pas.

Le ballast, les quatre lignes de métal et la crasse graisseuse des cailloux apportent une présence industrielle familière consistante alors que tant de choses se dématérialisent.

Mais la situation si particulière de la gare participe de ces quelques instants de bonheur urbain imbriqué dans l'histoire et la géographie de la ville. La gare repose en ce point bas qu'est la berge, en ce point central de la cité qu'offre la vue en contre-plongée sur Notre-dame pour qui sait choisir son escalier de sortie.

La ville est partout présente, par la proximité du fleuve et sa manière de laisser entrevoir qu'un amont et un aval existent. La voie ferrée nous dit l'histoire commune du fleuve et de la région. Elle s'étire, desservant la vallée. Construite dans l'épaisseur de la berge, elle flirte avec les remous, avec la nature insaisissable de cette eau qui court sous le niveau de la ville.

La gare fait partie de l'épaisseur de la ville, de son sédiment. Son enfouissement offre une performance d'accès surprenante et des liaisons minimales avec les trottoirs.

Mais notre plaisir de voyageurs tient surtout à la performance du réseau : des trains toutes les 90 secondes enlèvent des populations aux quatre coins de la région, proposant d'agréables proximités.

50 000 personnes vont ensemble sur la voie, partagent le même intérêt que tout roule à merveille. Pas un grain de sable ne vient perturber cet

assemblage. La densité organise la performance. Le RER comme le train de banlieue a besoin d'être correctement rempli. Vide, il n'est pas agréable, voire inquiétant, à l'opposé de la route qui se satisfait toujours d'une fluidité maximale (*"il n'y avait personne"*).

La performance du réseau tient aussi à la complexité de ses arborescences, à l'entrecroisement des lignes, par les codes des trains, par la multiplicité des stations.

Le lieu de la gare, reste bien sur le quai et la répétitivité inlassable de la mécanique d'entrée et de sortie. Il est rare que le premier train soit le bon, et le retour renouvelé des arrivées et des départs met en évidence la cadence de cette répétition orchestrée : l'attente, l'arrivée, le départ, une courte absence puis à nouveau l'attente. Il y a quantité de mouvements sur les quais dans les minutes qui précèdent l'arrivée de la rame, mouvements d'arrivée, recherche d'informations liées au trafic, positionnement en fonction des portes, ou multiples trucs pour accéder à coup sûr au repos de la place assise. C'est dans ce fourmillement que le train entre en gare.

À l'instant de l'immobilité de la machine, un bon millier de voyageurs concernés se met instinctivement en agitation dans une intelligence machinale des mouvements qui permet de démarrer avant quarante secondes, chacun ayant joué sa partition sans le moindre accroc. Un départ sans retard est un beau départ et le vide de la voie, l'au revoir que le train dessine de ses deux yeux rouges qui s'éloignent offre le seul moment calme du quai. Sans pression sur les rives, le cycle retrouve son point d'origine.

Le temps de ces parcours, fréquemment, nous nous confions avec plaisir à la puissance de ces réseaux, immergé dans cette quintessence de l'espace public, qu'offre ainsi confrontée à l'épaisseur des villes, la mobilité commune partagée.

Cette performance nous contente, nous en sommes acteurs.

Une telle liberté de mobilité pour les quelques Euros, dans l'égalité de statut des voyageurs, offre une citoyenneté citadine que les distinctions automobiles interdisent.

Dans ces instants, la ville rend mobile, et cette mobilité partagée induit la saveur d'avoir su domestiquer l'intensité de nos besoins de contact et l'immensité de nos nouveaux horizons urbains.

La saveur de cette expérience nous rend optimistes quant aux ressources de sociabilité des citoyens, et à notre capacité de renouveler notre condition urbaine.

Jubilation sur deux roues

Dans un ouvrage sur son plaisir des chemins, Pierre Sansot vante une mobilité pacifique. "*Le cycliste engendre la paix du monde qu'il parcourt.*"¹
D'accord ! mais comment donc prend forme cette déclaration de bonheur ?

La plénitude du cycliste est avant tout une jubilation physique qui remonte à l'enfance aux premières trajectoires construites en domestiquant équilibre et vitesse. En contraste à la marche, c'est ici la vitesse qui construit l'équilibre, par activation de l'effet gyroscopique qui fait qu'une roue tient debout en tournant. Cette propriété mécanique offre un état d'équilibre dynamique. On y perd pied le temps du trajet, confiant notre corps à la mobilité de l'enroulement dans une expérience de légèreté qui contraste avec la pesanteur de notre station debout. Bref, ça tient tout seul dans le mouvement, et une fois en confiance, se construit très vite une union kinesthésique intuitive avec la machine, un sens irréfléchi de l'équilibre et de la trajectoire.

Dans la posture qu'elle nous demande, la bicyclette nous élève, "*prenant appui sur les pédales pour nous arracher à la pesanteur. Les mêmes jambes qui nous retiennent piteusement au sol nous donnent la possibilité de décoller de la terre, nous éprouvons le bonheur de danser d'une pédale légère sur les plus hauts sommets.(...) Nous nous apercevons que quelque chose d'infiniment subtil existe au-dessus de la terre...nous autres êtres du solide, ...nous redevenons sensibles au fluide*"².

Le mouvement vertical d'appui sur les pédales construit, par le jeu mécanique simple de la chaîne un mouvement de déplacement horizontal. Verticalité et horizontalité participent d'un sentiment aérien par l'effet de

¹ ibid, p. 55

² ibid, p. 53 & 54.

portance du roulement. Cette motricité simultanée dans plusieurs repères est aussi une expérience de légèreté. Elle est renforcée par ce minime décollement que donne l'appui sur des pédales dont l'axe est à peine surélevé du sol. Il nous est donné, à hauteur d'homme, d'avancer sans toucher le sol, sans statique prédéterminée, enivrés par cette cinétique de la giration.

Le plaisir de la tonicité libérée de la pesanteur qu'offre la bicyclette n'est pas sans rappeler certaines images où, dans la sphère du ventre maternel, les futurs bébés battent des pieds et des jambes dans leur vigueur nouvellement découverte. Ces premières danses volontaires ou végétatives apparaissent comme les expériences originelles d'un enchantement spatial qui vient parfois revisiter le cycliste. L'engagement physique du cycliste est indissociable de cette allégresse corporelle, au travail de construction de cette "paix du monde" rencontrée le temps du parcours. Le corps en mouvement est aussi affaire de souffle : Pierre Sansot y entrevoit *"l'échange de notre propre haleine avec le souffle du monde"*¹. La vitesse anime notre respiration en fonction des aléas du terrain. Le souffle peut aussi être bise et nous accompagner comme caresse de l'air et chant à nos oreilles.

Simultanément à l'aventure corporelle, chaque parcours est une expérience géographique, tant notre accord avec le paysage paraît entier. La première découverte est topographique : la moindre déclivité est perçue par une accélération euphorisante, ou par l'effort d'un appui renforcé sur les pédales. Des connaissances spécifiques se transforment en itinéraires, mais chaque montée nous ramène au même débat intérieur entre engagement, tonicité et données géographiques. En descente, le sentiment de dominer le terrain est renforcé par l'appel de l'aval, par l'accélération des roues libres. En côte, le face à face avec la pente est intensifié, tout comme l'intimité avec la machine soumise alors à des pressions constantes.

S'ajoute une découverte fine des variations de températures ; fraîcheur des ombres, rencontres fortes avec l'odeur des choses, saveurs ou pollutions

¹ ibid, p. 54.

irrespirables des moteurs déréglés. Chaque matière nous présente ses qualités de rayonnement, en particuliers les soirs de chaudes journées ou les goudrons et les pierres irradient le souvenir du jour ensoleillé. Ces perceptions renforcent notre relation avec l'identité des lieux traversés.

La bicyclette offre un point de vue surélevé comparé à celui du piéton. Le regard traverse les barrières habituelles de l'espace public, quitte la rue ou la route pour offrir une relation directe avec le lointain. Cette hauteur de vue n'existe pas en voiture qui nous assoit trop bas, collés à la route. La vitesse du déplacement à vélo construit un chevauchement particulier des paysages. Bien au-delà de la lenteur du pas, l'horizon voisin est atteint vivement offrant de nouvelles orientations et des basculements topographiques inattendus.

Enfin, il me semble que le vélo offre à son amateur une moisson de constats techniques et culturels. Il *"prend à contre-pied certaines valeurs contestables de la modernité. À l'emportement d'un certain type de stress, il oppose ces machines de retardement que sont les bicyclettes. Elles sont issues de l'industrie, mais en tempèrent la frénésie"*¹.

Ces petites machines sont le produit d'une modestie mécanique. Elles donnent à voir l'ensemble de leurs pièces et de leurs assemblages dans une transparence technique rafraîchissante en ces temps de haute technologie et d'invisibilité électronique. Cette simplicité est souvent une promesse de robustesse : la longévité dépend de l'usure naturelle plutôt que de l'obligation commerciale du renouvellement imposée par la course à l'hyper performance. Cette modération technique offre au cycliste une autonomie importante dans les menues réparations sans l'assujettissement coûteux d'un service après vente.

Mais l'autonomie principale de la bicyclette est due à son absence de motorisation. On ne lui délègue ni notre vitalité, ni notre capacité de mobilité. Elle ne construit ni séparation ni subordination entre notre corps et le monde, comme c'est souvent le cas avec des machines plus sophistiquées

¹ ibid., p. 60

qui viennent imposer leurs codes de bonne conduite.

La mobilité qu'elle génère offre de nombreux degrés de liberté. Elle est portable, se faufile, permet les contre-courants sur les chaussées et les trottoirs, et grâce à elle, on ne perd pas pied dans la grande ville. La mobilité est sans encombre, le territoire urbain se condense pour apparaître comme élargissement progressif de notre espace domestique.

Le vélo se satisfait d'un espace public sans déterminations fonctionnelles rigides : se garer, circuler, s'arrêter, tourner ne nécessite pas des aménagements aussi impérialistes que les aménagements routiers et les adaptations que nécessite l'amélioration du trafic cycliste restent modestes. Son essor potentiel n'est pas en proie à un assujettissement publicitaire aussi agressif que celui de l'automobile.

Bref, se déplacer à vélo offre bien des satisfactions. C'est un transport léger, frugal sur le plan énergétique. La consistance physique nécessaire relie à une matérialité simple, à l'enchantement de quelques instants de rencontre entre l'équilibre et le mouvement.

Baigné comme chacun dans l'accélération mondialisée des mobilités et dans la vitesse de déroulement d'une époque, le rythme indépendant des bicyclettes constitue bien l'apaisement évoqué par Pierre Sansot.

Aéro-transportés

La compagnie aérienne Ryanair accède au marché français avec des prix défiant toute concurrence, à partir de l'aéroport de Beauvais-Tillé rebaptisé Paris-Beauvais. Cette nouvelle dénomination a été posée comme préalable à l'implantation de la compagnie ce qui mécontente certains élus au conseil général de l'Oise qui voient dans cette dénomination le fait que cet équipement soit tourné vers les Franciliens au-delà de l'identité des Picards qu'ils revendiquent et se désespèrent de voire disparaître. De leur côté, les associations de riverains craignent que l'augmentation du trafic ne génère des nuisances sonores inacceptables.

Toujours est-il qu'une subvention de 8 millions d'euros a été votée par ce même conseil général pour la modernisation des infrastructures, et le soutien aux 400 emplois déjà créés et dans l'attente de quelques retombées sur le tourisme local. En 2003, un million de passagers ont été transportés contre 65 000 en 1996. La déréglementation de 1997 a autorisé les compagnies aériennes étrangères à atterrir en France sans autorisation et depuis le nombre des passagers n'a cessé de croître : 206 000 en 1997, 3857 000 en 1997, 677 000 en 2002. L'été 2003, l'aéroport hébergeait 19 vols quotidiens pour des destinations européennes avec un taux de remplissage des avions de 92 %. À titre d'exemple, le billet Paris-Londres coûte 10 euros et le Paris Stockholm 20 Euros. Certains vols sont encore moins chers selon les dates et les taux de remplissage.

Pourquoi nous arrêter sur cette plate-forme aéroportuaire ? Sûrement pas pour faire la promotion des compagnies « low cost ». L'augmentation annuelle de 5 % du trafic aérien est un problème lorsqu'on sait qu'un aller-retour New York produit autant de CO₂ qu'un ménage français sur une année. Un peu de retenue à la transhumance touristique généralisée serait de mise pour préserver autant la planète d'un réchauffement excessif que les

destinations touristiques d'une banalisation trop caricaturale.

C'est la situation actuelle de l'aéroport, (avant travaux) qui nous a enthousiasmé. Elle laisse exister une vulnérabilité qui accompagne plutôt bien le mouvement des voyageurs en partance. Elle ouvre une réflexion sur les équipements, leurs tailles, leurs fonctionnements et l'évaluation de leurs usages. La différence d'échelle avec l'aérogare de Roissy est ahurissante.

La moitié des passagers vient en autocar depuis la Porte Maillot à Paris situé à 70 km, par la biais d'une navette mise en place par la chambre de commerce et d'industrie du département. Pour les autres l'accès se fait par la route, et l'on pénètre dans l'aéroport en dépassant une inscription en lettres maçonnées posées sur le sol entre deux rangées de fleurs. Les automobilistes stationnent leurs véhicules dans les parkings voyageurs aménagés à même l'herbe dans une prairie avoisinante, à moins de 300 mètres de la porte de la salle d'embarquement. Ce sol herbeux interdit l'utilisation des chariots qu'on utilise habituellement sur le béton lissé des aérogares. La simplicité étonne, déstabilise avec malice au regard de l'habituel modernisme luxueux des standards internationaux.

L'aérogare est ici un simple hangar, dressé autour des comptoirs d'enregistrement. Muni du récépissé de paiement (reçu par mèl quelques heures après le paiement du billet par carte bancaire, puis imprimé maison), on laisse filer ses bagages sur le tapis roulant jusqu'à 10 minutes avant le décollage de l'avion.

Ici, pas de numérotation des sièges : les familles avec enfant sont prioritaires lors de l'embarquement afin de pouvoir se regrouper. Les simplifications administratives et commerciales sont maximales.

L'ensemble des installations est à même le sol, sur un seul niveau : En face des comptoirs d'enregistrement se trouve une zone d'attente et une cafétéria. Au fond, deux portes ordinaires conduisent aux points de douanes avec leurs portiques de sécurité. Une boutique de produit détaxée de 8 mètres carrés donne sur les salles d'embarquements, structure en toile à moitié sur le tarmac, son architecture sans arrogance accompagne la légèreté nécessaire à l'envol qui se rapproche.

Lorsque l'avion a fini de décharger les passagers à l'arrivée, les portes s'ouvrent. Chacun se dirige alors à pied vers l'avion, qu'il est possible d'admirer de près avant de monter dedans.

Cet embarquement interroge la notion d'échelle. Quelle est l'échelle qui convient à elle ou telle activité ?

Ici, l'aéroport est posé sur la plaine avec légèreté, sans travail programmatique complexe, sans les enchevêtrements alambiqués que la gestion de flux importants demande. La réponse fonctionnelle simple ne cherche pas à réorganiser le monde : elle est là pour permettre à des avions de décoller et d'atterrir.

Si l'on compare au bon kilomètre de couloirs, de tunnels, d'escaliers mécaniques, de tapis roulant, de halls, d'ascenseurs, de dessertes, de hubs, qui entourent les avions à Roissy-Charles-de-Gaulle, l'immédiateté de l'embarquement à Beauvais est irréaliste. L'avion s'immobilise à quinze mètres de la salle de réception des bagages.

Nous ne proposons pas d'égrener tous les 20 km autour de Paris des petites structures pour reloger le trafic de Roissy et d'Orly, mais plutôt de dénoncer l'idolâtrie du gigantisme qui impose des équipements toujours plus grands, des organisations toujours plus techniques et des modes de gestion de plus en plus automatisées. Passé certaines échelles, on observe une congestion de la performance, un déficit d'efficacité, une désertion de la qualité d'accueil, le risque de non-lieux pour faire écho à la description de Marc Augé¹.

Cette piste posée sur la plaine de Beauvais, suffit aux décollages des avions. Leur envol n'est pas dû à la complexité programmatique de monstres institutionnels mais à la maîtrise de quelques lois physiques, à la vitesse de sa course d'envol et à la pression de l'air sur les ailes. Cette magie de la portance de l'air s'offre à nous par la présence réelle du bout de la piste.

L'opportunisme commercial de ces compagnies, l'utilisation des subventions de modernisation, et la folie de grossir partagée avec les

¹ Marc Augé, *Non lieux, Introduction à une anthropologie de la sur modernité*, Seuil, 1992

notables locaux risque fort de venir à bout de la bienheureuse simplicité de cet aéroport. Dommage, elle nous a enchanté.

A 86 : un étrange intervalle urbain

L'autoroute urbaine est une hétérotopie à fondement technique, un lieu de flottement et de rêve, une saveur urbaine inédite. Pour s'en approcher nous allons interroger l'A 86, ce gigantesque giratoire avec pour centre la zone dense de l'agglomération parisienne. On y tourne dans les deux sens comme sur le boulevard périphérique, mais les paysages y sont plus variés, plus saisissants. Ce toboggan d'asphalte se déploie à 6/7 km des limites parisiennes, traversant les anciennes banlieues, rouges ou chics et desservant les trois préfectures des départements de la petite ceinture, Bobigny, Créteil et Nanterre. Les voies se font souterraines dans les quartiers huppés et s'étalent, simples infrastructures fonctionnelles, dans les banlieues est et nord. Bobigny constitue une exception à cette géographie sociale des infrastructures : une réserve foncière ancienne et la pugnacité des élus a permis un passage enterré.

L'A86 est plus qu'un sigle. C'est un organisme vivant, dont le pouls se mesure en permanence par de micro-capteurs qui codent l'intensité du trafic pour transmettre aux automobilistes des informations fiables sur la durée de leurs trajets. C'est un boulevard urbain d'où nous vivons l'effervescence de l'agglomération, une artère qui exprime à outrance les surchauffes du matin et du soir. L'importance du gabarit, l'intensité du trafic, la diversité des immatriculations, la féerie de l'ambiance lumineuse nous met au contact de la puissance de la cité circonscrite.

Une autre rocade circulaire, la Francilienne ou A 104, enserre la région. Elle dessert des zones d'activités plus récentes, des technopoles en construction, des parcs urbains et des villes nouvelles, ainsi que des terres toujours agricoles. Mais c'est une infrastructure distendue, posée à même le sol. L'A86 est pour sa part taillée dans l'épaisseur de la banlieue, au centre d'un dispositif annulaire qui gagne en indépendance face à la ville centre. Les paysages sont hybrides, laissent transparaître un flottement, une vacance

fidèle à l'histoire de la banlieue. Au volant, la tangence du regard ouvre l'horizon vers l'extérieur, vers le lointain de la métropole.

L'A 86 slalome, contourne les centre villes, irrigue un maximum de communes par une virtuosité de dessertes. Sa manière de s'imbriquer dans un contexte urbain dense la range du côté des édifices : son coût (10 millions d'euros au kilomètre en moyenne) est à la mesure de cette complexité constructive.

Ses panoramas magnifient l'horizon minéralisé de la grande agglomération dans une relation de révélation-destruction. Depuis les rocade suspendues s'offre l'étendue industrielle de notre termitière et l'entrelacs des tracés. La multiplicité des repères conjuguée au coulissement permanent du lointain et du proche ouvre un paysage chronotopique. Certaines portions, par leurs vues dégagées sur les berges et les coteaux, nous placent au cœur de la topographie.

Le spectacle de telles étendues, entièrement attribuées à l'activité industrielle, modelées selon les logiques de la production contemporaine, donne l'impression de résider dans une cité affranchie de son assise naturelle.

L'occupation de la conduite dissipe encore un peu plus les référents sensibles qui ont constitué précédemment notre mode de pensée et d'être au monde. Bien qu'encore présents et actifs dans notre physiologie, ils ne sont plus mobilisés fonctionnellement dans cette pratique mécanisée de la métropole. La pratique de tels lieux prépare les conditions d'une nouvelle appréciation de la nature. Le « non construit par l'homme » n'émerge que par ses éléments les plus forts, le fleuve et ses coteaux.

Le labourage profond d'une telle édification urbaine nous laisse orphelins d'assise géographique. Nous habitons un mécano géant.

Toutefois, l'A 86 reste liée à la Seine par le même goût des méandres. Elles se contournent, se tangentent, se traversent, partageant cette commune métaphore de l'écoulement.

En effet, l'ingénierie routière améliore en permanence notre flottement

régulé. Les injonctions répétées de la signalisation routière, la menace des radars automatiques, les indications de temps de parcours ordonnent la fluidité du trafic. Le flot des carrosseries avance homogène, finissant toujours par trouver un chemin.

Pour chaque Francilien qui l'emprunte, l'A 86 possède un caractère paradoxal : c'est un anneau de centralité à l'échelle de l'agglomération et une autoroute en dehors de l'urbanité traditionnelle, tant l'expérience sensorielle qu'elle propose est d'une autre nature.

Automobiliste, nous parcourons un espace urbain hautement technicisé.

La douceur thermo-régulée de l'habitacle nous fait vivre l'étrange coulisement de la bulle voiture dans sa goulotte asphaltée.

Le pare-brise construit une image en mouvement, comme le cinéma, invention de la même époque. Observant l'envahissement des territoires publics par les routes et celui des espaces intimes par les écrans, on en viendrait à se demander si la consommation également croissante de ces deux activités, voiture et télévision, n'est pas le fait d'une même culture du mouvement qui assoirait son succès sur une nécessaire et quotidienne ingestion rétinienne. Entre deux battements de paupières, nous sommes ravis de ce transport oculaire où il se passe toujours quelque chose.

Les conditions du transport automobile nous permettent de jouir du mouvement dans une savoureuse immobilité corporelle. Grâce au moteur, nous emmenons sans fatigue un équipement auditif, thermique, esthétique, choisi sur mesure.

La voiture, plus qu'un véhicule, agence un environnement avec lequel nous échafaudons de nouvelles relations. Nous partageons le même mouvement et la même étrangeté aux lieux. Ergonomiquement sur-adaptée, elle nous colle à la peau. Et, bien que chaque trajet puisse se terminer en embouteillage, quelques quarts d'heures d'attente ne comptent pas au regard de l'agrément d'un agencement à ce point organisé autour du plaisir. L'ergonomie des sièges n'est elle pas supérieure à celle des meilleurs sofas ? réglables selon des paramètres qui se multiplient au fil des années ?

Le chauffage, la climatisation obéissent au moindre geste, bientôt à la voix : le tableau de bord est un trésor d'astuces, un paysage urbain miniature.

Tout nous installe au cœur d'une merveilleuse machine. Par l'équipement croissant des modèles, s'organise autour du conducteur un micro-univers défini par le bien-être corporel et la sécurité.

Au centre d'une ingénierie aussi merveilleuse, d'un environnement aussi suave, d'une expérience aussi culturellement et commercialement valorisée comment sentir autre chose que le plaisir toujours plus intense de l'enveloppement du technocosme ?

Nous y partageons la jubilation du mouvement comme les enfants sur un manège. Pas de tours gratuits, mais notre corps et nos rétines se régalent. Entrant sur ces doubles ou triples voies goudronnées, nous nous laissons emporter par le flot de la circulation, et participons d'une double réjouissance. Trouver facilement sa place dans le tourbillon de la circulation, puis savourer le jeu de la circulation et la joie des scintillements qui nous accompagne.

Nous savourons la diversité et l'intensité des perceptions présentes, comme un des traits marquants de notre expérience contemporaine.

Les fêtes foraines connaissent depuis longtemps l'attrait du mouvement, et la formidable capacité de celui-ci à construire des sensations de plaisir. Ici, les vibrations du moteur nous escortent.

Plus qu'une occasion de transport, un état de bien-être nous guide en ce bel assemblage de mécaniques et d'habitacle, lorsque nous composons, selon nos sentiments personnels, des conditions d'environnement personnalisées (chaudes ou fraîches, silencieuses ou musicales, solitaires ou téléphoniques).

De surcroît, la conduite d'un véhicule à moteur possède un effet physiologiquement euphorisant. L'occupation d'une partie du cerveau au maniement de la machine laisse libres d'autres fonctions cérébrales. Chaque conducteur connaît cette dissociation entre la part de son attention mise au service de la conduite, et la part vacante, disponible à la contemplation du

paysage, à la rêverie, à l'écoute d'une musique ou d'une émission de radio. Le mouvement donne de l'amplitude à nos états émotionnels, à la rencontre de sentiments et de pensées qui semblent émerger de la route.

Physiologiquement, de nombreux organes sensoriels sont mobilisés. Les capteurs vestibulaires logés dans notre oreille interne fonctionnent à plein régime pour enregistrer chaque variation de translation, de rotation, accélération. Ils s'harmonisent instantanément avec nos organes proprioceptifs (musculaires, articulaires et cutanés) qui transmettent au véhicule la trajectoire désirée. Cette attention occupe l'esprit et l'on ne voit pas le temps passer.

Chaque trajet sur l'A86 constitue un épisode urbain multi-sensoriel, une aventure topo-kinesthésique technique et stimulante. Notre cerveau se réjouit du foisonnement des mouvements par lesquels il construit une relation intense avec le monde qu'il traverse¹.

Nous y vivons une sorte d'exception spatio-temporelle renouvelable.

Toutefois, il convient de replacer cette expérience dans l'évolution de la société de l'information et de la communication qui entretient de nombreuses sollicitations sensorielles. Les instruments technologiques et les machines sollicitent toujours plus nos capacités de réception a fortiori lorsqu'elles nous mettent en mouvement. Notre corps et notre esprit sont alimentés par toujours plus de stimulations sensorielles. Il convient d'interroger les impacts de cette nourriture neuronale. S'agit-il d'une manne cognitive providentielle ou d'une pitance hallucinatoire ? Faut-il y voir une succession d'aventures éphémères sans sédimentation individuelle critique ou les prémisses d'un nouvel ordonnancement culturel ?

Compte tenu des enjeux économiques qui pressent à consommer toujours plus de voitures et de mobilité, compte tenu de la difficulté à rester en

¹ Alain Berthoz, *Le sens du mouvement*, Odile Jacob, 1997

dehors de cette sollicitation généralisée, il est possible que ces expériences mécanisées se retournent contre ceux qui semblent s'en régaler.

Cette boulimie sensorielle fait écho à une anorexie existentielle. Saturer ainsi les organismes altère le degré de liberté de nos connexions cérébrales, le libre travail de la pensée face au monde.

Du matin au soir, cette surexposition aux écrans, pare-brise et télé, résonne comme accaparement sensoriel à la mobilité mécanisée.

Mais on ne rentre pas à cheval dans sa maison. !

Féerie automobile

Posséder une machine : le conducteur et l'apesanteur

Bien que la voiture nous oblige à être assis, immobile, attaché, elle réactive l'expérience fondamentale du déplacement,.

L'aventure est si forte que la voiture se trouve investie d'un trésor de signification. On y projette du merveilleux, et l'on serait presque redevable à cette boîte à roulettes de nous permettre de franchir le saut anthropologique de la mobilité et de réactiver à chaque trajet notre jouissance de l'automobilité. Jamais construction humaine n'avait à ce point équipé et surmultiplié notre capacité de bouger. De plus, nous maîtrisons suffisamment les lois de la mécanique, de l'énergétique, et du chimique pour mettre en mouvement cet engin indépendamment des conditions locales, comme dans les plus beaux rêves de tapis volant.

Cette quatre roues ouvrent l'accès personnalisé au lointain, comme une tangente toujours possible, un idéal de légèreté face au réel parfois pesant.

Mais où nous mène donc cette l'automobilité mécanisée ?

Dans cette performance à l'automobilité, nous percevons les événements de l'intérieur, le mouvement se régulant, non pas par un tâtonnement externe mais par une kinesthésie intuitive, instinctive et centralisée. Lorsque nous marchons, nous ne nous occupons pas de décomposer consciemment l'ensemble de nos mises en actions musculaires, mais il se produit un lissage des mouvements, une optimisation de la trajectoire et de l'énergie dépensée.

La manière dont notre corps semble particulièrement bien informé, conscient, réceptif, adapté à son objectif de mouvement est source d'émerveillement.

Une fusion organique avec le moteur, par l'interface de la conduite, la maîtrise de la vitesse dans les pieds et de la direction dans les mains, il y a une anatomie de cette liaison, de cette interrelation. Se construit une centration phénoménologique à partir d'un corps mécanisé.

Mais il semble que ce ne soit pas le corps qui sorte gagnant de cette aventure. Ne serait-il que le serviteur ?

Les discours publicitaires transmettent plutôt l'image d'un corps organiquement désadapté à un nouvel environnement social toujours plus exigeant. Les messages caricaturaux d'éternelle jeunesse épanouie transmettent la représentation de "dépouilles" dépendantes d'exo-organes, soumises à un imaginaire corporel qui affirme la déficience de l'organique face au technique. La relation à notre chair est retravaillée par le marché dans le segment de concurrence esthétique.

Par une sorte d'empathie anatomique, ces coques de métal préméditent nos corps à habiter un hybride, mi-barque mi-bulle, recomposition d'un monde plein en bas et ouvert en haut. L'intérieur fonctionnel, issu d'un équilibre entre les logiques du portage et de l'encombrement, construit un confort nouveau entre l'habacle et le lointain. L'intériorité fictionnelle participe de l'imaginaire spatial de notre modernité, quelque chose qui nous permettrait de tirer notre identité non pas du lieu, mais de la saveur de notre mobilité.

L'automobile nous permet d'interroger avec acuité cet imaginaire mécanisé de la mobilité.

Mais cette jouissance individuelle de la mobilité se double d'un véritable réseau urbain, construit à partir de ces voies, soit dans les antennes de la ville franchisée, soit dans l'entre-ville décrite par Thomas Sieverts¹. La voiture définit un système d'urbanisation, mais sauf à dormir dans son véhicule, il faut bien un jour atterrir. À la dynamique fluide de l'automobiliste succèdent les aléas d'une post-urbanité flottante, incomplète, fragmentée et dépendante, mais tournée vers le sentiment de

¹ *Entre-Ville, une lecture de la Zwischenstadt*, édition Parenthèses, Marseille, 2004

liberté de la vacuité de la route et de l'entre deux, une incertitude de ville, encore hors d'elle même et qui attend peut-être d'être reconnue comme telle.

La désagrégation politique et culturelle de la ville se recompose à partir de la route, du supermarché et de la station-service. Cet éclatement donne au quotidien de l'entre-ville, aux trajectoires péri-urbaines et aux tangentielles dans les grandes couronnes, la saveur d'un archipel où nous construisons une urbanité de cabotage. Libérée de la densité et de la centralité et de leurs inscriptions sociales trop prégnantes nous y rencontrons l'insularisation désirée de la vie quotidienne.

Éviter les autres : face à dos pour un meilleur écoulement

Tout automobiliste aime les chaussées dégagées. L'embouteillage représente le désastre du partage du manque d'espace public. Le corps de l'autre, son épaisseur physique gêne.

En augmentation régulière, les embouteillages soumettent toujours plus de citadins au stress de la difficulté d'avancer. L'augmentation de la mobilité multiplie le temps passé à se déplacer.

L'agglomération des corps -déjà enfermés dans des boîtes à roulettes, la mono orientation des postures de conduite, l'isolement des humains, chacun dans son univers mobile, construisent un espace public sur la performance des trajets individuels. L'évitement prend le pas sur le lieu partagé : la place s'efface derrière le rond-point et sa performance d'écoulement. Ces réseaux mono-fonctionnels saturés aspirent à toujours plus de fluidité nous inquiétant de notre encombrement organique.

Un corps social harmonieux peut-il se construire dans des espaces publics construits autour de cette succession distanciée ?

Les corps ne se font plus face à face, ils se rencontrent face à dos, limitant toute organisation complexe. La route est un horizon ouvert où l'on regarde tous dans la même direction.

La proximité des autres automobilistes, le partage d'une intelligence de la conduite et le plaisir partagé d'aller, chacun où il souhaite (tous en allant dans le même sens) construit une convivialité de l'évitement.

Se repérer pour ne pas se rencontrer, Telle est cette convivialité de l'évitement qui constitue l'oxymore de la relation entre automobilistes.

Le rapport à l'espace dans et depuis la voiture se fonde sur le sentiment d'individualité que procure l'auto-mobilité : chacun chez soi, dans son fauteuil à travers le vaste monde.

Pour Jean-Paul Dollé¹, les mégapoles réalisent cette civilisation de l'auto, une civilisation où se déploie la figure du célibataire comme fin du patriarcat triomphant. Le paradigme de cette nouvelle civilisation de l'auto réside dans la posture du soi-même clos sur lui-même, où se partage de moins en moins le même espace avec un autre corps. On se sent d'abord en espace dans un îlot intime, fermé qui se déploie ensuite dans une zone technique, gagnée par l'anonymisation. L'auto-mobilité est l'emblème de cette tendance, chacun étant pour son propre compte vainqueur et maître de la mobilité. L'auto-défense en est une autre figure.

L'auto-route tient du même ressort. Avec cette organisation proliférante qui fait qu'un pays commençant à être maillé, la logique veut qu'une autoroute relie à une autre autoroute. L'évolution actuelle de la mobilité des marchandises et des personnes nous conduit dans une échelle de temps assez courte à accepter que le territoire ne soit plus qu'un réseau d'aéroports, d'autoroutes, de canaux, de voies rapides urbaines, avec pourquoi pas quelques arbres soigneusement dessinés sur des murs anti-bruits continus.

La volonté d'offrir un cadre de nature aux ambitions résidentielles d'une part toujours croissante de la population, comme plate-forme territoriale ouverte à la croissance industrielle, induit le maillage de plus en plus serré d'un réseau d'infrastructures pour desservir ces lieux et en fait les dissoudre dans un continuum logistique généralisé.

Une « banlieue désirée », sur le modèle de la suburb américaine exprime

¹ Jean-Paul Dollé, *Métropolitique*, édition de la Villette, Paris, 2003

cette ambivalence profonde à l'égard de la ville et un ancrage dans l'idéal pastoral censé assurer la continuité entre société rurale et société urbaine.¹ Mais la réalité urbaine de ce compromis produit des entités mono-fonctionnelles, (zones résidentielles, zones commerciales, zones artisanales, zones industrielles, zones de loisirs ...). Cette volonté d'indépendance à l'égard des contraintes de la ville que rend possible l'auto-mobilité se double d'une dépendance accrue à la voiture comme objet technique de déplacement. Le temps passé au volant (plus de 450 heures par an en moyenne pour un américain, soit deux fois plus qu'un Européen²) marque l'emprise de cet assujettissement.

Pendant ce temps, toujours aux Etats-Unis, le nombre d'individus morts sur la route entre 1913 et 1976 est plus du triple de celui des habitants tués dans l'ensemble des guerres auxquelles ce pays a participé³ et, dans le budget des ménages, l'évolution de la part de la voiture augmente chaque année (+ de 1/6 qui est affectés aux transports, d'avantage qu'en dépenses d'alimentation).

Éprouver la mobilité : la porosité aux lieux et aux mouvements

La route comme succession d'instantanés de passage nous fait sentir l'écorçage de la mobilité. Chaque tronçon s'accompagne d'un paysage mental adéquat : chaque gabarit offre des situations spécifiques, entités floues plus sensibles lorsque l'on fait le trajet de retour vers les grandes métropoles, habillé d'intimité par un séjour dans un "endroit perdu". Alors se dévoilent les changements progressifs de comportements que les différents lieux appellent.

La carcasse de la voiture nous accompagne, nous protège et révèle la bascule étrange d'un endroit à un autre. Les paramètres de la conduite ne

¹ Cynthia Ghorra-Gobin, *Villes et société urbaine aux Etats-Unis*, Armand Colin, Paris, 2003

² Eric Leser, « La guerre d'Irak et le pétrole au centre d'un débat entre libéraux et conservateurs » in *Le Monde*, 30 juillet 2005

³ Colin Ward, *La liberté de circuler*, Atelier de création libertaire, Lyon, 1993

suffisent pas à décrire la réalité du glissement. Tout déplacement garde une part d'énigme liée à ce système de repérage sophistiqué qui nous permet de rester nous-même lorsque tout change autour de nous. Malgré le coulisement objectif de ces deux repères, nous ne sommes solubles, ni dans le mouvement, ni dans les lieux. Ceux-ci nous imprègnent, nous accueillent bien ou mal, mais nous portons un codage physiologique salutaire : malgré la mobilité, les informations s'organisent pour que nous restions sensoriellement et physiquement en équilibre et en sécurité. Notre niveau de porosité est une énigme physiologique et physique.

Nous pourrions nous répandre dans les paysages, embrasser les champs et les arbres, nous dissoudre dans les lueurs, les couleurs, les paysages et laisser le mouvement de notre être exposé dans chaque parcelle du réel.

Ne serait-ce pas oublier d'être présence à soi-même et refuser que la réalité perceptive rencontre une intériorité consistante et synthétique.

Il nous faut vivre dans la relativité de cette énigme de la mobilité : nous ne nous dissolvons pas dans le mouvement comme un glaçon dans un verre d'eau tiède, et pouvons bouger sans que la trace interne de l'enveloppe du monde ne constitue une ancre fixe qui nous attacherait intérieurement.

L'effleurement de la mobilité porte une part de mystère qui nous fait participer à un vaste mouvement d'extériorisation et d'intériorisation. Elle recompose notre relation au paysage, par le cadrage du pare-brise, par la culture visuelle des parkway, par l'histoire du tourisme automobile. Elle simplifie la lecture des sites à leur trait visuel dominant dans une culture signalétique qu'illustre à la caricature par les panneaux touristiques des autoroutes françaises.

L'actuel accroissement des mobilités engage à repenser le sens que nous donnons à la permanence et à la stabilité qui précédemment s'incarnaient dans une relation pérenne à l'environnement. L'immutabilité des sites n'est plus de mise. La transformation accélérée des paysages urbains se double d'une recomposition de notre point de vue à partir des réseaux de circulation. Cette mobilité s'accompagne d'équipements techniques transportables qui recomposent le principe de localisation de nos activités à

partir de ces différentes machines. Interfaces numériques et télématiques deviennent de nouveaux points de contact, de nouveaux territoires sans matérialité.

Le déplacement physique, culturel et social d'un individu lui offre un degré de liberté, un enrichissement, s'il peut maintenir, dans le même temps suffisamment d'adhérence avec un « milieu » pour lui permettre de digérer ce mouvement, s'il peut ralentir, s'arrêter ou au contraire d'accélérer selon son vouloir ou sa capacité d'assimilation. Si nous adhérons trop, nous ne sommes plus mobiles, mais retenus captifs et limités dans notre liberté. Mais si au contraire la fluidité est trop grande, nous glissons, dérapons, flottons ou planons sans repère. Notre rapport à la ville et aux territoires est lié à ces degrés d'adhérence et de mobilité. La technocité survalorise ses qualités de plate-forme d'échange pour capitaux, marchandises et individus, érodent adhérence et frottement pour consacrer la fluidité mythifiée de l'apesanteur technologique.

UNE CITADELLE SEGREGEE ET SECURISEE

Introduction

Quartier sous surveillance •

Grands voyageurs •

Le code des bonnes conduites •

Introduction

Nous découvrons ici la manière dont la citadelle globale où nous résidons déploie par son progrès technique de nouveaux outils de sécurisation et par son insensibilité sociale des ségrégations ensuite amplifiées par des procédures de gestion automatisées.

Le premier texte présentera le champ de la vidéo surveillance.

Ensuite nous découvrirons de nouveaux équipements routiers dont sont attendus les plus grands résultats.

Enfin à partir d'exemples tirés de la performance des moteurs de recherche, nous réfléchirons sur la notion de traçabilité.

Il semble que notre passeport pour la techno-citadelle contiennent plus d'informations que notre propre mémoire personnelle !

Quartiers sous surveillance

Surveillance aérienne, quadrillage spatial, fichage permanent et centralisation des communications fonctionnent comme une « haussmanisation » invisible de Los Angeles. Plus besoin de percer des boulevards pour faciliter le maintien de l'ordre lorsque l'on contrôle le ciel ; pas besoin non plus d'informateurs à chaque coin de rue lorsque tous les édifices sont équipés de caméras.

Mike Davis, *City of Quartz*, La découverte, page 229

Quand les dispositifs de prévention de la violence ont échoué, on a recours au traitement de choc, à la répression judiciaire, policière et militaire et la vidéosurveillance. Pour Jean-Pierre Garnier¹, cette vidéosurveillance se développe dans la droite ligne d'une politique de ségrégation urbaine avec d'un côté des "quartiers de haute surveillance", c'est-à-dire centre-villes et enclaves pour riches avec murs d'enceinte, gardiens, patrouilles et vidéosurveillance et en face, les "quartiers sous haute surveillance" où résident les délinquants potentiels ou réels, avec quadrillage systématique et vidéosurveillance même si celle-ci n'est pas vraiment dissuasive puisqu'on a constaté, dans des bus équipés de caméra, que le fait de se savoir filmer incitait plutôt certains à "faire leur cinéma" et à multiplier actes de provocation et incivilités. En résumé, d'un côté, on veille sur la population et, de l'autre, on la surveille. Cela engendre une méfiance réciproque, et une demande d'une partie de la population de ces quartiers sous haute surveillance pour encore plus de sécurité. C'est ainsi que se développe en banlieue la "co-veillance", où chacun, par le biais de son téléviseur, surveille le hall d'entrée et le parking.

¹ *Le nouvel ordre local. Gouverner la violence*, L'Harmattan, 1999

On peut dater le renforcement de ce nouvel " apartheid urbain " au début des années quatre-vingt-dix et à l'abandon de la politique de la ville censée atténuer les effets du libéralisme. Il y a toujours eu des distinctions économiques et sociales. Mais durant les " trente glorieuses ", les différences avaient tendance à s'atténuer, et les couches populaires avaient leur identité, leur culture, leurs idéaux, leurs organisations. Aujourd'hui, les riches et les pauvres ne sont plus complémentaires, les couches populaires ont tendance à se sous-prolétarianiser et les politiques de prévention ont été abandonnées. Ne restent que la répression et la séparation poussée jusqu'à l'intérieur des couches populaires, afin de les affaiblir encore et de leur vendre ces fausses bonnes solutions. Diviser pour mieux régner, en quelque sorte. D'un côté, Big Brother veille et, de l'autre, il surveille.

On exige même parfois une "architecture de prévention situationnelle" c'est-à-dire un aménagement des lieux et de l'espace pour empêcher l'apparition de faits délictueux et en faciliter la répression. Derrière des opérations de réhabilitation ou de requalification urbaine, on va obturer des coursives et des allées, réaménager des loges de gardien au deuxième étage pour être hors de portée des délinquants et en saillie d'immeuble pour pouvoir mieux surveiller l'environnement. On évite aussi de construire des toits en terrasse car ce sont des repères à dealers et des postes d'observation, voire d'offensive. Le tracé des voies de circulation est redessiné pour faciliter les patrouilles de police. Bref, Big Brother, considéré comme dangereux, caricatural, intrusif pour la vie privée en vient à être plébiscité. La paranoïa ambiante, le voyeurisme des uns, l'exhibitionnisme des autres et les appétits financiers d'un secteur en pleine croissance s'assemblent en un cocktail qui donne la nausée. Vivre en permanence sous l'œil des caméras n'est plus l'exception mais la norme. Un Londonien par exemple passe en moyenne trois cents fois par jour devant l'objectif d'une caméra ! Dans une confusion entretenue des genres, la techno-citadelle conjugue capitalisme répressif par ses caméras et capitalisme festif par ses écrans. Des caméras plein les rues les places, les couloirs, les ascenseurs mais des flics en rollers ou en VTT qui veillent aux défilés pour touristes et aux spectacles de rue.

Les politiciens renoncent à remettre en cause le système qui engendre cette violence. Le capitalisme est victorieux et comme on ne peut lutter contre les inégalités, il ne reste plus qu'à préserver l'ordre public. Les discours promettent d'être durs avec le crime comme avec les causes du crime, mais en fait, on est plutôt mou avec les causes, et par conséquent, on est de plus en plus dur avec le crime.

Alors, toujours plus de caméras dans la rue, ça rassure, mais de l'autre, cela ajoute au sentiment d'insécurité, cela signe la dangerosité du secteur. Bref, on ne résout plus les problèmes, mais on gère leur non-résolution.

Petit à petit, dans la techno-cité, le bunkering apparaît comme la version « après 11 septembre » du cocooning.

Grands voyageurs

La SNCF installe des salons “Grands Voyageurs” dans les gares des grandes métropoles françaises qui accueillent le TGV. Là, une clientèle d'élite y trouve tous les services sans faire la queue ; le café est offert. Dans cette ambiance silencieuse qui signe le mode de sociabilité des importants, on lit la presse de droite (la seule disponible le matin à côté de *L'équipe* !), et l'on tapote sur ses différents claviers, en parlant à voix basse pour laisser entendre le secret des choses importantes dont on s'occupe. Les voyageurs à fort pouvoir d'achat sont flattés, choyés à l'égard de la plèbe qui n'a pas accès à ces salons où il faut à l'entrée montrer patte blanche. Les conditions de confort sont exceptionnelles et amplifient objectivement les inégalités entre usagers. La SNCF invente des certifications qui définissent les services de base pour les pauvres et construit une citoyenneté chic pour les clients nantis. On leur propose des partenariats avec les réseaux amis, des tarifs préférentiels dans des chaînes d'hôtels, des séjours de vacances, des locations de voitures, et toutes sortes de boutiques de luxe ... Une technocité épurée leur est promise. L'iconographie invoquée par les pubs est explicite. Peu de gens, tous détendus et épanouis, une convivialité d'entrepreneurs, de la culture mondiale et de la jouissance technologique ; Voilà la ligne de fracture, le décrochage, ce confort distillé comme une drogue dont on ne peut plus se passer parce qu'il entérine cette ségrégation positive de l'élite, esclave de son besoin de distinction.

Mais cela construit de l'exclusion, toujours plus d'exclusion.

Arriver sur le quai un ratissage méthodique avec double barrière et agents de surveillance musclés qui s'assurent que seuls les voyageurs munis de réservation pourront monter dans le train. « *Pour faciliter votre accès au train, des agents d'accueil vous accueilleront en tête de quai.* » Voilà ce que la voie suave laisse dégouliner des hauts-parleurs ! de la novlangue ? Non : de la communication !

Le code des bonnes conduites

Le code de la route est un code de conduite généralisée : chacun s'y retrouve à égalité. Si la différence des carrosseries et des cylindrées est un marqueur social, le feu rouge est le même pour tout le monde. Parce que chacun met à égalité sa vie en jeu en montant en voiture, on se fait mutuellement confiance. Cela fonctionne plutôt bien.

Sauf que, pour améliorer ce dispositif, de nombreux radars automatisés ont été installés de manière permanente, soumettant chacun à une surveillance que seule l'objectivité froide d'une machine peut réaliser de manière continue : photographier et chronométrer 24 heures sur 24, puis envoyer automatiquement les procès-verbaux au domicile des contrevenants.

Ce besoin d'automatisation du contrôle entérine l'aveu de faillite d'une éducation au civisme et à la responsabilité pourtant initié par l'apprentissage de la conduite et la délivrance d'un permis adéquat. L'instance de modération que le bon sens et l'éducation routière devraient permettre à chacun d'intégrer est ici externalisée dans les automatismes techniques du réseau qui sont chargés de nous faire ralentir puisque nous sommes incapables de prendre cette décision de manière autonome.

Les assureurs aussi s'intéressent à la surveillance automatique des véhicules et certains testent déjà l'utilisation de terminaux de surveillance embarquée. Exemple. Des capteurs sont reliés à divers organes du véhicule, équipé pour l'occasion d'un module GPS. Dans le cas de l'application *Pay as you drive* proposée par Norwich Union, la compagnie propose de réajuster le montant de la police en fonction de l'utilisation du véhicule. Une boîte noire enregistre des informations liées aux déplacements effectués (plages horaires, distances, positionnement, données relatives au comportement de conduite et à la vitesse, ...) puis celles-ci sont étudiées pour moduler l'abonnement.

Aux Emirats Arabes Unis, pour un contrat de 125 millions de dollars, IBM va équiper plus de 10 000 voitures en 2006, avec l'objectif de mettre en place un système de verbalisation automatique embarquée à partir du GPS. En cas de dépassement de vitesse, le conducteur est averti par un message vocal : s'il ne réduit pas sa vitesse la boîte transmet les informations d'identité, de localisation et de vitesse à la police qui peut constater l'infraction et imprimer une amende. Ce boîtier communicant rendra aussi bien des services en cas de vol de la voiture.

La crainte des attentats suicides dans les transports publics va certainement entraîner le stockage de toutes les communications téléphoniques et informatiques pendant au moins six mois à fin de les contrôler rétroactivement en cas d'actes terroristes. Un contrôle des populations nécessaire au dire des pouvoirs en place, mais dont on ne pourra pas vérifier la validité.

L'informatique et la vidéosurveillance sont utilisées pour réduire l'échelle des mégaloïles et défaire le travail d'anonymisation spécifique à la grande ville. Il convient d'identifier les trajets et les contacts de chaque citoyen pour la sécurité de tous.

Si les temps de guerre sont l'occasion d'avancées techniques (aviation en 14/18, armes atomiques en 45), la guerre dont l'espace public urbain est le champ de bataille va dynamiser les techniques de traçabilité et de surveillance des populations. Les informations recueillies auront aussi une valeur scientifique et commerciale, et il sera difficile d'empêcher les sociétés privées qui les stockeront (les serveurs d'Internet et les opérateurs de téléphonie mobiles) d'éviter toute fuite vers leurs partenaires commerciaux, quand on connaît la facilité de duplication des fichiers informatiques.

Pour les populations, un travail de deuil est nécessaire autour de l'intimité. Ce qui était personnel ne l'est plus. Les progrès de la géolocalisation, la mise sur le marché de puces radio fréquence, à partir de code barre ou de code ADN vont aider au travail de mise en sécurité. L'acceptabilité de ces mesures auprès du grand public est en préparation. L'insécurité sociale

n'engendre-t-elle pas une demande de sécurisation civile et policière ? Comme les problèmes d'empoisonnement alimentaire ont exigé la traçabilité, ces nouvelles techniques devraient permettre la surveillance de tous nos mouvements. Déjà des salons professionnels spécialisés fédèrent toute cette nouvelle économie de la panique.

Pendant ce temps-là, sur un ton bonhomme, la RATP met en place son *Pass Navigo* : un ticket radio-fréquence dont l'installation réduit d'une travée dans chaque station le passage pour les usagers de base, les incitant par frustration renouvelée à basculer vers cette nouvelle technologie.

L'engouement d'Internet doit beaucoup à Google, le moteur de recherche le plus performant, mais aussi un des plus grands succès commerciaux des dernières années. L'efficacité extrême d'un moteur de recherche nous réjouit aujourd'hui, mais à partir de quand nous effraiera-t-elle ? À partir de quand les informations deviendront-elles trop précises, trop facilement manipulables pour tourner de manière rentable dans les logiciels commerciaux des grands groupes ou dans une quelconque instrumentalisation sécuritaire délibérément orchestrée ?

Le marché de la traçabilité est une activité industrielle en plein boom. Compte tenu des crises sanitaires, chacun souhaite savoir ce que son corps mange ou respire et des réponses techniques s'esquissent en direction des consommateurs effrayés. Les puces radio-fréquences peuvent être colées ou incorporées pour le suivi des objets ou des êtres vivants, comme c'est déjà le cas pour les animaux de laboratoire ou les espèces en voie de disparition. Quels parents ne rêveraient pas que ces enfants ne puissent pas être enlevés sans être immédiatement localisés ? Quel pays ne désirerait pas que ses journalistes en reportage dans des zones dangereuses ne puissent pas être pris en otages sans être immédiatement repérés grâce à une minuscule puce implantée dans leur corps avant le départ ? Quelle armée ne souhaiterait pas suivre en temps réel l'avancée de ses troupes et porter secours à chacun de ses soldats ? Quelle économie, quelle humanisation des peines pourrait-être apportée par la généralisation du bracelet à puces ?

En accompagnement de ces systèmes transportables, se développent des offres d'anti-intrusion plus classique. Dans le domaine de la biométrie, la reconnaissance par la rétine ou l'iris de l'œil sont de loin les plus fiables, parvenant même à différencier les vrais jumeaux ! Mais, l'identification par empreintes digitales ou la reconnaissance vocale ont aussi leur intérêt spécifique. Exemple :

En Grande-Bretagne, l'Intensive Supervision and Surveillance Programme du gouvernement bénéficie de la technologie d'empreinte vocale qu'elle partage avec *Premier Geographix*, une société spécialisée dans les techniques de surveillance. Ainsi, la Youth Justice Board, pilotée par le service de liberté surveillée du pays, utilise un système où les empreintes vocales sont capturées à l'aide d'un téléphone ordinaire. Chaque jour, le système passe automatiquement des appels aux jeunes délinquants, en leur demandant de s'identifier en répétant une suite aléatoire de nombre. Leurs voix sont comparées à leurs empreintes vocales dans le fichier du centre de contrôle. Le système confirme l'identité, l'emplacement et le moment précis de l'interaction et rapporte ces informations aux autorités. Le but étant de réfréner la récidive éventuelle, en maintenant les délinquants à domicile pour les aider dans leur formation, leur éducation et leur travail¹.

Traçabilité, moteur de recherche, données bio-métriques, voici quelques secteurs où le système technicien se déploie, en réponse à la demande des marchés de la nouvelle économie de la panique.

Qu'en est-il de la liberté individuelle, face à cette normalisation des techniques de surveillance qui régénère en permanence l'idéologie de la peur et restructure de manière de plus en plus méthodique la société de contrôle ?

¹ *Cahier techniques du bâtiment* n° 250, mars 2005, dossier spécial Biométrie, page 33 à 48.

UN UNIVERS D'IMAGES

Introduction

Construire un regard •

Un réel de synthèse •

La télé-réalité, le promeneur et l'urbaniste •

Des images qui marchent au pas •

Introduction

« Qu'est ce que c'est pour vous la télévision ? »

Elle regarde le poseur de questions et répond doucement : « C'est une compagne de tous les instants ; »

« Moi, ça m'étonne un peu, *dit alors le souffleur de réponse*, parce que pour moi, la télévision, c'est une boîte avec une vitre devant et de l'électricité qui fait des taches. »

Le regard de Lucienne passe alors de l'interrogation à la protestation. « Ah non, Ah non ! Non ! Non ! », elle le prend mal. « J'aime ma télé. Par exemple les feuilletons, Les feux de l'amour ; C'est bête comme tout, mais enfin ça m'intéresse.... »

« La compagne » rubrique Après coup, Sorj Chalandon, in *Libération*, Mardi 29 Octobre 2002

Dans une tribune à Libération en date du 10 Octobre 2002, Le ministère de la famille rappelait qu'un enfant de 4 à 14 ans passe en moyenne 1400 heures par an devant la télévision pour 850 heures à l'école. Mais l'écran supérieur en cela à l'école, possède une capacité d'immobilisation

instantanée des enfants En plus du territoire imaginaire spécifique qu'il propose, il offre aux parents surchargés une camisole cathodique bon marché.

Nous observerons ici la construction d'un univers d'images qui fonctionne comme une refiguration holographique du réel envahissant toutes nos précédentes conditions de spatialité, d'intimité, de représentations.

Par son histoire, et sa fonction de mode de visualisation de ce que l'on souhaite garder ou transmettre, l'image rend présent de l'absent, de l'absence. Cette absence possède deux faces et apparaît soit comme simple irréel (dans sa fonction imaginaire), soit comme l'absent-qui-a-été (l'auparavant, l'antérieur).

Aujourd'hui l'image se démultiplie, se diffuse, se transporte, s'échange. Elle est omniprésente. Bien que la vue soit, comparée aux autres sens, le sens du lointain, rester libre face à cette puissance de feu optique, nécessite d'apprendre à mettre à distance le regard¹, de tenter de comprendre les images et leurs natures, et espérer faire le deuil de la quête iconique d'une présence identificatoire. Mais ce n'est hélas pas l'objectif de la publicité ou des programmes en lutte dans la course à l'audimat de nous aider à comprendre que l'image donne chair à une absence et de s'interroger sur la parole qu'elle doit ouvrir.

La technocité s'édifie en grande partie autour et en face des écrans, dans la réception et la gestion de ces flux d'images dont le rythme effréné laisse rarement le temps de construire un récit. En même temps, ces interfaces techno-sensorielles construisent de nouvelles représentations et de nouveaux agencements relationnels.

Les textes qui suivront prolongeront cette enquête sur la place grandissante de l'image numérique dans notre cité, en esquisant les hypothèses d'une phénoménologie de l'écran.

¹ Marie-José Mondzain, *L'image peut-elle tuer*, Edition Bayard, 2002

Construire un regard

L'instrumentalisation technique participe à la construction d'une culture commune. Pour bien sentir l'aspect concret de ce nouveau paysage comme fond visuel du sujet de la technocité, tentons d'imaginer l'imprégnation des images partagées, des commentaires ininterrompus et de la conformation de l'opinion publique que les réseaux de télévisions construisent. Les relevés d'audience précisent que 12 millions de téléspectateurs regardent, simultanément, le même journal télévisé.

Cette évidence assénée du monde est une fausse transparence qui transforme la fonction du regard. Partager les mêmes images, le même univers visuel recomposé au gré de l'information de masse et de la propagande commerciale interroge ce que l'on entend par re-garder. Le sens étymologique « veiller sur », « prendre garde », est à l'opposé des injonctions oculaires de la télé. Ici tout fuit par le tuyau percé du tempo médiatique. Entre bombardement d'évidence et saupoudrage de complexité s'entretient un flou inquiétant. Le spectateur est maintenu dans un teasing oculaire et émotionnel qui construit la crainte de la mise à l'écart « n'éteignez pas on va vous dire ce qu'il faut savoir ». Il se trouve rangé dans la position anesthésiante de témoin réduit au commentaire passager ou à la compassion téléguidée.

Comment « re-garder », découvrir ce que l'on souhaiterait garder consciemment du monde quand il est ainsi bombardé ? C'est un champ de bataille pour accaparer l'attention visuelle, quelques secondes de cervelles disponibles dans un affairément permanent. Ces imprégnations quotidiennes agissent comme un papier peint existentiel dont on fait bouger les motifs pour éviter la conscience de l'ennui et empêcher toute tentative de clairvoyance. Comment retenir ce que l'on voudrait interroger du monde, quand, en face, il n'y a pas de « point de vue » mais un déversement de taches lumineuses et de sons.

Notre physiologie n'est pas à l'échelle de ces procédures techniques surpuissantes. La télévision montre de manière exemplaire comment une technologie transforme nos conditions de milieu. Bien sûr chacun est libre de ces actes et il est toujours possible de faire autre chose que de regarder l'écran. Mais au niveau d'une population, de telles doses d'accaparement optique, (plus de 20 % du temps éveillé rien que devant la télé), donne la mesure de la recomposition de nos environnements et de son impact qui dépasse la puissance de figuration de telle ou telle écriture architecturale. La monopolisation par les écrans illustre l'intensité de ce qui se trame autant par la quantité de temps passé que par la transformation du sens du regard et du sens des choses.

À partir de quand, un tel instrument, au lieu de s'offrir comme outil de partage culturel est-il à ce point fondu dans l'environnement pour devenir milieu ? À partir de quand se construit une camisole cognitive ?

La télévision recompose pour chacun, intimement, la visibilité d'un monde qui explose en mille écrans, mille plans, mille représentations, bien au-delà de ce qui entoure notre corps. Chaque chaîne, chaque cadrage est la présentation d'un monde possible dans lequel nous nous fondons individuellement, sensuellement et émotionnellement. Cette individualisation des présentations (chacun chez soi), érode les représentations et dissout les regards. L'accélération des plans, des pubs, le zapping des émissions fait disparaître toute valeur à l'immobilité derrière le partage colorisé d'une transe oculaire. L'écran de télé surstimule notre fonction d'ingestion visuelle au détriment de toute capacité de regard.

Ces flux d'images constituent le paysage holographique de la techno-cité. Ils édifient un niveau d'artificialité du visible et d'enveloppement immatériel quasi totalisant, imposant de nouvelles conditions de milieux et d'imaginaires. La technologie serviable, miniaturisée et individualisée selon les stratégies commerciales du kit et du customising, est bien massive dans ses impacts. Elle mobilise nos corps, envahit sensualité et sensorialité, déboussole des perceptions sans assise physiologique, et recompose les

conditions spatiales et environnementales d'un milieu à la technicité croissante. Sans oublier de participer indirectement à son autopromotion.

Un réel de synthèse et l'imaginaire communautaire du virtuel

La lumière du silence luit vaguement dans les portes vitrées des hautes armoires. Ici et là, le grincement d'une charnière ; pour le reste, le silence. Il n'y a rien d'aussi bienfaisant que le silence collectif, quelque chose que l'on est nombreux à bâtir et qui évoque l'unanimité tout en laissant toute liberté d'être soi même.

Stephan Hertmans, *Entre villes*, Le castor astral, 2003, page 147

Nous passons un nombre d'heures croissant avec notre ordinateur. Mais où sommes nous réellement dans ces moments-là ? dans quels territoires ?

Miguel Benasayag reprend ces interrogations dans son *Abécédaire de l'engagement*¹, remarquant l'écart entre l'importance des contestations qui circulent dans différents sites web et la difficulté d'engagement dans l'action. L'instrument informatique est une formidable machine à échanger des informations. Cependant, au contact de sa puissance de captation intellectuelle nous plongeons dans un troisième état, virtuel, pour lui intermédiaire entre le sommeil et la veille. Explications.

Dans l'état de sommeil les circuits neuronaux fonctionnent dans la réactivation des traces mnésiques, le système s'isole pour se réparer : le moi est mis de côté, séparé du monde. Dans le sommeil, les aperceptions fonctionnent en boucles fermées et sont réinterprétées comme si elles venaient de l'intérieur, réintégrées dans le rêve pour ne pas casser la bulle de sommeil.

Dans l'état de veille, le travail d'aperception, s'effectue par le corps. À un moment donné à partir des interactions avec ce qui nous entoure, parmi les

¹ édition Bayart, 2004

perceptions multiples, un petit sous-ensemble de cette perception diffuse devient aperception. Parmi l'infinité des choses que nous percevons nous en faisons nôtre une petite partie, en "apercevons" une faible portion qui participe alors à la délimitation de notre être au monde par un travail de la conscience qui n'utilise qu'une partie de ces aperceptions.

Dans le virtuel, nous sommes éveillés du point de vue de la conscience mais corporellement mis en sommeil. Notre conscience fonctionne seule et se trouve détachée de nos aperceptions. Nous sommes intellectuellement au contact d'un tas de choses sans qu'elles touchent a-priori le réel ; état comparable à celui de la lecture ou d'une communication téléphonique.

Attablé face à l'ordinateur, nos performances prennent place dans un troisième état qui n'est pas compréhensible à partir du seul état de veille mais se compose et se dynamise par l'interface avec la machine, par ses connaissances, ses potentialités d'action, entrevues mais circonscrites à la recomposition virtualisée du monde, car sans aucune obligation d'un quelconque engagement dans le réel.

Philippe Breton s'inquiète du potentiel de transformation sociale d'Internet, dont la majuscule marque selon lui, le culte qui l'entoure¹. Sans rejeter l'outil en soi il condamne l'idéologie du tout Internet et les discours d'amélioration social qui sont attendus de cette nouvelle technique de communication. Sans doute est-ce le lot de toutes les techniques que d'être, à la période de leur invention, l'objet d'un hyper investissement, d'un hyper enthousiasme. On attend qu'elle produise un autre mode de connaissance, une autre sexualité, une autre connaissance, une autre société.

Pour Internet, il semble qu'un idéal de communication investisse ce nouveau média qui se voit attribuer la capacité de réunir à nouveau les hommes, selon le mythe du village planétaire. Depuis l'Antiquité, chaque nouvelle technique de communication a porté désir de réunion et phantasme de fusion. Dans les traditions religieuses occidentales, le partage des images a longtemps été utilisé pour sa capacité à construire de l'empathie. Ici le

¹ *Le culte de l'Internet ; une menace pour le lien social*, La découverte 2000

média se substitue aux idéologies traditionnelles pour faire lien, pour devenir ce qui relit et ce qui rassemble. Ce thème de l'humanité comme communauté enfin connectée grâce à la technique, laisse espérer que chacun puisse rencontrer tous sans intermédiaire. Toutefois dans la réalité, cette promesse d'appartenance virtuelle à la communauté universelle ne facilite en rien les difficultés concrètes qu'il y a à s'intégrer dans la communauté des hommes.

Dénonçant l'utopie de la cité de verre, Philippe Breton remarque que Internet crée le contact avec un autre choisi et tenu à distance, comme si un rejet du corps limitait cette communication aux esprits.

Ainsi le prix de la paix et de la tranquillité, semble être une solitude face à l'écran, et une double séparation, d'une part entre le corps et l'esprit, d'autre part entre les corps eux-mêmes.

Internet véhicule aussi le risque d'un repli sur soi car les techniques de personnalisation sophistiquée des moteurs de recherche permettent aux individus de s'enfermer dans le cocon de leurs lubies, chacun par ses sites et blogs spécifiques devenant à lui-même son propre monde. Un émiettement de l'intérêt collectif peut aller de pair avec une perte de culture générale, car des échanges surtout informationnels, multiplient la parcellisation et le caractère anecdotique de ces données et dévalorisent la capacité expressive et argumentaire qui dépend d'un engagement collectif plus intense. Un discours technique moderniste peut entraîner des effets politiquement conservateurs

Les discours de promotion de l'Internet dessine en creux un modèle de société ou le rapprochement virtuel construit de l'indifférence physique. Se dessine une société fortement communicante mais faiblement « rencontrante ». Les développements de sites de cybersexualité à partir de Web cam illustrent cette tendance.

Nul ne connaît l'impact à long terme de l'Internet sur la forme urbaine.

La ville diffuse, totalité déjà éparpillée ne révèle plus dans la pierre les rêves d'immanences communautaires qui hantaient les anciennes cités. Devons-nous admettre qu'il s'agissait de rêves irréalisables voir d'un fantasme

malsain ? Comment accepter la déhiscence de nos rêves d'urbanité ? La délacération, l'effrangement de nos espoirs de rencontre dans le creux des lieux et des places, va de pair avec le déploiement d'une communication individualisante et non localisée qui se pratique avec écrans, claviers et caméras. Nous constatons la tertiarisation de nos activités de communication avec le sentiment de pénétrer dans un monde paradoxalement mis à l'écart par l'épaisseur technique croissante de ces technologies de rapprochement.

La télé-réalité, le promeneur et l'urbaniste

Chaque été, de nouvelles émissions de télé-réalité scénarisent des aventures humaines ensoleillées, avec cadrages serrés, rythmes haletants et paternalistes et retours sur l'évènement à la manière des commentaires sportifs. Ces plages horaires nous transportent dans les décors tropicaux qui incarnent idéalement l'insouciance banalisée d'un quotidien de vacances. Là, c'est la compétition dont l'exclusion est le moteur principal, mettant en résonance les risque de zapping existentiel qui pend au nez de chacun, au moindre oubli des obligations de performance.

Chaque épisode met en vitrine des relations humaines, soit dans l'affrontement comme sur TF1, soit dans l'enchantement sur M6 avec "Opération séduction". Le partage collectif de l'intime est une revendication, l'ouverture d'un univers digne d'intérêt, une manière de rendre visible des mobiles intérieurs pour d'exister plus intensément en les partageant publiquement.

Le succès de ces plages horaires fait écho à ce qui travaille notre organisation sociale : non pas la mort physique immédiate comme lors des jeux du cirque, mais l'expulsion de la scène, le bannissement du champ relationnel survalorisé de la compétition.

Alors que les logiques globales réclament des modèles d'hommes et de femmes souples, adaptés, libres de toutes attaches, les divertissements traquent des exigences intimes donnant l'illusion, le temps de ces jeux de rôles, que le ciment relationnel tient la place centrale de ce qui fait aujourd'hui société.

Se produisent ainsi des confrontations entre l'intime et le public, qui pétrissent nos manières de percevoir et bouleversent les lieux et temps de l'existence publique, de sa vibration.

Comment le caractère public de notre univers urbain et la confrontation

qu'il impose par nature, peut-il être valorisé, comparé à la douceur de cette relation maîtrisée au monde que nous présente le scintillement coloré de ces soirées télés ? Comment nos rues existent-elles encore comme la matière première de nos cités face à l'emprise de ces bulles de bien être que chacun peut construire à sa guise avec sa télécommande pour seul outil ?

Pour combien de temps encore, les villes nous livreront-elles encore leur enchantement, leurs artères, leurs places ouvertes, le chaos hasardeux des croisements, l'enveloppement partagé de leurs lieux et leurs rêves secrets d'urbanité.

L'individualisation des destinées et la grégarisation des pratiques sociales se rencontrent dans l'accroissement de l'offre de programmes auquel répond un sentiment de solitude croissant.

Où nous transporte le vis-à-vis de nos télés ?

Dans une nouvelle entité spatiale, faisceau de l'émission électronique qui nous accueille comme un second décor projeté et superposé à l'écran de verre. L'instant dilaté de notre immobilité spectatrice nous fait pénétrer dans l'épaisseur de l'image. Désincorporés, nous flottons dans un champ de représentations, de significations et d'émotions que la taille des écrans et la performance des installations animent d'une puissance de captation croissante. Dans l'intimité de la solitude ouatée de nos intérieurs urbains, ce n'est plus une fenêtre ouverte sur le monde que nos écrans proposent, mais la création d'un lieu public holographique dans lequel nous séjournons temporairement.

De telles perceptions sont énigmatiques : Rester sans bouger des heures durant à s'enchanter pour quelques centimètres carrés de vitrage coloré, et assister impuissants à la recomposition plate d'un lointain somme toute assez étrange. La continuité d'un clignotement à dominante bleutée qui réarticule en boucles rapides les mêmes séquences émotionnelles (identification, étonnement, peur, tristesse, amour, colère, haine, suspens, résolution...) est plastiquement monotone.

Comment ces personnages de 15 cm de haut peuvent-ils nous détourner

physiquement d'autres centres d'intérêts jusqu'à nous monopoliser 20 % de notre temps éveillé ? Cette miniaturisation fantasmagorique du monde est une énigme : les promenades qu'elle propose paraissent inéluctablement légères. Les elfes qui l'animent s'accrochent à leurs sourires et nous engageant à les accompagner. Ces soirées proposent des expériences virtuelles de domination sur un univers momentanément et artificiellement recomposé selon le dessein de l'agréable qu'il nous suggère. Seule la consistance brutale du réel et l'impuissance terrible qu'il réclame du plus grand nombre fait désirer une telle dose de « soma » oculaire.

Ces environnements colorés rivalisent avec ce que la ville nous oblige à affronter ; l'extériorité, la conflictualité, la mise brutale en récit de nos vies dans leur consistance humaine, notre difficulté à habiter le monde.

Ces micro-événements ne fabriquent pas de récit mais un zapping cognitif, une succession fragmentée, l'attente d'un allègement progressif, la douce amnésie du recouvrement permanent d'un instant par un autre instant équivalent.

L'espace de nos spectacles télévisuels construit un flottement détaché et partagé : un rêve de dissolution. La médiation soyeuse de l'écran est avant tout caresse sur les rétines, sensualité.

Ces situations réinventent des manières de vivre et les représentations qui vont avec. Autant d'occasions d'accueillir ce qui se déroule comme l'avènement d'une insouciance partagée, d'une légèreté enfin accessible.

Reste à savoir s'il s'agit d'un renoncement à ne plus croire possibles les noces charnelles de l'homme avec le monde ? Abandon politique, évolution anthropologique vers toujours plus de réception, ou cuisante défaite face aux ambitions d'entreprises culturelles et à leur puissance hallucinatoire ?

Les urbanistes, désormais, ne-sont-ils pas ceux qui organisent nos espaces de représentations ? L'architecture qu'ils proposent incarne comme toujours un pouvoir celui de l'image techniquement maîtrisée, sacralisée comme archétype de la présence.

Sa puissance de reconfiguration holographique ouvre de nouvelles

potentialités, aussi inattendues que celles offertes, en son temps, par la géométrie euclidienne à la découverte de son emprise sur le monde réel.

L'été, nos écrans parlent d'aventures. Ce faisant, par une inversion saugrenue, ils se nourrissent sur notre capacité à construire un récit signifiant dont l'énergie individuelle et collective risque de manquer s'il fallait, un jour, se ressaisir face à l'objectivité mercantile du monde.

Des images qui marchent au pas

La performance des technologies de l'image met l'homme face à un compagnon plat, une rencontre exclusivement frontale, bidimensionnelle. Qu'en est-il des orientations perceptives valorisées par ce mode de relation ? Quel est ce "besoin de virtualité" qui se dessine comme moyen particulier de construire sa relation au monde, de jouer de sa dépendance existentielle à la technique comme d'une sphère incluant, un dedans qui nous protégerait ?

"L'Homo sapiens jouit -en même temps que ses animaux domestiques- du privilège précaire parmi toutes les créatures vivantes, de pouvoir le plus facilement devenir psychotique, pour autant que l'on entend par « psychose » la trace d'un échec dans le changement d'enveloppe. Cette trace est le résultat de la fausse-couche que je suis moi-même comme sujet affligé d'un déménagement erroné dans ce qui n'a ni appui ni enveloppe ; si l'on s'inspire de ce concept de la psychose comme écho d'une ancienne catastrophe des sphères, on comprend pourquoi la psychose est forcément le thème primitif latent de la modernisation. Parce-que le processus de la modernisation implique une initiation de l'humanité dans un extérieur absolu, une théorie de la modernisation essentielle ne peut mener des formulations crédibles et maniables d'un point de vue existentiel qu'en tant qu'elle est un protocole de la psychose ontologique du procès. Comme époque des déplacements systématiques de frontière, des pathologies collectives de la coquille et des troubles épidémiques des enveloppes, l'ère contemporaine exige une anthropologie historique de la folie qui progresse".¹

Peter Sloterdijk nous aide à questionner les bulles que composent nos écrans et leur absence de profondeur de champ qui fait disparaître toute possibilité d'accommodation optique ou critique au profit de l'univoque de messages avant tout commerciaux. Les écrans publics, de plus en plus

¹ Peter Sloterdijk, *Bulles*, p. 361, Digression 3, le principe de l'œuf ; Intériorisation et enveloppe.

grands, de plus en plus précis, de plus en plus nombreux accaparent notre champ visuel de manière stroboscopique. Ils construisent une saturation à partir de séquences répétitives, revenant inlassablement comme les balancements autistes d'un monde qui se regarde devenir l'écho visuel de son absence d'orientation.

Les plans proposés durent une seconde au maximum, entre le teasing permanent, le flash, l'impact chromatique. Dans les sous-sols du métro, on nous présente la météo, médiatisation stérile du temps qui passe, stade minimum de la relation dégradée à notre écosystème. La multiplication des mêmes images s'opère par la propagation des écrans les uns à côté des autres, les uns à la suite des autres, sécrétion du cancer industriel qui viendrait saturer un corps social déjà bancal.

Ces images marchent au pas, alignées les unes derrière les autres dans les couloirs des correspondances, au pas cadencé selon les impératifs du soutien à la croissance économique. Leur esthétique mièvre nous fait croire qu'elles nous accueillent : elles nous assaillent, car notre capacité de distanciation, notre possibilité de passer outre, notre dose d'humour n'est pas toujours à la hauteur de leur immuabilité mécanique.

La pensée des sphères que déploie Sloterdijk prend toute sa force comme possibilité de penser l'enveloppe visuelle du monde qui physiquement se construit dans le face-à-face de l'image opaque. Reçus dans un premier temps comme des ouvertures dans le lointain, ces écrans n'offrent plus la vision aiguisée qui permettrait de voir loin, mais construisent un empochement puissant dans la techno-cité. Tous ces clignotements constituent le fond visuel du sujet post-moderne, anesthésiant nos sens écorchés, nos yeux maltraités par le spectacle ce qui a été fait de la terre recouverte sous cette gangue d'arrogance.

Ces plaques de couleurs sans âme font des taches au fond de nos yeux. La bouillie optique et les vibrations nerveuses qu'elles produisent correspondent dans le commun d'une époque créatrice de nouvelles toxicités, aux farines animales utilisées pour engraisser les herbivores.

Cette sursaturation sensorielle a des répercussions cognitives. Par ces écrans suspendus, le clignotement permanent, le malaxage optique qui domine

l'horizon des lieux publics tente de couvrir le vide social et la propagation du nihilisme sécuritaire.

UN GRAND MARCHÉ, PERMANENT ET FONCTIONNEL

Introduction

Aura et atrophie de l'expérience •

Positiver : qq. Traits de la culture des architectes •

Renouvellement urbain •

Le tapis roulant •

Le petit technocrate infatigable •

Introduction

*“Le monde a beau être plus étendu que jamais, il
semble pourtant de moins en moins signifiant”*

Hans Hibeling, *Supermodernisme*, page 65

Nous rencontrerons ici des lieux obsédés de fonctionnalité et de rentabilité. Ces deux caractéristiques découlent d'une technicisation des pratiques professionnelles et des procédures de production de l'espace construit. Architectes, maîtres d'ouvrages et entrepreneurs partagent le même marché et les mêmes impositions technocratiques.

Aura et atrophie de l'expérience

À partir de la perception des œuvres d'art à l'ère de leur reproductibilité technique, Walter Benjamin nous donne sa lecture des origines historiques de l'art, des valeurs rituelles et cultuelles que les techniques modernes de reproduction tendent à remplacer *“par une valeur d'échange, qui les rend négociables comme n'importe quels biens de consommation.”*¹. Cette perte de l'aura aurait deux conséquences, l'une négative, car elle provoquerait un appauvrissement de l'expérience fondée sur la tradition, l'autre positive, car elle favoriserait la démocratisation et la politisation de la culture².

Dans le domaine de la photo, de la télévision et de l'informatique, la reproduction et démultiplication du visible proposent de plus en plus de goûter les choses dans leur recomposition et en même temps les avancées technologiques et la pulsion grégaire d'une société atomisée magnifient la communion du direct, créant à chaque occasion un événement spécifique de la dimension toujours plus médiatisée et partagée de l'événement. Chaque catastrophe naturelle, mort du pape, grandes rencontres sportives donne l'occasion de franchir une étape dans le regroupement autour d'un événement soudainement investi de ce besoin de direct qui vient consoler l'exacte équivalence des images recomposées par l'écran à l'échelle de nos solitudes quotidiennes.

Dans cette proximité artificielle, l'expérience prend la place l'expérience vécue. Les analyses de Walter Benjamin mettent en évidence un point sensible de notre modernité culturelle : en dépit des multiples possibilités de reproduction, de mémorisation, d'accumulation d'images et de son, ...notre

¹ Marc Gimenez, *Qu'est ce que l'esthétique*, Gallimard, 1997, page 360

² *ibid*, page 362

expérience vécue, sensible, concrète, tend à s'appauvrir. Il appelle cela "*l'atrophie de l'expérience*"¹.

Qu'en est-il des modalités de cette atrophie dans notre expérience de la techno-cité ?

Des zones tertiaires, des centres commerciaux, des quartiers historiques infantilisés, des lotissements fermés sur eux-mêmes, des secteurs touristiques labellisés, bref, des millions de kilomètres carrés répandent une sorte de désespoir vide. L'uniformisation des modes de production du bâti est un raz-de-marée qui s'accommode ponctuellement de cultures momifiées, d'aménagements dysnélandisés qui ravalent l'architecture au rang d'outils de marketing, d'investissements dans l'image et d'identités d'appel pour de juteuses plus-values. La pratique de ces modèles atrophiés rend impossible toute accroche poétique. De tels lieux, reproductibles en tout point de la planète n'ont pas d'aura et la dépossession qui en émerge apparaît comme l'accident spécifique d'une technicisation aboutie de l'espace humain et la disparition de l'architecture à faire sens. Un sentiment de vacuité infuse dans les territoires. L'absence, le manque, l'ennui, la spoliation d'une partie de nous-mêmes rendent impossible tout travail d'appropriation symbolique sous la puissance de feu de la fonctionnalité en soi de l'espace.

Nos présences se rétractent, l'architecture semble morte, l'épaisseur de la limite entre ciel et terre ne dit plus rien.

¹ ibid, page 363

Renouvellement urbain

J'aime les faubourgs ; ils me donnent l'occasion de découvrir une intimité domestique ; une échelle du confort où les proximités sont encore conservées dans la pierre, le temps des dernières visites avant démolition.

Aux Lilas, à Châtillon, à Vincennes, comme ailleurs, Bouygues Construction et consœurs bétonnent avec efficacité et méthode. Les investisseurs séduisent le personnel politique puis s'approprient la ville. La promotion privée affiche en grand des images de bonheur. Une horreur ! Comme s'il fallait se rassurer face à ce crime contre l'intériorité domestique des faubourgs. Je me retrouve témoin de ces travaux par lesquels *“depuis le début des temps modernes, le monde humain doit apprendre chaque siècle, chaque décennie, chaque année, chaque jour, à accepter et à intégrer de nouvelles vérités sur un extérieur qui ne se rapporte pas à l'être humain”*¹.

Ces typologies qui disparaissent sous la puissance d'un modèle urbain dominant, (mi résidence-chic, mi froideur sécurisée) illustrent, désespérantes, l'arrogance et à la suffisance des discours calculés par des cervelles sans âme. Un centre ville propre, la douce violence de la fausse convivialité grillagée et vidéo-surveillée, des commerçants avides et arrogants. Comme si le bonheur devait se défendre de la ville et de l'espace public, alors qu'il s'y définit, qu'il y cherche les mots pour se partager.

Que s'est-il passé, dans l'enfermement des bureaux de ces maîtres d'ouvrage et sur les ordinateurs des architectes les uns comme les autres enfermés dans leur univers de références si éloignées du terrain, de sa réalité sociale et charnelle ? Quel accident de la connaissance a perturbé les connexions internes de ces êtres prétendument cultivés ? Quels troubles des perceptions et de la pensée travaillent ainsi à la colonisation du monde vécu

¹ Peter Sloterdijk, *Bulles-Sphères I*, Pauvert, 2002, page 24.

par des systèmes d'action détournés, soumis aux présumés diktats de l'économie et de l'administration ?

Dans quelques années, la vie aura recouvert ces monstruosité architecturales, et les coulures sur les bétons laisseront enfin apparaître la vraie nature de ces moulages de pacotilles : un décor pauvre sur des formes rigides et désuètes et l'oubli d'une histoire urbaine. Au-delà des objets architecturaux, des résidences et de leurs silhouettes de prêt-à-porter socialement conforme, le parcellaire est remembré, inscrivant plus encore en profondeur, les traces de ce renoncement urbain.

Rien d'autre n'apparaît dans ces édifications malsaines que l'auto-promotion d'une procédure de construction, le simple assemblage de modalités et de mises en sécurité autour de la pauvreté culturelle du marketing.

Pourquoi mortifier ainsi ce que des générations d'habitants avaient agencé, quotidiennement, petitement, mais à leur taille ? ces architectures modestes, construites par couches successives, ajout d'un étage, d'un garage, d'une terrasse, d'une toiture...apparaissent plus proches du vivant que leurs grandioses homologues¹.

Quel est le rôle d'actions réelles sur notre environnement immédiat dans la satisfaction de la représentation que l'on se fait de soi dans son environnement. Comment évaluer la réalité du confort que nous apportent les petits bricolages domestiques de notre espace intime, comme capacité de rendre notre habitat confortable et le sentiment minimum de liberté et de satisfaction d'avoir la possibilité de modeler quelque chose.

N'y a-t-il pas d'alternatives à la construction d'une désespérance telle qu'elle ouvre une anorexie de l'habiter ?

Où jouer, où aimer, où se mettre à l'abri, pleurer, se cacher, caresser les brins d'herbe de ces gazons garantis sans pousse. Dans ces nouveaux domaines indignes, le calme règne. le printemps prochain de nouveaux

¹ Alain Renk, *Construire la ville complexe*, Jean-Michel Place éditions, 2002

oiseaux viendront s'égailler dans les poumons verts de ces résidences. Souhaitons qu'ils ressemblent à ceux des prospectus de vente et qu'au matin, leur musique raconte aux citadins endormis, (s'il leur arrive de dormir fenêtres ouvertes), des chants de liberté.

Le tapis roulant

Pour aller voir un film sorti dans la semaine, au multiplex de Paris-Bercy, il vaut mieux réserver ses places par téléphone surtout pour une séance à 20 heures le samedi soir. Après avoir suivi l'arborescence de la boîte vocale, et décliner le numéro de sa carte de crédit, la validation de la réservation est effective.

Pour franchir les kilomètres qui séparent la banlieue de la porte de Bercy, l'utilisation de la voiture, l'ambiance feutrée de l'habitacle se prête plus à l'intimité de la soirée. Le dernier kilomètre est bien sûr fortement embouteillé. Pour ne pas se compliquer la vie à la recherche d'une hypothétique place interdite en surface, il suffit de suivre les indications "parking multiplex" pour se retrouver au troisième ou quatrième sous-sol de l'immense parc de stationnement. La couleur rouge, verte ou bleu, suivie d'une lettre et de deux chiffres permet le repérage de l'emplacement.

À peine descendus, vous serez certains d'être arrivé au bon endroit, d'autres couples, d'autres familles mêlent leurs enthousiasmes et leurs sourires aux carrosseries, néons, poteaux et rubans de peinture qui nous accompagnent vers l'ascenseur. Ensuite mécaniquement rythmés par grappes de dix, vous suivrez un nouveau ruban coloré à travers le niveau bleu (le -1). Le flot des cinéphiles se fera plus important, plus animé et vivant que les carrosseries. Un dernier couloir vous mènera dans une fosse à peine éclairée où la densité de la foule vous indiquera l'entrée. Là, il faudra vous diriger vers une borne pour retirer les billets commandés. Après quelques minutes d'attente, vous franchirez un portillon et serez dirigés vers le paquet humain correspondant à la salle choisie. La lumière sera minimum, l'atmosphère détendue autant que faire ce peut pour s'accommoder de cette situation d'attente en troupeau.

À l'heure dite, vous rentrerez dans la salle et dès son taux de remplissage satisfaisant, la lumière s'éteindra pour laisser le ruban continu des réclames

et des bandes-annonces se dérouler. Le temps des pubs n'est plus un temps flottant avant le film, mais une obligation à laquelle tous les spectateurs doivent participer

Le film à peine terminé, la sortie sera rapide, pour ne pas gêner le flux des entrants déjà un pied dans la salle. Vous découvrirez la fosse aux escaliers de secours, sa nudité technique, son gabarit réglementaire son éclairage verdâtre. Vous aurez peut-être l'impression d'être jeté à la rue sans ménagement, puis vous regagnerez le parking sur éclairé.

Ces multiplex sont construits selon le principe de la marche en avant. Pour une meilleure organisation des flux, l'espace est rationalisé selon un principe d'efficacité et de rentabilité. Donnant l'impression de lieux parcourus plus que partagés. Deux positionnements spatiaux prédominent : le face-à-dos et l'attroupement.

Dans les espaces de circulation, nous faisons face au dos de la personne qui nous précède et l'on offre son dos à la personne qui nous suit. Le face à face emblématique de la rencontre, de la place n'a pas ici lieu d'être. Un « effet cliquet » rythme l'avancement et empêche toute possibilité de retour, toute occasion d'échanges à partir du film. Il faut consommer puis faire place nette. Cette critique est en partie injuste : De grands sofas et un bar accueillent généreusement le client avant la séance ! Lorsqu'il y a encore un peu d'argent à soutirer, des trésors de déco sont « généreusement dispensés » pour faire l'ambiance. Partout ailleurs, l'avancée du flot s'interrompt juste aux différentes barrières de contrôle. La flaque remplace alors le flux, aux ascenseurs du parking, aux bornes de retrait des billets, aux contrôles des billets à l'entrée du multiplex, puis à l'entrée de la salle.

Revendiquée par les promoteurs de multiplex, (ici 12 salles), l'économie d'échelle produit des effets permanents de foule. L'équipement culturel, ici traité comme un supermarché, génère une convivialité de troupeau, soumis à la marche en avant d'une chaîne déprimante par son fonctionnalisme parfait et l'omniprésence de sa logique de profit.

Positiver en toute situation : qq. traits de la culture des architectes

La profession d'architecte n'est pas actuellement capable de réduire le fossé qui la sépare des préoccupations du public. Celui-ci constate l'inhospitalité croissante de zones de plus en plus importantes (quoique nouvellement aménagées), sans se sentir éclairé dans ses perceptions par la parole des architectes. Il se sent plutôt rejeté par une caste ambiguë et peu scrupuleuse ; élitiste, constituée de notables et soumise aux arcanes d'une culture qu'elle met en exergue pour se caractériser.

John F. Turner rapporte combien il est un devoir chez les architectes-urbanistes d'aller voir les réalisations des maîtres et des confrères, mais combien rares sont ceux qui choisissent d'y élire domicile. Ils semblent préférer des habitats édifiés en leurs temps selon des normes et des coutumes locales, par des artisans, des maîtres-maçons ou de simples particuliers¹.

Comme hommes de l'art, les architectes, modèlent des édifices au gré de leurs talents. Tout cela semble naturel, mais dans l'exercice pratique de l'architecture, il y a une spécificité de la pensée que l'on ne retrouve pas chez les autres créateurs. Jean-Pierre Le Dantec y voit une simplification due à un refus de la nostalgie². Selon lui, architectes et urbanistes célèbrent la technique de manière unilatérale. Refusant de regarder la face obscure de la modernité froide et marchande, ils ne pensent qu'à la lumière, quitte à "peindre en blanc le désastre obscur" dans une propension à positiver qui catastrophique si l'on se réfère à ce que l'on voit.

À son époque, Le Corbusier s'était efforcé d'inventer une issue aux

¹ édition du Seuil, 1976

² Jean-Pierre Le Dantec, « Les nouvelles conditions du projet urbain », in *Mégapole*, n° 22, Pierre Mardaga éditeur, 2001

questions de son temps, mais de nos jours, l'engagement doctrinal des grands architectes internationaux lui paraît plus inquiétant. Prenant les positions de Rem Koolhaas comme fer de lance de cette tendance, il critique l'attitude qui, prétendant poser un regard neuf sur le cadre urbain, valorise à grand renfort d'ambiguïté intellectuelle, les junk spaces de l'urbain des pays émergents et du tiers-monde, la démesure des métropoles bidonvillesques, ou le déploiement sans précédent des villes chinoises. Les thèses provocatrices défendues par cet architecte en font un acteur central des réflexions actuelles sur la ville. Il assume qu'aucune pensée ni aucun outil ne maîtrise l'impact du marché sur l'urbanisation. « *L'urbanisme tel qu'il est pensé aujourd'hui n'est plus tenable car il suppose des systèmes de contrôle et de maîtrise qui n'existent plus, la logique de marché par définition ne laisse aucune place à ce genre de préoccupations* ». ¹

Son discours n'est pas fataliste : au contraire, c'est une approbation de la fin de la ville planifiée et de l'incapacité de l'homme de maîtriser le processus de fabrication de la métropole. Son propos valorise le dérèglement urbain (junk place), donnant également du crédit à tout ce qui coagule et se congestionne sous les effets diversifiés du réel. Son regard fasciné par l'étrange beauté de la brutalité de l'époque, se délivre de toute tentative pour palier aux éventuellement désagréments. Cette esthétique de la congestion sublime toutes les forces en présence mais oublie le vécu des habitants métropolitains.

Comment positiver à priori face à l'inédit alors que la modestie et le doute devant de tels organismes urbains devraient plutôt être à l'échelle de l'inconnu qu'elles présentent. Le travail de réflexion de Rem Koolhaas se libère de la complexité par une congestion de la pensée qui emprunte à la congestion du modèle urbain qu'il valorise. Devant le constat d'une ville qui prolifère dans le chaos, la pensée urbaine se doit d'être chaotique. Cette approche doctrinale ouvre cependant à une esthétique recherchée et les objets architecturaux produits par son agence sont très dessinés, très contextuels, raffinés et inventifs.

¹ Entretiens avec François Chaslin, *Catalogue Mutations*.

Voilà un exemple de ce que Jean-Pierre Le Dantec nomme la schizophrénie, cette obligation des architectes à positiver l'état du monde. Ainsi constituée, la modernité architecturale reste à l'écart de la dynamique des mouvements artistiques dès qu'ils déploient des problématiques trop irrationalistes, trop négatives à l'égard du progrès, dès qu'ils interrogent ouvertement la désorientation du monde et sa difficulté à l'habiter. L'entreprise poétique littéraire demeure une tentative de faire vivre de manière singulière ce qui est ou ce qui fut. Le nouveau de la création n'étant pas dépendant de l'avenir, n'impliquant aucun mépris de la nostalgie mais acceptant au contraire une valorisation de celle-ci, vécue comme l'une des sources capitales de la poésie.

Dans la banalité du discours productif contemporain, l'automatisme intellectuel des architectes à désavouer le passé au nom du futur à construire, les éloigne d'imprégnations poétiques qui viendraient habiter les espaces qu'ils proposent. Pourtant, nombreux sont les points d'analyses qu'ils partagent avec d'autres professions qui ont mieux réussi, comme actuellement les paysans, à dénoncer les effets néfastes de l'uniformisation, l'amalgame entre modernité technologique et modernité marchande, les effets nocifs de la logique de rentabilité. Mais ils ne parviennent pas à déployer, dans leur discipline, à partir de la richesse de la culture architecturale, une critique qui fasse écho au désarroi intime d'une grande partie des habitants et qui mette en mots les désenchantements et les castrations des modes d'habiter contemporains.

Mais la culture de la profession reste dominée par les affrontements confraternels, le souci dominant de l'esthétique, un narcissisme monumental avec ses stratégies d'entrée dans l'histoire des formes et ses risques de la décontextualisation. Alors, chaque métropole mondialisée qui se « bétonne » à tour de bras s'offre dans le même temps, à prix d'or, le service d'architectes de renom international pour fixer sur son sol ici un opéra, là un centre des expositions, autre part un hôtel de luxe dernier cri dans une

stratégie ostentatoire de type cache-misère à vacation touristique et spectaculaire désirante.¹

¹ Paul Ardenne, « La ville à l'ère de la mondialisation et de la cosmétique », in *Art Press*, juillet 2005

Écoute, Petit homme, ou le technocrate épanoui

*Ce qui nourrit notre espoir c'est le fait qu'on trouve,
parmi les millions d'individus actifs et honnêtes,
seulement une poignée de pestiférés qui provoquent des
malheurs sans nom en faisant appel aux impulsions
ténébreuses et dangereuses de l'individu cuirassé (...).
Il n'y a qu'un seul remède contre les germes de la peste
émotionnelle dans l'individu nivelé dans la masse : sa
propre perception de la vie agissante. La vie ne réclame
pas le pouvoir, mais le droit de remplir la tâche qui lui
est dévolue dans l'existence humaine.*

Wilhelm Reich, *Ecoute petit homme*, page 12

Les critères techniques et administratifs sont bien souvent des tartufferies qui préservent la tranquillité de ceux qui les édictent. Ils fonctionnent comme instruments de manipulation pour asseoir la hiérarchie et, au passage, participent à l'enfermement dans une rationalité absurde. Les complexités institutionnelles et leurs jeux de pouvoirs sont des constructions qui permettent à ceux qui possèdent intellectuellement la maîtrise de ces rouages abstraits de les détourner pour construire leur promotion. Ils génèrent du stress pour leurs administrés, infantilisés par des rapports d'autorité fondés sur la domination du langage, le maniement des postures d'autorité, l'intellectualisation et l'imposition d'un imaginaire élitiste.

Les pratiques de rationalisation excessives de l'administration masquent souvent un exercice cru du pouvoir. La capacité d'argumentation est utilisée pour étouffer les confrontations en les desséchant progressivement dans une reconstruction conceptuelle. On laisse les décisions se prendre dans une ambiance occulte, faisant disparaître les objections une à une par la succession des reformulations prétendument objectives, mais souvent tordues. Importe avant tout d'éviter les confrontations et de se limiter aux

jeux de rôles par lesquels on administre son territoire feutré, à l'écart des répercussions réelles de ces actes. Enfermés dans ses représentations comme dans les plateaux climatisés on reste entre technocrates encravatés avec qui se partagent les mêmes ambitions de carrière.

Un tel univers professionnel est courant dans le monde de l'ingénierie urbaine et du bâtiment. Les contraintes législatives de la normalisation, la domination des experts, le partage d'outils d'appréciation qui sont des outils d'actions, la « culture technique » comme fond axiologique imprègnent les décisions. Les désaccords sont dissous devant la ligne de front des paramètres techniques qui reconstruisent les enjeux dans un nominalisme de langue de bois. La supra-objectivité dont est investie ces critères dégage la responsabilité des acteurs.

Pour ce qui est de l'attribution des marchés d'études ayant trait à la fabrication de la ville (mission d'architecte et d'urbaniste), le niveau de technicité, les références, la quantité des certifications, le montant du chiffre d'affaires sont les éléments habituels qui, dans un souci d'objectivation des décisions, permettent d'évaluer les compétences, les références et les moyens des équipes recherchées.

Mais de telles règles participent à la standardisation des modes d'exercices de la profession. Exemple : dans des missions de maîtrise d'œuvre concernant les marchés dont les montants estimés sont compris entre 10.000 et 90.000 euros hors taxes, (marchés préparés selon une procédure de mise en concurrence adaptée, généralement utilisée en architecture pour la réhabilitation de petits équipements et en urbanisme pour l'élaboration des PLU et des études de petites dimensions), la taille réduite des structures comme la compétence en matière architecturale ne sont pas des critères recevables. Par partage d'une même culture technique, et d'une évaluation strictement numérique des compétences (3 est supérieur à 2), l'administration choisit des bureaux d'études dont la grandeur apparaît synonyme de compétence en dehors de toute proportionnalité entre la taille des opérations et la taille des agences.

Cette technicisation exagérée des procédures d'attribution permet aux bureaux d'études de livrer architectes et urbanistes à une concurrence dans laquelle l'appréciation de la culture des intervenants, la capacité de produire de la réflexion, de la concertation, de la conception n'a pas de valeur. Les certifications prennent force de loi : elles coûtent cher et dans la jungle de la profession, cela arrange pour débayer la concurrence. Les agences d'architectures et d'urbanisme de petites tailles en viendront-elles comme les artisans dans le bâtiment à travailler comme sous-traitants de consortium privés regroupant entreprises et Bureau d'études techniques ?

Depuis une dizaine d'année, la concurrence s'exerce dans la profession d'architecte et d'urbaniste sur des critères financiers : on choisit le moins cher. Les Bureaux d'études techniques sont toujours inévitablement les mieux disant car les problématiques de conception et de concertation leur sont étrangères. La culture technique qu'ils partagent avec les maîtres d'ouvrage leur permet de limiter leur intervention à ce strict domaine. Ils utilisent ainsi à plein rendement les procédures d'automatisation des tâches : le copier/coller devient un mode de prescription courant, sans rencontre avec ce qui fait l'unicité d'un lieu. Cette évolution est dommageable pour tout un courant de pensée qui valorise l'architecture et l'urbanisme comme un fait quotidien et pour qui l'acte de bâtir est aussi une occasion de partage culturel.

Dans le quotidien des pratiques et des discours technicisés de la construction, se déploie l'ingénierie effective d'une techno-cité. L'imaginaire des acteurs est imprégné dans leurs lieux de travail, dans la manière dont ils l'occupent et l'aménagent, dont ils y vivent leurs heures de bureau. Pourquoi une telle uniformité ? Est-ce par effet d'imprégnation ? Tous ces bureaux, techniquement cohérents mais culturellement étouffants, ne servent-ils pas de référence aux projets en chantier ? Parfois, au fil des réunions lorsque les absurdités administratives deviennent assez évidentes un argument définitif vient clore toute tentative de réflexion plus poussée : « Vous savez, vous ne pouvez pas changer les choses ». La soumission

partagée apparaît comme le signe de reconnaissance de ceux qui pourront alors travailler ensemble, en bonne intelligence !

À tous ces administrateurs, techniciens et ingénieurs qui tentent d'imposer la modélisation de leur intellect sur les domaines dont ils se proclament professionnellement responsables, souhaitons leur la liberté de n'avoir « ni dieu, ni maître ».

UN GLOBE SANS ECHELLE

Introduction

La croissance du marché de l'immobilier •

Dimensions et existence tridimensionnelle •

Modelage architectural, moulage urbain •

Introduction

L'urbanisation contemporaine, vivifiée par les nouvelles capacités techniques fait éclater les échelles qui avaient précédemment court dans l'organisation des villes. En taille comme en complexité, de nouvelles limites sont régulièrement franchies, ouvrant des questionnements sur les conditions de proportions spécifiques à l'organisation de la vie humaine. Il semble qu'une certaine proportionnalité soit nécessaire entre l'homme et son environnement pour qu'il prenne place dans le monde. N'y a-t-il pas une équilibre multidimensionnel de la vie humaine qui se construirait ou se détruirait entre :

- la taille des bâtiments (que Koolhaas théorise dans la notion de bigness), et la mesure du corps ?
- le besoin de communauté et la fragmentation induite par les inégalités sociales et culturelles grandissantes ?
- l'abstraction, la modélisation technique de l'espace et l'éprouvé des lieux, leur symbolique vivante ?
- notre besoin de résidence, « d'archaïcité » et l'appel à la mobilité et à la modernité,
- l'autonomie et l'hétéronomie à l'intérieur de nos mœurs urbaines,

- nos exigences physiologiques, notre condition de mammifère et l'artificialisation des milieux habités ?

Cette notion de proportionnalité oblige à penser les rapports entre les choses plutôt que les choses seules, fussent-elles performante et sophistiquées. Elle encourage à penser la diversité et à instaurer l'homme comme instance d'appréciation.

Notre culture moderne a laissé à l'arrière-plan, derrière sa quête de grandeur, son sens amoureux des proportions et un des enjeux principaux de la généralisation de l'urbain tient à la réintroduction, dans notre environnement, de ces conditions multidimensionnelles de proportions entre l'homme et le monde.

Le premier texte se présente comme une enquête sur les qualités de l'espace tridimensionnel et les contraintes de dimensions qui sont à la base de toute organisation physique de la matière.

Le second texte nous mènera au cœur du marché de la construction, où entrepreneurs et décideurs abordent un marché planétaire en rêvent de grandeur.

Le troisième texte interrogera l'échelle dans les doctrines architecturales et urbaines.

Condition d'assise tridimensionnelle

Un regard dans les coulisses révèle que la nature n'est pas libre dans le choix des rôles. Ses productions sont des opérations à bon marché, entravées par les contraintes de l'espace à trois dimensions et par un souci incroyable de frugalité. L'espace permet à la nature de produire cinq polyèdres réguliers, pas plus ; sept systèmes cristallins sont utilisables, jamais un huitième ; La dimension absolue empêche à tout jamais le lion de voler et le rouge-gorge de rugir. Chaque acte dans ses moindres détails, est régi par des règles impératives.

Peter S. Stevens, *Les formes dans la nature*, Seuil, 1978

Il semble que les contraintes les plus lourdes de conséquences qui pèsent sur la nature soient celles qu'impose l'espace, car il possède une structure qui influence la forme de tout ce qui existe. Cette idée peut paraître étrange car nous avons plutôt l'habitude de nous représenter l'espace comme une sorte de rien du tout, dont toute structure serait absente, comme le vide à l'intérieur d'une boîte vide, comme la toile de fond passive devant laquelle s'anime toute chose.

Il apparaît toutefois que cette toile de fond, ce néant omniprésent n'est pas si passif ; il possède une architecture qui impose sa loi aux objets. Ainsi, chaque forme, chaque structure chaque objet existant paye un tribut pour son existence ne se conformant pas aux dictats structurels de l'espace.

Notre ignorance des effets de l'espace est comparable à l'ignorance qu'a le poisson des effets de l'eau. Les géométries non euclidiennes du XIX siècle et les apports d'Einstein au XX siècle nous ont montré qu'il existe d'autres espaces, que les structures et les formes ne sont pas les mêmes que dans le nôtre. Etant donné que nos cerveaux et mécanismes sensoriels sont adaptés à notre espace, nous sommes incapables de nous représenter ces autres

espaces bien que nous en possédions des descriptions mathématiques cohérentes. Nous admettons toutefois que l'espace du monde microscopique, celui des particules élémentaires, ainsi que le monde de l'infiniment grand à l'échelle de l'univers dans son ensemble, diffèrent profondément de l'espace où nous vivons. La physique moderne se demande régulièrement de quoi est fait l'espace, et en quoi précisément il affecte la forme des choses. Peter S. Stevens rapporte l'expérience simple du modelage d'un bol ou d'une selle en terre par écrasement du centre (de sorte qu'il croisse plus vite que la périphérie pour donner naissance à un bol) ou de l'accroissement plus rapide de la périphérie (pour définir une selle).

La croissance différentielle détermine ainsi la forme ou la courbure d'une surface.

Nous pouvons observer directement les effets de différence de croissance dans des espaces à deux dimensions, parce que nous voyons ces surfaces plongées dans l'espace tridimensionnel qui les entourent. Le principe par lequel des différences de croissance produisent des courbures s'applique tout aussi bien à l'espace tridimensionnel. Mais pour voir la courbure de l'espace tridimensionnel, il faudrait que nous le percevions comme baigné dans un espace à quatre dimensions. Malheureusement, cette visualisation est au-delà de nos capacités de perception, bien que nous sachions très bien en décrire mathématiquement la courbure. Ainsi de nombreuses limitations pèsent sur notre compréhension de l'espace, sur notre capacité de représentation et de perception : la maîtrise de la représentation en perspective qui s'est effectuée tardivement au quinzième siècle semble aller dans ce sens.

Développons quelques exemples simples pour tenter d'approcher l'impact de la nature tridimensionnelle de l'espace sur l'organisation de la matière. On trouve cette trace dans la limitation des formes et structures fondamentales, lorsque l'on observe que les ramifications d'un arbre ressemblent à celles des artères et des rivières, que les cristaux ressemblent à des bulles de savon et aux plaques d'une carapace de tortue, que les

spirales des crosses de fougères et celles des galaxies ressemblent aux tourbillons d'une baignoire qui se vide. On peut se demander pourquoi la nature n'utilise que quelques formes apparentes dans des contextes si différents. Pourquoi serpents, rivières et boucles de ficelles ondulent-ils de la même manière ? Pourquoi les craquelures de la boue et les dessins du pelage d'une girafe se disposent-ils comme le font les bulles de l'écume ?

Les similitudes de ces phénomènes permettent cependant de les regrouper en grandes catégories : écoulements, branchements, spirales, les méandres, bulles, empilements et craquelures. La nature se comporte comme un metteur en scène qui utilise les mêmes acteurs dans des rôles et des costumes différents. L'immense variété des créations naturelles s'organise à partir de ce petit nombre de structures fondamentales.

Une autre caractéristique de l'espace intéresse particulièrement notre enquête sur la proportionnalité : l'effet d'échelle en tant que déterminant de la forme comme effet de magnitude ou de taille absolue. Voyons comment l'espace imprègne de ses contraintes le dimensionnement des choses qui nous entourent.

Lorsqu'un objet augmente en taille, sa surface et son volume croissent à des taux profondément différents, l'une « au carré », l'autre au « cube ». Ainsi un objet qui est 32 fois plus grand qu'un autre en dimension linéaire l'est 1024 fois plus en surface et 32 768 fois plus en volume. Par conséquent un gros objet a plus de volume par rapport à sa surface qu'un petit objet. Parmi les êtres vivants, un gros organisme pèse plus et produit plus de chaleur qu'un petit car ces fonctions dépendent du volume et de la masse de tissus. Mais le gros organisme a plus de difficulté à dissiper la chaleur ainsi qu'à assimiler la nourriture et l'oxygène : ces fonctions dépendent de sa surface externe. Lorsque le gros organisme doit fonctionner comme son petit cousin, il faut qu'il compense son avantage en volume par une augmentation sélective de ses surfaces critiques. La méthode générale pour augmenter les surfaces consiste à introduire des complications : amincir, pousser des poils, brancher, plisser, étirer ou creuser.

Nous voyons des exemples de ces adaptations partout autour de nous. Une

jeune pousse étend sa première feuille vers le soleil et lorsque la croissance se poursuit, plusieurs feuilles apparaissent dont les tiges grossissent en branches qui ramifient encore et encore jusqu'au feuillage. La prolifération des branches et des feuilles donnera au gros rameau la possibilité de fonctionner aussi bien qu'une petite pousse. Ainsi pour garder leur surface proportionnelle à un volume considérablement accru, les grands arbres se ramifient à foison en une multitude de feuilles. De la même façon, les deux arborescences de l'air et du sang dans les poumons humains permettent d'augmenter la surface d'échange. Un petit organisme unicellulaire n'a pas besoin de tant de complication, sans poumons, ni cœur, ni système circulatoire, il respire et absorbe sa nourriture directement à travers sa paroi cellulaire, car il possède relativement plus de parois que de tissu interne.

Les choses n'ont donc pas n'importe quelle dimension mais semblent confinées dans des domaines de taille. Les nucléons se lient entre eux pour faire des noyaux de taille relativement fixe. Les électrons entourent les noyaux pour faire des atomes de dimensions bien définies, les atomes s'unissent pour faire des molécules, les molécules se combinent pour construire des cellules et les cellules pour construire des organismes. Jamais on ne trouvera un noyau, un atome, une molécule ou une cellule de la taille d'un homme. Chaque forme possède son propre domaine de dimensionnement avec des limites supérieures et inférieures, mais chaque forme se combine et collabore avec d'autres qui lui sont comparables pour réaliser des structures plus grandes et plus organisées.

À l'intérieur même d'une classe de formes, les propriétés du petit ne sont pas celles du grand. Par rapport à son poids un gros animal consomme moins de nourriture : un homme par exemple mange un cinquantième de son poids au cours de ces trois repas quotidiens, alors que la musaraigne naine, qui pèse moins d'une pièce de dix centimes mange à longueur de temps et dévore plusieurs fois son propre poids chaque jour. Le gros animal est un prédateur plus économe.

Peter S. Stevens fait remarquer que toute considération de capacité cérébrale mise à part, seule une créature de la taille d'un homme peut

effectivement contrôler le feu. C'est un fait qu'un feu de camp représente la plus petite taille de feu à la fois utilisable et contrôlable : plus petit, il s'éteindrait trop rapidement, plus gros on en perdrait trop facilement le contrôle.

Cette revue des effets de la taille est passionnante, paradoxale aussi, si l'on considère que de deux objets de forme semblable, le plus gros est le plus fragile. Illustrons ce propos par une anecdote arboricole amusante.

Une pomme grossit sur sa branche suspendue par sa tige. Lorsque que celle-ci double de diamètre, elle en vient à peser huit fois plus. Si nous supposons que la tige double simultanément en épaisseur, sa section est alors seulement 4 fois supérieure. La traction admissible étant proportionnelle à la section, la queue a quatre fois plus de résistance pour porter huit fois plus de poids. Il y a inévitablement un moment où en grossissant, la pomme doit tomber : la croissance "cubique" du poids augmente la fragilité du support¹. Cet exemple nous fait aussi comprendre pourquoi la tige d'un arbrisseau est beaucoup plus élancée que le tronc d'un arbre proportionnellement plus gros. De même, les pattes d'un éléphant sont plus massives et plus droites que celles d'un papillon, et, bien que l'acier et le béton soient plus résistants que la paille, l'empire States building n'a pas la forme élancée d'un épi de blé.

Cette caractéristique de l'espace est bien connue des ingénieurs. Lorsqu'ils utilisent des modèles réduits pour étudier le comportement d'une grande structure, il la surcharge de manière adéquate, remplissant à l'occasion de mercure (quatorze fois plus lourd que l'eau), le modèle réduit d'un barrage pour mieux simuler la pression réelle dans le barrage grandeur nature.

Ces contraintes dimensionnelles nous installent dans une relation définie avec les éléments qui nous environnent et induisent les conditions de proportion de notre assise dans le monde physique. Notre conscience s'origine dans un espace où quelques lois formelles d'assemblage sont

¹ Peter S. Stevens, *Les formes dans la nature*, Seuil, page 34

partagées par toutes les formes construites. De mêmes contraintes matérielles relient toutes les formes prenant corps dans l'espace, de l'inerte et du vivant. Partageant la même assise matérielle, nous sommes soumis au même conditionnement de l'espace. Dans le virtuel par contre, les éléments sont affranchis de cette liaison.

Appréhendé ainsi l'espace le remplit de consistance. Peter S. Stevens propose d'ailleurs cette idée discutée entre physiciens que l'espace possède réellement une structure matérielle bien au-delà de la passivité d'un simple système de coordonnées. Il l'envisage comme un principe actif, donnant naissance à tout le reste du monde matériel, matière première brute dont tout le reste serait fabriqué. L'idée naïve de l'espace comme un vaste néant cède la place à l'idée plus sophistiquée de l'espace comme un grand tout¹. Cette conception ouvre le chantier d'une nouvelle géométrie qui intègre les différents champs d'apparitions des phénomènes à partir de différentes courbures de l'espace pour reprendre l'illustration par laquelle nous avons commencé ce propos. Par ces courbures différenciées, cette géométrie décrirait à plat la gravitation, ridée elle laisserait apparaître les propriétés des ondes électromagnétiques, excitée ponctuellement ce matériau spatial apparaîtrait comme particule. Ainsi il n'existerait plus d'objet étranger et « physique » plongé dans l'espace, mais de l'espace courbé, dont la matière, la charge, l'électromagnétisme seraient différentes manifestations de la courbure.

Sans donner suite à ces hypothèses de la physique contemporaine, n'avons nous pas déjà assez d'éléments pour mettre en évidence le partage d'une « dimensionnalité » de l'espace. Les contraintes partagées d'organisation de la matière ne construisent-elles pas une fraternité au sein de notre commune condition spatiale?

L'astrophysique nous fait découvrir que les atomes qui composent notre corps résidaient précédemment dans les étoiles ou comme poussières intergalactiques. Ici l'occasion nous est donnée de sentir que l'espace impose à chacun des conditions de proportionnalité. L'homme est défini à

¹ ibid, page 15

une dimension physique précise, à cette taille-là plutôt qu'à celle d'un virus, d'une fourmi, d'un caniche nain, d'un mammoth ou d'un Airbus A 380.

La taille des yeux que nous ouvrons sur le monde, l'épaisseur et le poids de nos mains au bout de nos bras, bref toute l'épaisseur de notre corps raconte cette condition spatiale partagée avec le reste du monde physique. Elle fonde la centration existentielle et phénoménologique dans une proportionnalité humaine.

Le miracle immobilier (croissance et plus-values foncières)

« Le viaduc de Millau inauguré en décembre 2004 - œuvre remarquable due au talent de l'architecte Norman Foster et du Français Michel Virlogeux , ingénieur en chef des Ponts et Chaussées - est considéré comme le plus haut pont du monde, enjambant la vallée du Tarn. Cet ouvrage fait l'unanimité pour la finesse de son dessin et les exploits technologiques de sa construction témoignent de la démesure des projets actuels, terminés ou en devenir. Alors que ce même Norman Foster met en chantier une tour de logements de 80 étages à Dubaï, le duo suisse Herzog & de Meuron entreprennent la construction du grand stade de Pékin qui doit s'achever à l'horizon des JO de 2008. Et ce n'est pas tout. A Pékin toujours, Rem Koolhaas et son bureau OMA ont démarré l'un de leurs projets le plus important, le siège de CCTV, la centrale de télévision chinoise. Ce double immeuble en forme d'arche de 230 mètres de hauteur développe quelque 400.000 m² au sol.

*Partout dans le monde, les grandes cités se dotent d'équipements et d'architectures ambitieuses. Les nouveaux outils informatiques s'allient à la prouesse de l'ingénierie, notamment celle du fameux bureau Ove Arup dont le talent réside dans les solutions techniques transcendant les exigences artistiques complexes des concepteurs. Sans oublier les qualités exceptionnelles des matériaux d'aujourd'hui, le béton, le verre et l'acier à hautes performances. Aéroports, stades, bibliothèques, salles de concert et autres sièges sociaux des grandes entreprises **ont fini par changer l'échelle de l'architecture**¹. Les années à venir promettent une moisson plus dense encore, d'autant que la Chine, consciente de l'impact des meilleures signatures européennes, n'a pas fini de combler le vide architectural engendré par la révolution culturelle. »*

L'éditorial du magazine *Archi-News* de Juillet 05², nous informe que les dimensions toujours plus grandes des bâtiments qu'exigent les sociétés modernes ont fini par changer l'échelle de l'architecture. Mais comment peut-on changer l'échelle de l'architecture ? N'est-ce pas plutôt l'architecture qui serait une mesure du monde alors que la "géantification" apparaît comme une maladie qui envahit le monde.

- Les discours économiques qui tiennent la hune des grands médias sont tous d'accord : les plus gros sont les plus forts, ils mangent les petits puis se

¹ souligné pour les besoins de l'explication

² bulletin d'information européen de l'architecture, signé de Bruxelles, et télé-distribué gratuitement le 25 juin 2005 à tous les architectes Européens.

mangent entre eux s'ils n'ont pas le temps de devenir plus gros que leurs concurrents directs. L'appellation de « géant » Français ou Européen est un signe de bonne santé, la promesse d'une pérennité au moins à court terme. La concentration, le regroupement sont des figures spatiales qui expriment à longueur de journaux les actuelles conditions de survie.

Dans l'aménagement du territoire, l'idée de grandeur est aussi positivée. Les métropoles sont plus productives, elles génèrent plus de richesse par habitants. Tokyo par ses 30 millions d'habitants générait en 1990 un PIB de 854 milliards de dollars, comparable à celui du Royaume-uni¹. Bangkok, où résident 10 pour 100 de la population de la Thaïlande, fournit 80 pour 100 du PIB national². Les évaluations chiffrées renforcent cette soumission à l'idée de grandeur. On a alors tendance à tout vouloir agrandir : les avions, les centres commerciaux, la largeur des autoroutes, les musées, la hauteur des immeubles, sans écouter les frustrations liées au gigantisme et à la disparition d'un rapport d'échelle physique. Quel est par exemple l'impact, au quotidien, d'une ligne d'horizon qui s'élève au fur et à mesure que les constructions se haussent et qu'il faut regarder en contre-plongée comme le rappel d'une domination permanente ?

Mais l'immobilier est aussi un marché planétaire, à la croissance vitale pour ses acteurs. La culture du chiffre domine les salons internationaux qui rythment son expansion. Le MIPIM (Marché International des professionnels de l'Immobilier) se réunit tous les deux ans et regroupe en moyenne 15 000 participants autour des collectivités locales du monde entier qui viennent proposer leurs offres foncières par l'intermédiaire de leurs conseillers au développement³. Des investisseurs (3 156 en 2001) souvent de dimension mondiale se disputent un marché en pleine croissance. 44 pays étaient présents à cette foire mondiale du développement urbain qui tenait salon à Cannes dans une ambiance moquettée et climatisée dont bien

¹ Nathalie Robatel, «Les villes géantes à l'ère de la mondialisation », in *Problèmes politiques et sociaux*, n°841, juillet 2000, La documentation française.

² Jacques Bonnet, « Géographie urbaine », in *Encyclopédie Universalis*

³ Le moniteur des travaux publics et du bâtiment n° du

entendu les futurs habitants étaient absents. Les objectifs s'appelaient immobiliers d'entreprise, plates-formes logistiques, business parcs, multiplex, hypermarchés, dont les dimensions colossales nécessitent par ailleurs des trésors d'ingénierie et de nouveautés technologiques (logiciels de gestions immobilières, logiciels de gestion de projet en ligne...).

Ces principaux projets d'aménagements mondiaux sont aujourd'hui le fruit de fonds d'investissement internationaux qui misent sur des échelles sans pareil. Prague (6,6 milliards de dollars d'investissement en 2000 dans l'immobilier contre 1,3 en 1997) et Varsovie (une offre pour 368 000 m² de bureaux en 2002 se disputent avec Hong Kong, Shanghai (les 5 km de l'avenue du siècle conçue par Arte-Charpentier), ou Pékin (une cité HLM de 820 000 m²).

La Terre apparaît comme un terrain de jeu à la mesure de la mondialisation libérale, et l'urbanisation généralisée, par la démesure de ses chiffres, gangrène toujours plus le raisonnement des hommes d'affaires et des décideurs publics. Ils se réjouissent par avance de l'ouverture de nouveaux marchés et des travaux à mettre en œuvre pour les futurs 35 millions d'habitants prévus à Tokyo, les 22 millions à Bombay ou encore les 16 millions à Lagos, selon les estimations pour 2015¹.

Ce mode d'urbanisation évacue toute réflexion urbaine, généralise la compétitivité entre les territoires — comme le montre la course à l'accueil des événements sportifs internationaux —, banalise le gigantisme et la démesure, assure la suprématie du raisonnement économique et nous persuade de l'efficacité d'équipements et d'infrastructures toujours plus envahissants. Une des forces de l'économie triomphante est de faire croire à l'organicité spontanée et auto-régulatrice de l'urbanisation alors que les orientations sont prises par une minorité de décideurs parfaitement identifiée, mue par des rapports de force internes, d'où sont absents les millions d'habitants pourtant concernés.

L'urbanisation est un secteur d'activité comme un autre pour ces grandes entreprises qui cherchent de nouveaux débouchés, déploient partenariat et

¹ United nations population division, world urbanization prospect: The 2001 revision. (www.un.org/esa/population/publications/wup2001)

stratégies de marketing, ventant leurs savoir-faire aux collectivités locales en laissant entendre des possibilités d'emplois. Elles s'immiscent dans les politiques urbaines et répandent sur tout le secteur une culture de la quantité. L'abstraction des chiffres surexpose tout esprit de prospection laissant en arrière les questions de proportionnalité.

Sous le dogme de la croissance et le mythe de l'expansion, Ingénieurs, commerçants et politiciens partagent le même imaginaire techniciste et s'accordent pour bâtir des environnements démesurés. Sans s'embarrasser de la dilution des échelles et des contextes, ils accentuent chaque jour la disproportion entre l'homme et le monde.

Modelage architectural (bigness /spécificité dimensionnelle)

Beyond a certain scale, architecture acquires the properties of Bigness. The best reason to broc Bigness is the one given by climats of Mount Everest : "because it is there." Bigness is ultimate architecture.

Rem Koolhaas, « Bigness or the problem of scale », in *S M L XL*, p. 495

Dans son ambition de créer une épistémologie de l'architecture qu'il nomme architecturologie, Philippe Boudon interroge la nature des connaissances relatives à l'architecture, pour les refonder sur des bases plus scientifiques. Il structure une pensée de l'espace avec d'un côté l'espace vrai (l'architecture comme substance) et de l'autre côté l'espace mental (l'architecture comme abstraction). L'espace architectural existerait donc en référence à l'espace de conception, parce qu'il a été préalablement pensé. L'édifice étant dans ce schéma, la représentation du projet qui l'a précédé. La pratique de la conception architecturale fait sienne cette double nature de l'espace, phénoménologique d'une part, géométrique de l'autre, séparation entre un espace vécu et un espace construit mais préalablement représenté. Pour Philippe Boudon cet espace représenté, bien qu'imprégné de géométrie, laisse trop souvent de côté la notion d'échelle dont il souhaite réaffirmer la spécificité dans la définition de l'espace architectural¹. En effet cette géométrie a priori « mesure du monde », par sa formalisation mathématique, inscrit une négation même de l'échelle dans sa manipulation spatiale. L'espace géométrique se contente d'un faisceau de proportion, alors qu'une des caractéristiques premières de l'espace architectural est de poser des mesures, pour justement produire un travail d'appropriation des

¹ *Sur l'espace architectural*, Editions Parenthèses, nouvelle édition, 2003

échelles en relation avec les constituants de l'espace tridimensionnel.

Dans le champ des doctrines urbaines, le terme de démesure est fréquemment employé pour illustrer l'avenir des établissements humains. La dimension paroxystique du chaos ou ce qui échappe à la mesure est souvent valorisée, comme si l'expérience de la nouveauté urbaine, son attrait était porté par ce dépassement de la possibilité de toute mesure, comme une esthétisation ou une valorisation de l'imprévisibilité. L'impossibilité de mesure physique servant d'étalon à l'évaluation de notre dépassement. Bref une époque dominée par la rationalisation se confronte à une dose la démesure. Par la dimension de ces productions comme du langage émerge la disproportion de ce que l'homme construit.

Philippe Boudon interroge cette perte de référence à la mesure ainsi que l'effacement de la notion d'échelle dans l'acte de conception architecturale à partir d'une certaine dématérialisation de l'espace de représentation qu'utilise les architectes dans leur travail de conception.

Dans ce qui constitue l'architecture comme discipline spécifique, Paul Virilio aussi remarque l'importance du tact, du toucher, de la marche, encourageant un retour à la physique, à la matière, comme signe d'une rematérialisation du corps et du monde¹. Mesures et dimensions appropriées participent d'une architecture comme mesure de la terre. Non pas pour abriter l'homme des intempéries, la grotte le faisait très bien mais pour construire *“des proportions qui donnent un sens à l'échelle du quartier comme à celle du monde. Les proportions que l'on s'approprie dans une maison sont le début du rapport au monde et la qualité d'un paysage est liée à la qualité d'architecture que l'on habite. Quand je parle d'écologie grise, c'est parce que cette question de proportions va se poser à l'échelle du monde, mais elle se posait déjà à l'échelle de la ville. Vivre dans un quartier, ce n'est pas vivre dans un logement. La demeure est le curseur de*

¹ ibid, page 45

proportions et donc de mon rapport au monde. L'architecture est une mesure du monde.”¹

¹ Paul Virilio, *Cybermonde, la politique du pire*, éditions Textuel, page 105

UN ECOSYSTEME TOXIQUE ET INCONTOURNABLE

Introduction

Toxicités nouvelles et impalpables •

L'exemple de l'eau •

La terraformation de Mars •

Vocabulaire de la terre et géographie intérieure •

Introduction

Au gel cosmique qui pénètre dans la sphère humaine par les fenêtres grandes ouvertes des Lumières, l'humanité des temps modernes oppose un effet de serre volontaire : elle entreprend une manœuvre pour compenser par un monde artificiel et civilisé son absence d'enveloppe dans l'espace, due à la cassure des vases célestes. C'est l'horizon ultime du titanisme technique euro-américain. De ce point de vue, les temps modernes apparaissent comme l'ère d'un serment prêté par un désespoir offensif : l'idée qu'une construction d'ensemble de la maison de l'esprit et qu'une politique globale de réchauffement sont forcées d'aboutir face au ciel ouvert, froid et silencieux. Ce sont surtout les nations d'entrepreneurs du monde occidental qui ont transposé leur inquiétude psycho-cosmologique acquise dans un constructivisme offensif ; Elles se protègent contre les effrois de l'espace abyssal, étendu jusqu'à l'infini par l'édification à la fois utopique et pragmatique d'une maison de verre mondiale qui doit leur assurer un habitat moderne dans l'espace ouvert.

Peter Sloterdijk, *Bulles Sphères 1*, Pauvert, 2002

*Qu'est la beauté du paysage, sinon le sentiment d'une
fertilité en moi ?*

Henry David Thoreau, *Journal 1837-1861*, Denoël,
1986, page 58

Nous nous arrêterons dans ce chapitre sur présence de la terre dont l'immensité de la masse sous-tend par sa gravité la cohésion de chaque construction humaine. Elle constitue aussi la biosphère sur laquelle se greffe la techno-cité, ainsi qu'un écosystème arraisonné et fragilisé. Comme matrice et support de notre évolution, ces caractères physiques ont influencée jusqu'au plus profond de notre physiologie, nous dotant d'un organisme à la fois frugal, évolutif et apte à confronter bien des turbulences environnementales.

Toxicités impalpables

La découverte des nouvelles toxicités ouvre de nouveaux champs de recherches scientifiques. Pour tenter de porter remède au stress urbain on cartographie des zones de bruit, les zones inondables, les sites classés Seveso. L'augmentation des leucémies d'enfants pousse à étudier les radio-fréquences sur le plan épidémiologique et les pollutions électromagnétiques ont déjà fait l'objet de plusieurs rapports auprès de la commission Européenne. Des recommandations relatives à la limitation de l'exposition du public aux champs électromagnétiques de 0 HZ à 300 HZ ont été édictées¹.

Concernant la pollution de l'air en Europe, une étude anglaise a mis en évidence, en nombre de mois, la diminution de l'espérance de vie attribuable à pour l'année 2000. Elle atteint 9,6 mois pour l'ensemble du continent. Les régions les plus touchées sont le Benelux (Belgique, Pays-Bas et Luxembourg), le nord de l'Italie de même que les pays de l'Europe de l'Est, dont la Pologne et la Hongrie. Cela expliquerait y sont observées les plus importantes diminutions de l'espérance de vie attribuables à l'air pollué. Les Finlandais (-3,7 mois), les Irlandais (-5,1 mois les Suédois et les Estoniens (-5,2 mois chacun) sont ceux dont l'espérance de vie est la moins touchée par la pollution de l'air.

La pollution de l'air serait potentiellement responsable de la mort prématurée de 310 000 Européens chaque année, dont 65 088 Allemands, 39 436 Italiens, 36 868 Français, 32 652 Britanniques et 10 669 Belges.

En 2000, les principales sources de matières particulaires (pollution atmosphérique) en Europe étaient : les différents types de transport (34 %), le chauffage domestique au bois (25 %), le secteur industriel (22 %), les

¹ recommandation européenne du 23 Juillet 1999

centrales énergétiques (5 %), et l'agriculture (4 %).¹

Bref, la ville concentre populations et pollutions. L'accélération des nouveautés rend impossible de véritables études de dangerosité et des recherches épidémiologiques réellement indépendantes. Les conditions de choix ne sont pas réunies si l'on ne donne pas la liberté de pouvoir refuser.

Pour que la techno-cité soit gouvernée de manière démocratique, il est nécessaire, comme nous le montre Dominique Pestre², que la science relève d'un débat public puisque qu'elle transforme le social. Cela ne semble pas être le cas en ce moment. Le paradigme toujours valide d'une société guerrière exige la mobilisation totale des scientifiques et des ingénieurs. Ils doivent participer au champ de bataille et sous leurs habits de scientifiques, accepter de servir comme techniciens oubliant leur passé de philosophes naturels.

Pendant ce temps-là, les populations sont otages d'une infrastructure technique qui commence à dégrader la santé de tous. Les enfants, les retraités et les fragiles des poumons doivent rester chez eux les jours de pollution pendant que les voitures, dont la course est utile à la guerre économique, continuent leurs trajets polluants.

Quel niveau de manipulation autorise une telle injustice sans générer plus de révolte ? Le doute s'insinue à la réception des discours scientifiques. Quelle fausse impartialité des experts supposer depuis que la catastrophe de Tchernobyl a révélé comment s'organisait en France un mensonge d'état pour préserver les intérêts d'un lobby techno-scientifique.

L'invisibilité des menaces rend de plus en plus difficile un débat démocratique sur le choix possible d'autant plus que l'unicité de la globalisation est souvent utilisée par les tenants de la fuite en avant pour déposséder les populations et éventuelles instances locales du droit de « s'opposer au reste du monde ».

L'invisibilité des nuisances se conjugue à la puissance de diffusion quasi instantanée des progrès techniques pour bâtir une cité de cristal sur une

¹ Air pollution causes early deaths, *BBC Health News*, 21 février 2005.
<http://news.bbc.co.uk/1/hi/health/4283295.stm>

² *Science argent et politique*, Inra éditions, 2003

biosphère arraisonnée. La catastrophe sanitaire serait-elle dorénavant la seule révélation possible de la dangerosité technique ?

Les effets et les idées : l'exemple de l'eau

*On n'est pas encore revenu du pays des mystères
Il y a qu'on est entré là sans avoir vu de la lumière
Il y a l'eau, le feu, le computer, Vivendi et la terre
On doit pouvoir s'épanouir à tout envoyer enfin en l'air*

*On peut toujours saluer les petits rois de pacotille
On peut toujours espérer entrer un jour dans la famille
Sûr que tu pourras devenir un crack boursier à toi tout
seul
On pourrait même envisager que tout nous explose à la
gueule*

*Autour des oliviers palpitent les origines
Infiniment se voir rouler dans la farine*

*A l'envers, à l'endroit, Noir Désir, Des visages des
figures album 2001*

La problématique de l'eau potable illustre de manière crue certaines réalités de l'aménagement des territoires.

Plus d'un milliard de personnes vivant dans les pays à revenu faible et intermédiaire n'ont pas accès à de l'eau salubre pour la boisson, l'hygiène personnelle et les usages domestiques. 50 millions d'habitants des pays à revenu élevé sont dans la même situation et 220 millions de citoyens vivant dans les pays en développement ne disposent pas d'une source d'eau potable près de chez eux. (L'eau salubre inclut l'eau de surface traitée et l'eau non traitée mais non contaminée provenant de sources comme les sources naturelles et les puits sanitaires).

Au Brésil, en Russie, aux États-Unis, au Canada, en Chine, en Indonésie, en Inde, en Colombie et au Pérou, on retrouve 60 % de l'eau douce du monde.

80 pays manquent déjà d'eau et les besoins en eau de l'humanité augmentent deux fois plus vite que la population mondiale. Dans le monde en

développement, 90 % des eaux usées urbaines sont rejetées dans les rivières, les lacs et les eaux côtières, sans traitement préalable, ce qui n'arrange rien. Ainsi, dans un rapport publié en juin 2003, le Programme des Nations-Unies pour l'Environnement (PNUE) est explicite : les nappes d'eau souterraines, dont dépendent deux milliards de personnes pour l'alimentation et l'irrigation, sont soumises à « une pression de plus en plus intenable ». Ces réservoirs naturels, qui renferment près d'un tiers des réserves terrestres d'eau douce, sont surexploités dans certaines régions du monde pour les besoins des grandes villes, de l'industrie et de l'agriculture.

Notre corps est composé de plus de 66% d'eau et en moyenne, et nous avons besoin chacun d'environ 20 litres d'eau salubre par jour pour ses besoins métaboliques, hygiéniques et domestiques. Nous pouvons survivre des semaines sans nourriture, mais à peine quelques jours sans eau.

Les élites des pays développés se préoccupent de savoir s'il y a de l'eau sur Mars, à 230 millions de kilomètres de la terre, tout en déféquant chaque jour dans de l'eau potable, pendant que chaque année, 900 millions de personnes souffrent et environ 2 millions meurent de maladies diarrhéiques transmises par l'eau. .

Le manque d'eau du fait de la sécheresse a tué plus de 24 000 personnes par an depuis les années 1970. Plus de 40 % de la population mondiale subit des pénuries qui menacent leur agriculture, leur industrie et aussi leur santé. D'ici 2025 au moins 3 milliards de personnes dans 90 pays différents devront sans doute faire face à de sérieux stress hydriques, si ce n'est les deux tiers de la population mondiale si l'on se réfère aux chiffres du rapport des Nations Unies pour le Développement.

Cette triste gestion de l'eau donne la mesure des choix de notre civilisation en termes d'aménagement des territoires à l'heure de la mondialisation. Sous la forme idéalisée de l'unité de la planète dans la globalisation, se cachent des inégalités qui déchaussent la racine de notre communauté humaine, car ce sont les besoins originels de l'homme qui sont malmenés. Boire de l'eau potable devient de plus en plus difficile pour des populations

plus nombreuses chaque jour à qui l'on sert malgré tout le grand discours du développement sans référence aux besoins les plus simples de l'existence.

“ Ce qui caractérise notre époque, c'est la perfection des moyens, et la confusion des fins » énonçait Albert Einstein à la fin de sa vie.

La quantité d'eau et d'espaces disponibles sur terre ne permet pas d'universaliser le droit de chacun de posséder une piscine privée. Cette revendication des classes dirigeantes pour toujours plus de luxe nous éloigne de la possibilité d'un monde décent. Mais les territoires, hélas, s'aménagent souvent selon un principe cynique, et il semble plus utile de jouer au monopoly entre riches que de permettre aux pauvres de boire.

En Chine, l'industrie et l'agriculture lancées dans les voies du productivisme assèchent tout ce qui affleure. Selon un rapport officiel datant de 2003, les deux tiers des 672 principales villes souffrent de pénurie d'eau et plus de 90 % des eaux de surface et 50 % des eaux souterraines des villes sont de mauvaise qualité. L'eau potable devient une denrée si rare qu'il faut approvisionner, même à Pékin, des quartiers entiers par camion-citerne.

En Tunisie, Tozeur est une petite ville à la frontière de l'Algérie, au nord-est du Sahara. C'est aussi, irriguée par plus de 200 sources, une oasis qui abrite une splendide palmeraie de plus de mille hectares avec 400 000 arbres. Depuis des générations, cette palmeraie nourrissait sa population. L'organisation agricole centrée sur une utilisation raisonnable de l'eau permettait une production vivrière importante et chacun avait accès gratuitement à l'eau grâce à un ingénieux réseau d'irrigation : les conflits inhérents à l'arrosage étaient réglés par un tribunal populaire souverain qui assurait l'équilibre social d'une population autosuffisante sur le plan alimentaire. Mais au début des années 90, le gouvernement donne la priorité au tourisme international¹, finance la construction d'un aéroport international pour désengorger la côte surpeuplée de la Méditerranée. Une douzaine d'hôtels de grand standing apparaissent et en 2004, le chantier pharaonique de construction d'un golf en plein désert défigure les abords de la palmeraie. Comment faire pousser du gazon avec 45° à l'ombre durant la

¹ Claude Lena, « Tozeur, ravagée par le tourisme », in *Le monde diplomatique*, juillet 2004

moitié de l'année ? 500 000 m³ en moyenne pour un golf de 50 hectares, soit autant que la consommation d'une ville de 13 000 habitants¹. L'eau est aujourd'hui payante pour l'arrosage de la palmeraie (150 euros par hectare et par an) : peu d'agriculteurs ont pu maintenir leur activité, tournant le dos à des siècles de survie sur leurs territoires !

Les écosystèmes fournissent plusieurs services aux populations. Ils approvisionnent les humains en eau, nourritures, fibres, matériaux, substances pharmaceutiques... Ils régulent la planète, nettoient l'air et filtrent l'eau, stabilisent le climat, limitent l'érosion, amortissent l'impact des catastrophes naturelles... Ils contribuent au bien-être par leur rôle dans les loisirs et la spiritualité².

Les « services » rendus par ces écosystèmes se sont améliorés au fil de l'histoire, mais il semble que depuis peu, la généralisation d'une édification technique externe entraîne la destruction des services rendus par la nature. Le coût de cette destruction apparaît au fil des étapes d'un tel développement déterritorialisé. L'urbanisation contemporaine affranchit les établissements humains de toute contrainte territoriale, leur permettant d'implanter n'importe quelle activité, n'importe où. Mais son hypertrophie, sa topophagie et son écophagie entraînent la destruction des capacités reproductives des milieux avoisinants, des services qu'ils rendaient précédemment aux riches comme aux pauvres, et qu'il faut désormais payer comme à Tozeur

Certains écologues, économistes, sociologues travaillent ensemble pour mettre en avant la valeur de ces services rendus par les écosystèmes³. Souhaitons que des urbanistes se joignent à eux pour imaginer des scénarios urbains qui accompagnent ce travail régulateur des écosystèmes plutôt qu'ils continuent à œuvrer à la promotion d'une urbanisation de rapine.

¹ « La sécheresse au beau fixe en Europe », in *Libération*, 20 juillet 2005

² *Millenium Ecosystem Assessment*, ONU 2005, www.MAweb.org

³ « La planète n'a plus les moyens », in *Libération*, 31 mars 2005

La Terraformation de Mars

De nombreux ouvrages de science-fiction racontent comment aller se promener librement dans l'espace et s'installer sur d'autres planètes... L'humanité rêve d'élargir son champ d'action, et de récentes études prospectives s'intéressent depuis peu à la « terraformation » de la planète Mars.

Ce processus de colonisation s'appelle écopoïèse : c'est une ingénierie planétaire fondée sur les connaissances de la climatologie ou de la planétologie. Elle vise à recréer en dehors de la terre des conditions favorables à la vie humaine. Il convient de créer les conditions d'un écosystème terrestre à partir des conditions extérieures de Mars. L'astrophysicien Carl Sagan a donné une acception scientifique à ce terme lorsqu'il se pencha en 1961 sur les moyens de rendre l'atmosphère de Vénus plus clémente.

Pour ce qui concerne la planète Mars, (absence d'atmosphère, absence d'eau, absence de végétation, température extérieure trop faible ou trop élevée, flux de rayons ultraviolets et X trop intense et radioactivité trop forte) l'état actuel des recherches laisse entendre un processus en plusieurs étapes s'échelonnant sur une durée de plusieurs milliers d'années, et faisant passer la planète par des stades d'habitabilité différents¹.

Il faut parvenir à augmenter la température moyenne de la surface d'au moins 60 degrés, à augmenter la pression atmosphérique pour faire que l'eau liquide puisse couler à la surface, à réduire les flux de rayonnement ultraviolets et de particules cosmiques qui frappent la surface. Une forte impulsion initiale avec l'introduction massive de CFC ou de CO₂ par

¹ l'article de Roland Lehoucq, « Demain des colonies sur Mars », in *Le monde diplomatique*, décembre 2004.

l'Homme pourrait suffire à enclencher des rétroactions positives.

De nombreux sites Internet font état des recherches en cours sur ce thème et des modélisations qui visent à la transformation d'une planète rouge sur fond noir en une planète verte sur fond bleu¹. Cette ingénierie tente de reproduire le modèle terrestre en train de se dégrader, à moins qu'une telle prospective ne soient un jour utile pour reconstituer des conditions terrestres devenues invivables ! Un tel détour permet nous a aussi permis d'apprécier la créativité de la vie terrestre dont nous sommes issus² et sa continuation pendant des centaines de millions d'années sans l'intervention de l'homme. Ce détour nous enseigne aussi la grande évolutivité des représentations du monde. À partir de la présence humaine sur la Lune en 1969 et de l'image de la planète Terre flottant dans l'espace nous avons construit une nouvelle épistémè. Nos repères se sont élargis, toujours en attente de la prochaine étape.

La technocité possède un horizon différent de celui de nos villes pétries dans la pierre et l'histoire. Son extérieur n'est plus rural mais sidéral.

¹ <http://www.nirgal.net/terraformation.html>

² Hubert Reeves, *Mal de terre*, page 170 et suivantes

Champ de gravité

La terre par ses 5974 milliards de milliards de tonnes exerce une attraction bienfaisante. Une gravité légère qui constitue notre attachement physique, nous empêchant de nous envoler dans l'espace tout en nous autorisant le mouvement. Elle permet aux Australiens de ne pas sentir qu'ils ont la tête en bas comme aux voyageurs qui s'y rendent de ne pas avoir la sensation de perdre leur horizontalité. Par une telle anecdote, ouvrons quelques réflexions sur les relations physiologiques et sensorielles que nous entretenons en permanence avec notre planète.

Notre physiologie a si bien intégré les conditions d'environnement terrestre que notre organisme est doté de capteurs sensoriels spécifiques liés à la perception de la gravité et du mouvement¹. Situés dans l'oreille interne ils constituent une véritable centrale inertielle qui accompagne et complète les capteurs de la proprioception adaptés pour leur part à la mesure des mouvements relatifs du corps.

Ces récepteurs vestibulaires sont composés de trois canaux semi-circulaires (horizontal, vertical antérieur et vertical postérieur) situés dans trois plans circulaires et des otolithes (utricule dans le plan du canal horizontal et saccule dans celui du canal vertical antérieur).

Les canaux semi-circulaires sont remplis d'un liquide visqueux dont la différence de pression mesure les accélérations angulaires de la tête. Ils constituent un référentiel euclidien inscrit dans notre corps, triangulé dans les trois directions. Ils permettent de mesurer en permanence les mouvements de la tête dans un système de référence tridimensionnel et permettent les capacités de perception géométrique de l'espace. Ils ne donnent de référence que pour les mouvements propres au corps et constituent un système égocentré ou topo-kinesthésique.

¹ Alain Berthoz, *Le sens du mouvement*, Odile Jacob, 1997

Les otolithes sont des récepteurs liés à l'espace extérieur par la mesure de la gravité. Cette force omniprésente est constante en grandeur et en direction par rapport au plan tangent de la surface idéale de la terre. C'est un invariant de l'espace terrestre qui constitue une référence extérieure au corps, une sorte de fil à plomb externe auquel les mouvements du corps peuvent être référés dans un repérage géocentrique.

Ces capteurs permettent en particulier de stabiliser la tête en rotation pendant la course ou la marche dans un angle qui dépend de la direction du regard. Ils permettent aussi d'identifier la verticale, facilement les yeux fermés, mais un tel repérage peut toutefois être perturbé par d'autres sens comme le montre l'expérience de la chambre inclinée ou la vue vient altérer la perception géocentrique en donnant l'impression d'une verticalité dans l'axe pourtant incliné de la pièce.

Notre physiologie apparaît merveilleusement performante. Nos cinq sens sont encore complétés des récepteurs musculaires et musculo-articulaires de la proprioception. Les récepteurs cutanés du toucher mesurent pour leur part les pressions et les frottements. Bref, toute une organisation multi-sensorielle qui nous permet d'appréhender le mouvement, l'espace, l'équilibre.

Cette anatomie nous rend formidablement sensibles au monde de la vie dans le référentiel de la planète terre. Nous sentons parfaitement bien notre corps et la corporéité de la nature, une certaine primordialité, une fraternité par le poids dont nous avons une lecture sensorielle très fine.

Ces informations sur notre physiologie élargissent notre émerveillement et notre capacité de contemplation face à la rage de construire qui circule tout autour de nous.

Cette précision de nos corps nous ouvre *« irréductible, immédiat et tangible, le sentiment de la concrétude du monde : quelque chose de clair, de proche de nous : le monde non plus comme un parcours sans esse à refaire, non pas comme une course sans fin, un défi sans cesse à relever, non pas comme le seul prétexte d'une accumulation désespérante, ni comme illusion d'une conquête, mais comme retrouvaille d'un sens, perception*

*d'une écriture terrestre, d'une géographie dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs.*¹»

¹ Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Galilée, 1985, page 105

Vocabulaire de la terre et géographie intérieure

*Et comment voulez-vous
Qu'un enfant laboureur
Si on lui prend sa terre
Puisse vous offrir ses fleurs, ses fleurs*

Barbara, *L'enfant laboureur*

Il en est des lieux comme des régions de notre être : certains demeurent cachés, éloignés du fonctionnement quotidien de notre esprit, à l'écart de nos mobilisations habituelles.

On dit parfois de tels lieux qu'ils sont reculés. Géographiquement parlant, ils sont en altitude, aux confins des grands bassins hydrographiques. Là où la masse de rocs est plus épaisse, l'assise continentale consistante. Ces contrées sont restées jusqu'à très récemment dans un isolement important du fait de leur situation topographique en impasse. Adossées à des massifs montagneux, à des arrière-pays austères elles ne sont que ponctuellement traversées par ces grandes voies de circulations ouvertes par la modernisation.

Par contre, les zones côtières sont en France, deux fois plus densément peuplées que la moyenne nationale. Tropisme balnéaire, ouverture au large ou fin du voyage depuis l'amont, cette carte des densités donne à lire une cité linéaire à évolution spatio-temporelle : elle grossit vers le sud et en été. David Mangin décrit très bien cette Costa Gériatica¹ qui prend forme autour de la Méditerranée à partir du bouclage d'un boulevard périphérique intercontinental.

¹ *La ville franchisée*, 2004, édition de la Villette.

Mais remontons vers les sources et imaginons l'arborescence des tracés de l'eau. L'observation du réseau routier est un bon guide pour prendre la mesure de la complexité topographique. Le tracé colle à la roche, aux gorges, aux pics. Ces hautes vallées amplifient les dialogues du relief et de l'eau. Le jeu des rives, la dynamique des écoulements, le travail de creusement du temps construit par évidence. Tous ces filets d'eaux courantes, ces sources, ces ruisseaux, ces jeux du liquide et du plein déterminent à partir de quelques lois simples les apparitions multiples d'une géographie originaire de l'écoulement. Ces mille rameaux liquides irriguent plis du relief et mettent en mouvement notre géographie intérieure : souvenirs, joie ou sanglots viennent à la rencontre de ces ruissellements.

Tout moderne que nous soyons, par l'expérience du fleuve, de la montagne ou de la plaine nous tissons des liens avec une géographie intérieure, primitive, où la spatialité originelle et la mobilité profonde de l'homme dessinent des directions.

Eric Dardel détaille cette compréhension géographique, qui amène *“l'homme à se sentir lié à la terre comme appelé à se réaliser en sa condition terrestre”*¹. Toute géo-graphie est avant tout une écriture à déchiffrer, l'expression d'éléments dans lesquels nous sommes immergés. C'est par son habitat, par l'aménagement de ses champs, de ses vignes, de ses prairies, par son genre de vie, par la circulation des choses et des personnes que l'homme extériorise sa relation fondamentale avec la terre. L'environnement géographique, par ses différents aménagements rappelle à l'homme cette présence et agit comme un éveil de la conscience.

La terre offre le point d'appui spatial, la condition de toute position dans l'existence, la vérité protectrice du lieu (p. 55). Et, *“quand nous voulons réduire la géographie à une pure connaissance objective, l'élément proprement terrestre s'évanouit”*² ;

¹ Eric Dardel, *L'homme et la terre*, CTHS, Paris, 1990, page 6

² *ibid*, page 59

Cette relation géographique et affective avec la terre est porteuse de sens et de qualité. Elle rend sensible la coexistence avec les forces chthoniennes, fond obscur dont nous sortons et attende d'un certain accueil. « *Habiter la terre, c'est d'abord se confier par le sommeil à ce qui est pour ainsi dire, au-dessous de nous*¹ ». Cette présence géographique confirme à l'homme l'existence de sa présence comme spatialisation du monde par un travail où les réalités terrestres dessinent un symbolique de l'âme qui n'a rien à voir avec un savoir (page 60). La conscience géographique apparaît alors comme l'éveil d'une conscience et l'assurance d'une présence effective, une intensité sensitive et affective imbriquée dans un lien primitif

Ce fond organique est assez étonnamment viable. Plus stable que les fluctuations boursières, cette machine organique est de surcroît économe en énergie quand on réalise ce qu'un corps peut réaliser avec qq. calories par jour. La terre dans son organisation terrestre ne nous pousse-t-elle pas à une sorte jouissance anatomique, de frugalité joyeuse ? Ces paramètres organiques et planétaires ont quelque chose de rassurant, comme le partage d'une immuabilité adaptée à notre quotidien. N'en théorisons pas trop la naturalité qui en deviendrait vite réactionnaire, mais n'en refusons pas non plus ni la demeure ni le sentiment d'abri qu'elle procure.

La terre n'est pas un concept mythologisant ni l'occasion d'une quelconque superstition naturaliste, mais au contraire, perceptibles sous du goudron de la techno-cité, une présence dont se réjouir sur les traces de Kenneth White. Amoureux des espaces sauvages, son œuvre poétique, littéraire et critique renoue les fils d'une poétique de la terre, une géopolitique dont il cherche à construire la rame en dehors du vide et de l'agitation de la cacotopie urbaine².

¹ ibid, page 56

² *Le plateau de l'albatros, Introduction à la géopolitique*, Grasset, 1994.

UN CHAMP D'EXPERIENCES INEDITES.

Introduction

Doutes•

Exotourisme •

Logique des lieux, logique du lien•

Saturation publicitaire, fermeture de l'être •

Introduction

« Et les rapports sociaux ? » demanda l'enquêteur, tandis que je regardais les livres. Il était difficile de répondre. Sans doute, à ce moment, la perspective paraissait assez bizarre, et les murs de la pièce ne semblaient plus se couper à angle droit. Mais ce n'était pas là les faits réellement importants. Les faits réellement importants, c'était que les rapports spatiaux avaient cessé d'avoir grand intérêt, et que mon esprit percevait la monde rapporté à autre chose qu'à des catégories spatiales. En temps ordinaire, l'œil se préoccupe de problèmes tels que : Où ? À quelle distance ? Situé comment par rapport à quoi ? Dans l'expérience de la mescaline, les questions sous-entendues auxquelles répond l'œil sont d'un autre ordre. Le lieu et la distance cessent de présenter beaucoup d'intérêt. L'esprit effectue ses expériences en les rapportant à l'intensité d'existence, à la profondeur de signification, à des relations autour d'un motif-type Je voyais les livres, mais je ne me préoccupais nullement de leurs positions dans l'espace. Ce que je remarquais, ce qui s'imposait à mon esprit, c'est qu'ils luisaient tous d'une lumière vivante, et que chez certains la splendeur était plus manifeste que chez d'autres. À cette occasion, la position et les trois dimensions étaient à côté de la question. Non point, bien entendu, que la catégorie de l'espace eût été abolie. Quand je me levai et me déplaçai dans la pièce, je

pouvais le faire d'une façon absolument normale, sans méjuger l'endroit où se trouvaient les objets. L'espace était toujours là ; mais il avait perdu sa prédominance. L'esprit se préoccupait primordialement, non pas de mesures et de situations, mais d'être et de significations. »¹

L'homme possède une malléabilité et une perfectibilité qui lui permet de s'approprier des expériences nouvelles. En ce sens la technocité est un champ d'expérience plein de promesses. Le codage des sensations, la capacité élargie de perceptions peuvent s'articuler dans une dynamique existentielle si chacun arrive à construire du sens à ce qu'il vit.

Ainsi que cela soit par la rencontre esthétique ou par le questionnement du lien au lieu, les connexions entre sensation, perception, conscience et représentation sont une recreation permanente ; l'homme porte des possibilités renouvelées de construire du sens.

¹ Aldous Huxley, *Les portes de la perception*, éditions 10/18, page 21

Doutes

Certains jours, je rêve d'une vallée lointaine où me reposer porté par une géographie protectrice.

J'espère y trouver accueil face au harcèlement du présent, aux jongleries de l'existence pour lesquelles alors, je ne me sens guère formaté. Dans ces moments, je me sens poreux, transpercé par un monde où mon intimité poétique ne trouve pas d'échos, criblé par ce qui m'apparaît comme une immense cacotopie. Cette ouverture aux lieux et aux choses me laisse inadapté à une organisation quotidienne faite de rigueur et d'efficacité. Je me découvre seul, sans frottement aux lieux.

Est-il encore utile d'interroger ma relation aux pierres, aux formes, aux réseaux, aux entrelacs que je traverse, tant la rationalisation attendue génère du vide mécanique.

Cette absence de frottement poétique m'anéantit, effaçant plus encore la substance de mes contacts archaïques au réel. La musique de ce frottement existentiel me manque. Frôlement de l'espace du monde où celui-ci prend une dimension substantielle, frottement par lequel l'archet sur la corde donne la possibilité d'un chant. N'est-ce pas l'ensemble de mes propriétés proprioceptives qui sont en attente d'une possibilité de jeu, accordées physiologiquement qu'elles sont à habiter comme le sont les doigts du violoniste à trouver la note juste ?

Alors, devenir plus rapidement modelable, adaptable aux jeux de rôles de l'époque, à ces configurations spatiales, au grand show de la modernité mais dépossédé de toute possibilité d'équilibre entre physiologie et biotope, de la simple joie d'être en vie sur terre et de trouver abri dans la présence plus vaste du monde.

Exotourisme

“Exotourisme” ; Le titre de l'exposition réalisée en 2003 par Dominique Gonzales-Foerster au centre Georges Pompidou, peut apparaître énigmatique, mais visite faite, ce n'est pas un voyage mais une interrogation sur les conditions de la perception, sur l'étonnement, sur la découverte.

De quoi s'agit-il ?

Par groupe de 10, on pénètre dans un couloir large de 2/3 mètres de longueur, éclairé seulement par “Exotourisme” inscrit par un néon rouge de 20/30 cm de haut. Après avoir franchi dix mètres dans cette semi-obscurité, apparaît à gauche une niche dans laquelle on pénètre. À l'intérieur, tout est noir, juste une barrière que l'on devine, on se tient derrière ou l'on s'y adosse pour découvrir alors, dans l'obscurité mate d'un environnement parfaitement noir, le cadrage d'un écran distant d'environ 5/6 mètres. Des images défilent en musique.

L'écran nous présente des impressions mouvantes, toujours en lentes transformations, images mi-biologiques, mi-sidérales, mi-informatiques mi-organiques. Il s'agit plutôt de suggestions visuelles, glissantes et se recomposant sans discontinuer dans une fluidité continue, toujours en hésitation entre la présentation d'un fond, la représentation d'une texture et l'apparition fugace d'une forme objective, identifiable. Cet écran en recomposition permanente, et l'épaisseur d'espace noir qui le précède nous incite à adhérer à cette mouvance lente et continue. Il y a une douce ambiguïté entre ce que je vis et le lieu où je me trouve, suscitant un appétit perceptif. L'abstraction des stimulations visuelles met en éveil en même temps qu'elle nous installe dans une douce léthargie. Les énigmes proposées interrogent mes capacités de reconnaissance, mais aussi mes souvenirs et mes modes d'assimilation.

Dans de ce halo lumineux, je m'oriente et m'oublie, me laissant capter par ce tropisme envoûtant du mouvement et de la lumière. Il y a une grande douceur, sans doute hypnotique, juste perturbée par le passage de quelques formes, objets infographiques au contour délimité et anguleux.

La pulsation visuelle continue du fond met en résonance ma pulsation intérieure, reconnaissance interne de mes chorégraphies mentales et émotionnelles ; énigmes partagées de leur apparition et de leurs repérages ; Je me découvre spectateur de plusieurs principes de mobilité qui reviennent régulièrement à l'écran, (l'horizontale et la verticale ascendante, la pluie de beige clair, la circonvolution, l'apparition depuis le lointain...). Parfois il arrive que la répétitivité de certaines apparitions, associée aux thèmes musicaux, construise l'écho visuel de certaines de mes fonctions biologiques, (pulsations cardiaques, mouvements dus à la station debout, amplitude respiratoire). Cette mise en lien du visuel, de l'espace de l'installation et mon intimité biologique, construit une transe douce, qui émerge à minimum pour décentrer le cadre des codages visuels et des perceptions.

De fait il n'y a rien de repérable, si ce n'est de m'observer, observant quelque chose en train d'advenir, un instant de rencontre de moi-même par le détour du visuel, du kinesthésique et de l'auditif.

Ces instants me laissent légèrement abandonné à cette musique concrète des formes et des mouvements sous mon regard.

Je me découvre dans une logique d'immersion, dans un processus de porosité croissante, transporté, ni dans mon individualité, ni dans l'objectivité de la réalité partagée. L'art offre parfois des chemins d'accès à ces modes d'être intermédiaire, dialectique du jeu perceptif et de la réalité qui construit comme une troisième aire d'existence, au-delà du dehors et du dedans.

Se pose alors, à sa manière, la question du lieu, dans le flottement construit entre la réalité physique et sensible d'un "espace" et la dimension émotionnelle et soudaine d'une image, lorsque l'espace sort de l'image pour

construire un rêve dont on attend, secrètement, qu'il nous offre à son tour un éveil plus clairvoyant.

Logique des lieux, logiques du lien

En rêve, je retrouve parfois un jardin, la beauté des arbres et une diagonale de clarté qui ouvre un univers coloré.

Au-delà des ramures, le paysage se dégage jusqu'aux contreforts des Alpes où scintillent des monts enneigés. Lointains et présents, ils scintillent de la lumière d'un autre pays qui s'assemble au proche dans l'intensité de cette contemplation fugitive.

Je me laisse totalement émerveiller par la beauté du monde qui frissonne ainsi devant mes yeux et dont la résonance intime m'étonne : écho précis, soutenu et momentanée du paysage et de mon intériorité, de toutes ces régions insoupçonnées de mon être. J'aime les lieux par lesquels résonnent cette capacité d'émerveillement, la contemplation offerte et passagère de la beauté de la Terre qui me fait, dans l'immédiateté de cette rencontre, aimer le monde.

En quelques instants, lieux et être, s'entremêlent, mon corps et le corps plus vaste du monde se rencontrent et se découvrent ensemble.

Je comprends peu de la langue qu'ils se parlent, mais j'en garde le souvenir.

Saturation publicitaire, fermeture de l'être

Au musée du Moyen-âge de Paris, la visite s'effectue en descendant vers la partie basse de l'hôtel de Cluny puis vers les voûtes du frigidarium des thermes gallo-romains. Une odeur d'humidité surprend, cauchemar des conservateurs, mais évocation du sol naturel de la ville et de la présence proche de l'eau. Les salles sont éclairées de manière stricte et neutre si l'on compare avec les standards muséographiques en vigueur ou l'intensité des stimulations rétinienne de la ville. Notre époque a peur du noir, la post-modernité nous sature d'excitations sensorielles.

Ici, l'entrelacs des planchers rapiécés, les plafonds lourds et sombres, une absence de scénographie sophistiquée, le calme des quelques visiteurs nous éloignent du quotidien urbain, pourtant juste laissé à l'extérieur. Les outils ordinaires d'un temps révolu rythment nos déambulations pour nous conduire à la rencontre d'un état étrange de nous-mêmes, d'une présence saugrenue, un étonnement empreint de nostalgie.

Les groupes d'enfants reconnaissent les chevaliers et leurs armures : ils rêvent à leur puissance d'homme devant ces figures casquées. Nous préférons côtoyer le drapé des tapisseries, et les évocations qui surgissent de ces bestiaires féeriques.

La faible intentionnalité muséographique est reposante : laissant entre-ouverte l'énigme des œuvres. L'abandon où elles reposent les rend suffisamment proches pour que leur aura nous questionne, qu'elle interroge nos sens et nos représentations sur cette époque. S'entrouvre alors la bulle du présent, l'ordonnancement institué qui le sédimente. Les traces gravées des pierres tombales et le grain des tapisseries nous transportent hors de la puissance de modélisation sociale, culturelle et technique actuelle et laissent émerger des impressions éloignées de ce que notre modernité propose comme bonheur institué.

Dans ces perceptions inattendues, dans les coïncidences offertes par des œuvres à qui l'on n'impose pas ici une représentation muséale à laquelle elles n'étaient pas destinées, nous rencontrons les bribes d'un récit qui interroge l'intime, le commun et le merveilleux.

Nous savourons cette fragmentation inattendue des représentations, cette richesse des chemins ouverts à l'énigme d'œuvres elles aussi éparpillées dans le déroulement inédit de l'histoire. Nous apprécions ce précieux égarement, connaissant par ailleurs le labourage massif des esprits que dans leur froide logique, les systèmes anonymes de production, de médiatisation et de divertissement imposent au grand public.

Au fil du parcours nous nous nourrissons du face à face avec les œuvres, réactivation d'une histoire commune et de substrats individuels. Ces objets de paysans, de princes ou de culte portaient en leurs temps un code d'utilisation, une valeur rituelle, une symbolique. Que peuvent-ils nous dire alors que nous les rencontrons dépouillés de la vitalité qu'ils tiraient de leur temps ? Tout ce que notre capacité d'imprégnation et de contemplation laisse émerger de ce qu'ils sont, formes, matières, dimensions assemblées en cohérence, et des associations qui se mettent en mouvement dans notre esprit en face de leur immobilité. André Malraux, dans son introduction de *L'Irréel*, nous dit qu'il rencontre dans les œuvres *“la signification que prend la présence d'une éternelle réponse à l'interrogation que pose à l'homme sa part d'éternité.”*¹

Quelles sont les questions ouvertes par notre époque ? Qu'imposent les rythmes mécanisés de son ordonnance technique à notre capacité d'ouverture et de contemplation ? La puissance des messages publicitaires balaye la cité comme un défoliant culturel, un bombardement répété de nos imaginaires, une sape ontologique des régions de notre être rétives à être consommées.

Au musée du Moyen-âge, la banalité de l'aménagement laisse respirer les œuvres. Alors, l'étrangeté de cet “âge moyen” interroge en creux la manière

¹ André Malraux, *L'Irréel*,

dont nous sommes aspirés par le mouvement d'accélération sans visibilité
d'une époque extrême.

CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE

Et si l'imaginaire de la ville se tendait autour de la ville détruite ; un parcours symbolique où la ville s'épuise, une démarche où elle s'anéantit. Comprendrait-on mieux alors l'imminence d'une anti-ville électronique, c'est-à-dire l'instauration d'un éther non-lieu où toute centralité définitive se dissoudrait ; Par éclatement ou par dissémination ? Grosset écrit " Les Mongols prirent la ville (Pékin) malmenèrent les habitants, pillèrent les maisons, puis y mirent la feu. La destruction dura un mois et de conclure : " les nomades ne concevaient pas ce qu'ils pouvaient faire d'une grande ville, la manière de l'utiliser pour la consolidation et l'extension de leurs pouvoirs."

La puissance s'inscrit dans le phantasme de liquider la ville. Il y a d'étranges connexions entre ce désir de liquidation, à la fois violence destructive et liquidité nourricière, et l'imaginaire de la ville.

Yves Stourzé, *Les ruines du futur*, Sens et Tonka éditeur, 1998, première édition 1975, page 67

Dans la conclusion finale, nous résumerons les caractères principaux de la technocité. Ici, pour mettre un terme à nos visites nous nous arrêterons sur deux rapports à la ville diamétralement opposés.

D'un côté nous détaillerons la relation « gorgée de sens » qu'Albert Camus construit avec les cités, nous détaillerons la richesse du mode d'existence charnel auquel il invite et la place qu'il donne à l'implication sensorielle.

Ensuite, nous mettrons en cause le modèle de « ville générique » à partir de la définition qu'en livre l'architecte-urbaniste hollandais Rem Koolhaas. Nous nous arrêterons plus particulièrement sur l'amnésie historique qu'il valorise pour nous inquiéter de l'effacement de toute prise existentielle, de toute capacité de symbolisation à la découverte d'un type urbain qui se dévoile comme résultante désincarnée de la machine monde.

Les noces avec le monde d'Albert Camus

Partons donc en promenade avec Albert Camus, à Alger et ses environs où il passe son enfance entre la pauvreté de ses conditions d'existence et l'éclat de la ville et de son rivage.

Il écrit *Noces*, en 1936/37, alors âgé de 25 ans : quatre petits essais dans lesquels il présente les ruines de Tipasa, un été à Alger et un séjour en Toscane. Chaque site offre une intensité d'évocation, dévoile une dynamique sensorielle et des réflexions inattendues. C'est la " mesure " de cette relation entre être et lieu qui constitue pour nous un propos de géométrie existentielle.

De plus les noces d'Albert Camus avec le monde ont un caractère charnel. Elles constituent une expérience perceptive à la mesure de la crise actuelle des dimensions du monde sensible et interrogent notre mode d'être de plus en plus technique.

*"Un peu avant midi, nous revenions par les ruines vers un petit café au bord du port la tête retentissante des cymbales du soleil et des couleurs, quelle fraîche bienvenue que celle de la salle pleine d'ombre, du grand verre de menthe verte et glacée ! Au-dehors, c'est la mer et la route ardente de poussière. Assis devant la table, je tente de saisir entre mes cils battants l'éblouissement multicolore du ciel blanc de chaleur. Le visage mouillé de sueur, mais le corps frais dans la légère toile qui nous habille, nous étalons tous l'heureuse lassitude d'un jour de noces avec le monde. "*¹

Noces rapporte la rencontre du corps et des qualités charnelles des lieux et détaille ces instants de ferventes relations au monde pour en appréhender les modalités sensibles et corporelles, pour en explorer les significations.

Toute la richesse de l'élaboration perceptive se déploie à partir de la sensation première, immédiate, de se sentir accueilli, à son échelle, par le corps plus vaste du monde.

¹ Albert Camus, *Noces*, Gallimard, 1959, page 17

Les odeurs y jouent une place prépondérante : par leurs manières fluctuantes, elles épaississent l'espace, renforcent l'interaction entre l'organisme et son environnement en donnant goût à l'air que l'on respire, en mobilisant les narines, les bronches. *“L'incessante éclosion des vagues sur le sable me parvenait à travers tout un espace ou dansait un pollen doré. Mer, campagne, silence, parfums de cette terre, je m'emplissais d'une vie odorante et je mordais dans le fruit doré du monde, bouleversé de sentir son jus sucré et fort couler le long de mes lèvres. Non, ce n'était pas moi qui comptais, ni le monde, mais seulement l'accord et le silence qui de lui à moi faisait naître l'amour.”*¹

Cette expérience perceptive possède sa dynamique propre ; la base sensitive et émotionnelle va mettre en jeu à la fois des sentiments et des idées. L'intensité de l'excitation physiologique (au-delà d'une expérience centrée sur soi) ouvre une résonance avec le monde, à la recherche de *“cette patrie de l'âme où devient sensible la parenté du monde, où les coups du sang rejoignent les pulsations violentes du soleil de deux heures.”*²

Cette mise en vibration du corps est une exposition, une mise à nu, où chacun se découvre pétri par le corps plus vaste du monde. Cet amour, évoqué par Camus, est l'expression intense d'un lien généreux et périssable, consubstantiel aux propriétés minimales et nécessaires de la vie.

Lors d'un séjour en Toscane, cette réflexion s'épaissit de la substance historique et esthétique propre aux lieux. *“L'immortalité de l'âme, il est vrai, préoccupe beaucoup de bons esprits. Mais c'est qu'ils refusent, avant d'en avoir épuisé la sève, la seule vérité qu'il leur soit donnée et qui est le corps...Mais on comprend aussi que par vérité je veux seulement consacrer une poésie plus haute : la flamme noire que de Cimabué à Francesca les peintres italiens ont élevée parmi les paysages toscans comme la protestation lucide de l'homme jeté sur une terre dont la splendeur et la lumière lui parlent sans relâche d'un Dieu qui n'existe pas.”*³

¹ Ibid, page 21

² Ibid, page 48

³ Ibid, page 56

Albert Camus précise que l'intensité de son expérience n'est le reflet de rien, le messager d'aucune fonction transcendante. Elle est en substance la condensation dans un instant particulier de la conscience charnelle de vivre (donnée par l'immersion dans l'accueil bienveillant du monde) et de la peur de disparaître. Le corps se défend de mourir, fidèle avec sa propre détermination instinctive. Deux logiques se rencontrent : “ *double vérité du corps et de l'instant, au spectacle de la beauté, comment ne pas s'y accrocher comme on s'agrippe au seul bonheur attendu, qui doit nous enchanter, mais périr à la fois.* ”¹

L'expérience de la mortalité du corps apparaît comme un contre-chant à la sensualité quasi fusionnelle de ces instants de ferveur avec le monde. La conscience du périssable, fonde pour l'auteur de *Noces* une nostalgie structurelle qui assoit notre aventure perceptive sur notre fragilité organique. C'est pour Camus un accord plus juste entre élaboration intellectuelle et assise charnelle : “ *même si je la souhaite qu'ai-je à faire d'une vérité qui ne doive pas pourrir ? Elle n'est pas à ma mesure.* ”²

Cette expérience est aussi esthétique et primitive. “ *Cette entrée de l'homme dans les fêtes de la terre et de la beauté* ”³ possède dans sa genèse un caractère d'évidence, une joie de l'adaptation du corps à son milieu d'origine. “ *Dans cette grande respiration du monde, le même souffle s'accomplissait à quelques secondes de distance et reprenait de loin en loin le thème de pierre et d'air d'une fugue à l'échelle du monde.* ”⁴. La participation de l'homme à cette danse avec l'univers terrestre est l'expression simple d'une musique à laquelle l'être humain s'accorde quasi spontanément. Cette donnée ne résulte pas d'une spécificité historique et apparaît assez dégagée des progrès techniques, sans doute aussi intimement mêlée à nos capacités organiques que d'autres fonctions vitales, comme une adaptation du vivant que nous sommes au vivant de notre écosystème immédiat.

¹ *Ibid*, page 59

² *Ibid*, page 69

³ *Ibid*, page 66

⁴ *Ibid*, page 67

Si Camus choisit “ *Le désert* ” comme titre à son chapitre sur la Toscane, c’est que son parcours perceptif n’est pas dans le registre de l’accumulation, mais au contraire qu’il s’ouvre au dénuement et à la conscience de la fragilité humaine. Les trésors architecturaux et la remarquable beauté des paysages sont autant d’apparitions fugitives qui construisent des situations spatiales décapantes, révélant la racine de notre lien au monde, la mettant à l’air libre. “*Des millions d’yeux, je le savais, ont contemplé ce paysage et, pour moi, il était comme le premier sourire du ciel. Il me mettait hors de moi au sens profond du terme*”¹. La fragilité de notre présence est physiquement palpable : quels que soient les raffinements artistiques, notre mesure corporelle, notre échelle anatomique étalonner une expérience fondamentalement imprégnée d’un déséquilibre en faveur du monde. Ce déséquilibre accepté encourage alors l’émerveillement.

La perception comme interrogation et comme culture

Albert Camus questionne ici la part active du processus de perception. Il détaille la dynamique par laquelle nous nous laissons défaire par le frottement aux lieux pour nous reconstruire un peu différents.

Son récit fait appel à des sens qui s’exercent dans des milieux physiologiquement accueillants, riches de plusieurs présences : la nôtre, faites des événements qui nous y amènent, celle de la terre dont les éléments (lumière, mer, odeur...), touchent notre corps de manière sous jacente, ou encore la diversité des intentions déposées par d'autres, à d'autres périodes au fil du travail de mise en forme.

Son émerveillement est un étonnement devant l’adéquation inattendue entre nos sens et ce que le monde nous présente. Mais seule, la magie des lieux ne suffit pas à créer un tel mouvement d'ouverture. Encore faut-il accepter l’entremêlement des représentations objectives et des sensations, faut-il admettre la confrontation entre les images communes, leurs sens et leurs convenances, et cette part d’irréductible étrangeté à l’espace qui offre la

¹ *Ibid*, page 67

possibilité d'un dialogue renouvelé. Il semble que la cohérence d'enveloppe entre les choses et nous-mêmes ne soit pas un immuable indéfini mais bien l'objet d'une construction, d'une culture. Camus met en mots cette interrogation.

Il ne s'agit pas uniquement de regarder ou de photographier. La chaîne perceptive est plus riche : c'est une suite de sensations, de représentations, d'association d'idées, de désirs et d'images inattendues, en tension entre sensibilité individuelle et monde commun¹.

Ces successions d'instantanés mélangent doutes et affects, et accentuent notre porosité au monde ambiant. Emotions, intuitions, pensées, s'entremêlent pour questionner ce que regarder veut dire, pour interroger nos manières d'habiter.

Albert Camus accueille la personnalisation subjective de chaque instant dans un travail de déchiffrement à partir de l'opacité du réel. C'est autre chose que le partage convenu de références touristiques, cette présence identificatoire en face d'images convenues et "folklorisées". L'engagement corporel dont il est question ne se réduit pas à un simple emballage visuel. Il ne s'agit pas de saturation rétinienne sans codification cognitive, mais d'une attitude perceptive critique qui "*n'admet un monde pré-constitué, une logique, que pour les avoir vus surgir de notre expérience de l'être brut, qui est comme le cordon ombilical de notre savoir et la source du sens pour nous*"².

Un mode d'existence charnel dans un univers technique

Albert Camus décrit les liens réflexifs par lesquels chacun compose sa propre humanité dans la relation qu'il tisse avec son environnement.

Mais comment être en amour avec des lieux infectés, avec des percepts manipulés ?

¹ Manuel Jimenez, *La psychologie de la perception*, Flammarion, 1997.

² Maurice Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, page 207.

Richard Sennett¹ s'intéresse aussi à la pauvreté sensorielle de la plupart des bâtiments contemporains, à la tristesse et la stérilité tactile de l'environnement urbain. Il met en relation l'expérience que les hommes ont de leur propre corps et les espaces où ils vivent. La nudité des Grecs de l'Antiquité célèbre un peuple confiant en lui-même et en sa cité ; les croyances et représentations corporelles du Moyen-âge disent les manières dont se façonne un autre modèle urbain. La ville américaine contemporaine accompagnerait l'effacement de notre présence physique. Nous pourrions y mesurer la perte de poids du monde extérieur.

À la différence de la rencontre amoureuse d'Alger et de son territoire, Richard Sennett montre comment aujourd'hui, ordre signifie souvent absence de contact, géométrie de la mise à distance. Le sens du toucher nous fait courir le risque de sentir la présence d'éléments allogènes : l'utilisation de la technologie nous permet de l'éviter.

La relation qui se noue entre la forme des espaces publics et l'expérience qu'ont les gens de leurs propres corps est signifiante. Aujourd'hui, réalités sensibles et activités corporelles subissent une érosion : la présence des autres, perçue comme menaçante favorise l'étalement urbain. L'espace public devient lieu de regard plus que lieu de discours et de toucher. Dans le ballet des corps qui se croisent, s'efface la conscience physique des autres humains dans une dé-stimulation défensive particulière à la manière dont chacun érige autour de lui des murs sensoriels plus ou moins étanches.

La techno-cité déploie de nouvelles mesures et de nouvelles distances au corps, aux autres, aux objets et cette immersion dans un univers entièrement recomposé ne participe pas à accroître la lucidité de l'homme quant à sa place dans la nature. Elle couperait plutôt les liens, autant vis-à-vis du territoire par la géométrie impalpable des réseaux et son pouvoir de désorientation, qu'au regard de la biosphère, en rendant les menaces qui pèsent sur l'écosystème plus abstraites. Il y a altération de notre sens intuitif de l'abri.

¹*La chair et la pierre*, les éditions de la passion, 2002 pour la traduction française.

Par sa manière charnelle d'être au monde, Albert Camus permet d'interroger notre proximité accrue aux machines, leur incorporation progressive à notre imaginaire et la virtualisation de nos pratiques quotidiennes. Notre coexistence aux choses, aux êtres et aux lieux s'artificialise. Le poids de la matière s'efface. Un mode d'être au monde technique emporte l'accomplissement de la perfection humaine, discréditant le corps, plein d'imperfections, et construisant une auto-déification de l'homme par sa désincarnation.

Elle nous embarque dans un évolutionnisme techno-dépendant qui recouvre tout, empêchant un travail de façonnement anthropologique à partir de notre assise corporelle et des conditions d'environnement qui lui sont offertes.

Notre civilisation, fascinée par la puissance technique affranchit nos esprits des liens à notre condition de mammifère, pour nous libérer des soi-disant servitudes de la corporéité et fédérer de nouveaux mondes virtuels à l'avenir prétendument radieux.

Nul ne sait, s'ils verront se prolonger l'aventure humaine.

Par sa manière de "*mordre dans le fruit doré du monde*", Albert Camus nous fait sentir qu'une part de l'aventure de notre espèce n'est pas dépendante d'une médiation technique. Dans la révolte, l'amour, l'absurde éprouvés charnellement, Camus trouve sens à son destin. Il y reconnaît son besoin de nature et de liberté, sa fragilité de mortel et le lien existentiel entre sensorialité et individualité.

Il nous permet de lire en creux ces formes d'appauvrissement de la vie sensible que nous risquons à vouloir coûte que coûte opérationnaliser le réel.

Son émerveillement, la fragilité dont il sait faire preuve face aux saveurs de la terre et de la mer d'Alger nous incitent à ne pas plus désincarner le monde vécu, à ne pas le transformer en une techno-cité globale où nos corps se découvriraient étrangers, et dont la géométrie trop abstraite ne prendrait pas la mesure de dimensions ontologiques dégradées.

Les conditions urbaines génériques de Rem Koolhaas

Rem Koolhaas détaille sous le vocable de « ville générique »¹ un principe d'urbanisation qui fait fi de tout asservissement à la centralité, se construisant sans histoire, en dehors de la camisole de force de l'identité. Fièrre son impersonnalité, elle résulte de l'expression spontanée et revendiquée de l'explosion urbaine et des potentialités de la périphérie généralisée. Face au conditionnement concentrique, au primat du centre comme fondement de la valeur et du sens de la ville, Rem Koolhaas vante une ville superficielle, accommodante, suffisamment grande pour abriter tout le monde et pouvant s'élargir à dessein sur la campagne. « *Elle est fractale, répète à l'infini un même modèle structurel élémentaire, on peut la construire à partir de sa plus petite entité, un écran de micro-ordinateur* ». (page 726).

Sur le modèle de l'aéroport, elle universalise l'état de passager de transit et la référence à un système étrangement ou hermétiquement privés d'issues, c'est-à-dire plus facilement en liaison avec un autre aéroport qu'avec le sol mitoyen.

Sa valeur principale sur le plan de l'urbanisme tient dans sa capacité à abandonner ce qui ne marche pas et à accepter tout ce qui se présente, « *à défoncer l'asphalte de l'idéalisme avec le marteau piqueur du réalisme* », (page 728), pour offrir une croûte de civilisation à la minceur extrême et à la tropicalité immanente. D'un style libre, elle associe routes, bâtiments et nature dans une spectaculaire diversité d'organisation, libérée de tout impératif catégorique. Elle représente la mort définitive de la planification, et, plus encore, illustre le dérisoire de toute planification par un processus perpétuel et organique d'adaptation, où il n'est plus jamais possible de

¹ Rem Koolhaas, « La ville générique », in *Mutations*, Actar, Arc en rêve Centre d'architecture éditeur, 2001

déterminer la cause et la conséquence. Ça fonctionne – voilà tout. (page 731).

Si elle possède un passé, c'est un quartier alibi, un mythe soigneusement entretenu. Bureaux, boutiques, hôtels constituent ses modules de base, réalisés dans un style post-moderne, une mutation de la pratique architecturale plutôt qu'une méthode, mais qui permet de produire assez vite, en suivant le rythme d'évolution de la ville. Tributaire des progrès de l'industrie du mur-rideau, chaque bâtiment oscille entre un mélange de camisole de force et de tente à oxygène. (page 738)

La ville générique revendique son amnésie historique.

Le passé n'était-il pas d'une étonnante insalubrité, dangereux même ? (page 733). Rem Koolhaas exprime clairement son dégoût de l'histoire. *« Regretter l'absence d'histoire est un réflexe ennuyeux qui traduit l'existence d'un consensus tacite selon lequel la présence de l'histoire est désirable. Mais qui le prétendrait ? Une ville est un espace investi de la façon la plus efficace possible par des individus et des processus. La plupart du temps, la présence de l'histoire ne contribue qu'à diminuer sa performance... »* (page 740). *« La ville générique perpétue sa propre amnésie (son seul lien à l'éternité ? ».* (page 740)

Quoi penser de cet attrait revendiqué pour l'anomie ?

Cette extrême valorisation de la transformation est en phase avec le capitalisme. La ville générique est une machine urbaine de surdéveloppement qui donne une consistance territoriale à cette révolution permanente du changement, en se donnant l'air de reprendre la critique du capitalisme archaïque du siècle précédent¹. Rem Koolhaas possède une sensibilité affinée aux mutations urbaines contemporaines, mais la posture a-historique qu'il revendique fortement n'apparaît pas utile à la reconnaissance voir l'expression de cette nouvelle condition urbaine. Qu'expriment alors cette esthétique de l'oubli graduel, cet attrait pour l'évaporation culturelle ?

¹ Luc Boltansky, Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999

La posture de rupture est une des composante des doctrines urbanistiques progressistes et de leur désir fort de nouveauté. On y rencontre aussi la critique de la nostalgie et du singulier, la volonté de s'enivrer du présent. Mais les périodes précédentes fondaient leurs doctrines sur une philosophie de l'histoire. Ici on est en face d'une revendication à l'amnésie.

Comment cette impersonnalité, ce fourmillement de banalisation extatique et de dépassement historique participent-ils au renouvellement de notre représentation de la cité et de la société ?

L'évaporation progressive du singulier dans une efficience libérée de toute accroche historique ne désagrège-t-elle pas ce qui justement est spécifique à la cité ? ce qui structure son essence et son idéal, c'est-à-dire la consistance politique de son édification ? Ne banalise-t-elle pas un désinvestissement symbolique de la politique et de l'idéal démocratique qui fonde le droit de cité ? Olivier Mongin montre clairement que la ville est une invention politique, une émergence démocratique qui rend possible l'expression des conflits¹.

Cette condition urbaine fluctuante va de pair avec des variations identitaires exacerbées où le sujet surnage d'une subjectivation temporaire précaire à une autre. La doctrine de la ville générique, empreinte d'un anarcho-capitalisme désabusé, accrédite l'idée que se donner des lois confine à une sorte de masochisme insupportable. Le capitalisme fonctionne trop bien. Laissons le tout consommer, les ressources, la nature, la ville et les individus ! Laissons faire le marché et la « neutralité » générique de sa main invisible !

Mais désertier l'enjeu public, la confrontation, la conflictualité inhérente à la rencontre démocratique dans l'urbain pour une esthétisation de l'oubli et la libération attendue des contradictions inhérentes à la vie, n'est-ce pas substituer la post-histoire à la post-modernité ?

¹ « L'expérience de la ville démocratique », in *Esprit*, mars-avril 2004, page 215 à 224 et « De la ville à la non ville » in *De la ville et du citoyen*, 2003, Parenthèses.

Quels sont alors les risques pour l'homme de cette extinction de son ancrage identitaire et historique ? N'y a-t-il pas un risque de bannissement de la fonction symbolique sans prise sur un tel milieu ?

Le travail de symbolisation parle de notre inconscient, s'oppose au signe unilatéral, sans vie, épuisé dans sa définition pour construire des liens entre l'être et la forme par une mécanique d'appropriation de l'informulable et de l'irreprésentable, par le formulable et le représentable. Ce fonctionnement inductif nous accompagne au quotidien puisant dans le sens et les valeurs que nous attribuons à notre environnement, les matériaux utiles à ses reformulations successives. Sauf que ce milieu urbain générique, revendiqué comme autonome dans son développement, échappe en quelque sorte à l'aventure humaine. L'expression de son ennui pour l'histoire, sa revendication a-historique le met en deçà de notre histoire humaine. La ville générique construit une étape nouvelle de désymbolisation du monde, qui accompagne à l'échelle de l'urbain les effets déjà repérables par ailleurs.

Nous dénonçons le travail de sape et de confusion culturelle d'un discours sur l'urbain qui décourage toute appropriation de la cité dans une esthétique de la déliaison. La valorisation de la genericité de l'urbain rend inutile toute culture de la cité. L'assise historique, l'accès à la mémoire sont effacés de son processus d'élaboration. Mais alors que les savoirs de la psychologie ne cessent de mettre en évidence l'importance de la reconnaissance par chacun de sa propre histoire, comment est-il possible que certains acteurs de la construction urbaine revendiquent l'amnésie ? Pourquoi un tel refoulement de notre passé citadin ? Par quoi est mue une telle autocensure ? N'est-ce pas dans le champ de l'urbanisme, la capitulation de tout engagement humain face à une dynamique externe, inhumaine, une instance supérieure hybride composée des forces du marché et de la puissance de la technique enrobé pour l'occasion de nihilisme esthétisé ?

Voilà pourquoi nous refusons la violence symbolique d'une doctrine urbaine qui valorise la dissolution de tout lien aux lieux.

CONCLUSION GENERALE

Le thème de cette thèse, l'étude de la transformation de la ville et de notre condition urbaine par l'accroissement des techniques, aurait pu être l'occasion de propos laudatifs. Si la société s'en prenait de manière systématique aux instruments, si la reconnaissance des règles d'organisation de la nature était contestée et l'apport de la raison banni, nous aurions alors dénoncé une situation aliénante privant l'homme de toute liberté opératoire. Nous aurions pris pour exemple les mille et une situations qui montrent avec évidence le caractère intrinsèque du mouvement et de la transformation dans le déroulement de la vie individuelle et sociale et la part irremplaçable de l'expérimentation dans la construction de la connaissance. Envahi par la scénographie d'une telle civilisation, nous aurions mis en évidence son impact sur l'existence des populations. Nous aurions cherché à nommer l'idéal type d'une telle cité pétrifiée, à en démasquer la mécanique mortifère pour éviter que le cumul de tels effets ne menace sa survie et éventuellement le devenir la planète.

La réalité que nous rencontrons est différente.

Nous aimons la technique et en avons tout le loisir. Toutefois, nous dénonçons les risques que son accroissement accéléré apporte aux hommes qui l'utilisent abusivement dans la construction d'une technocité.

Au départ, cette cité technique nous semblait invivable parce qu'étrangère à notre corps, à notre sensibilité. Nous avons l'intuition qu'elle nous privait de notre aptitude d'empathie avec le monde.

Au fil de ce travail, nous avons découvert avec encore plus d'acuité l'ampleur de cette menace. Nous avons aussi perçu la liberté et les responsabilités qui s'imposent aux hommes face aux questions qu'il a créées et qui demeurent en attente de réponses rapides de sa part.

Pour conclure,

- nous résumerons les principaux caractères et effets de la techno-cité,
- nous interrogerons les conséquences de la techno-cité sur *l'habiter* de l'homme par l'émergence d'une dissociation accentuée entre corps et lieu,
- Enfin nous mettrons en perspective cette mutation urbaine qui substitue un technocosme à toute autre forme d'établissement humain.

TECHNO-CITE, TECHNO-DEPENDANCE

Les hommes paient l'accroissement de leur pouvoir en devenant étrangers à ce sur quoi ils l'exercent. La Raison se comporte à l'égard des choses comme un dictateur à l'égard des hommes : il les connaît dans la mesure où il peut les manipuler. L'homme de science connaît les choses dans la mesure où il sait les faire. Il utilise ainsi leur en-soi pour lui-même. Dans cette métamorphose, la nature des choses se révèle toujours la même : le substrat de la domination
Max Horkheimer & Theodor W. Adorno, « Le concept d'«Aufklärung» », in *La dialectique de la Raison*, Gallimard, page 27

Résumons en neuf points les caractères et effets principaux de la technocité.

1. • Elle présente un environnement entièrement construit par l'homme ; une plate-forme virtuelle d'échanges, à la fois supermarché, salle de jeux, salle de travail et agora. De nouveaux moyens de communication y bouleversent l'organisation sociale et participent au brassage d'une opinion publique mondiale autour de grand événement planétaire.
2. • Elle augmente continuellement l'équipement technologique des hommes sur fond de liberté et de sécurité et en même temps renforce leur administration personnalisée. Elle démultiplie les contingences techniques de l'existence : toujours plus d'outils surimpressionnent le quotidien et ordonnancent les comportements. Ils échafaudent une nouvelle gestuelle de l'existence, érigent un nouveau mode d'emploi des journées et accaparent le réel pour le refonder de manière techno-sociale.
3. • Elle recompose le réel par « recapitonnage sensoriel », c'est-à-dire implicitement le met en désir par un faisceau d'images, de discours et de représentations qui constituent un labyrinthe de signes, de messages et

d'informations à fort pouvoir de désorientation.

4. • Elle rend possible un management technique des masses, une domination exagérée des populations par la diffusion des besoins préfabriqués, concédant du travail à la part de la population qui œuvre à sa construction.
5. • Elle entérine une techno-dépendance. Ivan Illich parle d'autonomie et d'autosuffisance comme des qualités permettant à l'homme de tirer joie de son environnement. L'imaginaire besogneux de la techno-cité est étranger à cette invitation, comme à la poétique d'une relation légère et frugale avec la terre et sa saveur. Ici la terre est un chantier, arraisonnée dans sa nature.
6. • Elle résulte d'une pratique territoriale de l'en-soi, une urbanisation hors-sol qui détruit les équilibres des biotopes locaux. Par son ingénierie non maîtrisée de la puissance où des moyens de plus en plus disproportionnés sont de moins en moins dotés de finalité, elle réalise une utopie techniciste hyper rationalisée. S'impose alors une artificialisation dans laquelle disparaissent les occasions de compréhension du monde comme relation proportionnelle entre la réalité sensible et la raison. Celle-ci n'est plus ici proportionnée aux sens.
7. Elle s'accroît de manière fractale et réalise la concentration humaine dans un urbain générique.
8. • Elle accélère hors de mesure notre façonnement anthropologique et met à mal nos corps encore soumis aux lois de la vie animale.
9. • Elle permet d'interroger ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident : les contradictions de sa modernité récente, sa décomposition sociale, la technicisation de la pensée par la domination d'un discours fondé sur l'informationnel, l'illusion individualiste, l'autoréférence et l'auto-légitimation par la répudiation dans l'irrationnel de ses démons, l'homogénéisation par la standardisation du semblable et le balayage de l'opacité de l'autre, la re-féodalisation planétaire par les empires privés industriels.

Chaque printemps, la floraison d'un marronnier et quelques chants

d'oiseaux nous replongent dans une nature vivante, que les réseaux et leurs écrans, les lampadaires et leur lumière standardisée, les automates et leurs claviers n'arrivent pas à égaler.

Comme un éveil sensible aux saisons revient à notre esprit la posture de Diogène : les enjeux de la singularité souveraine de la construction de soi contre la quête instrumentalisée de la puissance.

LIEUX ET CORPS DISSOCIES, OU LA MALTRAITANCE ONTOLOGIQUE DE LA TECHNOCITE

Pendant qu'Œdipe chantait, Antigone a regardé avec joie et fierté la ville qui, avec ses hautes murailles, ressemble à la proue d'un navire. C'est là qu'elle est née, qu'elle a grandi et que le monde s'est manifesté à elle. Depuis qu'elle l'a quitté, tout est devenu très dur, souvent très sombre, mais aussi plus éclairé, car la terrible guerre des forts, de ceux qui sont armés et pourvus pour la vie contre ceux qui sont pauvres désarmés, dénués de tout, n'a pas cessé de lui apparaître depuis qu'elle est sur la route. Thèbes, avec ses murailles blanches payées par la sueur et la misère des paysans, est un terrible signe de cette lutte et pourtant c'est sa ville, celle qui parle à son cœur.

Henri Bauchau, *Œdipe sur la route*, Actes Sud, 1990, page 251

Trait commun à toutes ces expériences de la technocité, la déliaison entre corps et lieux apparaît comme la transformation la plus radicale. Nous en étudierons les effets existentiels à partir de l'esquisse phénoménologique du robot. Nous démontrerons les risques d'une dissolution de l'habiter.

« Les clients qui viennent voir Aibo en démonstration dans le magasin me demandent souvent à quoi il peut bien servir (...). C'est absurde, cela revient à demander à un animalier qu'elles sont les capacités de tel chien ou de tel cochon d'Inde. Aibo aboie, apprend, reconnaît les sons, mord son os ; mais il ne sert à rien... Il fonctionne, c'est là le principal. Récemment une dame âgée, venant de perdre son mari, est entrée à Robopolis. Elle est repartie avec un Aibo sous le bras. Depuis elle explique qu'elle ne peut plus se passer du petit chien. "Lorsque je reviens de vacances, mon premier réflexe est de sortir Aibo du placard, et de le recharger"... »¹. Paru dans le

¹ « Robots pour être vrai », Magazine TGV, n° 75 Juin 2005, page 30 à 32

magazine TGV et diffusé sur tous les fauteuils des trains, cet article sur les robots participe à la diffusion d'un imaginaire techniciste comme stratégie de communication de la SNCF. Il décrit la simplification de l'existence et la légèreté que l'on peut espérer d'innovations toujours disposées à répondre à chacun de nos besoins, fussent-ils les plus secrets.

Pourquoi ne voulons-nous pas cela ? D'où vient cette viscérale répulsion à l'idée de remplacer un animal de chair par une fabrication de plastique ? Dans le face à face avec le chien-robot, qu'en est-il de la rencontre ?

Qu'est-ce qui dans Aibo dépasse l'admiration d'une performance instrumentale ? Qu'est-ce qui concrétise une promesse de lien virtuel, (plutôt d'une promesse virtuelle de lien) ? Comment le sentiment de posséder une « performance technique » se transforme-t-il en une relation avec un doudou technologique pour accompagner notre solitude ? Qu'y a-t-il ici de différent ? Sinon, pourquoi ne pas dormir avec un marteau, ou sortir dans le métro en caressant sa brosse à dents ?

Quelle différence y-a-t-il entre la rencontre avec un animal, un arbre, un être humain, et la rencontre avec un instrument technique ?

Nous partageons avec les autres êtres vivants une commune instinctivité originaire qui donne une teneur unique à toute rencontre. Dans *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt compare « chose naturelle » et « instrumentalité ». « *L'existence de la chose naturelle n'est pas séparée du processus par lequel elle vient à l'être, elle lui est en quelque sorte identique : la graine contient, et en un sens est déjà l'arbre, et l'arbre cesse d'exister lorsque cesse le processus de croissance par lequel il est né* ». Pour sa part, l'objet fabriqué sépare fins et moyens et cette dissociation est présente et nécessaire à sa définition et à sa fabrication. Elle ne disparaît pas quand le produit est fini et s'étend à la destination ultime du produit qui est de servir d'objet d'usage (page 211).

Hannah Arendt nous aide à comprendre ce que nous ne « sentons pas » chez Aibo le chien-robot : il ne s'agit pas d'une réticence à la nouveauté, du surinvestissement du naturel dont notre monde urbain construirait le manque. Nous rejetons le risque trop grand que nous fait sentir la possible

illimitation du processus d'instrumentalisation de la nature. L'œuvre de *l'homo faber* consiste en une réification. « *Cet élément de violation, de violence est présent dans toute fabrication : l'homo faber, le créateur de l'artifice humain a toujours été destructeur de la nature.* » (page 190). Et, parce que la fabrication fabrique surtout des objets d'usage, le produit fini devient un moyen. « *C'est seulement dans la mesure où le processus vital s'empare des objets et les utilise à ses fins que l'instrumentalité productive et limitée de la fabrication se change en instrumentalisation illimitée de tout ce qui existe.* »¹.

Observons le face à face.

Le robot symbolise-t-il la même chose que le chien ? De quelle participation affective inconsciente Aïbo est-il porteur ? Y-a-t-il le même rapport d'étrangeté entre le chien mammifère et le robot ? La capacité de symbolisation de l'homme fait-elle le même travail à investir un objet de plastic plutôt qu'un élément de nature, vivant ?

Ce chien-robot n'est-il pas la promesse d'une confrontation innovante, avec une extériorité nouvelle qui viendrait enrichir celle de la nature ? Pourquoi tant de retenu autour de ces quelques grammes de plastique et de métal ? N'est-ce pas la trace d'un imaginaire occidental culpabilisé à l'idée d'avoir empiété sur le domaine de Dieu, spécialisé dans la fabrication d'êtres vivants ?

Aïbo questionne l'homme sur le sens de son devenir sans assise naturelle. Pouvons-nous affranchir notre existence individuelle et collective de tout ancrage dans la trame inconsciente de la vie qui émerge de la nature ?

La techno-cité équipe notre quotidien de manière si rationnelle et si enveloppante qu'elle camoufle à l'homme sous sa volonté de maîtrise pour soulager son sort, le risque d'une généralisation de cette domination à l'ensemble des paramètres de la vie humaine et donc à son esprit. Une telle attitude présente un risque ontologique majeur.

¹ Hannah Arendt, *Condition de l'Homme moderne*, page 211

Dans l'effacement progressif de notre environnement de toute présence vivante non technique et non fabriquée par l'homme, la techno-cité rend possible un tel ravage.

Nous sommes déjà entourés d'automates quotidiens. Demain humanoïdes et robots habiteront avec nous une cité encore plus artificielle posée sur une planète appauvrie biologiquement, désertifiée. Pensons-nous qu'en les regardant s'envoler sur Mars, ces robots emporteront une partie de notre âme ?

Comme le précise David Le Breton, l'idéal organique du cyborg répond à l'inhabitabilité de la terre : « *L'homme bionique dans sa pureté technique et son projet de maîtrise intégrale est presque réalisé par l'astronaute dont toutes les fonctions organiques, même les plus élémentaires, sont appareillées.* »¹

Dans la technocité, une ligne d'horizon technique sépare l'homme des rivières, du tonnerre, des arbres, des cavernes, des plantes. Ces éléments ne lui parlent plus. Le contact avec la nature a disparu et sa reconstitution dans une bouillie médiatique, émotionnellement prédigérée, ne produit plus les relations affectives profondes qu'engendrait précédemment son contact.

Cet empochement de la vie dans l'univers clos de la techno-cité est plus qu'un simple désenchantement.

C'est une déshumanisation qui ouvre à une anorexie de l'habiter.

Dans cette phénoménologie du robot, ces yeux de plastique ne nous présentent pas de visage. La possibilité de donner un jour vie à cette assemblage électronique éveille une désillusion à la mesure de notre lien avec ce fleurissement immémorial de diversité dont nous sommes issus et auquel il faudrait alors tourner le dos.

Rationaliser sans mesure l'environnement revient à normaliser notre horizon intérieur, c'est-à-dire faire disparaître toute la matière symbolique que l'on glanait dans la consistance terrestre et qui dialoguait avec les instances

¹ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF, page 262

inconscientes que nous abritons et avec lesquels nous habitons, quoi qu'il en soit.

L'effacement de tout face à face tangible avec des éléments de nature construit les conditions explicites d'une désymbolisation du monde. La technocité en est cependant l'expression à l'échelle urbanistique.

L'architecture a pour mission de tisser des liens entre plein et vide, pour nous aider à habiter l'horizon d'une dualité qui nous fabrique à la fois isolé (objet, matière, particule), et lié (onde). Nous ne retrouvons plus cette dualité dans l'exclusive technique d'une technocité dont le lissement affectif entérine une dévaluation existentielle progressive.

Etres humains, c'est-à-dire assemblages étranges de matière, insolites morceaux de cosmos, nous avons le privilège d'être doté de consistance, de peser, d'être relié à l'histoire de la terre, avec qui nous faisons corps et dont nous portons la mémoire comme l'immense poésie charnelle.

Mais la techno-cité malmène l'être de chacun : ce qui ne dépend d'aucune catégorie sociale, d'aucune culture, d'aucun niveau de ressource. En résidence prolongée, nos sens, notre assise physique et psychique ne fonctionnent plus comme les enclencheurs fondamentaux dont nous avons besoin. Les liens sont coupés avec une matière, une nature, une instinctivité disparue dans des conditions de milieu étrangères. Grand chantier de l'automation, la techno-cité substitue avec méthode du mécanique et de l'électronique à toute autre force d'équipements du quotidien, malmenant des compétences d'être qui ne peuvent exister sans une résonance avec des conditions d'environnement ouvertes et vivantes.

Voilà pourquoi la technocité n'est pas une villégiature de l'être. Elle construit plutôt le cimetière ontologique de l'humanité.

Nous souhaitons le faire savoir pour que ce bannissement ne se répande pas plus avant.

DE L'URBAIN AU TECHNOCOSME

The professionals of the city are like chess players who lose to computers.

Rem Koolhaas, « What ever happened to urbanism ? »
in *S, M, L, XL*, 010 Publishers, Rotterdam, 1995, page 961

La cité a pour fonction primordiale, en fin de compte d'aider l'homme à prendre conscience de son rôle historique et de la place qu'il occupe dans un ordre cosmique.

Lewis Mumford, *La cité à travers l'histoire*, Seuil, 1964, page 720.P

L'urbanisme sous le charme du progrès.

Dans son analyse des discours et représentations de l'urbanisme, Françoise Choay repère deux points d'origine : le traité d'architecture et la figure utopique. Les ouvrages inauguraux en sont d'une part *L'art d'édifier* de Leon Battista Alberti (*De re ædificatoria*, première publication en 1485) qui instaure une nouvelle exigence de rationalité autour de l'acte architectural et d'autre part *l'Utopie* de Thomas More (édité à Bâle en 1563) un texte à la charge symbolique forte qui offre l'attrait radical d'un autre commencement. Les écrits théoriques d'urbanisme, dont on note l'émergence avec *La théorie Générale de l'urbanisation* d'Ildefonso Cerdà (1867) se structureront de cette double imprégnation. Ils emprunteront au traité d'architecture la figure héroïque de l'architecte et à l'utopie la manière d'opposer deux images de la ville. Mais fait nouveau, à partir de cette

double généalogie, ils se désigneront comme discours scientifiques avec les risques que cela comporte. « *Ainsi les urbanistes, et tous ceux qui aujourd'hui prétendent organiser scientifiquement l'espace bâti, ne sont pas seulement empêtrés dans le scientisme, aux prises avec les difficultés d'un savoir non constitué, mais abusé par le mirage de pouvoirs symboliques, ces mêmes pouvoirs mythiques dont More avait doté Utopus.* » ¹

Un imaginaire techno-scientifique commun relie ainsi depuis la Renaissance les théories de l'aménagement de l'espace. L'aventure philosophique des Lumières a encore élargi le cadre de ces promesses d'autonomie vis-à-vis de la nature dans l'espoir d'améliorer le quotidien des hommes. Nous avons vu que ce projet s'est mué petit à petit en progressisme, en idéal moderne, en idéologie du développement.

Durant le XIX siècle, ce progressisme, sous sa forme utopiste, sera particulièrement fertile en imaginaires urbains. Au XX siècle, il déploiera une dimension prophétique par l'engouement progressif pour la modernité urbaine et les heures de gloire de l'organisation fonctionnel des villes. Ainsi l'urbanisme participera de manière importante à ce basculement futurocentrique du temps, un peu comme si la réalité construite de la ville, sa domination sur les territoires habités lui conférait une vraie consistance philosophique, et provoquait un important niveau de reconnaissance publique à cette évidence de la perfection en marche. La transformation des conditions d'environnement est alors perçue et présentée par les décideurs comme une perfectibilité. Le caractère cumulatif des connaissances et l'emprise croissante des territoires modernisés entraîneront inévitablement une amélioration de l'homme.

Depuis le XIX siècle, notre modernité est empreinte de cette irréversibilité, cette infaillibilité, cette illimitation du progrès. Bien qu'existent des interprétations contrastées, ce basculement futurocentrique s'accélère progressivement.

Ainsi donc, depuis l'impulsion baconnienne, puis sous l'éclat de la philosophie des Lumières et enfin à travers l'aventure troublée de la

¹ Françoise Choay, *La règle et le modèle*, Edition du Seuil, 1980, page 336

modernité, l'accroissement de la puissance humaine se fonde sur un volontarisme artificialiste. De tels fondements techno-scientifiques sous-tendent la croyance de l'identité de la nature et de la raison, sa réalisation utopique¹.

Mais ce projet se fissure. C'est pourquoi nous avons souhaité, par l'étude de l'évolution urbaine, réfléchir aux conséquences anthropologiques de ce processus. L'étrangeté de la technocité, son enveloppement, sa déterritorialisation rendent palpables les excès d'une telle aventure avec les risques de dérive eugéniste propre à toute surrationalisation de l'humain. Nous avons vu combien les nouvelles connaissances issues de la cybernétique, bien qu'elles incarnaient au départ un espoir contre les échecs de l'ingénierie sociale du XX siècle portent le risque d'une structure urbaine et d'un corps social « génétiquement modifiés ».

Toutefois, au fil de demi-millénaire, des mouvements contraires, comme le romantisme, ont historiquement tenté de réactiver nos conditions d'appartenance à la nature en instaurant avec elle un autre dialogue que celui de l'autonomie. Une certaine forme de culture urbanistique européenne s'est d'ailleurs toujours trouvée en porte-à-faux avec les discours progressistes, plongeant autant ses racines dans une gauche réformiste qui cherchait à améliorer les conditions de la classe ouvrière, que dans une approche conservatrice fidèle aux valeurs traditionnelles. Ainsi une partie de l'urbanisme européen s'est considéré comme un contre-pouvoir destiné à s'opposer aux conséquences d'une industrialisation incontrôlée et à ses risques collatéraux de destruction de la société et la culture. De telles inclinaisons se retrouvent encore dans la défense du logement social, dans la préservation du patrimoine, et dans les mouvements écologiques et de protection de la nature. Thomas Sievert note dans la post-face de son

¹ Pierre-André Taguieff, *Le sens du progrès, une approche historique et philosophique*, Flammarion, 2005, Du progressisme utopiste à l'eugénisme, Page 225 à 259

ouvrage *Entre-Ville*¹, que cette tradition urbanistique constitue la contribution spécifique de la culture européenne et une réflexion majeure sur l'urbanisation du monde.

Mais de tels idéaux peuvent-ils encore exister en dehors des formes urbaines qui les ont vus émerger ?

La ville européenne, historique, est encore présente, recomposée comme œuvre d'art, patrimoine social en voie de fragilisation, mais incitation vivante à des retrouvailles avec les échelles de l'urbanité². Elle survit à l'état de fragments et de souvenirs, confrontée à la dynamique des nouveaux « niveaux dimensionnels » de l'activité humaine qui imposent leurs organisations artificielles. Nous avons vu combien les matériaux de construction de notre niche urbaine se dématérialisent, combien les registres du physique et du symbolique précédemment structurés par des formes urbaines spécifiques sont soumis à fragmentation et recomposition.

Ces nouvelles capacités de l'activité humaine, virtuelles, numériques, mobiles, télématiques se déploient à la vitesse des progressions techniques. Elles s'installent dans la consistance tridimensionnelle de nos cités en délogeant les représentations et les usages précédents. Les lieux sont remis en cause dans leur consistance physique et culturelle. Présence et sens se codent différemment, devenant difficilement palpables et brouillant les cartes mentales par lesquelles chacun se repère dans sa demeure terrestre.

La concrétude historique de la cité et du monde s'efface devant les nouvelles conditions d'environnement de la métropole technicisée qui la libère par la même de ses contraintes physiques. Elle n'a plus d'autre échelle que la terre, ce qui fait dire à Ezio Manzini dans sa recherche d'une nouvelle écologie de l'environnement artificiel³, que métropole et planète

¹ Editions parenthèses, 2004

² Françoise Choay, « Le règne de l'urbain et la mort de la ville », page 34, in *Art et architecture en Europe 1870-1993*, Paris, Centre Pompidou, 1994

³ *Artefacts, vers une nouvelle écologie de l'environnement artificiel*, Centre Georges Pompidou, Paris, 1991

sont désormais unies dans un seul et même métabolisme, un grand système intégré que nous avons ici décrit comme une techno-cité.

Puisqu'elle semble être la nouvelle donne urbaine de la mondialisation nous avons donc voulu savoir où nous emmène cette nouvelle interactivité sans contrainte entre l'homme et de son environnement techno-terre.

Du monde urbain au technocosme

Ce n'est pas seulement la performance technique qui changera les choses. Car les retombées sociales et culturelles, voire métaphysiques et religieuses, des découvertes scientifiques et techniques sont de deux sortes. Les plus spectaculaires sont certes celles qui transforment les conditions matérielles de notre existence, en principe pour le mieux, bien qu'elle démultiplient parfois autant les moyens de nuire et les risques de catastrophe. Mais il existe d'autres retombées, moins directement visibles car théoriques, bien qu'aussi importantes sur le long terme, qui bouleversent notre représentation de la nature des choses et les visions du monde héritées de représentations anciennes, cadre dans lesquels nos murs et nos jugements moraux s'étaient développés.

Henri Atlan, *L'utérus artificiel*, Seuil, 2005

Chaque accroissement de la maîtrise instrumentale offre une possibilité d'édification nouvelle. Les dernières décennies ont vu l'urbain submerger villes, campagnes et banlieues : désormais, notre condition humaine est une condition urbaine instable. La ville de l'âge de la mondialisation est un nuage technique à densité croissante qui transforme les conditions de milieu des ères urbaines.

Comme guide méthodique William Mitchell a montré que les formes physiques de l'actuelle société ne s'édifient « *plus ni dans l'enceinte de*

fortifications de pierre, ni dans les frontières politiques des états mais dans le bourdonnement sans fin des vibrations électromagnétiques »¹.

D'accord mais notre cité technique est plus que cela : elle constitue un remodelage mental et matériel, un mode d'enveloppement sensible, un emboîtement progressif et collectif dans une culture et un imaginaire. Comme le mettent en question dans leurs domaines respectifs Henri Atlan pour les techniques de procréation et Jean-Pierre Dupuy pour les nanotechnologies, nous avons montré que les retombées de l'aménagement techniques de nos cités ne sont pas seulement externes. De nouvelles conditions d'environnement ont des effets sociaux, économiques, politiques, mais aussi anthropologiques et philosophiques.

Annie Le Brun met très bien en évidence cette intensification des retombées internes². Elle dénonce avec intensité les formes d'anéantissement qui menacent les nouveaux modes d'échanges, l'enjolivement de l'ennui et une impuissance diffuse et quasi générale à relier événements, idées ou formes aux corps qui les produisent et sur lesquels ils ont des effets. Elle y voit la marque d'une intériorisation de la technique. La pollution lumineuse a des répercussions qui dépassent le simple éclairage nocturne de la croûte terrestre, elle menace notre « *nuit mentale, tout ce qu'il y a d'obscur dans la liberté, et vise l'éclairage total, implique une objectivation de toutes les zones d'ombres qui ne peut que nous amener à confondre réalité et positivité.* » (page 35). Sauf que nos corps ne sont pas dupes et que nous ne pouvons pas charnellement dissocier le sort réservé à notre imaginaire de celui réservé à notre environnement physique. « *Comment ne pas être frappé par la simultanéité de cette entreprise de ratissage de la forêt mentale avec l'anéantissement des zones boisées d'Amérique du Sud sous le prétexte d'y faire passer des autoroutes. Comment douter qu'à la rupture des grands équilibres biologiques ne corresponde pas une rupture comparable des grands équilibres sensibles dans lesquels notre pensée trouvait encore à se nourrir ?* » Les dégradations environnementales

¹ ME ++, *the cyborg self and the networked city*, MIT presse, 2003, « Electronically expanding circles », page 207 et suivantes

² Annie le Brun, *Du trop de réalité*, Stock, 2000

viennent couronner l'impasse d'une certaine modernité et en même temps signifier par l'intensité catastrophique des dérèglements et par leur forte répercussion intérieure, l'urgence d'une réaction face aux dégâts repérés.

Annie Le Brun met à nu les ravages des nouveaux conformismes de la rationalité technologique. Le processus d'interconnexion généralisée produit un rapprochement des humains qui participe de l'essence d'un processus de « planétarisation ». Dans ce rétrécissement de l'espace pratique, la rationalisation forcenée devient palpable et les conditions d'environnement externes atteignent en direct le paysage sensible de chacun. L'intensification de cette planétarisation révèle alors l'imbrication hyper sensible aux données environnementales. Elle nous donne lecture de l'intensité de cette surexposition, mais de cet effroi contemporain émergent des envies de réagir. Notre nouvelle condition urbaine resserre l'immédiateté des conséquences entre effets externes et effets internes et intensifie les enjeux liés à l'orientation de notre évolution.

La voie de la destruction de l'humanité est à court terme possible, autant par le ravage physique de l'écosystème, conditions d'environnement externes, que par la surexposition psychique du « *trop de réalité* » d'une société de masse totalement technicisée, c'est-à-dire totalement administrée, conditions internes. Les deux sont liés indissociablement, et notre aventure urbaine constitue l'accélérateur principal à cette aventure. L'épisode urbain peut très facilement se transmuier, par désensibilisation progressive de ses populations, en une machinerie cybernétisée qui assumerait à terme la dissolution de l'homme dans un technocosme inhumain.

Réduit à son statut de cyborgs, déporté de sa condition humaine il subirait comme sous-traitants les aléas de programmes d'ajustements existentiels hors d'échelle.

Toute notre étude de la technocité a mis en évidence combien la technique n'est pas un instrument neutre et sans effet.

Nous ne pouvons pas espérer un rapport ancillaire avec elle, sauf à s'enfermer dans deux postures. Soit se cantonner à une arrogance de caste,

un imaginaire de « dominant », c'est-à-dire croire qu'il sera toujours possible de diriger le cours des choses. Soit se cloîtrer dans un fondamentalisme ontologique, spiritualiste ou philosophique, et soutenir contre les évidences de la longue durée, l'intangibilité de l'essence de l'Homme.

Nous ne pouvons pas non plus, comme le proposent les prophètes de la transhumanité, nous soumettre au processus aléatoire d'autoaccroissement d'un méga-système technicien sans verser dans un nihilisme totalement désincarné.

Alors, il nous faut reconnaître la puissance de la technique, sa transcendance opératoire, transformatrice non seulement de nos conditions d'environnement, mais aussi potentiellement de nos corps, de nos représentations, de notre cerveau, de l'espèce.

Cette nouvelle condition urbaine imprègne la mondialisation d'un sentiment d'irréversibilité, ou pour le meilleur et pour le pire, on observe un processus de création artificielle, collective et anonyme qui semble lui-même affolé, sans orientation autre que ce qui se dévoile après coup comme ayant été faisable.

Un technocosme s'insinue et se substitut à l'écosystème planétaire. Il rend évident le basculement, sans retour possible, d'une civilisation encore puissamment spiritualiste-symbolique vers une civilisation franchement matérialiste technique. L'idéal de la science présente la forme dominante et efficace du projet d'unification et de stabilisation de l'ensemble de l'espèce humaine¹. Plus qu'une technocité, c'est un technocosme qui résulte à terme de cette opérativité technique sans limites.

Qu'elle en sont les différences ?

Le technocosme dissout tout besoin de cités. Produit de l'histoire et lieux où s'est fait l'histoire, celles-ci auront participé un temps aux besoins d'autostabilisation symbolique de l'espèce mais elle s'effaceraient d'elles-mêmes de nos représentations devant l'impact de nouvelles conditions

¹ Gilbert Hottois, « Essai de philosophie pour une civilisation techno scientifique », in *Philosophies des sciences, philosophies des techniques*, Odile Jacob, Paris, 2004

d'environnement. Nos performances et notre imaginaire techno-scientifique nous extraient de ces compétences ancestrales d'édification qui portaient l'humanité de cités en cités au gré d'évolutions de formes. Celles-ci ne présentent plus d'intérêt et n'accompagnent plus l'économie évolutive de l'espèce humaine qui se réalise alors en dehors de ces assemblages de pierre. La diffusion urbaine en présente l'impulsion initiale.

Reste qu'une telle puissance de transformation offre une ouverture opératoire totale à la question de l'homme.

Subsiste alors un projet de cité qui construise justement cet équilibre entre la dimension spiritualiste-symbolique de l'homme et sa performance matérialiste-technique.

BIBLIOGRAPHIE

- Adorno Theodor & Horkheimer M (1974), *La dialectique de la raison*, Gallimard
- Air pollution causes early deaths, *BBC Health News*, 21 février 2005.
<http://news.bbc.co.uk/1/hi/health/4283295.stm>
- Alberti Leon Batista. 2004, *L'art d'édifier*, Seuil
- Alternatives pour un monde différent*, <http://www.alternatives.ca/article1399.html>
- An introduction to Transhumanism* <http://users.aol.com/gburch3/thext.html>,
- Arendt Hannah. 1983, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Levy
- 1972, *La crise de la culture*, Gallimard,
- Ariès Paul. 2002, *Disneyland, le royaume désenchanté*, Goias, Villeurbanne
- Arnheim Rudolf. 1976, *La pensée visuelle*, Flammarion, Paris
- Ascher François. 1995, *Métapolis ou l'avenir des villes*, Odile Jacob, Paris
- 2001, *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, éd. de l'aube
- Atlan Henri. 2005, *L'utérus artificiel*, Seuil, Paris
- Augé Marc. 1992, *Non-Lieux*, Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Seuil,
- 1997, *l'impossible voyage*, Payot et rivages
- Bachelard Gaston. 1957, *La poétique de l'espace*, PUF
- 1960, *La poétique de la rêverie*, PUF
- 1961, *La flamme d'une chandelle*, PUF
- La terre et les rêveries du repos*, PUF
- Le droit de rêver*, PUF, 197
- Bacon *La nouvelle Atlantide*, Flammarion, 2e édition, 2000,
- Bailly Antoine & HURIOT Jean-Marie. 1999, *Villes et croissance, théories, modèles, perspectives*, Anthropos
- Bailly Antoine & Huriot Jean-Michel. 1999, *Villes et croissance*, Anthropos
- Bairoch Paul. 1985, *De Jéricho à Mexico*, Gallimard
- Balandier Georges. 2001, *Le grand système*, Fayard
- Baquiat Jean Paul & Jacquemin Christophe. 2002, « Robotique, vie artificielle, réalité virtuelle » : La revue mensuelle n°1
<http://www.admiroutes.asso.fr/larevue/2002/2simondon.htm>
- Bauchau Henri. 1990, *Œdipe sur la route*, Actes Sud
- Baudrillard Jean. 1970, *La société de consommation*, Denoël
- 1977, *L'effet Beaubourg*, éd. Galilée **Erreur ! Signet non défini.**
- Bauer Gérard & Roux Jean-Michel. 1976, *La rurbanisation ou la ville éparpillée*, Le seuil, Paris
- Beaud Michel. 1998, *L'art de la thèse*, La découverte
- Beaudelaire Charles. 1976, *Critiques d'arts, in œuvres complètes t. 2*, Gallimard
- Bégout Bruce, 2003, *Lieu commun*, Allia
- 2002, *Zeropolis*, Allia
- Benasayag Miguel, 2002, *Résister c'est créer*, La découverte (avec Florence Aubenas)
- 2004, *Abécédaire de l'engagement*, Bayart
- Benevolo Leonardo, 1993, *La ville dans l'histoire Européenne*, Seuil
- Aux sources de l'urbanisme contemporain,*
- La cité à travers l'Histoire*
- Benjamin Walter. 1983, *Essais II*, Denoël
- Bernanos Georges. 1970, *La France contre les robots*, Plon
- Bernhardt Uwe. 2002, *Le Corbusier et le projet de la modernité*, L'Harmattan
- Berque Augustin. 1996, *Etre humain sur la terre*, Gallimard
- 2000, *Ecoumène*, Belin

- Berthoz Alain. 1997, *Le sens du mouvement*, Odile Jacob
- Blanquard Paul. 1998, *Une histoire de la ville : pour repenser la société*, La découverte
- Boltansky Luc & Chiapello Eve. 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard
- Bonnaud Xavier. 1986, *Quelques réflexions autour de la notion de fonctionnalité de l'espace dans ces rapports avec l'architecture*, DEA de philosophie, Université Paris I Panthéon-Sorbonne.
- 2004, «Un alterurbanisme à l'ère de l'altermodernité ? », in *Urbanisme*, n°336, mai-juin 2004
- Bonnet Jacques. 1994, *Les grandes métropoles mondiales*, Nathan
- Boudon Philippe. 2003, *Sur l'espace architectural*, Editions Parenthèse
- Boulez Pierre. 1989, *Le pays fertile de Paul Klee* Gallimard
- Bourg Dominique. 1996, *L'homme artificier*, Editions Gallimard
- Branzi Andrea. 1991, *Nouvelles de la métropole froide*, ed. centre Pompidou
- Brun Jean. 1992, *La machine et le rêve*, Paris, La table ronde,
- Butler R. et Noisette P. 1983, *Le logement social en France : 1815-1981*, La découverte-Maspéro
- Cahier techniques du bâtiment, n° 250, mars 2005, dossier spécial Biométrie
- Camus Albert. 1959, *Noces*, Gallimard
- Castel Robert. 2003, *L'insécurité du territoire*, Seuil
- Castells Manuel. 1998, *La société en réseau*, Fayard
- Castoriadis Cornélius. 1977, *Développement et rationalité*, Les carrefours du labyrinthe III, le Seuil
- 1978, *Science Moderne et interrogation philosophique*, Les carrefours du labyrinthe, Le Seuil
- Cérézuelle Daniel. 2004, *La technique et la chair*, article rédigé en vue du colloque Jacques Ellul 2004. <http://1libertaire.free.fr/JEllul08.html>
- Chabot Pascal et Hottois Gilbert. 2003, *Les philosophes et la technique*, Librairie Philosophique Vrin
- Chabot Pascal. 2003, *La philosophie de Simondon*, Vrin
- Charbonneau Bernard. 2002, *Le jardin de Babylone*, L'encyclopédie des nuisances, Paris
- 2003, *L'hommodau*, Denoël
- 1990, *Le système et le chaos*, Economica
- Chaslin François. 2001, *Deux conversations avec Rem Koolhaas et cætera*, Sens et Tonka
- Choay Françoise. 1965, *L'urbanisme, utopies et réalité*, Seuil, Paris
- « Espace et architecture » *Encyclopédie Universalis*,
- 1992, *L'allégorie du patrimoine*, Seuil
- 1996, *La règle et le modèle*, Seuil
- 2003, *Espaces*, Skira, Milan, première édition 1969
- Corboz Alain. 2001, *Le territoire comme palimpseste*, éd. de l'imprimeur
- Coupland Douglas. 199, *Microserfs*, Editions Jean-Claude Lattes
- Curnier Jean-Paul. 2000, *La tentation du paysage*, Sens & Tonka éditeur
- Dardel Eric. 1990, *L'homme et la terre*, CTHS, Paris
- Davis Mike 2000, *City of Quartz*, Syros la découverte, Paris
- 2005, «La planète bidonville», in *Mouvements* n° 39-40, mai-Août 2005
- De Certeau Michel, 1990, *L'invention du quotidien*, Gallimard
- De Rosnay Joël. 1983, *Les chemins de la vie*, Seuil, ,
- De Rosnay Joël. 1995, *L'homme symbiotique, regard sur le troisième millénaire*, Seuil
- Debord Guy, 1992, *La société du spectacle*, Gallimard
- Debord Guy. 1992, *La société du spectacle*, Gallimard

- Debray Régis. 1992, *Vie et mort de l'image*, Gallimard
- Deléage Jean-Paul. 2001, *La biosphère notre terre vivante*, Gallimard
- Descartes René. *Le discours de la méthode*, deuxième partie, édition Hatier,
- Dollé Jean-Paul. 2003, *Métropolitique*, Editions de la Villette, Paris
- Dominique Janicaud 1985, *La puissance du rationnel*, Gallimard
- Dorier-Apprill Elizabeth, 2001, *Vocabulaire de la ville*, éd. du temps
- Dubos René. 1973, *L'homme et l'adaptation au milieu*, Payot
Courtisons la terre.
- Duffour Dany-Robert. 2005, « De la réduction des têtes au changement des corps », *Le monde Diplomatique*, n°
- Dufresne Mickel. 19, *Phénoménologie de l'expérience esthétique*, PUF
- Dupuy Jean-Pierre, "Quand les technologies convergeront", *Futuribles*, numéro
2002, *Pour un catastrophisme éclairé*, Seuil
Nanotechnologies, création, éthique, Entretien avec Jean-Pierre Dupuy de Michel
Imbert, Michel Morvan & Denis Rolland
2004, *Le problème théologico-scientifique et la responsabilité de la science*
- Ellin Nan. 1999, *Postmodern urbanism*, Princeton architectural press, New York
- Ellul Jacques. 1988, *Le bluff technologique*, Hachette
1990, *La technique et l'enjeu du siècle*, Economica
2004, *Le système technicien*, Le cherche midi,
- Esposito Richard, 2001, *Mais qu'est-ce que la phénoménologie selon Husserl*, ISR Rennes
- Esprit. 1999, *Quand la ville se défait*, n°11, novembre 1999
2004, *La ville à trois vitesses*, n°3-4, mars-avril 2004
- Flichy Patrice, *L'imaginaire d'Internet*, La découverte, Paris, 2001
- Fraisie Jean, Piaget Jean, *La perception de l'espace chez l'enfant*, PUF
- Fromm Eric. 1971, *Introduction to Illich's Celebration of Awareness*, London, Calder &
Boyas,
1978, *Avoir ou être*, Robert Laffont
- Garnier Jean-Pierre. 1997, *Les barbares dans la cité*
- Gautrand Jacques. 2002, *L'empire des écrans : télé, Internet, Infos, Vie privée, la dictature
du tout voir*, Pré aux Clercs, Paris
- Ghitti Jean-Marc. 1998, *La parole et le lieu*, Ed. de Minuit, Paris
- Ghorra-Gobin Cynthia. 2003, *Villes et société urbaine aux Etats-Unis*, Colin, Paris
- Giedion Siegfried. 1966, *L'éternel présent*, Les origines de l'architecture, édition la
connaissance, Bruxelles
1980, *La mécanisation au pouvoir*, Tome 1 à 3, Denoël, Paris
- Gimenez Marc. 1997, *Qu'est ce que l'esthétique*, Gallimard
- Giono Jean. 1930, *Regain*, Grasset
1938, *Le poids du ciel*, Gallimard
Le chant du monde
- Goetz Benoît. 2002, *La dislocation*, les éditions de la passion, Paris
- Goldsmith Edouard. 1994, *Le défi du XXI siècle*, Edition du Rocher
- Goldsmith Teddy. 2001, "Avant le développement", *L'écologiste* n° 6
- Gorz André. 2003, *L'immatériel*, Galilée
- Gras Alain. 2003, *Fragilité de la puissance*, Fayard
Anthropologie et philosophie des techniques, le passé d'une illusion, Socio-
anthropologie n° 3 Techniques
1997, *Les macro-systèmes techniques*, PUF
- Gropius Walter. 1995, *Architecture et société*, édition du linteau
- Habermas, 1990, *Ecrits politiques*, édition du cerf

- 1973, *La technique et la science comme idéologie*, Gallimard
- Hall Edward T.. 1971, *La dimension cachée*, Seuil
- Heidegger Martin. 1975, *Essais et conférences*, Gallimard, Paris
1964, *Lettres sur l'humanisme*, Aubier, Paris
1962, *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, Paris
1989, *Langue de tradition et langue technique*, éditions Lebeer Hosmann
- Hélias Pierre-Jakez. 1975, *Le cheval d'orgueil*, Plon
- Hertmans Stefan. 2003, *Entre villes*, Le castor astral, Bordeaux
- Horkheimer Max & Adorno Theodor W.. 1974, *La dialectique de la raison*, Gallimard
- Horkheimer Max. 1974, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, Gallimard
- Hottois Gilbert. 1988, *Evaluer la technique ; Aspects éthiques de la philosophie de la technique*, Paris, Vrin,
2004, *Philosophie des sciences, philosophie des techniques*, Odile Jacob, Paris
- Hulot Nicolas. 2004, *Le syndrome du Titanic*, Calmann-lévy,
- Huneman Philippe & Kulich Estelle, 1997, *Introduction à la phénoménologie*, Armand Collin
- Husserl Edmond. 1989, *La terre ne se meut pas*, Les éditions de minuit,
- Huxley Aldous. 1932, *Le meilleur des mondes*, Pocket
1954, *Les portes de la perception*, édition du rocher
- Ibelings Hans. 2003, *Supermodernisme L'architecture à l'ère de la globalisation*, Hazan
- Illich Ivan. 1971, *Libérer l'avenir*, édition du seuil
1973, *La convivialité*, éd. du seuil
1994, *Dans le miroir du passé, conférences et discours, 1978-1990*, Descartes&Cie
2004, *La perte des sens*, Fayard
2005, *Œuvres complètes*, volume 2, Fayard
- Janicaud Dominique. 1985, *La puissance du rationnel*, Gallimard
- Jimenez Manuel. 1997, *La psychologie de la perception*, Flammarion
- Jimenez Marc. 1997, *Qu'est-ce que l'esthétique*, Gallimard
- Jung Carl G.. 1987, *L'homme à la découverte de son âme*, Albin Michel
1966, *Ma vie*, Gallimard
- Kaplan Daniel. 2004, *Mobilités.net*, Villes, transports, technologies face aux nouvelles mobilités, FING
- Kaufmann Pierre. 1999, *L'expérience émotionnelle de l'espace*, Vrin
- Kemp Peter, « La question de la technique selon Heidegger », *Les philosophes et la technique*, Chabot Pascal et Hottois Gilbert, Librairie Philosophique Vrin, 2003
- KleePaul (1959), *Journal*, Grasset
(1972), *Théorie de l'art moderne*, Ed. Denoël-Gonthier
- Koolhaas Rem. 1995, *S,M,L,XL*, 010 Publishers, Rotterdam
2001, *Mutations*, Arc en rêve Centre d'architecture éditeur, Bordeaux
- Kroll Lucien. 2001, *Tout est paysage*, Sens et Tonka,
- Laborit Henri. *L'homme et la ville*
- La documentation Française. 2000, *Science et société*, Cahier français n°294, janvier-février 2000
- Ladrière Jean, « Cybernétique », in *Encyclopédie Universalis*
- Lafontaine Cécile. 2004, *L'empire cybernétique*, Seuil,
- Laplantine François. 2002, *La description ethnographique*, Nathan
- Lardellier Pascal. 2003, « Métamorphose de la viande à l'ère de la mondialisation », *Le monde diplomatique*,
- Larrère Catherine & Larrère Raphaël. 1997, *Du bon usage de la nature*, Aubier, Paris
- Latouche Serge. 2004, *Survivre au développement*, Mille et une nuits

- 1989, *L'occidentalisation du monde*, La découverte
- Latour Bruno. 1985, « Les « vues » de l'esprit », *Culture technique* n° 14, juin
- Le Breton David. 2002, « Vers la fin du corps : cyberculture et identité », in *Du corps virtuel à la réalité du corps*, sous la direction de Claude Fintz, L'Harmattan
- 2003, *Anthropologie du corps et modernité*, PUF
- Le Brun Annie. 2000, *Du trop de réalité*, Stock
- Le Corbusier. 1957, *La Charte d'Athènes*, Editions de minuit
- 1982, *Manière de penser l'urbanisme*, Denoël-Gonthier, première édition 1946
- 1987, *Le voyage d'Orient*, Editions Parenthèses
- 1994, *Urbanisme*, Flammarion, première édition 1925
- Le Dantec Jean-Pierre. 2001, « Les nouvelles conditions du projet urbain », *Mégapole* n° 22, Pierre Mardaga éditeur,
- Leboyer Frederick. 1980, *Pour une naissance sans violence*, Seuil
- Lecourt Dominique. 2003, *Humain, posthumain*, PUF, Paris
- Lefebvre Henri. 1970, *Du rural à l'urbain*, Anthropos
- 2000, *Espace et Politique*, Economica
- Legendre Pierre. 2004, *Ce que l'occident ne voit pas de l'Occident*. Mille et une nuits
- Lehoucq Roland. 2004, « Demain des colonies sur Mars », *Le monde diplomatique*, décembre
- Lena Claude. 2004, « Tozeur, ravagée par le tourisme », *Le monde diplomatique*, juillet 2004
- Lenoble Robert, 1969, *Histoire de l'idée de nature*, Albin Michel
- Leroi-Gourhan André. 1943. *L'homme et la matière*, Albin Michel, Paris
- 1964, *Technique et le langage*, Albin Michel, Paris
- 1965, *La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris
- 1965, *Préhistoire de l'art occidental*, Editions Mazenot
- 1971, *Milieu et techniques*, Albin Michel, Paris
- Leroy Jérôme. 2004, *Big sister*, Mille et une nuits
- Lévy Jacques & Lussault Michel. 2000, *Logiques de l'espace/esprit des lieux*, Belin
- 2003, *Dictionnaire de la Géographie et de l'espace des sociétés*, Belin
- Lévy Pierre. 1995, *Qu'est ce que le virtuel*, La Découverte, Paris,
- 1997, *Cyberculture*, Odile Jacob, ,
- L'Herne. 1983, *Les symboles du lieu, l'habitation de l'homme*, édition de l'Herne,
- Libération *La sécheresse au beau fixe en Europe*, 20 juillet 2005
- Libération, *La planète n'a plus les moyens*, 31 mars 2005
- Libération, *Surenchère sur la planète immobilière*. 1^{er} Août 2005
- Lynch Kevin. 1976, *L'image de la cité*, Dunod, Paris,
- Lyotard Jean-François. 1999, *La phénoménologie*, Que sais-je, PUF
- Magnaghi Alberto. 2003, *Le projet local*, Pierre Mardaga
- Maldiney Henri. 1973, *Regard parole espace*, L'âge d'homme, Lausanne
- 1997, *Avènement de l'œuvre*, Théétète
- Malraux André. 1937, *L'espoir*, Gallimard
- L'irréel*, Gallimard
- 1965, *Le musée imaginaire*, Gallimard
- 1996, *La tentation de l'Occident*, Grasset
- Manzini Ezio. 1991, *Artefact Vers une nouvelle écologie de l'environnement artificiel*, Centre Georges pompidou
- Marc Olivier. 1972, *Psychanalyse de la maison*, Seuil
- Marcuse Herbert, 1968, *L'homme unidimensionnel*, éditions de minuit, Paris
- Merleau-Ponty Maurice. 1942, *La structure du comportement*, PUF

- 1945, *Phénoménologie de la perception*, Gallimard
1964, *L'œil et l'esprit*, Gallimard
1964, *Le visible et l'invisible*, Gallimard
1995, *La nature, Notes du cours au collège de France*, Seuil ,
- Michaud Yves. 2003, *L'art à l'état gazeux*, Stock
- Michéa Jean Claude. 2000, *Orwell, anarchiste tory*, éditions Climat,
2003, *Orwell éducateur*, éditions Climats
- Millenium Ecosystem Assessment, ONU 2005 www.MAweb.org [http://](http://www.MAweb.org)
- Mitchell William J.. 1996, *City of bits*, MIT press, USA
2000, *E-topia*, First MIT Press, USA
2003, *ME ++, the cyborg self and the networked city*, MIT press, USA
- Mitscherlich Alexander. 1970, *Psychanalyse et urbanisme*, Gallimard
- Moch Annie. 1989, *Les stress de l'environnement* Presses Universitaires de Vincennes
- Moles Abraham & Rohmer Elizabeth, 1982, *Labyrinthe du vécu*, Méridien
1978, *Psychologie de l'espace*, Castermann
1998, *Psychosociologie de l'espace*, L'Harmattan, Paris
- Mondzain Marie-José. 2002, *L'image peut-elle tuer ?*, Bayard
- Mongin Olivier. 1995, *Vers la troisième ville*, Hachette
- Mozier Gabriel. 1992, *Les stress urbains*, Armand Colin
- Mumford Lewis. 1950, *Techniques et civilisation*, PUF
1964, *La cité à travers l'histoire*, Edition du Seuil
1970, *Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme*, éd. France Empire
1973, *Le mythe de la machine*, Fayard
- Nancy Jean-Luc. 1999, *La ville au loin*, Mille et une nuit
- Norberg-Schulz Christian 1997, *L'art du lieu*, Le Moniteur
1977, *La signification dans l'architecture occidentale*, Mardaga
1992, *Habiter, vers une architecture figurative*, Electra Le Moniteur
1981, *Genius loci*, Pierre Mardaga éditeur
- Odent Michel 1976, *Bien naître*, Seuil
1979, *Genèse de l'homme écologique*, Epi,
1990, *Votre bébé est le plus beau des mammifères*, Albin Michel
- Onfray Michel, « De part et d'autre de la barricade », *Le magazine littéraire* n° 436
novembre
- Onimus Jean. 1991, *La maison corps et âme*, PUF, Paris,
- Orwell Georges. 1950, 1984, Gallimard
- Paquot Thierry & Roncayolo Marcel, *Ville et civilisation urbaine*, Larousse, 2003
- Paquot Thierry & Younès Chris. 2000, *Ethique, architecture, urbain*, La découverte
2002, *Philosophie, ville et architecture*, La découverte
2005, *Géométrie, mesure du monde*, La découverte
- Paquot Thierry, Lussault Michel & Body-Gendrot Sophie. 2000, *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, La découverte
- Paquot Thierry. 2005, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, Ed. de l'Imprimeur,
- Partant François. 1982, *La fin du développement*, François Maspéro la découverte
- Paul-Henry Françoise & Seguan Marion. 1983, *Anthropologie de l'espace*, CCI, Paris
- Pelt Jean-Marie, 1990, *L'homme renaturé*, Seuil
- Perec Georges. 1985, *Espèces d'espaces*, Galilée
- Pessoa Fernando. 1993, *Bureau de tabac*, Ed. Unes,
1993, *Le gardeur de troupeau*, Ed. Unes,
- Piaget Jean, *La représentation de l'espace chez l'enfant*, PUF, ...

- 1971, *La construction du réel chez l'enfant*, Delachaux et Niestlé,
1976, *La représentation du monde chez l'enfant*, PUF,
- Poché Fred. 2004, *Une politique de la fragilité*, Cerf, Paris
- Poiesis, *La part de la technique*, n°10
- Quean Philippe. 2000, *La planète des esprits, Pour une politique du cyberspace*, Odile Jacob
- Quessada Dominique. 1999, *La société de consommation de soi*, éd. Verticales,
- Ragon Michel. 1975, *L'homme et les villes*, Albin Michel
- Raulin Annie. 2002, *Anthropologie urbaine*, Armand Colin
- Reeves Hubert. 1986, *L'heure de s'enivrer*, Seuil,
2003, *Mal de terre*, Seuil
- Reich Wilhelm, *Ecoute petit homme*, Payot
- Renk Alain. 2002, *Construire la ville complexe*, Jean-Michel Place Editions,
- Ricœur Paul. 1998, « Architecture et narrativité », *Urbanisme* n° 303, novembre-décembre,
- Rivière D'arc Hélène. 2001, *Nommer les nouveaux territoires urbains*, édition de l'Unesco
- Rodgers Richard. 2000, *Des villes pour une petite planète*, Le miniteur, Paris
- Russ Jacqueline. 2000, *Panorama des idées philosophiques*, Armand Collin
- Salomon Jean-Jacques. 1992, *Le destin technologique*, Gallimard
- Sansot Pierre. 1986, *Les formes sensibles de la vie sociale*, PUF
1984, *La poétique de la ville*, Méridiens Klincksieck
2000, *Chemins aux vents*, Payot et rivages
- Schoonbrodt René & Maréchal Luc. 2000, *La ville, même petite*, Labor, Bruxelles
- Schumacher. 1978, *Small is Beautiful*, Seuil
- Schwab Gunther. 1968, *La danse avec le diable*, Le courrier du livre, Paris
- Scoffier Richard. 1998, *Les villes de la puissance*, Jean-Michel Place,
- Sennett Richard. 2000 *La conscience de l'œil*, édition de la passion
2002, *La chair et la pierre*, édition de la passion
- Séris Jean-Pierre. 1994, *La technique*, PUF
- Serres Michel. 1985, *Les cinq sens*, Grasset,
1990, *Le contrat naturel*, François bourin
1994, *Atlas*, Julliard,
2001, *Hominescence*, Le Pommier,
2003, *L'incandescent*, Le Pommier
- Sers Philippe. 2001, *Totalitarisme et avants-garde*, Les belles lettres
- Sievert Thomas. 2004, *Entre-ville une lecture de la zwischenstadt*, Parenthèses, Marseille
- Simmel Georg. 1989, *Philosophie de la modernité*, Payot
- Simondon Gilbert. 1969, *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier
- Sloterdijk Peter. 1999, *Essai d'intoxication volontaire*, Calmann-Levy
2002, *Bulles-Sphères I*, Pauvert
2002, *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Calmann-Levy,
- Sommer Robert, 2003, *Milieus et modes de vie*, Infolio éditions, Suisse
- Stevens Peter S.. 1978, *Les formes dans la nature*, Seuil
- Stourzé Yves. 1976, *Les ruines du futur*, Sens et Tonka
- Taguieff Pierre André. 2004, *Le sens du Progrès*, Flammarion
- Testar Jacques. 1998, L'alibi de la technique, in *Le monde diplomatique*, manières de voir
n° 38, mars-avril
- Thoreau Henry David. 1986, *Journal 1837-1861*, Denoël
1922, *Walden ou la vie dans les bois*, Gallimard

- Tribillon Jean-François. 2002, *L'urbanisme*, La découverte
- Urbanisme n°330, mai-juin 2003 : La Charte d'Athènes et après ? page 35 et suivantes
- Valéry Paul. 1945, *Regard sur le monde actuel et autres essais*, Folio essais
- Virilio Paul. 1984, *L'espace critique* Christian bourgeois,
1995, *La vitesse de libération*, Galilée,
2001, *Cybermonde, la politique du pire*, éditions Textuel
2002, *Ce qui arrive*, Acte Sud, Paris,
2004, *Ville panique*, Galilée
2005, *L'accident originel*, Galilée
- Ward Colin. 1993, *La liberté de circuler*, Atelier de création libertaire, Lyon,
- Webber Melvin. 1996, *L'urbain sans lieu ni bornes*, Edition de l'aube, (première édition américaine 1964)
- Weber Max. 1963, *Le savant et la politique*, 10/18
1982, *La ville*, Montaigne
- Weisberg. 1999, Jean-Louis, *Présences à distances : déplacement virtuels et réseaux numériques. Pourquoi nous ne croyons plus à la télévision*, L'Harmattan, Paris,
- White Kenneth. 1985, *Une apocalypse tranquille*, Grasset et Fasquelle
1994, *Le plateau de l'albatros, Introduction à la géopolitique*, Grasset et Fasquelle
- Winnicott D. W.. 1975, *Jeu et réalité*, Gallimard, Folio, essais
www.nirgal.net/terraformation.html
- Younes Chris, 1998, sous la direction de, *L'architecture au corps*, Ousia
1996, *Sens du lieu*, Ousia,
1999, *Ville contre-nature*, La découverte
2003, *Art et philosophie, ville et architecture*, La découverte
- Zevi Bruno, *Le langage de l'architecture moderne*, Dunod, Paris, 1991

INDEX DES AUTEURS CITES

A

Adorno Theodor W.	76,87,371
Alberti Leon Batista.	379
Ardenne Paul	304
Arendt Hannah	375,376
Atlan Henri	84,383,384

B

Bacon	77,79,81,82,83,90,145,391
Bairoch Paul	165
Balandier Georges	215
Battista	379
Bauchau Henri	374
Beaudelaire Charles	194
Benasayag Miguel	179,282
Benjamin Walter	194,294
Berdiaeff Nicolas	15,184
Bernanos Georges	127
Berque Augustin	185
Berthoz Alain	257,336
Boltansky Luc	364
Bonnet Jacques	319
Boudon Philippe	322,323
Bourg Dominique	124
Breton Philippe	283,284
Brun Jean	59,60,61,62

C

Camus Albert	7,208,354,355,357,358,359,360,361
Castells Manuel	166,169
Castoriadis Cornélius	9,91
Cerdá Ildefonso	379, 380
Cérézuelle Daniel	232
Chabot Pascal	61,65,122
Charbonneau Bernard	47,205,208,209,211
Chaslin François	302
Choay Françoise	22,132,137,138,163,182,379,380,382
Curnier Jean-Paul	236

D

Dardel Eric	340
Davis Mike	32,268
De Rosnay Joël	111,112,113,114,115
De Saint-Exupéry Antoine	37
Descartes René	78,79,83,93,99,121
Diogène	45,46,373
Dollé Jean-Paul	262
Dominique Janicaud	77,87,88,92

Dupuy Jean-Pierre

131,132,135,136,182,384

E

Ellul Jacques	47,48,50,51,52,54,55,56,57,58,115,13
	8,232,392

F

Ferreira Freitas Ricardo	213
Foucault Michel	44

G

Galilée	79,140,338,391,393,397,398
Garnier Jean-Pierre	26,268
Ghorra-Gobin Cynthia	263
Gilliam Terry	29
Gimenez Marc	294
Giono Jean	181,211
Goldsmith Edouard	147
Goldsmith Teddy	157
Gonzales-Foerster Dominique	346
Gorz André	140,142,143
Gras Alain	55,156,157

H

Hamidou Kane Cheikh	144
Heidegger Martin	121,122,124,125
Hertmans Stephan	282
Hibeling Hans	293
Horkheimer Max	76,87,371
Hottois Gilbert	61,80,82,85,122,136,182,184, 387
Hulot Nicolas	216
Husserl Edmund	140
Huxley Aldous	15,184,199,344

I

Illich Ivan	93,94,95,97,99,100,101,102,104,228,
	232,233,372

J

Janicaud Dominique	77,87,88,92
Jimenez Manuel	359
Jung Carl G.	130

K

Kemp Peter	122
Koolhaas Rem	7,149,301,302,318,322,354,363,364,
	379

L

Laborit Henri	107
Ladrière Jean	183
Lafontaine Cécile	183
Lardellier Pascal	211
Larrère Catherine	185
Le Breton David	184,230,234,377
Le Brun Annie	384,385
Le Corbusier	86,301
Le Dantec Jean-Pierre	301,302
Lehoucq Roland	334
Lena Claude	332
Lenoble Robert	214
Leroi-Gourhan André	151,153,154,155,156,158,159
Leroy Jérôme	47
Lévy Jacques	22,97
Lévy Pierre	107,109
Lussault Michel	22

M

Malraux André	13,351
Manzini Ezio	382
Marcuse Herbert	77
Merleau-Ponty Maurice	184,189,192,193,359
Michéa Jean Claude	237,238
Mitchell William	43,109,132,173,181,384
Mondzain Marie-José	278
Mongin Olivier	365
More Thomas	77,379
Mumford Lewis	22,86,118,222,225,228,379

O

Odent Michel	222,226,228
Onfray Michel	45
Orwell George	237,238

P

Pasternak Boris	185
Pelt Jean-Marie	112

Perec Georges	338
Platon	45
Polanyi Michael	146
Popper Karl	146

R

Reeves Hubert	202,335
Reich Wilhelm	201,305
Renk Alain	297
Ricœur Paul	191,192

S

Salomon Jean-Jacques	79,117
Sansot Pierre	245,246,248
Schwab Gunther	128
Sennett Richard	231,360
Sievert Thomas	260,382
Simmel Georg	215
Simondon Gilbert	64,65,69,70,71,73
Sloterdijk Peter	290,296,325
Sommer Richard	185
Stevens Peter S.	311,312,314,315,316
Stourzé Yves	354

T

Taguieff Pierre André	185,381
Testar Jacques	83,84
Thoreau Henry David	326
Turner John F.	301

V

Valéry Paul	173
Van Eyck Aldo	116
Virilio Paul	43,163,170,171,172,173,174,175,177,323,324

W

Webber Melvin	43
Weber Max	76,77,90,91
White Kenneth	185,341
Winnicott D. W	64,71